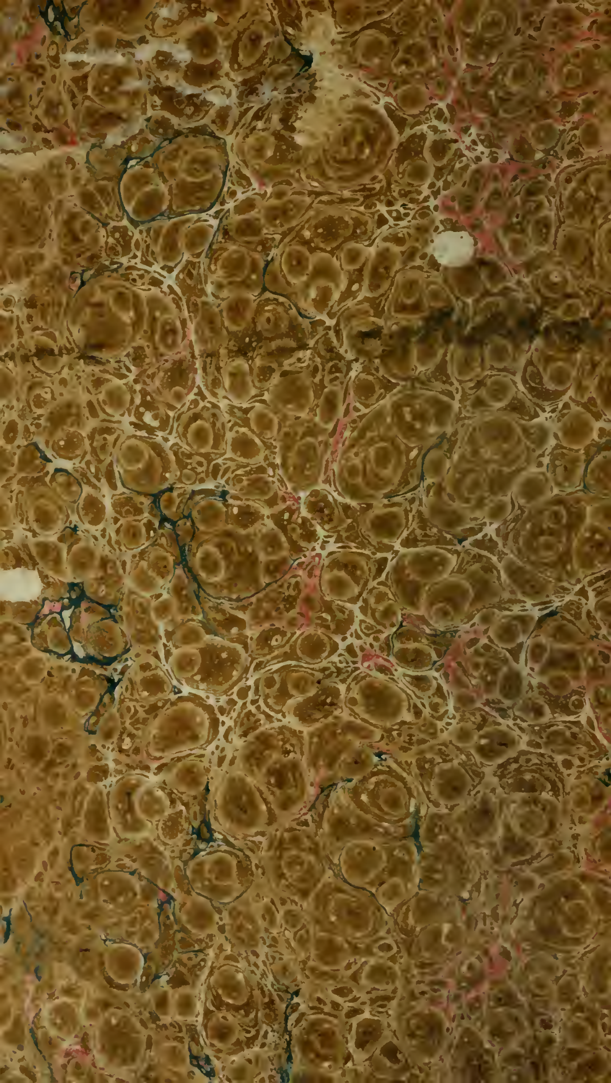
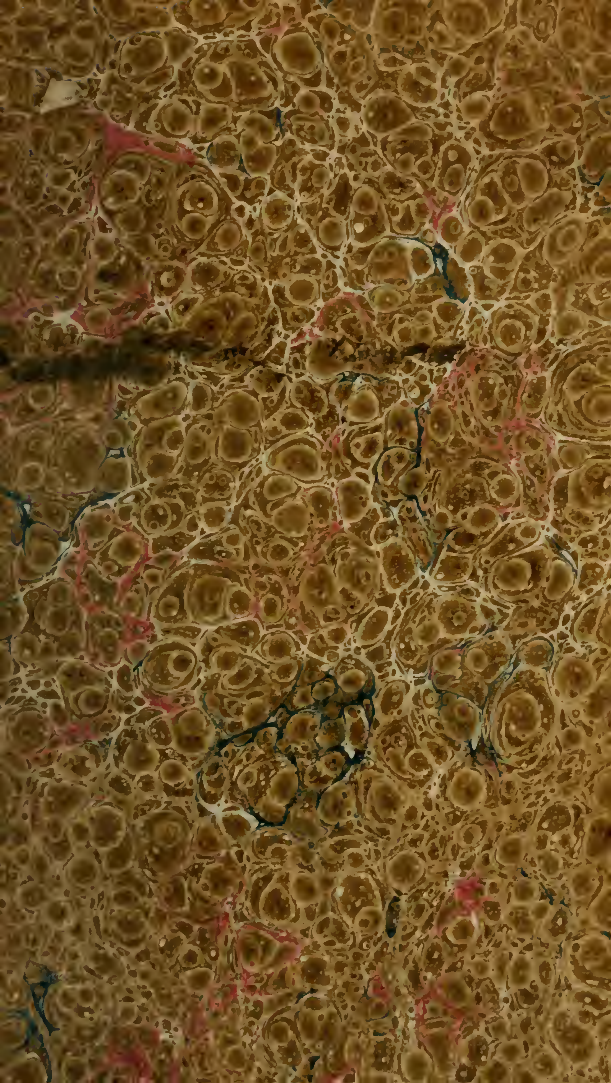




L'ÉCOLE DES MŒURS.

TOME QUATRIÈME.



L'ÉCOLE DES MŒURS, OU RÉFLEXIONS *MORALES ET HISTORIQUES* SUR *LES MAXIMES DE LA SAGESSE*,

PAR feu M. l'Abbé BLANCHARD.

SIXIÈME ÉDITION,

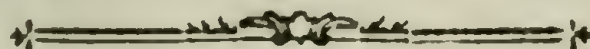
Rédigée et mise en ordre d'après son Manuscrit par BRUYSET AINÉ, de l'Académie de Lyon, de la Société d'Agriculture et des Arts de la même ville, de la Société Physico-Économique de la Haute-Lusace, etc.

TOME QUATRIÈME.



A LYON,

Chez BRUYSET AINÉ et Comp.e



An XII = 1804.

L'ÉCOLE DES MŒURS OU RÉFLEXIONS *MORALES ET HISTORIQUES* SUR LES MAXIMES DE LA SAGESSE.

XIX.

Soyez homme d'honneur, et ne trompez personne :
A tous ses ennemis un cœur noble pardonne.

CE que nous entendons par le mot d'*honneur*, n'est pas, comme quelques-uns le pensent, une vertu politique, un simple préjugé ; c'est une vertu réelle et morale, dont la fonction, pour ainsi dire, est de veiller sur toutes les autres et de les conserver dans toute leur pureté. L'honneur, comme ce suc précieux exprimé des fleurs, se forme de ce qu'il trouve de plus exquis

dans chaque vertu ; et telle est sa délicatesse, que la plus légère tache le ternit. Il est à l'ame ce que la vie est au corps : il vivifie toutes nos actions, dirige tous nos sentimens, donne de l'éclat à la prospérité, console dans les revers, et soutient l'indigence malheureuse.

L'honneur est comme un second souverain pour l'État. Il commande la sainteté aux pontifes, la valeur aux guerriers, la justice aux magistrats, l'émulation aux talens utiles, la pudeur au sexe. Il prescrit la bonne foi dans le commerce, et couvre de honte le plus foible soupçon dans le maniement des deniers publics. Il invite le soldat au combat, et paye le prix de son sang avec de la gloire. Il s'agissoit, au siége de Lille, de reconnoître un point d'attaque très-périlleux. Cent louis sont promis à celui qui pourra en revenir. Cinq braves y marchent successivement, et sont tués. Un sixième se présente : on le voit partir à regret : il reste longtemps : on le croit tué ; mais il revient, et fait également admirer l'exactitude et le sang froid de son récit. En conséquence on fait sur les ennemis une sortie vigoureuse, les ouvrages sont comblés, on rentre dans la place. Alors, en présence de la garnison victorieuse, le Général appelle le

brave qui a préparé son triomphe. Le grenadier sort du rang, on lui offre les cent louis. *Vous vous moquez de moi, mon Général*, répondit-il, *va-t-on là pour de l'argent?* L'éloge et la gloire sont la seule récompense digne de la valeur. Ce n'est pas avec de l'or qu'il faut payer ce que l'honneur seul peut et doit acquitter. Un laurier récompense un héros.

Plus ce sentiment est beau, plus on doit craindre de le corrompre, de le rendre vicieux et condamnable, en ne se proposant d'autre fin que l'estime des hommes et la gloire mondaine. Ce fantôme brillant fut l'objet des vœux et des poursuites des plus illustres païens, parce que leur religion toute humaine n'offroit point de motifs plus dignes d'une ame grande. C'est encore après lui seul que courent et que nous engagent à courir nos nouveaux philosophes, parce qu'ils renferment bassement toutes leurs espérances dans les bornes étroites de la vie présente. Mais le philosophe Chrétien, dont les vues sont bien plus grandes et plus élevées, ne se permet d'aimer et de rechercher l'estime des hommes, qu'autant qu'elle lui est utile ou nécessaire, pour mieux remplir les devoirs de l'état où la Providence l'a placé.

L'honneur, l'estime des hommes, étant un bien réel, comme les richesses et la santé, et même un avantage plus précieux encore, on peut donc les desirer également et les rechercher. L'Esprit-Saint lui-même nous le recommande : *Ayez soin d'avoir une bonne réputation, ce sera pour vous un bien plus durable que mille grands trésors* (*). C'est avec la vertu le seul qui nous reste après la vie.

Semblable à un beau feuillage, qui sert à embellir et à conserver les fruits d'un arbre, la bonne renommée est l'ornement de notre vie, et nous aide beaucoup à conserver nos vertus, sur-tout celles qui sont encore tendres et foibles. L'obligation de soutenir l'opinion qu'on a de nous, et d'être tels qu'on nous croit, porte celui qui a du sentiment et de l'honneur, à de généreux efforts. Que l'amour de notre réputation concoure donc en nous à l'acquisition et à la conservation de la vertu. Mais il ne faut pas que ce soit avec trop d'ardeur et avec une délicatesse ombrageuse. On peut être jaloux de sa réputation, mais il ne faut pas en être idolâtre. Souvent la trop grande sensibilité la fait perdre, parce

(*) *Curam habe de bono nomine, etc.* Eccl. 41.

qu'elle rend bizarre, pointilleux, ridicule. Il n'y a que ceux qui sentent leur foiblesse, et qui se défient de leur mérite, qui ont cette délicatesse excessive. Une ame forte, assurée du témoignage de sa conscience, méprise la calomnie. Si cependant elle nous imputoit de certaines actions ou de certains vices, si atroces et si infames, que personne n'en dût souffrir la tache; ou si notre réputation étoit nécessaire à l'utilité et à l'édification publique; dans ces deux cas, il faut chercher à se justifier, et poursuivre tranquillement la réparation de l'injustice, en opposant la vérité au mensonge. Ne pouvons-nous, malgré cela, détruire les impressions qu'il a faites dans les esprits, restons en paix avec nous-mêmes, et justifions-nous par le silence. La dissimulation et le mépris dissipent tout. Les plaintes, les reproches et le ressentiment, confirment et donnent un air de vraisemblance.

Mais comme il ne faut rien faire qui blesse les yeux des gens de bien, il ne faut pas chercher à plaire aux méchans. On mérite de perdre l'honneur, quand on veut le recevoir de ceux que le vice a déshonorés. La crainte d'un certain blâme ou de quelque ridicule, ne doit pas nous faire abandonner la vertu, qui est préfé-

rable à la réputation. Les fruits d'un arbre valent mieux que les feuilles.

Vous aurez donc tout le soin que l'Esprit-Saint veut que vous ayez, d'acquérir et de conserver une bonne réputation, si vous vous appliquez à remplir tous vous devoirs, à plaire à Dieu et aux hommes par la sagesse de votre conduite, et à ne rien faire qui puisse vraiment vous rendre vil et méprisable.

L'honnête homme est jaloux de son honneur et sensible à l'estime des autres, lorsque la gloire de Dieu et l'utilité du prochain le demandent, ou qu'ils lui sont nécessaires pour lui-même et pour ses légitimes intérêts. Un supérieur, un père doivent sur-tout aimer à conserver leur réputation pure et entière, le premier pour le bien de ses inférieurs, le second pour celui de ses enfans. Un père ne sauroit travailler plus utilement pour sa famille, que lorsqu'il s'applique à mériter par ses vertus l'approbation générale. Tous ceux dont il s'attire l'estime par son mérite, ou dont il gagne le cœur par ses bienfaits, sont autant d'amis, et quelquefois autant de protecteurs qu'il procure à ses enfans. Une bonne réputation est le seul bien qui nous survive sur la terre, et dont l'espérance doit flatter un honnête homme.

Ceux qui par bassesse de sentimens ou par une impudence effrontée, veulent s'environner d'infamie et braver le déshonneur, sont dignes de tout le mépris qu'ils dédaignent. Un de ces impudens cyniques, dont la secte étoit la honte de l'ancienne philosophie, disoit un jour : je me ris de tous ceux qui se moquent de moi. *Personne*, lui répondit-on, *ne rit donc plus souvent que vous.*

Pour mériter cette estime publique, qui est comme le plus bel apanage du mérite et de la vertu, l'homme d'honneur fait profession d'être attaché inviolablement à son devoir, d'accomplir toute justice, d'avoir une conduite irréprochable à l'égard de tout le monde. Il a pour maxime de ne point manquer à sa parole, d'être fidelle au secret, de ne tromper personne, de ne jamais rien faire contre la droiture et la probité. On sollicitoit une personne de distinction d'employer son crédit auprès des Juges, en faveur d'un coupable, qui alloit être condamné par une sentence infamante : *J'aime mieux*, répondit-elle, *qu'il soit déshonoré que moi.*

Le Duc de *Mayenne* écrivit à *Matignon*, Comte de *Thorigny* (*), pour l'engager dans

(*) C'est le célèbre Maréchal *de Matignon*, qui porta les armes avec honneur sous six de nos Rois, depuis *François premier* jusqu'à *Henri IV*. Il se distingua dans

le parti de la ligue. Ce Seigneur lui répondit : « Je croyois être le seul en France, qui s'appellât *Thorigny :* apparemment qu'il y en a un autre, à qui votre lettre s'adresse, et que vous espérez engager à sacrifier son honneur aux brillantes offres que vous lui faites. Je ne crois pas que vous l'ayez présumé de moi. »

Le trait suivant est aussi très-beau. Un gentilhomme François, nommé *La Tour*, étant allé à Londres, y épousa en secondes noces une fille d'honneur de la Reine d'Angleterre, et fut fait Chevalier de l'Ordre de la Jarretière. Cette distinction fut la cause ou la récompense de la trahison qu'il conçut de faire à sa patrie. Il s'engagea de mettre les Anglois en possession du cap Sable, seul fort qui restoit aux François dans le Canada, et on lui donna deux vaisseaux de guerre, sur lesquels il s'embarqua avec sa nouvelle épouse. Dès qu'il

---

plusieurs siéges, fut fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin, combattit les Huguenots à celles de Jarnac et de Montcontour, et remporta sur eux plusieurs avantages en différentes occasions, toujours attaché au parti du Roi et à la Religion de ses pères. *Henri III* le fit Maréchal de France. Lorsque *Henri IV* parvint au trône, il fut un des premiers à le reconnoître, et remit Bordeaux et toute la Guienne sous son obéissance.

fut à la vue du fort, il se fit débarquer, alla seul trouver son fils qui y commandoit, chercha à l'éblouir par l'idée qu'il voulut lui donner de son crédit à la Cour de Londres, et le flatta des plus grandes espérances, s'il vouloit livrer le fort à l'Angleterre. Le jeune Commandant écoute avec indignation les propositions de son père. On prend le parti de l'attaquer, et il défend sa place avec le même succès qu'il avoit défendu sa vertu.

Celui qui est pénétré des sentimens du véritable honneur, lui sacrifie volontiers ses plus grands intérêts, et souvent il n'en sert que mieux ses intérêts mêmes. Monsieur *d'Aubigné* contoit un jour à M. *de Talci* sa mauvaise fortune et le triste état de ses affaires. Celui-ci l'interrompit en lui disant: «Vous avez des papiers qui intéressent beaucoup le Chancelier *de l'Hôpital* (*). Dis-

(*) Un des plus grands hommes du 16.e siècle, et le plus grand Magistrat dont la France s'enorgueillisse. Son mérite l'éleva successivement à toutes les charges de la Magistrature, et enfin à celle de Chancelier de France. On le soupçonna d'un calvinisme secret et de favoriser ce parti, peut-être parce qu'il s'opposoit à ce qu'on leur fît la guerre. Ses vues pacifiques le rendirent suspect à *Catherine de Médicis*, le firent exclure du conseil de guerre, et contribuèrent à sa disgrace. Il prit le parti de quitter une Cour

gracié de la Cour, il est, comme vous savez, maintenant retiré à sa maison de campagne. Si vous voulez, je me fais fort de vous faire donner dix mille écus pour ces papiers, soit par lui, soit, s'il le refuse, par ceux qui voudroient s'en servir pour le perdre. » *D'Aubigné* alla aussitôt chercher tous ces papiers, et au lieu de les donner à M. *de Talci*, il les jeta au feu en sa présence. Comme celui-ci l'en reprenoit vivement, *Je suis pauvre*, répondit-il, *je pourrois succomber à la tentation; je les ai brûlés, de peur qu'ils ne me brûlassent.* Cette action généreuse toucha M. *de Talci.* Le lendemain, il alla trouver *d'Aubigné*, le prit par la main, et lui dit : Quoique vous ne m'ayez pas ouvert votre cœur, j'ai de trop bons yeux pour ne m'être pas apperçu de votre amour pour ma fille. Vous la voyez recherchée de plusieurs partis, qui ont plus de bien que vous. Mais ces papiers que vous brûlâtes hier, de peur qu'ils ne vous brûlassent, m'ont déterminé à vous choisir pour mon gendre.

---

qui n'avoit jamais été digne de lui ; il se retira de lui-même, et passa le reste de sa vie à Vignac, maison de campagne qu'il avoit en Beauce. Il y mourut en 1573, laissant une mémoire plus respectée que sa vertu ne l'avoit été pendant sa vie.

Henri IV avoit mis en la garde du fidelle *d'Aubigné* le Cardinal *de Bourbon*, reconnu Roi de France par la ligue. En vain *Duplessis Mornay* allégua les sujets de plaintes que *d'Aubigné* avoit contre la Cour. *La parole de d'Aubigné mécontent*, répliqua le Roi, *vaut le billet d'un autre.* La Duchesse *de Rets* essaya de corrompre sa fidélité, et lui dépêcha un gentilhomme Italien, qui lui offrit de sa part un don de deux cent mille écus, ou bien le gouvernement de Belle-Isle avec cinquante mille écus, s'il vouloit fermer les yeux sur l'évasion de son prisonnier. *Belle-Isle*, répondit *d'Aubigné*, *me conviendroit mieux pour manger en sureté le pain de mon infidélité : mais ma conscience qui me suit par-tout de très-près, s'embarqueroit avec moi, quand je passerois dans cette isle : partez donc, soyez assuré que, si vous m'aviez surpris un sauf-conduit, je vous enverrois pieds et mains liés au Roi mon maître.*

Incapable de faire tort à personne, l'homme d'honneur aime mieux manquer à sa fortune qu'à la justice. Il rougit de s'enrichir par des gains sordides, de sacrifier sa conscience à ses intérêts. *Artaxerxès*, Roi de Perse, ayant fait offrir une grande somme d'argent à *Épaminondas*, dans le dessein de le gagner, ce grand homme

répondit à l'envoyé : *Si votre maître ne desire rien de moi que d'avantageux à ma République, je suis prêt à le faire gratuitement. Mais s'il a d'autres vues, vous pouvez lui dire que, malgré tous ses trésors, il n'est pas assez riche pour me corrompre.*

Il faut qu'un homme d'honneur aime son devoir, jusqu'à s'exposer aux plus grands dangers, à la mort même, pour le remplir. Un Officier étoit commandé pour une action très-périlleuse. On lui suggéroit des prétextes, pour se dispenser d'exécuter la commission. *Je puis bien sauver ma vie*, répondit-il ; *mais mon honneur, qui le sauvera?*

Faisons notre devoir, le Ciel fera le reste.

Matthieu Molé, premier Président du Parlement de Paris dans les temps les plus orageux, se distingua sur-tout par ce généreux sentiment, durant les guerres civiles qui désolèrent la France, sous la minorité de *Louis XIV.* La fidélité due au Prince et l'amour de l'ordre, si généralement oubliés et méconnus, avoient trouvé un asile sacré dans le cœur du vertueux *Molé*. Quel homme montra plus de ce courage intrépide, qui fait affronter les plus grands dangers, lorsque le devoir le demande ! Dans un jour de sédition, des mutins s'étant attroupés à sa porte, il voulut y aller. L'Abbé *de Chanvalon* s'y opposant :

Apprends, jeune homme, lui dit-il, *qu'il y a loin du poignard d'un scélérat, au cœur d'un homme de bien.* Tel étoit *Molé* en toute occasion. Il donna en France l'idée de ce qu'étoit un magistrat Romain dans les beaux jours de la République. Jamais le danger le plus pressant ne put le déterminer à des précautions qu'il regardoit comme une foiblesse. Dans une émeute populaire, on proposa de sortir par une porte secrète pour éviter la fureur du peuple, qui remplissoit la grand'salle, prêt à se jeter sur le Parlement assemblé, dont il étoit mécontent. *Non*, dit *Molé*, *nous augmenterions l'insolence des mutins par cet air de crainte*; et faisant ouvrir les portes de la grand'-chambre, il fend les flots de la multitude, et se fait un passage à la tête de sa compagnie. Un des mutins le saisit, et lui présente la pointe d'un poignard, qui pouvoit être suivi à l'instant de mille autres poignards. *Molé* le fait trembler en le menaçant de la justice, et cet homme reste accablé sous le poids de la dignité et de l'autorité. La sédition s'appaise (*). Jamais la vertu courageuse n'alla plus loin.

Tous les rangs, tous les états sont soumis à l'honneur : il étend son empire sur

(*) Il mourut en 1656, à 72 ans.

les Grands et les Princes mêmes : il commande à ceux auxquels les autres obéissent ; et plus ils semblent être au-dessus des lois, plus ils se font gloire de respecter celles de l'honneur, et d'être, si l'on peut s'exprimer ainsi, ses premiers sujets. A la bataille de Nervinde, gagnée par le Maréchal *de Luxembourg* sur les alliés, on eut de la peine à se faire un passage à travers les retranchemens des ennemis. La brèche faite, on ne pouvoit y passer sans un extrême danger de perdre la vie. Le Duc *de Chartres* y voloit. Le Maréchal *de Luxembourg* voulut l'en empêcher : il dit à monsieur *d'Arci*, Gouverneur du jeune Prince, de le retenir, parce que cet endroit étoit trop périlleux. Pourquoi retenir le Prince, répondit ce brave Gouverneur ? les Grands sont nés pour se distinguer par leurs belles actions à la guerre comme ailleurs, et pour montrer par leur exemple aux troupes à combattre avec courage. Vous y passez bien : mon Prince y passera aussi ; et puisqu'il peut acquérir de la gloire en cette occasion, bien loin de l'en empêcher je l'y conduis, et tant que je serai son gouverneur, je le mènerai par-tout.

Catinat, dans une bataille, rallioit pour la troisième fois un corps toujours repoussé. Où voulez-vous nous mener, lui dit un

Officier ? à la mort. *La mort est devant nous*, répond *Catinat*, *mais la honte est derrière.*

En 1675, les Turcs vinrent fondre sur la Pologne avec une armée qui auroit suffi pour renverser les plus grandes puissances. *Sobieski* ne put rassembler que quinze mille hommes pour s'opposer à tant de forces, et avec un si petit secours ce héros triompha. Il y eut néanmoins un moment, où l'armée Polonoise campée dans un poste désavantageux, et craignant d'être enveloppée, conjura le Roi de mettre sa personne en sureté : *Vous me mépriseriez*, dit-il, *si je suivois votre conseil.*

Tel est le vrai honneur : il ne peut se trouver que dans des choses honnêtes et louables. Mais la plupart des hommes ne connoissent pas bien l'honneur, et l'aiment sans le connoître. Ils le font consister à être estimé des autres, sans distinguer la fausse estime de l'estime véritable ; et surtout à recevoir avec impatience ou plutôt avec fureur les outrages qu'on leur fait, résolus d'en tirer vengeance ou de périr. On comprend que nous voulons parler des combats singuliers : usage féroce et extravagant, que le faux point d'honneur a su maintenir jusqu'à présent, malgré tout ce que la sévérité des lois, les lumières de la raison, les menaces de la Religion ont

pu faire pour l'abolir. Il est vrai que la fureur des duels est beaucoup diminuée; mais il s'en faut bien qu'elle soit entièrement éteinte : elle souffle encore de temps en temps sa rage dans les cœurs, et c'est ce qui nous engage à en parler ici. Heureux, si nous pouvions contribuer à abolir jusqu'aux derniers restes de ce préjugé barbare, détromper ceux qu'il a séduits, et les convaincre qu'il n'est pas moins opposé au véritable honneur qu'à la Religion.

Non, le duel n'est pas une institution d'honneur, comme le pensent les duellistes, mais une mode affreuse et sanguinaire, qui doit sa naissance aux nations féroces du Nord. C'est dans les sombres forêts, dans les montagnes inaccessibles de l'ancienne Germanie, au milieu d'un peuple farouche, qu'il faut placer son origine. Une indépendance excessive, triste apanage de la grossièreté d'un gouvernement à peine ébauché, qui, au défaut des lois, autorisoit les particuliers à se faire justice par la voie des armes ; un faux point d'honneur, qui faisoit regarder l'usage de la force comme le moyen le plus noble de se faire rendre raison et de soutenir ses prérogatives : voilà les vraies causes qui firent naître parmi les anciens Germains le duel.

Ces hommes, aussi féroces que les lieux qu'ils habitoient, s'étant précipités comme des torrens en Italie, en Espagne et dans les Gaules, leur fureur naturelle les y suivit : ils y apportèrent l'usage du duel. Heureux siècles, qui n'avez point connu un usage si meurtrier, vous méritez, à bien plus juste titre que le nôtre, le nom de siècles de l'humanité !

Car n'est-ce pas une horrible barbarie, que les hommes s'égorgent les uns les autres pour un léger affront, comme feroient des bêtes féroces ? Quelle rage, quelle fureur de détruire son semblable, et de consentir soi-même à être détruit pour un si petit sujet ! Nous frémissons, quand nous voyons un homme égorgé sous nos yeux; et nous faisons consister l'honneur à être nos meurtriers ou les meurtriers d'un autre homme !

On traiteroit de cruel tyran un Roi qui prononceroit un arrêt de mort, contre toute personne qui laisseroit échapper une parole peu respectueuse à son égard. Mais n'est-ce pas ce que fait un homme qui appelle en duel un ennemi ? Il le condamne à mort impitoyablement; et dans le désespoir où il est de ne pouvoir faire exécuter sa sentence, il consent à s'exposer lui-même à la mort, pour mettre cette sentence à exé-

cution, et devient ainsi son propre bourreau. Et l'on appelle cette loi une loi d'honneur! Dites plutôt que c'est une loi cruelle, une loi inhumaine et tyrannique.

N'est-ce pas une chose bien incompréhensible, qu'un usage qui fait honte à l'humanité, et que la raison condamne, subsiste encore dans un siècle aussi éclairé, avec des mœurs aussi douces, aussi humaines, aussi policées que les nôtres? Croiroit-on qu'il ait pu subsister long-temps avec tant de gloire, qu'on a vu les Rois eux-mêmes prêter à ces affreux combats le sceau de leur autorité, et les honorer de leur présence? (*)

Avant le règne de *Henri II*, rien n'étoit plus commun en France que les duels autorisés. Celui de *Chabot de Jarnac*, et de *Vivonne de la Châtaigneraie*, fut un des derniers (**). Ce combat se fit dans la cour

---

(*) On s'y préparoit, comme on le voit par l'exemple de *Bertrand du Guesclin*, en se munissant des sacremens de l'Église; et le vainqueur alloit du champ de bataille dans le temple saint, rendre grace à Dieu d'avoir ôté la vie à son rival et de s'être souillé d'un crime. Tant le préjugé a de force pour aveugler les esprits!

(**) Il ne fut point le dernier duel solennel, comme tout le monde le dit et le repète. Ce fut celui de *Marolles* et de *Marivault*, gentilhommes François,

du château de Saint-Germain-en-Laie, en 1547. *Jarnac* avoit donné un démenti à la *Châtaigneraie* : celui-ci le défia au combat. Le Roi le permit et voulut en être spectateur. Il se flattoit que la *Châtaigneraie*, son favori, emporteroit l'avantage : c'étoit l'homme le plus robuste de la Cour, et le plus exercé dans ces sortes de combats. Mais *Jarnac*, quoique malade, le renversa par terre d'un revers qu'il lui donna sur le jarret, et qu'on a depuis appelé *le coup de Jarnac* : on sépara les combattans. Le vaincu, inconsolable d'avoir essuyé cette honte à la vue du Roi, ne voulut jamais que les Chirurgiens bandassent sa plaie : il mourut quelques jours après. *Henri II* en fut si touché, qu'il jura solennellement de ne plus permettre de semblables combats.

---

ennemis et de partis contraires. *Marolles* étoit ligueur, *Marivault* royaliste. Ils se battirent à Paris, derrière les Chartreux, en présence du peuple et de l'armée, le jour même ou le lendemain de l'assassinat de *Henri III*. Ce fut *Marolles* qui fut vainqueur : il laissa le fer de sa lance avec le tronçon, dans l'œil de son ennemi, qui en mourut un quart-d'heure après. L'Auteur de la *Henriade* ne trouvant pas les noms de *Marivault* et de *Marolles* assez célèbres pour figurer dans son poëme, y a substitué ceux de *Turenne* et de *d'Aumale*, et y a donné la victoire aux royalistes, représentés par *Turenne*.

Mais la fureur des duels n'en subsista pas moins. Depuis l'avénement de *Henri IV* à la couronne, jusqu'à la vingtième année de son règne, sept mille graces furent données pour des duels où l'un des adversaires avoit perdu la vie. Les duels étoient si fréquens dans les premières années du règne de *Louis XIII*, que c'étoit la première nouvelle qu'on se demandoit, en se rencontrant dans les rues ou dans les promenades. *Louis XIV*, animé du zèle de la Religion, et persuadé que ces sortes de combats n'étoient pas moins pernicieux à l'État qu'aux particuliers, porta contre le duel un édit foudroyant. A son exemple, et conduite par le même esprit de religion et du bien public, l'Impératrice-Reine, *Marie-Thérèse*, fit aussi les ordonnances les plus sévères contre le duel. Deux Seigneurs de la première distinction, ayant osé se battre peu après, on ne put obtenir leur grace, et ils eurent tous les deux la tête tranchée sur le même échafaud.

Gustave-Adolphe (*), ce fameux conqué-

(*) Il mérita le surnom de *Grand* par ses victoires, et bien plus encore par ses grandes qualités. C'étoit, dit l'Histoire, un Prince aussi accompli qu'un homme peut l'être : il avoit peu de défauts et n'avoit point de vices. Monté jeune sur le trône, il triompha de tous ses voisins conjurés contre la Suède, et remplit

rant du Nord, apprenant que la fureur des duels commençoit à faire de cruels ravages dans son armée, les défendit sous peine de mort. Quelque temps après, deux de ses principaux Officiers ayant pris querelle ensemble, vinrent supplier le Roi de leur accorder la permission de vider leur différend l'épée à la main. Gustave fut d'abord indigné de la proposition : il y consentit néanmoins, mais il ajouta qu'il vouloit être témoin du combat. Il assigna le lieu et l'heure. Il s'y rendit avec un petit corps d'infanterie, qu'il plaça autour des deux champions. *Allons ferme, Messieurs*, leur dit-il, *battez-vous maintenant jusqu'à ce que l'un de vous deux tombe mort ;* et appelant tout de suite le bourreau de l'armée, il lui dit : *A l'instant qu'il y en aura un de tué, coupe*

l'Allemagne de la terreur de son nom. Il n'avoit pas moins de talens pour le gouvernement que pour la guerre. Rien de ce qui peut contribuer au bonheur ou à la gloire d'un empire, ne lui étoit étranger. Dicter des lois, donner et gagner des batailles, présider aux travaux du laboureur comme à ceux du soldat, descendre dans tous les détails politiques et militaires, il savoit tout, excepté retenir son courage dans la mêlée. Un excès de bravoure lui coûta la vie. Impatient d'achever la défaite des Impériaux à la bataille de Lutzen, il se précipita au milieu d'un régiment qui résistoit encore. Il y périt. *Dict. Encycl.*

devant moi la tête à l'autre. A ces mots, les deux Généraux restèrent quelque temps immobiles : mais reconnoissant bientôt la faute qu'ils avoient faite, ils se jetèrent aux pieds du Roi, lui demandèrent pardon, et se jurèrent l'un à l'autre une éternelle amitié. Depuis ce moment, on n'entendit plus parler de duel dans les armées Suédoises.

Le Prince, en prononçant une peine de mort contre les duellistes, venge l'autorité de Dieu et la sienne. La loi divine défend l'homicide. C'est usurper les droits de Dieu, que d'entreprendre d'ôter la vie à celui à qui il l'a donnée. Vous ne pouvez donc, sans crime, attenter à votre vie ni à celle d'un autre. Personne, sur la terre, n'a le droit de condamner à mort, que ceux qui exercent les jugemens du Seigneur, par une autorité qu'ils ont reçue de lui. Quiconque se sert du glaive sans l'ordre du Souverain, usurpe son autorité, attente à ses droits, et se rend coupable du crime de lèse-majesté : il mérite de périr lui-même par l'épée. C'est donc avec justice que la loi du Prince condamne à mort tous les duellistes. Malheur à ceux qui, établis pour faire exécuter une loi si sage n'y tiennent pas la main ! Dieu leur demandera compte de tout le sang qui aura été répandu par leur faute.

Le duelliste se fait gloire de sacrifier sur l'autel de l'honneur : mais y sacrifie-t-il en effet, et n'est-ce pas plutôt à l'idole sanguinaire qu'il s'est faite ? N'est-ce pas prostituer le nom sacré de l'honneur, que de le donner à une fureur aveugle et inhumaine, qui n'est propre, tout au plus, qu'à faire de braves scélérats ? Il y avoit autrefois à Rome un temple dédié à l'*Honneur*, mais on ne pouvoit y entrer qu'en passant par celui de la *Vertu*. Leçon ingénieuse et sensible, par laquelle les anciens Romains faisoient assez entendre qu'ils ne croyoient pas qu'il pût y avoir de vrai honneur sans vertu. Mais est-ce là l'honneur pour lequel combattent les duellistes ? Non, ce n'est point par la vertu qu'on arrive chez eux à l'honneur ; et bien loin de le croire ennemi du vice, ils l'attachent au vice même. C'est un honneur qui s'allie avec ce qui déshonore, et les héros en ce genre sont assez souvent des hommes vicieux et sans honneur.

Ce sont des brutaux, dont il faut éviter la rencontre avec autant de soin que celle des bêtes les plus féroces. On ne peut les toucher, même sans le savoir, qu'on ne les offense. Ils prennent pour insultes, des manières ou des défauts d'attention, dont les vrais honnêtes gens ne s'apper-

çoivent pas ou qu'ils méprisent. Ils se trouvent blessés d'un mot, d'un geste, d'un silence, dont ils s'imaginent être l'objet, quoique le plus souvent on n'ait point pensé à eux. N'est-ce pas ce qu'on a vu même dans le fameux *Crillon ?* Sa valeur lui fit mériter le surnom de *Brave :* sa générosité, sa bonté, sa droiture, le firent regarder comme un des plus honnêtes hommes de son siècle : mais un mot équivoque le révoltoit, et d'abord il portoit les choses aux dernières extrémités. De cette délicatesse résultoient des combats, des duels, qui le faisoient passer quelquefois pour pointilleux. Un jour *Bussi d'Amboise* l'ayant rencontré dans la rue, lui demanda avec un ton et un regard qui déplurent à *Crillon :* Quelle heure est-il ? *L'heure de ta mort*, lui répondit *Crillon* en mettant l'épée à la main. Il en auroit coûté la vie à l'un ou à l'autre, et peut-être à tous les deux, si on ne les eût séparés.

Tels sont la plupart des duellistes : ils ont de l'honneur, et cet honneur, disent-ils, est au bout de leur épée, toujours prête à percer ceux qui voudroient en douter. Laissez-les faire ; et pour les sujets les plus frivoles, leur brutalité va priver les familles de leur appui le plus nécessaire, l'État de ses meilleurs citoyens, la

patrie

patrie de ceux qui lui rendent le plus de services. Bretailleurs odieux, qui, n'ayant d'autre mérite que celui de savoir bien manier l'épée, sont presque toujours à la fin les victimes d'une épée moins adroite et plus heureuse : ils attaqueront audacieusement les hommes les plus estimables et les plus pacifiques : ils disputeront de l'honneur avec eux, et ils auront celui de les tuer et d'en triompher, ou d'être eux-mêmes glorieusement punis de leur audace. Quel honneur ! quelle gloire, que celle qui ne se conserve et ne se répare qu'en commettant le plus féroce et le plus extravagant de tous les crimes !

Si l'on veut faire quelque attention à la manière dont souvent cet honneur se répare, quelle opinion plus insensée entra jamais dans l'esprit humain ! Un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur, quand il a su se battre. Un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée ; et l'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue.

Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire d'honneur, qui ne paroît pas si féroce, mais qui au fond ne l'est pas moins : c'est celle où l'on se bat au premier sang. *Au premier sang, grand Dieu !* s'écrie le Philosophe de Genève, *et qu'en veux-tu faire*

de ce sang, bête féroce? le veux-tu boire? Et d'ailleurs qui nous répondra que les coups seront toujours portés si heureusement qu'aucun ne sera mortel, ou que la vue de son sang et la honte d'avoir été vaincu n'engageront pas le blessé à redoubler ses coups et à porter sa vengeance aussi loin qu'elle peut aller? En voici un exemple bien triste et bien frappant:

Le Chevalier *Bayard* ayant, dans une petite rencontre, fait prisonnier un Gentilhomme Espagnol, nommé Dom *Alonzo*, le relâcha quelque temps après pour le prix de sa rançon. *Alonzo*, en se louant du Chevalier François, se plaignit que ses gens ne l'avoient pas traité en Gentilhomme. *Bayard*, informé de ces discours, crut son honneur blessé, et lui envoya un cartel. Le jour pris pour le combat, ils se rendirent sur le champ de bataille, et entrèrent en lice. Ils fondent l'un sur l'autre à grands coups d'estocs, et *Bayard* blesse son rival au visage. Le combat n'en devint que plus vif: il fut long, et bien balancé par l'adresse et l'égalité de la force des combattans. Enfin *Bayard* prend le temps que l'Espagnol lève le bras pour le frapper; il porte son épée avec une vîtesse et une adresse merveilleuse droit au gorgerin, et avec tant de force, que malgré la bonté de cette ar-

mure il la perce, et l'épée entre de quatre doigts dans la gorge d'*Alonzo*. Celui-ci, perdant son sang avec abondance, devint furieux et enragé. Il fit les plus grands efforts pour joindre son homme et le saisir au corps : ils tombèrent tous les deux et se débattirent quelque temps par terre ; mais s'étant relevés, *Bayard* porta un coup terrible à son adversaire. Le voyant tomber, il lui cria : *Rendez-vous*, *Dom* Alonzo, *ou vous êtes mort.* Il l'étoit en effet. Le Chevalier auroit voulu pour tout ce qu'il avoit au monde, l'avoir vaincu seulement et non l'avoir tué. Combien d'autres exemples aussi funestes, et qui ne sont que trop fréquens, ne pourrions-nous pas rapporter ?

On appelle bravoure, courage, honneur, ce qui n'est souvent qu'orgueil, foiblesse, lâcheté même. Ainsi le pensoit le célèbre Maréchal *de Turenne ;* et qui se connut jamais mieux en vraie bravoure ? Ce grand homme renvoya en France, du pays de Hesse-Cassel où étoit son armée, un Capitaine de cavalerie, qui avoit tué en duel deux autres Officiers, *parce que*, dit-il, *j'ai remarqué plus d'une fois moi-même la triste contenance d'un homicide devant l'ennemi : il nous tueroit tous si nous le laissions faire, et pas un seul ennemi du Roi.*

Tous les duellistes, il est vrai, ne ressemblent pas à ceux que nous venons de dépeindre. Le préjugé pour ce faux point d'honneur peut subsister, non-seulement avec un fond de bravoure naturelle, mais aussi avec des manières polies, avec des sentimens même de probité, je dirois presque de Religion ; car la Religion n'est pas toujours assez dominante, pour étouffer tous les restes de l'esprit du monde qu'elle condamne. Mais n'est-ce pas un prodige de la foiblesse humaine, et de la force que les préjugés les plus insensés acquièrent sur les esprits, qu'on ne rougisse point de celui-ci dans les familles les plus honorables et les plus distinguées par leur piété même ? Les parens l'inspirent quelquefois à leurs enfans, contre la réclamation de leur conscience. Ils en sentent l'injustice, la folie, le crime, et toutes les suites funestes : mais l'opinion du monde, ce tyran qui subjugue avec tant d'empire les esprits, est un maître impérieux, dont ils n'ont pas la force de secouer le joug ; et par les fausses maximes qu'ils versent dans l'ame de leurs enfans, ils lui forment de nouveaux esclaves, dont les crimes à cet égard, et peut-être même la perte éternelle, leur seront imputés.

Mais ce qui est plus incompréhensible encore, c'est qu'on a vu des parens, non-

seulement donner des leçons de ce faux honneur, mais, par leurs instances et par leurs reproches, allumer eux-mêmes ces flammes homicides, mettre à la main de leurs enfans l'épée meurtrière, et leur ordonner de se venger ou de périr. Et c'est dans le sein du Christianisme qu'on se porte à de si horribles excès ! Et ce sont quelquefois les mères elles-mêmes qui, oubliant la douceur de leur sexe et toutes les tendresses de la nature, soufflent dans le cœur de leurs enfans la fureur de la vengeance, la soif du sang, l'impatience de le répandre, et les traînent, pour ainsi dire, à l'autel sanglant où ils seront peut-être égorgés.

Nous ne parlons pas de ceux qui, par leurs conseils, par leurs rapports, par leurs railleries, engagent à se battre. Qui ne voit qu'ils sont aussi homicides que s'ils enfonçoient eux-mêmes le poignard dans le sein ? meurtriers d'autant plus cruels et plus lâches, qu'ils le sont de sang froid et sans avoir été personnellement offensés. Ce qui n'excite pas moins l'indignation, c'est que ce sont souvent les personnes du sexe le plus timide, qui font les railleries les plus piquantes, parce qu'elles n'ont rien à craindre : colombes foibles et tremblantes dans leur propre péril, aigles hardies et intrépides dans le péril des autres.

Il faut, dit-on, qu'un homme d'épée soit brave, et préfère l'honneur à la vie : l'épée qu'il porte l'avertit de ne souffrir aucun affront. Et moi, au contraire, je dis que la permission qu'ont les Nobles, les Militaires, de porter l'épée, les oblige à être doux et modérés. Si cela n'étoit pas, la loi seroit-elle sage d'armer des furieux ? La patience, qui met l'homme au-dessus de la colère, est pour eux comme une vertu de profession. Plus ils trouvent de facilité à se venger, moins il leur sied de le faire. L'épée qu'ils portent ne leur fut donnée que pour la guerre. Ils ne sont armés que pour la défense de la patrie, ses ennemis sont les seuls qu'il leur soit permis de combattre. Les Histoires Grecques et Romaines ne fournissent des exemples de combats particuliers, que pour le service de la patrie. Jamais les plus vaillans hommes de l'antiquité ne crurent devoir venger par cette voie injuste leurs injures personnelles. Vit-on *César* envoyer un cartel à *Caton*, ou *Pompée* à *César ?* Et le plus grand Capitaine de la Grèce crut-il devoir laver par le sang la menace du bâton ?

Dans le temps où presque tous les Gouvernemens de l'Europe autorisoient les combats singuliers, *Théodoric*, fondateur

du royaume des Ostrogoths en Italie, Prince bien supérieur à son siècle par son génie et par ses connoissances, les défendoit dans ses États. Il écrivit aux Romains qui habitoient la Pannonie, aujourd'hui la Hongrie : « Tournez vos armes contre l'ennemi, et ne vous en servez pas les uns contre les autres. Que des querelles, souvent peu importantes en elles-mêmes, ne vous conduisent pas à des extrémités aussi condamnables. Soumettez-vous à la justice qui fait le bonheur de l'Univers. Quittez le fer, quand l'État n'a point d'ennemis : c'est un grand crime de lever le bras contre des citoyens, pour la défense desquels il seroit glorieux d'exposer sa vie. Où habiteroit la paix, si l'on continuoit à combattre, quand on doit être sous l'empire des lois ? Imitez la nation des Goths, qui sont aussi courageux à faire la guerre au-dehors, que modestes et soumis au-dedans. »

La vraie bravoure, ce sentiment sublime, qui élève l'homme au-dessus de la Nature, et méprise le danger quand le devoir appelle, ne ressemble pas à la fureur, ni à cette délicatesse pointilleuse que l'ombre d'un outrage enflamme. Elle aime à venger avec éclat les injures de la patrie, et dissimule les offenses personnelles ou les pardonne. Elle cherche à triompher des enne-

mis de l'État par sa valeur, et des siens par la gloire de ses actions. Un Cavalier avoit reproché à *Pérès de Vergas*, au siége de Séville, que l'écu ondé qu'il portoit n'étoit pas permis à ceux de sa maison (*). *Pérès* dissimula ce reproche : mais quelque temps après, comme on assiégeoit une autre ville, il combattit avec tant de valeur, qu'il retira son écu tout hérissé de flèches. Se retournant alors vers son rival, qui s'étoit toujours tenu à l'abri des coups : *Vous avez raison*, lui dit-il, *de vouloir ôter cet écu à ceux de ma maison, puisqu'ils l'épargnent si peu : sans doute que vous le méritez mieux, vous qui le conservez si bien.*

Non, quoi qu'en pense le monde, il ne sauroit y avoir de vraie gloire et de véritable honneur dans ce qui viole les droits les plus sacrés de Dieu et du Prince, dans ce qui est contraire au bien de la société, aux

(*) *Écu*, en termes de blason, est le champ où l'on pose les pièces des armes ou armoiries : un *écu ondé* est celui qui est en forme d'ondes. On sait que les armoiries se mettoient anciennement sur les boucliers, et que l'*écu* étoit un bouclier plus long que large, qui couvroit l'homme presque tout entier : il étoit ainsi appelé du mot latin *scutum* bouclier, et notre monnoie en a pris le nom, parce qu'elle est chargée de l'écu de France, de l'écu des armoiries de nos Rois.

lois de l'humanité, au bonheur présent et au salut éternel des particuliers. Que n'aurions-nous pas à dire sur ce dernier point? Si l'on a quelques idées de religion, s'il en reste quelques sentimens, ne faut-il pas qu'un duelliste les éteigne, pour aller se battre avec quelque assurance? Ne faut-il pas qu'il s'aveugle sur les vérités les plus certaines, qu'il renonce à son salut, à ses plus chers intérêts, quand, pour le fatal plaisir de se venger d'un ennemi, qui souvent ne lui a fait aucun mal réel, ou lui a fait une insulte qui ne déshonore que lui seul, il s'expose à toute la rigueur des vengeances éternelles? En vain réclamera-t-il les maximes du monde: le monde n'est pas son juge. Celui qui tient en ses mains les destinées de tous les hommes, et qui doit décider de leur sort irrévocable, défend d'attenter à la vie d'un autre homme, sous peine de se rendre digne de toute sa colère. Et qu'il est horrible de tomber entre les mains d'un Dieu irrité! L'Évangile nous commande l'amour de nos frères et le pardon des injures. C'est à ce pardon qu'il attache celui que nous attendons de Dieu; et il nous assure qu'il n'y a aucune miséricorde à espérer pour celui qui n'use pas de miséricorde envers son frère. Il menace des plus terribles châtimens celui qui témoigne

sa colère à son frère par quelques paroles injurieuses. Comment pensons-nous donc que sera traité celui qui pousse la fureur jusqu'à tuer celui dont il croit avoir été offensé ?

Vous voulez vous venger : mais que vous achèterez cher le plaisir de la vengeance ! Si vous périssez dans le combat, l'enfer devient votre partage. Il n'y a qu'un pas entre la mort et vous. D'un seul coup peut-être, votre corps va être précipité dans le tombeau et votre ame dans des feux éternels. Que vous servira alors l'honneur que vous avez voulu conserver ?

Si vous êtes victorieux, quels remords n'éprouverez-vous point tout le reste de votre vie ! Pourrez-vous faire un pas, sans que l'image de l'ennemi que vous avez immolé à votre vengeance, se présente à vous et vous reproche votre crime ? Pourrez-vous goûter un moment de repos ? La terre, que vous avez arrosée du sang de votre frère, criera vengeance contre vous. Son ame que vous avez précipitée dans l'enfer, cette ame rachetée au prix du sang d'un Dieu, demandera justice de votre barbare fureur. Comment pourrez-vous à la mort soutenir la juste crainte des jugemens de Dieu ?

Si votre vie, si votre tranquillité, si votre bonheur éternel vous sont chers, foulez aux pieds les fausses idées du monde sur le point d'honneur. Ayez le courage de vous élever une bonne fois au-dessus des préjugés. Imitez le Maréchal de *la Force* (*) : touché d'un sermon où l'on avoit exposé fortement toutes les suites funestes de ces malheureux combats, il protesta, en sortant, que si on lui faisoit un appel il ne l'accepteroit point. Lorsque vous vous trouverez dans le cas, déclarez que le Prince et la Religion vous défendent le duel, et que vous mettez votre gloire à leur obéir : ajoutez, si vous le jugez à propos, mais sans air de provocation, sans ton de défi, que vous êtes aussi brave qu'un autre, et que si l'on vous attaquoit vous sauriez vous défendre. Le cas d'une juste et inévitable défense, est le seul où il vous soit permis de repousser la force.

Quoique dans ce que nous venons de dire, nous ne parlions que d'après de bons Théologiens, et que ce sentiment

(*) Il étoit fils du célèbre Maréchal de *la Force*, pour qui *Louis XIII* érigea la terre de La Force en Duché-pairie, en récompense de ses services militaires, et il mérita lui-même à ce titre le bâton de Maréchal comme son père.

paroisse fondé en raison, nous ne prétendons pas le donner pour une règle dans une matière aussi délicate. Nous ajouterons seulement que c'étoit aussi celui du vertueux comte *Louis de Sales*, frère du saint Évêque de Genève. « Quelque soin qu'il prît, dit l'Auteur de sa Vie (*), d'écarter les occasions du mal, elles se présentoient quelquefois lorsqu'il s'y attendoit le moins. Il se trouva un jour inopinément appelé en duel par un Officier des troupes de Lorraine : il répondit à ce défi, qu'il ne voyoit pas pourquoi on lui faisoit querelle, qu'il ne vouloit avoir de démêlé avec personne ; que cela n'empêcheroit pas d'aller le lendemain à Anneci, où il avoit affaire, et que si on l'attaquoit sans raison, il se défendroit avec justice. Cette réponse simple et judicieuse fit rentrer en lui-même l'Officier, qui lui envoya sur-le-champ faire des excuses de son imprudence.

(*) Le Père *Buffier*, Jésuite, mort en 1737, et plus connu, dit M. *Sabathier*, par sa *Mémoire artificielle*, sa *Géographie* et sa *Grammaire*, que par ses Ouvrages de morale et de philosophie, bien plus propres à établir sa réputation, comme il est facile d'en juger par plusieurs articles du Dictionnaire Encyclopédique, copiés mot à mot de son *Cours des Sciences*, sans lui avoir fait l'honneur de le nommer. La *Vie du Comte de Sales* est assez foiblement écrite.

Un homme de qualité lui demandant un jour : Que feriez-vous si on vous appeloit en duel, et qu'on voulût vous y forcer par les lois de l'honneur, qui doivent être inviolables à un gentilhomme ? *Celles de la conscience*, répondit-il, *doivent être plus inviolables encore à un Chrétien, et je refuserois nettement le défi. Si cela faisoit douter de mon courage, je presserois mon ennemi de venir, avec moi, se jeter aux pieds du Prince, lui déclarer nos différends, et le supplier de nous exposer, à la première guerre, dans les postes où le danger seroit le plus évident : on verroit qui des deux adversaires feroit mieux le devoir de brave homme. Que si l'on regardoit ma réponse comme une défaite et avec mépris, il faudroit s'en consoler, et ne pas mettre en balance les folles idées du monde, avec les jugemens de Dieu, devant lequel il faudra tous un jour comparoître.*

Ne rougissez point de reconnoître que vous avez tort, de faire une honnête satisfaction à celui que vous pourriez avoir offensé, et de réparer votre faute par une excuse, par une parole obligeante, par une politesse. Loin de vous mépriser, on vous estimera : vous aurez du moins l'approbation de tous les honnêtes gens ; c'est la seule dont vous deviez faire cas. Après tout, et quoi qu'il arrive, il vaut mieux

aller au Ciel avec le mépris du monde, qu'en enfer avec ses éloges. *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son ame?* Le salut éternel est le vrai honneur d'un Chretien, il n'y en a pas d'autre. Raison décisive et sans réplique, contre laquelle il n'y a que des insensés ou des furieux qui puissent tenir.

Si la voix de la Religion, si foible aujourd'hui sur tant de Chrétiens même, n'est plus capable de se faire entendre à leur cœur, qu'ils écoutent du moins celle de la raison et de la saine philosophie, celle de l'humanité et de la justice, dont le philosophe de Genève défend et réclame si énergiquement les droits dans le beau morceau, par lequel nous terminerons ce qui concerne le duel.

« Gardez-vous, dit-il, de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce, qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel; je dis qu'il n'est pas une institution de l'homme, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai

courage à la braver qu'à la suivre. Rentrez en vous-même, et considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme, et d'exposer la vôtre, pour satisfaire une barbare et dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable ; et si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion, peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler. Connoissez-vous aucun crime égal à un homicide volontaire ? et si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire et dépravé, qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable ? »

« Souvenez-vous que le Citoyen doit sa vie à sa patrie, et n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des lois, à plus forte raison contre leur défense. O mon ami ! si vous aimez sincèrement la vertu, apprenez à la servir à sa mode, et non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient. Ce mot de vertu n'est-il donc pour vous qu'un vain nom ? et ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûte rien de l'être ? »

« Mais quels sont au fond ces inconvéniens ? Les murmures des gens oisifs, des méchans qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui. Voilà vraiment un grand

motif pour s'entr'égorger ! Quel mépris est donc plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal ? Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même, est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, et ne craint que d'en être digne ; car le bon et l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses ; et quand tout le monde approuveroit votre prétendue bravoure, elle n'en seroit pas moins honteuse. »

« Il est faux, d'ailleurs, qu'à s'abstenir d'un duel par vertu, l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donne jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher au prix de son sang ; il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté, qu'on n'a point sans le vrai courage. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui

les récusent, et dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres. L'honneur d'un homme qui pense noblement, n'est point au pouvoir d'autrui ; il est en lui-même, et non dans l'opinion du peuple ; il ne se défend ni par l'épée, ni par le bouclier, mais par une vie intègre et irréprochable ; et ce combat vaut bien l'autre en fait de courage. En un mot, l'homme de courage dédaigne le duel, et l'homme de bien l'abhorre. »

Ayons de l'honneur, mais gardons-nous d'en ternir la gloire par les abus et les excès. Faire consister le mérite d'un homme dans son adresse à commettre un crime, établir l'épée juge souverain, c'est un préjugé absurde, digne de mépris et d'horreur : c'est une fausse interprétation du véritable honneur. Il faut la rectifier, mais sans détruire l'honneur lui-même, qui est le mobile des plus grandes actions, et l'un des plus puissans ressorts de l'ame. C'est lui qui nous porte aux plus sublimes vertus, et nous entraîne bien au-delà du simple devoir : c'est l'instinct du héros ; c'est lui qui les a conduits, lorsque la prudence les abandonnoit. Malheur à l'ame étroite, qui ne croit pas à l'honneur ! malheur à l'homme vil que l'héroïsme de la générosité, de la grandeur d'ame et du vrai cou-

rage ne transporte pas d'admiration ; et à qui les beaux traits de clémence, de patriotisme, d'humanité, de dévouement n'arrachent pas des larmes ! Pourroit-on ne pas être ému au récit des traits suivans, qui peignent avec des couleurs si vives et si vraies cet honneur et cette bravoure, antiques apanages du soldat François.

A la sanglante journée de Nerwinde ; où le prince d'Orange fut battu par le Maréchal de Luxembourg, ce Général, voyant venir du combat un soldat aux Gardes qui avoit quitté son corps, lui dit : Où vas-tu ? *Mourir à quatre pas d'ici*, répondit le soldat, en ouvrant son habit pour lui faire voir une blessure mortelle, *ravi d'avoir exposé et perdu la vie pour mon Prince, et d'avoir combattu sous un aussi grand genéral que vous. Je puis vous assurer, à l'article de la mort où je suis, qu'il n'y a aucun de mes camarades qui ne soient pénétrés des mêmes sentimens.*

Un Officier du régiment de Champagne demandoit, pour un coup de main, douze hommes de bonne volonté. Tout le corps reste immobile, et personne ne répond. Trois fois la même demande, et trois fois le même silence. Eh quoi ! dit l'Officier, on ne m'entend point ? *On vous entend*, s'écrie

une voix ; *mais qu'appelez-vous douze hommes de bonne volonté ? Nous le sommes tous, vous n'avez qu'à choisir.*

Dans un siége, on montre à des grenadiers une brèche à peine commencée. Les circonstances invitent à tenter l'escalade. Enfans, passerez-vous bien là, leur dit le commandant de tranchée ? *Oui, mon général, à la faveur des coups de fusil !* répondent les grenadiers ; et cette expression sublime est devenue proverbe parmi eux.

En 1760, le prince de Brunswick veut surprendre, auprès de Vésel, un corps d'armée, commandé par le marquis de *Castre.* Ce général François, qui se doute du dessein, envoie à la découverte pendant la nuit M. *d'Assas*, capitaine au régiment d'Auvergne. Ce régiment étoit posté près d'un bois. *Assas* y entre seul, pour s'assurer qu'aucun détachement ennemi n'y étoit caché. A peine a-t-il fait quelques pas, que des grenadiers ennemis l'entourent, et le saisissent. Ils lui présentent la baïonnette, et lui disent que s'il fait du bruit, il est mort. M. *d'Assas*, sous la pointe de vingt baïonettes se dévoue, et crie d'une voix forte : *Auvergne, faites feu, ce sont les ennemis.* Il tombe à l'instant, percé de coups. Le régiment d'Auvergne soutint le premier effort des enne-

mis, les repoussa, et l'on remporta une victoire complète.

Combien de traits, aussi dignes d'admiration, ne pourrions-nous pas encore consacrer ici, à la gloire de notre nation, et qui, malgré la décadence des mœurs, se reproduiront d'âge en âge, tant qu'il y aura parmi nous du patriotisme et de l'honneur !



Et ne trompez personne.

C'est là sur-tout ce qui constitue l'honnête homme selon le monde, ce qui forme comme le code de cette probité, si nécessaire dans le commerce de la vie et dans l'usage de la société. Nous avons établi ailleurs la vraie base de cette vertu, et nous avons fait voir qu'elle ne pouvoit être solidement appuyée que sur la Religion. Nous allons descendre dans le détail instructif des obligations que cette même probité impose à quiconque veut être honnête homme.

On les trouve toutes renfermées, ces obligations, dans la sage maxime, si connue et si peu observée, que Tobie donnoit à son fils, et qui nous est aussi

recommandée dans l'Évangile : *Ce que vous ne-voudriez pas raisonnablement qu'on vous fît, ne le faites pas aux autres.*

C'est là le grand principe de l'équité naturelle. Cette règle est si conforme à la nature, si lumineusement écrite dans notre ame, que les plus simples même et les plus bornés la reconnoissent. Si vous n'aimez pas qu'on vous trompe, qu'on vous nuise, qu'on vous fasse quelque injustice ; pourquoi voudriez-vous agir autrement avec les autres ? Un des valets de chambre de *Louis XIV*, le pria de faire recommander au premier-président un procès qu'il avoit contre son beau-père. Il lui disoit, en le pressant : Sire, votre Majesté n'a qu'à dire une parole en ma faveur. *Eh !* lui répondit le Roi, *ce n'est pas de quoi je suis en peine ; mais, dis-moi, si tu étois à la place de ton beau-père, serois-tu bien aise que je la disse, cette parole ?*

La parfaite probité est bien rare. Tout le monde se vante de l'avoir ; mais combien n'y en a-t-il pas qui n'en ont que l'apparence ! Combien de prétendus honnêtes gens ne sont que des fripons déguisés ! On contracte avec un homme droit, qui, incapable de tendre des piéges, ne se garantit pas de ceux qu'on lui dresse ;

et l'on glisse adroitement dans le contrat une condition artificieuse, dont on saura bien profiter. Un autre qui ne se croit que fin, propose à un homme peu connoisseur un échange, où tout l'avantage est pour lui seul. Dans la vue d'obtenir ce qu'il souhaite, celui-ci fait de grandes promesses, qu'il sait devoir être sans effet. Celui-là enlève à son ami, à son parent, qui le reçoit chez lui avec amitié, avec cordialité, le cœur de sa femme, l'honneur de sa fille. Le mauvais état de ses affaires, oblige cet homme élégant et du bon ton à épouser, sans inclination, une jeune personne trop crédule, ou une vieille peu aimable, mais riche, qu'il est bien sûr de n'aimer jamais. Après avoir été la dupe de ses promesses, de ses sermens, elle devient la victime de ses mépris, et peut-être de son abandon. Et cependant il ose se parer du titre d'honnête homme ; mais aux yeux de tous les honnêtes gens, il n'est qu'un hypocrite et un ingrat, un homme sans honneur et sans probité. Plus ce mariage lui a été avantageux, plus il y a d'infamie à se jouer de sa bienfaitrice.

A ces traits de mauvaise foi, opposons-en d'autres de la plus exacte probité, qui est le seul sentier qu'un honnête homme doit suivre. Des marchands ayant acheté

les vendanges de *Pline le jeune*, et ayant perdu, il leur fit des remises. *Je ne trouve pas moins glorieux*, dit-il à ce sujet, *de rendre justice dans sa maison que dans les tribunaux, dans les petites affaires que dans les grandes, dans ses affaires que dans celles d'autrui.*

Le fameux poëte *Scarron* ayant éprouvé, comme bien d'autres, que les Muses donnent plus de renommée que de richesses, fut contraint de vendre son bien à M. *Nublé*. Celui-ci lui en donna six mille écus, sans savoir précisément ce qu'il valoit; et *Scarron* fut content du marché. M. *Nublé* alla voir ce bien. A son retour, il vint trouver *Scarron* et lui dit: *Vous avez cru que votre bien ne valoit que six mille écus: il en vaut huit mille, par l'estimation que j'en ai fait faire.* Il l'obligea de recevoir encore deux mille écus. Combien d'autres se seroient applaudis secrètement de l'heureux marché, et auroient trouvé des raisons plausibles pour calmer les scrupules de leur conscience! car l'intérêt est ingénieux à en trouver.

Le trait suivant n'est pas moins digne de servir de modèle, dans une profession même où l'honneur doit être la première loi, et où les friponneries ne sont pas toujours aussi rares qu'elles y devroient être.

Dans le temps que M. *de Turenne* commandoit en Allemagne, une ville neutre, qui crut que l'armée alloit venir de son côté, fit offrir à ce Général cent mille écus, pour l'engager à prendre une autre route. *Je ne puis en conscience*, répondit M. de Turenne, *accepter cette somme, parce que mon intention n'étoit point d'y passer.*

Faites-vous une gloire de passer pour homme droit, et de l'être. Bannissez de chez vous l'artifice, la ruse et les détours. L'homme qui cherche à surprendre, est souvent pris dans ses propres piéges. *Celui qui creuse la fosse, y tombera : celui qui met une pierre dans le chemin, pour y faire heurter son prochain, s'y heurtera ; et celui qui tend un filet à un autre, s'y prendra lui-même.* Trois hommes qui faisoient métier de joueurs, c'est-à-dire de fripons, logeoient dans une même auberge avec un jeune provincial, venu à Paris pour recueillir une riche succession. Ils résolurent de changer les intentions du testateur. Un soir, ils proposèrent à cet effet au provincial de jouer. Celui-ci qui avoit des affaires pressantes pour le moment, demanda que la partie fût remise au lendemain : ce qui fut accepté. Les trois joueurs s'assemblèrent une heure avant le temps marqué, dans la chambre du jeu, et

délibérèrent

délibérèrent entr'eux de quelle manière ils gagneroient le provincial. Il fut décidé qu'on joueroit au lansquenet, et que pour mieux l'attirer, on lui laisseroit gagner au commencement cent louis. Le provincial, qui étoit rentré dans l'auberge, avoit entendu cette conversation d'une chambre voisine. Il dressa en conséquence sa contre-partie. Une demi-heure après il se rendit dans la chambre où on l'attendoit, et se mit au jeu. Lorsqu'il eut gagné les cent louis, son laquais qui étoit averti, vint lui dire qu'une personne vouloit lui parler. Il sortit, et alla loger ailleurs.

Le peuple appelle gens d'esprit ceux qui sont fins : mais il vaudroit encore mieux être stupide et passer pour tel, que d'être fin et trompeur. La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie, et de l'une à l'autre le pas est glissant. Le cardinal *Mazarin* ayant envie d'acheter pour le frère du Roi une belle maison de campagne, jeta les yeux sur celle qu'avoit à Saint-Cloud un riche partisan. Celui-ci avoit dépensé des sommes immenses à l'embellir. Le Cardinal l'envoya chercher sous quelques prétextes, fit tomber l'entretien sur cette maison de campagne, et demanda combien elle lui avoit coûté. Le Financier craignant d'ouvrir les yeux au Ministre sur

ses grandes richesses, se défendit de répondre à cette question. Le Cardinal le pressa et lui dit : *Avouez la vérité, votre maison vous coûte bien un million.* Un million ! s'écria le partisan, je ne suis point assez riche pour faire une pareille dépense, ni assez imprudent pour enterrer ainsi une somme si considérable, quand je la posséderois. *Je vois bien*, poursuivit le Ministre, *qu'elle vous revient à six cent mille livres.* Non, Monseigneur, répondit-il, je n'ai ni la volonté ni le pouvoir de consacrer à mes plaisirs une pareille somme. *Je vous entends*, continua le Cardinal, *la médisance a grossi les objets, cette maison vous coûte trois cent mille livres.* Le Financier parut approuver cela, parce qu'il crut que c'étoit le point où il devoit fixer la curiosité du Ministre. Mais le Cardinal prenant alors un ton charitable : *Que je vous plains, Monsieur*, lui dit-il : *voilà trois cent mille francs qui ne vous rapportent rien, et que vous auriez pu faire valoir ; votre industrie auroit doublé cette somme. J'entre dans votre situation. Qu'on donne trois cent mille livres à Monsieur*, dit-il à un intendant des finances, *et qu'il cède sa maison à Monsieur, frère du Roi.*

Ces sortes d'artifices sont indignes d'un Grand, d'un homme en place, dont l'élé-

vation des sentimens doit répondre à celle de son rang. On peut faire bien ses affaires et celles de ses amis, sans tromper les autres. Mais pour quelque avantage que ce soit, l'honnête homme n'emploîra jamais ni finesse, ni duplicité, ni mensonge. Droit, sincère, équitable, il ne cherche ni à tromper ni à surprendre personne. Il sacrifie à la vertu en secret comme en public. Sa probité ne se dément dans aucun cas, parce qu'elle a pour juge et pour témoin celui à qui rien n'échappe, pour règle la conscience, qui est toujours droite, quand on la consulte de bonne foi, et qu'on ne la fléchit pas au gré de l'intérêt. Il a cette noble vérité de caractère, qui croiroit, en se déguisant aux yeux d'autrui, perdre le droit précieux d'en être estimé. Il ne suivra ni les voies obliques, ni les sentiers couverts, ni les routes ténébreuses et écartées. Celui qui médite de noirs desseins, cherche les chemins détournés, et ne marche qu'à la faveur des ténèbres. Celui qui ne pense qu'à bien faire, suit les grandes routes, et marche à la clarté du soleil. Une belle ame ne craint point de se montrer, sûre qu'on aura pour elle d'autant plus d'amour et de respect, qu'on y verra plus de droiture et de franchise. Qui n'admirera celle

du Sénat Romain, dans le beau trait que *Tite-Live* nous en a conservé ? Les Peuples d'Ardée et d'Aricie, voisins de Rome, étoient en guerre pour des terrains, que chacun d'eux prétendoient. Enfin, las de combattre, ils convinrent de s'en rapporter au jugement du Peuple Romain, dont l'équité étoit révérée par tous ses voisins. Les tribus furent assemblées ; et le Peuple ayant cru voir dans la discussion que ces terres lui appartenoient, se les adjugea. Le Sénat vit avec peine que les Romains eussent dans cette occasion démenti leur générosité naturelle, et qu'ils eussent trompé l'espérance de leurs voisins qui s'étoient soumis d'eux-mêmes à leur arbitrage. Il n'y eut rien que ne fit cette auguste compagnie, pour inspirer au Peuple de plus nobles sentimens; mais toutes ses représentations furent inutiles. Après que la sentence eut été rendue, ceux d'Ardée, dont le droit étoit le plus apparent, étoient prêts à s'en venger par les armes. Le Sénat ne rougit point de leur déclarer publiquement qu'il y étoit aussi sensible qu'eux-mêmes ; qu'à la vérité il ne pouvoit pas casser un décret du Peuple, mais que s'ils vouloient bien se fier au Sénat, il prendroit un tel soin de leur satisfaction, qu'il ne leur resteroit aucun

sujet de plainte. Les Ardéates se fièrent à cette parole. Il leur arriva bientôt après une affaire capable de ruiner leur ville de fond en comble. Ils reçurent un si prompt secours par les ordres du Sénat, qu'ils se crurent trop bien payés des terrains qu'ils prétendoient leur avoir été pris, et ils ne songeoient plus qu'à remercier de si fidelles amis ; mais le Sénat ne fut pas content jusqu'à ce qu'en leur faisant rendre les terres que le Peuple s'étoit adjugées, il eût rendu un nouvel éclat à la gloire du nom Romain.

Ce ne fut pas ainsi que se comporta le fameux conquérant du Pérou, *François Pizarro*, qui n'avoit pu puiser des sentimens bien nobles dans sa première éducation. Il gardoit les pourceaux chez son père en Espagne. Un de ces animaux s'étant égaré, l'enfant n'osa plus retourner à la maison et s'enfuit. Il s'embarqua pour l'Amérique. Après plusieurs voyages et diverses aventures, il découvrit en 1525 le Pérou avec *Diégo Almagro*, qui s'étoit joint à lui. Il employa la ruse et la force pour conquérir cette belle et riche contrée. Il profita des divisions des deux Incas frères, *Huascar* et *Atabalipa*, qui se disputoient le trône. Il parut prendre le parti de l'un contre l'autre, pour les perdre tous

deux : c'est la politique injuste des conquérans. La perfidie et la disproportion énorme que mettoient entre les Européens et les Américains l'usage des armes à feu et la terreur qu'elles inspiroient, achevèrent l'ouvrage de cette conquête. Les Espagnols n'eurent pas honte de condamner *Atabalipa* à être brûlé, après l'avoir pris par trahison. Ce crime est imputé par les uns à *Pizarro*, par les autres à son ami et son compagnon *Diégo Almagro*, qui s'étant ensuite brouillé avec lui, fut pris et eut la tête tranchée. Le fils d'*Almagro* assassina la même année *Pizarro* pour venger son père, seize ans après la découverte du Pérou. Juste punition de leurs cruautés et de leurs noires perfidies, qui vérifie cette sentence mémorable et si souvent confirmée, *que les hommes sanguinaires et trompeurs n'arriveront point à la moitié de leurs jours* (*).

L'homme qui a des sentimens, regarde le déguisement, la fourberie, comme une tache honteuse et flétrissante ; et il aimeroit mieux périr, que de se procurer les plus grands avantages par une trompeuse dissimulation. Le Prince Sicilien dont nous

---

(*) *Viri sanguinum et dolosi non dimidiabunt dies suos.* Ps. 54.

allons parler, ne pensoit pas si noblement. *Rolland*, frère naturel de Dom *Pèdre* Roi de Sicile, venoit de perdre un combat naval et d'être fait prisonnier. On demandoit pour sa rançon douze mille florins. Il ne pouvoit payer cette somme. Une belle et riche bourgeoise de Messine, nommée *Camille de Turinga*, la lui fit offrir, s'il vouloit l'épouser. *Rolland* feignoit d'y consentir, et en donna sa promesse par écrit. Sorti de sa captivité, il se mit fort peu en peine de tenir sa parole, et allégua l'excessive disparité des conditions. *Camille* l'appelle en justice, et produit l'acte signé de sa main. Les Magistrats jugent à la rigueur, et condamnent *Rolland* à accomplir sa promesse. Il se rend, accompagné de plusieurs Seigneurs, chez *Camille*, qui avoit étalé toute la magnificence de ses ameublemens, et s'étoit ornée elle-même de ses plus riches parures. *Rolland* la prie d'oublier son injurieuse résistance, et déclare qu'il est prêt... *Arrête*, lui dit *Camille*, *je suis satisfaite. Penses-tu que mon cœur ait attendu jusqu'à présent pour te rejeter? Je voulois un époux du sang royal; mais tu dérogeas à ta naissance au moment que tu faussas ta parole, et je jurai de n'être jamais à toi. Je ne t'ai poursuivi en justice réglée, qu'afin de te couvrir de confusion.*

Adieu, porte ailleurs ta main flétrie, reprends ta promesse, garde encore le prix de ta rançon, je t'en fais présent. A ces mots, laissant *Rolland* interdit, elle perce la foule étonnée, et va se jeter dans un couvent.

Quelque avantageuses que puissent vous être la tromperie et la trahison, rougissez de vous en servir et d'en profiter : vos intérêts les plus chers doivent être la droiture et la probité. *Crassus*, célèbre jurisconsulte et orateur Romain, intenta une accusation importante contre *Carbon*. L'esclave de l'accusé vint lui apporter les tablettes de son maître, où étoient renfermées bien des choses, qui auroient pu servir à le faire condamner. *Crassus* les envoya cachetées comme elles étoient, à *Carbon*, avec son esclave garrotté.

L'honnête homme, loin de chercher à surprendre la bonne foi des autres ou à profiter de la trahison, ne croira pas même toujours la représaille permise et innocente. Un Juif ayant arrêté pour vingt-quatre heures la morve à un cheval qui étoit blanc, le vendit chèrement à un gentilhomme ; car, à ce défaut près, le cheval étoit parfait. L'acheteur attrapé eut recours à la ruse. Il fit peindre le cheval en noir, lui arrêta encore la morve, et trouva le secret de le revendre beaucoup plus cher au

même Juif, qui ne le reconnut point. Le Juif étoit un fripon, et le gentilhomme ne l'étoit guère moins. Tout ce que la probité pouvoit permettre, c'étoit de recouvrer ce qu'on avoit perdu et de couvrir le trompeur de confusion.

C'est une erreur assez commune, que de croire qu'on peut vendre ou acheter à tout prix, et profiter de l'ignorance ou du besoin de celui qui vend ou qui achète. Mais c'est, en trompant les autres, se tromper soi-même. Si la valeur certaine de la chose que vous voulez vendre, ne vous est pas connue, vous devez vous en rapporter à des connoisseurs. Cette valeur est-elle réglée par l'estimation commune des hommes: vous ne pouvez, sans vous rendre coupable d'injustice, excéder l'étendue que le droit lui donne (*).

Un charlatan, dit *St. Augustin*, promit aux habitans de Carthage, dont le com-

(*) Les Jurisconsultes et les Théologiens distinguent trois sortes de prix légitimes, *le plus bas*, *le moyen et le plus haut*, par exemple 19, 20 et 21 liv. Cette étendue augmente à proportion de la somme; et si le prix moyen est 100 livres, le plus bas sera 95, et le plus haut 105 ou environ. On ne peut ordinairement sans injustice passer ces justes bornes; mais on peut acheter au plus bas de ces prix, et vendre au plus haut.

merce faisoit la plus générale occupation ; de leur découvrir leur pensée la plus secrète. Ils vinrent en foule. Lorsqu'ils furent assemblés autour de lui : *Vous voulez tous*, leur dit-il, *acheter à vil prix et vendre cher.* Ils convinrent en riant que cela étoit vrai, et par conséquent, ajoute ce saint docteur, qu'ils étoient injustes.

S'il est vrai que les marchandises qu'on vient vous offrir, perdent quelque chose de leur valeur, suivant l'axiome reçu, *merces ultroneæ vilescunt*, et peuvent alors s'acheter à un prix un peu plus bas ; il faut convenir aussi qu'il y a bien peu de charité à profiter de la nécessité et de la misère, pour faire ce qu'on appelle de bons marchés. De pareils gains seront toujours vils ; et si l'on achète beaucoup au-dessous du plus bas prix, il paroîtront injustes même, aux yeux de l'honnête homme.

Tout le monde sait qu'un marchand se rend coupable de vol, quand il vend à faux poids et à fausse mesure ; et les marchands eux-mêmes ne peuvent se le dissimuler ; mais ils ont mille faux prétextes pour se cacher à leurs yeux leurs injustices. Mes balances sont justes, disent les uns. Fort bien, leur répond Mad. *Le Prince de Beaumont* : mais il y a une façon de les tenir

qui les rend inégales ; et c'est un vol que vous faites à celui qui achète.

Il y a, disent d'autres, certaines marchandises que nous sommes obligés de vendre au prix qu'elles nous coûtent : ceux qui achètent en détail veulent avoir bon poids, c'est-à-dire quelque chose de plus que le poids ; nous sommes donc forcés, pour les contenter et n'y pas perdre, de les tromper. Mais, peut-on leur répondre, comptez-vous pour rien l'habitude que vous prenez de mal peser ? Pour un article sur lequel vous ne gagnez rien, il y en a cent sur lesquels vous gagnez injustement par ce moyen. Vendez plus cher, s'il le faut ; mais n'altérez point la balance en la tenant mal. L'envie de gagner qui est si naturelle, rendroit tous les jours votre balance plus inégale.

Ne craignez point de perdre vos pratiques, en vendant plus cher que les autres. Peut-être, dans le commencement, en perdrez-vous quelques-unes, qui ne comprendront pas d'abord que vous vendez à meilleur poids. Il ne vous est pas défendu de le faire remarquer et de prier les gens de peser ce qu'ils achètent chez vous, contre ce qu'ils prennent ailleurs, pour en voir la différence : ils le reconnoîtront bientôt, et cela vous enrichira en vous donnant la

réputation d'une personne qui ne trompe jamais. Cette réputation qui vaut mille fois mieux que les richesses, les procure et les attire. J'ai connu à Londres, dit l'Auteur que nous venons de citer, un riche marchand qui avoit commencé avec rien. Cet homme se mit sur le pied de vendre au vrai poids, et renonça au tour de main qui rend la balance inégale. Il y avoit toujours quatre personnes dans sa boutique, occupées à livrer la marchandise et à recevoir l'argent : je ne dis pas à peser la marchandise, non, ils passoient une partie de la nuit à peser et à faire des paquets, et l'on prenoit tout de leurs mains sans le peser une seconde fois : tant on étoit sûr qu'il n'y manquoit pas le poids d'un grain (*). Ce marchand a laissé une grande fortune à ses enfans. Il gagnoit pourtant la moitié moins que les autres sur ce qu'il vendoit ; mais il vendoit quatre fois plus qu'eux, et par conséquent gagnoit davantage.

Pour se conduire en tout selon les règles de la justice, et n'avoir rien à se re-

---

(*) L'*once* se divise en 8 gros ou dragmes, le *gros* en 3 scrupules, le *scrupule* en 20 grains, et par *grain* on entend un grain d'orge bien nourri, médiocrement gros, et pas trop sec.

procher, il faut toujours avoir devant les yeux cette règle générale, aussi connue que peu suivie, c'est de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas raisonnablement qu'on nous fît : il faut se demander à soi-même : *si j'étois à la place de ces personnes, serois-je bien aise qu'elles me fissent ce que je leur fais ?* Si le cœur répond, *non ;* dites aussitôt : je ne dois donc pas le faire. Quand on est réduit à disputer avec sa conscience, on a presque toujours tort.

Souvenez-vous aussi de cette maxime, fondée sur l'expérience : *Le bien mal acquis ne profite pas*, il passe rarement à la seconde génération. On a vu bien des gens, qui avoient gagné beaucoup de bien en volant dans le commerce ou autrement : leurs petits-enfans demandoient l'aumône. Tout ce bien s'étoit fondu, sans savoir comment.

Si l'on voit quelquefois les enfans d'un père voleur vivre heureux et fort riches, cela ne va pas loin pour l'ordinaire, et il est rare qu'ils vivent ainsi jusqu'à la mort. Dieu leur envoie souvent des maladies, des afflictions, des pertes. *St. Jean l'Aumônier*, célèbre Patriarche d'Alexandrie, dont nous avons déja fait connoître la rare bienfaisance, apprit, dit Mad. *Le Prince de*

Beaumont, qu'un marchand étoit presque ruiné, parce qu'un vaisseau qui portoit ses marchandises et sa fortune, avoit péri. Il lui donna une grosse somme pour acheter d'autres marchandises. Comme il prioit Dieu de bénir ce marchand, il entendit une voix qui lui dit que son vaisseau périroit encore, parce qu'il avoit une terre qu'il avoit acquise par un procès injuste. Le marchand quelque temps après vint le trouver les larmes aux yeux, et lui dit qu'il avoit encore perdu ses marchandises. Le Saint lui en dit la cause. Le marchand restitua la terre, malgré les cris de sa famille qui se plaignoit qu'il ôtoit le pain à ses enfans; et depuis ce temps il réussit si bien dans toutes ses entreprises, qu'il devint plus riche qu'il ne l'étoit auparavant.



A tous ses ennemis un cœur noble pardonne.

Il y a plus de noblesse et de vraie grandeur d'ame à pardonner qu'à se venger. Une ame généreuse ne se venge point. Ce n'est pas une marque de lâcheté et de foiblesse, comme on le croit communément, que de ne point tirer vengeance de ceux qui nous ont offensé; c'est, au contraire, la preuve du plus grand courage. Se vaincre soi-même, surmonter le desir de la vengeance;

ce desir qu'il paroît si naturel et si doux de satisfaire, c'est la plus belle de toutes les victoires : plus on conviendra qu'elle est difficile, plus on sera forcé d'avouer qu'elle est glorieuse.

De sa colère éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre, et réprimer les flots
De son orgueil ; c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même, et voilà mon héros.
Rousseau.

Ce n'est point, pour l'ordinaire, par grandeur d'ame ni par honneur qu'on se venge : c'est par lâcheté et par foiblesse ; c'est parce qu'on n'a pas le courage et la force de s'élever au-dessus du respect humain, de réprimer les mouvemens impétueux qui nous sollicitent à la vengeance. Ainsi l'ont pensé les Païens mêmes. *Aimer à se venger*, dit un Ancien, *est la marque d'un petit génie, d'une ame foible* (*). Celui qui a de l'élévation dans l'ame, se regarde au-dessus des injures, et les pardonne. *Quand on me fait une offense*, disoit le célèbre Descartes, *je tâche d'élever mon ame si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à moi.*

(*) *Infirmi est animi exiguique voluptas, ultio.*
Juven.

Élisabeth, Reine d'Angleterre, qui mériteroit d'être placée au nombre des plus grands Monarques, si elle n'avoit pas souillé sa gloire par ses cruautés contre les Catholiques, et par la mort injuste de la Reine d'Écosse; *Élisabeth* savoit de même s'élever noblement au-dessus de tous les sentimens de la vengeance. Elle en a donné plusieurs exemples : mais celui que nous allons rapporter nous a paru un des plus beaux.

Une Écossoise, nommée *Marie Lambrun*, avoit été au service de *Marie Stuart*. Elle s'étoit mariée ensuite, et la Reine d'Écosse avoit accordé plusieurs graces à son mari. Cet homme fut si affligé de la triste destinée de sa bienfaitrice, qu'il mourut le même jour que cette malheureuse Princesse eut la tête tranchée. *Marie Lambrun*, qui aimoit tendrement son mari, et qui étoit très-attachée à la Reine d'Écosse, forma le dessein de venger leur mort sur *Élisabeth*. Elle se déguisa en homme, et prit le nom d'*Antoine Spark*. Elle cacha sous ses habits deux pistolets, résolue d'en tirer un sur la Reine et de se tuer avec l'autre. Un jour qu'*Élisabeth* se promenoit dans ses jardins, *Marie Lambrun*, qui n'avoit pas encore trouvé l'occasion favorable, voulut exécuter son horrible attentat. Elle perça la

foule avec trop de précipitation : un de ses pistolets tomba, et fut apperçu par les gardes de la Reine qui se saisirent d'elle. *Élisabeth* la fit approcher, et lui demanda qui elle étoit. *Je suis femme*, répondit-elle avec intrépidité, *quoique je sois habillée en homme. J'ai été plusieurs années au service de la reine* Marie Stuart, *que vous avez fait mourir injustement. Mon mari en est mort de douleur. J'ai cru devoir venger, au péril de ma vie, leur mort par la vôtre.* Son nom qu'elle dit, le son de sa voix et ses traits qu'on se rappela, la firent reconnoitre à plusieurs personnes qui se souvinrent l'avoir vue chez *Marie Stuart.* Vous avez donc cru, lui dit la Reine, faire votre devoir en m'assassinant ; et moi, que pensez-vous que je doive faire ? *Me demandez-vous cela*, lui répondit *Marie Lambrun*, *en qualité de Reine ou de Juge ? Élisabeth* lui dit que c'étoit en qualité de Reine. *Vous devez donc*, reprit-elle, *me faire grace.* Quelle assurance me donnerez-vous, lui dit *Élisabeth*, que vous n'abuserez point de cette grace, et que vous n'attenterez pas une seconde fois à ma vie ? *Madame*, répondit l'Écossoise, *la grace qu'on veut donner avec tant de précaution, n'est plus une grace : ainsi vous pouvez me juger. Élisabeth* se tournant vers les Seigneurs de sa Cour, qui étoient près d'elle, leur dit : Depuis trente

ans que je règne, personne ne m'a encore donné une si belle leçon. On lui conseilloit de livrer cette femme à la sévérité des lois, mais elle lui accorda sa grace entière et sans condition. L'Écossoise, en la remerciant, lui ajouta : *Si vous voulez que la grace que vous m'accordez, me soit utile, faites-moi conduire sûrement hors du Royaume et jusque sur les côtes de France.* Ce qui fut exécuté.

Cette Princesse avoit hérité cette sublimité de sentimens, de l'infortunée *Anne de Boulen* sa mère, dont nous aurons occasion de rapporter ailleurs la fin tragique sur un échafaud, à la fin d'un procès fait plutôt par les ordres exprès du Roi *Henri VIII*, alors amoureux de *Jeanne Seymour*, que pour aucun crime qu'elle eût commis, et surtout celui d'infidélité dont le Roi la chargeoit. On ne peut lire sans attendrissement le beau et touchant placet qu'elle envoya au Roi. Tout y respire l'innocence, la grandeur d'ame et les justes plaintes d'une amante méprisée. Sa douleur éloquente et profonde est pleine de traits pathétiques, qui entrent dans l'ame et la pénètrent de la plus vive compassion. Il n'y a peut-être pas dans toute l'Histoire de placet plus simple, plus noble, et selon toutes les apparences, plus juste que le sien, comme on va le voir; car nous croyons faire plaisir

à nos lecteurs de le leur donner ici tout entier, traduit de l'Anglois (*).

« Sire, le mécontentement de votre Grandeur et mon emprisonnement me paroissent des choses si étranges, que je ne sais ni ce que je dois écrire ni sur quoi je dois m'excuser. Vous m'avez envoyé dire par un homme que vous savez être mon ennemi déclaré depuis long-temps, que pour obtenir votre faveur, je dois reconnoître une certaine vérité : il n'eut pas plutôt fait son message que je m'apperçus de votre dessein. Mais si, comme vous le dites, l'aveu d'une vérité peut me procurer ma délivrance, j'obéirai à vos ordres de tout mon cœur, et avec une entière soumission. »

« Que votre Grandeur ne s'imagine pas que votre pauvre femme puisse jamais être amenée à reconnoître une faute dont la seule pensée ne lui est pas venue dans l'esprit. Jamais Prince n'a eu une femme plus fidelle à tous ses devoirs, et plus remplie d'une tendresse sincère, que celle que vous avez trouvée en la personne d'*Anne de Boulen*, qui auroit pu se contenter de ce

(*) Il se conserve encore aujourd'hui dans la bibliothèque *Cotton*, écrit de la propre main de cette Reine. *Dict. Encycl.* au mot *Placet*.

nom et de son état s'il avoit plu à Dieu et à votre Grandeur de l'y laisser. Mais au milieu de mon élévation et de la royauté où vous m'avez admise, je ne me suis jamais oubliée au point de ne pas craindre quelque revers pareil à celui qui m'arrive aujourd'hui. Comme cette élévation n'avoit pas un fondement plus solide que le goût passager que vous avez eu pour moi, je ne doutois pas que la moindre altération dans les traits qui l'ont fait naître, ne fût capable de vous faire tourner vers quelque autre objet. »

« Vous m'avez tirée d'un rang inférieur pour m'élever à la royauté et à l'auguste rang de votre compagne. Cette grandeur étoit fort au-dessus de mon peu de mérite, ainsi que de mes desirs. Cependant, si vous m'avez crue digne de cet honneur, ne souffrez pas, grand Prince, qu'une inconstance injuste ou que les mauvais conseils de mes ennemis me privent de votre faveur royale. Ne permettez pas qu'une tache aussi noire et aussi indigne que celle de vous avoir été infidelle ternisse la réputation de votre femme et celle de la jeune Princesse votre fille. »

« Ordonnez donc, ô mon Roi, que l'on instruise mon procès, mais que l'on y observe les lois de la justice; et ne permettez

point que mes ennemis jurés soient mes accusateurs et mes juges. Ordonnez même que mon procès me soit fait en public ; ma fidélité ne craint point d'être flètrie par la honte : vous verrez mon innocence justifiée, vos soupçons levés, votre esprit satisfait, et la calomnie réduite au silence ; ou mon crime paroîtra aux yeux de tout le monde. Ainsi, quoi qu'il plaise à Dieu ou à vous d'ordonner de moi, votre Grandeur peut se garantir de la censure publique ; et mon crime étant prouvé en justice, vous serez en liberté devant Dieu et devant les hommes, non-seulement de me punir comme une épouse infidelle, mais encore de suivre l'inclination que vous avez fixée sur cette personne qui est la cause du malheureux état où je me vois réduite, et que j'aurois pu vous nommer il y a long-temps, puisque votre Grandeur n'ignore pas jusqu'où alloient mes soupçons à cet égard. »

« Enfin, si vous avez résolu de me perdre, et que ma mort, fondée sur une infame calomnie, vous doive mettre en possession du bonheur que vous souhaitez, je prie Dieu qu'il veuille vous pardonner ce grand crime, aussi bien qu'à mes ennemis qui en sont les instrumens ; et qu'assis au dernier jour sur son trône, devant lequel vous et moi comparoîtrons bientôt, et où mon

innocence, quoi qu'on puisse dire, sera ouvertement reconnue, je le prie, dis-je, qu'alors il ne vous fasse rendre un compte rigoureux du traitement cruel et indigne que vous m'aurez fait. »

« La dernière, et si vous le voulez, la seule chose que je vous demande, est que je sois seule à porter tout le poids de votre indignation ; et que ces pauvres et innocens Gentilshommes qui, m'a-t-on dit, sont retenus à cause de moi dans une étroite prison, n'en reçoivent aucun mal. Si jamais j'ai trouvé grace devant vous, si jamais le nom d'*Anne de Boulen* a été agréable à vos oreilles, ne me refusez pas cette demande, et je ne vous importunerai plus sur quoi que ce soit : au contraire, j'adresserai toujours mes ardentes prières à Dieu, afin qu'il lui plaise vous maintenir en sa bonne garde, et vous diriger en toutes vos actions. De ma triste prison, à la Tour, le 6 mai 1536. Votre très-fidelle et très-obéissante femme, *Anne de Boulen.* »

Catherine de Médicis, Reine de France, se distingua aussi par cette grandeur d'ame dont nous parlons. Elle ne voulut jamais souffrir qu'on recherchât l'auteur de l'infame libelle intitulé *la Catherine*. Des soldats disoient un jour mille indignités d'elle près de son carrosse. Le Cardinal *de Lorraine*

dit qu'il les alloit faire pendre : *Non*, dit cette Princesse, *je veux apprendre aujourd'hui à la postérité, qu'une femme, une Reine, une Italienne a su commander au desir de la vengeance* (*).

Henriette de France, fille de *Henri IV*, et mariée à l'infortuné *Charles I*, Roi d'Angleterre, partagea et soutint avec courage ses revers et ses malheurs. Au commencement des troubles qui agitèrent ce royaume sous son règne, et qui sont si bien tracés par *Bossuet* dans le grand monument d'éloquence qu'il a consacré à la gloire de cette Reine malheureuse, titre qu'elle se donnoit elle-même, que nulle ne mérita mieux et si peu ; on conseilloit à cette Princesse de faire

(*) Cette Reine qui s'est rendue si fameuse dans notre Histoire, et dont les bonnes et les mauvaises qualités ont permis de dire tant de bien et tant de mal, étoit, dit le Président *Hénault*, d'un esprit fort vaste, mais corrompu par l'éducation italienne d'alors : elle croyoit que les crimes devoient entrer tout naturellement dans les moyens qu'on employoit aux affaires. Elle trouvoit plus court d'abréger par des voies violentes les difficultés, que son génie auroit pu vaincre par des voies honnêtes et permises. On lui fit à sa mort une épitaphe, qui a de l'impartialité et qui la ménage encore. Elle commence ainsi :

La Reine qui ci-gît, fut un diable et un ange,
Toute pleine de blâme et pleine de louange.

un exemple sur les plus séditieux : *Eh! ne faut-il pas*, dit-elle, *que je serve moi-même d'exemple? Et quel meilleur exemple puis-je donner que celui de la clémence et du pardon?* On vouloit lui nommer ceux qui s'emportoient le plus violemment contre elle : *N'en faites rien*, dit la vertueuse *Henriette* en interrompant la personne, *ne m'exposez pas au danger de les haïr.*

Il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour pardonner à ses ennemis, il suffit d'avoir de l'élévation dans l'ame et de la noblesse dans les sentimens. Avant que la Religion eût en quelque sorte divinisé le pardon des injures par le plus grand de tous les exemples, combien de beaux traits en ce genre l'Histoire ancienne ne nous offre-t-elle pas ! On y voit des Philosophes, des Sages, des Rois même, grands par leurs exploits, par leurs victoires et par leurs conquêtes, qui devoient, ce semble, être plus sensibles à tout ce qui pouvoit blesser leur réputation ou nuire à leur gloire, souffrir avec une patience admirable les injures et les outrages, sans les punir, comme ils le pouvoient facilement.

César, qui seroit peut-être le plus grand homme de l'antiquité, s'il avoit eu moins d'ambition, ne témoigna aucun ressentiment des

des épigrammes sanglantes de *Catulle*. Quoiqu'il y fût traité avec une hauteur et un mépris révoltans, il se contenta d'une légère satisfaction, et l'admit ce jour même à sa table. Après la guerre civile, il accorda leur grace à tous ses ennemis ; et regretta que le farouche *Caton*, en se donnant la mort, lui eût envié la gloire de lui pardonner. Un insolent s'étant échappé jusqu'à l'appeler un tyran : *Je ne puis*, lui répondit *César*, *te mieux prouver le contraire, qu'en te pardonnant cette injure.*

Rien n'est plus glorieux, sans doute, que de pouvoir perdre un ennemi, et de lui faire grace : plus on est élevé, plus on doit pardonner facilement. Une ame noble convient à une fortune brillante. Les Grands doivent avoir de grands sentimens : ils s'avilissent si leur façon de penser ne répond pas à leur rang. *Adrien* qui eut les vices d'un particulier et les vertus d'un Souverain, rencontra, quelques jours après qu'il fut monté sur le trône, un Officier qui avoit cherché à lui nuire, et qui sembloit fuir sa présence : *Vous n'avez plus rien à craindre*, lui dit-il, *je suis Empereur.* Un autre s'étant présenté pour obtenir son pardon : *Le voilà*, dit-il en l'embrassant.

Un Prince, dit *Sénèque*, doit être, à l'égard de ses sujets, tel qu'il souhaite que

les Dieux soient à son égard. Si donc les Dieux, pleins de douceur et de bonté, ne lancent pas leurs foudres vengeresses sur les têtes coupables des Grands et des Souverains, combien est-il plus juste qu'un homme qui a le pouvoir sur d'autres hommes n'en use qu'avec clémence ?

Auguste, qui fut un triumvir ambitieux, injuste, cruel, vindicatif; et un Empereur doux, humain, généreux, fit voir qu'il étoit digne de l'autorité suprême, en se montrant supérieur au desir de se venger, si naturel aux Grands. L'Historien *Timagène* avoit laissé échapper quelques railleries insultantes contre ce Prince, contre son épouse et toute sa famille, et elles avoient porté coup ; car on accueille volontiers un mot satirique et mordant, qui ne tarde pas à voler de bouche en bouche. *Auguste* le fit souvent avertir de modérer un peu plus sa langue : mais voyant qu'il continuoit, il lui interdit seulement l'entrée de son palais.

« Que chacun, ajoute l'Écrivain philosophe qui rapporte ce trait, se dise à lui-même, toutes les fois qu'il est insulté : Suis-je plus grand et plus puissant que *Philippe ?* on l'a cependant outragé impunément. Ai-je plus de pouvoir que n'en avoit *Auguste ?* il se contenta pourtant de bannir de sa présence un insolent. Eh ! pourquoi donc punirois-je,

dans ceux qui me sont soumis ou même qui ne dépendent pas de moi, une réponse trop libre, un air trop impérieux ou un murmure qui ne m'a fait aucun mal ? Qui suis-je, pour qu'on ne puisse point sans crime blesser mes oreilles ? Plusieurs ont pardonné généreusement à leurs ennemis; et moi je serai inexorable ! L'âge doit excuser un enfant, le sexe une femme, l'indépendance un étranger, la familiarité un domestique. Quelqu'un nous offense-t-il pour la première fois ? rappelons-nous toutes celles où il nous a fait plaisir. Mais cela lui est arrivé déjà dans plusieurs occasions : eh bien ! souffrons encore dans celle-ci ce que nous avons souffert dans tant d'autres (*). »

Avant de vous venger de votre ennemi, examinez, sans passion, si vous ne lui avez pas donné sujet de vous faire du mal, de vous haïr; et si cela est, ayez la grandeur d'ame et le courage d'en convenir et de lui pardonner. *Montécuculi*, Généralissime des armées Impériales et rival de *Turenne*, étoit, comme presque tous les grands Généraux, rigide observateur de la discipline militaire. Il avoit une fois défendu, sous peine de mort, qu'on passât dans un sentier à tra-

(*) Sen. *de irâ.*

vers les blés. Il apperçut un soldat qui passoit par ce sentier : il envoya ordre au Prévôt de l'armée de le faire pendre. Le soldat, en s'avançant vers le Général, lui crioit qu'ayant été absent dans le temps de la défense, il l'avoit absolument ignorée. *Montécuculi* croyant que c'étoit une défaite, dit froidement : Que le Prévôt fasse son devoir. Alors le soldat outré, et qui n'avoit pas encore été désarmé, s'écria : *Je n'étois point coupable, je le suis maintenant.* Il tira sur le Général et le manqua. *Montécuculi* reconnut à ce mouvement d'énergie l'indignation d'un innocent qui se voit opprimé : il sentit qu'il avoit eu tort, et pardonna.

Si nous avons donné lieu à la haine qu'on nous porte, hâtons-nous de pardonner, pour réparer notre faute ; si nous n'avons aucun tort, usons d'indulgence encore plus volontiers : n'est-il pas bien plus doux d'avoir à pardonner que d'avoir besoin de pardon ? On conseilloit à *Philippe-le-Bel*, Roi de France, de punir l'Évêque de Pamiers, qui avoit été en partie auteur de ses démêlés avec le Pape : *Je le puis*, répondit-il, *mais il est beau de le pouvoir et de ne le pas faire.*

La gloire des hommes seroit-elle donc de se déchirer mutuellement comme les bêtes les plus féroces ? Leur grandeur con-

sisteroit-elle à faire des malheureux ? Doivent-ils beaucoup s'applaudir de leur puissance, quand, par le honteux motif de se venger, ils ont versé le sang de leurs frères, quand ils ont défiguré en eux l'ouvrage de la Nature, quand ils ont procuré leur ruine, et les ont réduits à pleurer éternellement les pertes que leur a causées une vengeance portée à l'excès ! Ne seroit-il pas bien plus glorieux d'épargner des coupables qui ne peuvent ou ne veulent plus nuire, de songer qu'on a pu les perdre et qu'on les a sauvés, de les forcer à reconnoître qu'ils doivent la conservation de leur fortune, de leur vie, de leur honneur, à ceux qu'ils avoient le plus sensiblement offensés ? Les Païens ayant formé une conspiration contre l'Empereur *Théodose*, à qui ses grandes qualités, ses victoires, sa piété et son zèle pour la Foi Catholique méritèrent le surnom de *Grand* ; leur complot fut découvert. *Théodose* déclara que ceux auxquels il étoit échappé dans leur douleur ou leur colère des expressions peu respectueuses, étoient excusables, et qu'on ne punissoit point les paroles : les vrais conjurés furent seuls jugés et condamnés. Conduits au lieu du supplice, dans le moment où les exécuteurs levoient le fer pour leur trancher la tête, un grand bruit se fit entendre du côté du

palais : c'étoit un courrier qui venoit apporter leur grace. Ses courtisans lui représentant à ce sujet qu'il étoit trop doux et trop bon : *En vérité*, répondit-il, *bien loin de faire mourir les vivans, je voudrois pouvoir ressusciter les morts.* On a aussi loué avec raison la loi pleine de justice et d'humanité que fit ce grand Empereur, au sujet des discours peu mesurés, qui sont les expressions de l'humeur, de l'impatience, du mécontentement contre les Princes et les personnes constituées en dignité ; faute que la tyrannie n'a que trop souvent érigée en crime d'État. *Si quelqu'un*, écrivit-il au Préfet du prétoire, *s'est échappé jusqu'à parler mal de nous, de notre gouvernement ou de notre conduite, nous ne voulons pas qu'on lui fasse souffrir aucun traitement rigoureux : car si c'est par légèreté qu'il l'a fait, il faut le mépriser ; si c'est par folie, il faut le plaindre ; si c'est par méchanceté, il faut lui pardonner.*

Continuons à instruire par des exemples. La plus excellente leçon pour former les mœurs, est de mettre de grands modèles devant les yeux. Ils sont, dans le sujet que nous traitons, peut-être encore plus utiles et plus nécessaires que dans tout autre, parce que la plupart des hommes regardent le pardon des injures, ou comme déshonorant, ou comme impossible. Mais en

voyant tant de grands hommes, tant de Princes même, se faire une gloire de pardonner à leurs ennemis, ces faux préjugés tombent.

L'Empereur *Titus*, qu'on ne peut nommer sans rappeler en même temps la générosité, la bonté, la clémence pendant son règne, qui, pour le bonheur des hommes, fut trop court, n'ordonna la mort de personne. Deux Romains, d'une naissance illustre, ayant conspiré contre lui, pour s'emparer du trône, il se contenta de les faire venir, leur parla moins en juge qu'en père, et leur promit de leur accorder tout ce qu'ils pourroient souhaiter. Pour les en convaincre et achever de porter le repentir dans leur cœur, il les invita à souper familièrement avec lui. Le lendemain, assistant à un combat de gladiateurs, il les fit asseoir à ses côtés. Ce Prince le meilleur des hommes, porta l'attention et la bonté jusqu'à dépêcher à la mère de l'un d'eux, qui étoit absente de Rome, un courrier pour calmer ses inquiétudes et l'assurer que son fils ne perdroit pas la vie. Ce Prince, qui fut surnommé *l'amour et les délices du genre humain*, la perdit lui-même trop tôt pour le bonheur des hommes. Il ne gouverna l'Empire que deux ans et près de trois mois, et mourut à quarante-deux ans. Fils

de l'Empereur *Vespasien*, il avoit été associé au gouvernement; ce fut le seul temps de sa vie qu'il eût desiré de pouvoir effacer de la mémoire des hommes : sévère jusqu'à la cruauté, il fit assassiner tous ceux dont la fidélité lui paroissoit suspecte. Tant de meurtres le rendirent l'exécration du public. *Titus*, fumant du sang des principaux citoyens, succéda dans ces odieuses circonstances à son père. Rome tremblante crut qu'on alloit voir renouveler les horreurs qu'elle avoit éprouvées sous *Caligula* et sous *Néron*. *Titus*, devenu Empereur, devint un homme nouveau, et se dépouilla de toutes ses affections vicieuses : humain, généreux, libéral, jamais on ne l'aborda sans se retirer comblé de ses bienfaits. Les délateurs qui jusqu'alors avoient été en crédit, tombèrent dans le mépris et l'infamie : la plupart furent exilés dans des isles mal-saines, afin de purger la terre de ceux qui en troubloient l'harmonie. Sa clémence ingénieuse lui fit rechercher la dignité de Grand-Pontife, qui défendoit de se souiller du sang humain : il ne prononça depuis aucun arrêt de mort; et quoiqu'il s'offrît plusieurs occasions de se défaire de ses ennemis, il protesta qu'il aimoit mieux mourir que de les faire périr. Tant de bonté lui gagna tous les cœurs. Il n'eut plus qu'un ennemi, ce

fut *Domitien* son frère, qui brûloit d'autant plus de régner qu'il en étoit moins digne. Instruit qu'il lui tendoit des embûches, et qu'il sollicitoit les armées à la révolte, *Titus* l'entretint en secret, et le conjura, les larmes aux yeux, d'avoir pour lui un amour fraternel, comme il l'avoit lui-même pour son frère. Il fut, selon quelques Auteurs, la victime de sa tendresse pour ce frère ambitieux et inhumain, qui l'empoisonna. Avant de rendre le dernier soupir, il leva vers le Ciel des yeux presque éteints, en se plaignant aux Dieux de mourir dans le midi de sa vie : plainte bien pardonnable sans doute à un Prince qui ne vivoit que pour faire des heureux.

Phocion, illustre Général et Orateur d'Athènes, mais plus estimable encore par son amour pour la patrie, par son désintéressement et sa probité, qui lui méritèrent le glorieux surnom d'*Homme de bien*, ne put néanmoins échapper aux traits de la calomnie. Il fut accusé d'avoir eu des intelligences avec les ennemis, et condamné à mort. Il marcha, dit *Plutarque*, vers le lieu du supplice avec le même visage et la même grandeur d'ame, que lorsqu'ayant été choisi pour commander les armées, le peuple en foule l'accompagna jusque chez lui. Un de ses amis étant venu lui dire, les larmes aux

yeux : O mon cher *Phocion*; que vous souffrez là un traitement injuste ! *Oui*, lui répondit-il, *mais je m'y attendois ; c'est le sort qu'ont essuyé les plus illustres citoyens d'Athènes.* Ses ennemis, dans la marche, le couvroient d'insultes et d'outrages : un d'eux eut même l'audace de lui cracher au visage. *Phocion*, se tournant tranquillement vers les Magistrats, se contenta de dire avec douceur : *Quelqu'un ne peut-il pas empêcher cet insolent de commettre des actions si indignes ?* L'un de ses amis lui demanda s'il n'avoit rien à faire dire à son fils. *Oui*, *certes*, dit-il, *c'est de ne se souvenir jamais de l'injustice que les Athéniens commettent à mon égard.* Il faut n'avoir aucune élévation de sentimens, pour ne pas admirer un ordre si magnanime, et l'un des plus beaux traits dont l'Histoire ait conservé le souvenir. Après ces derniers mots, il avale la ciguë et meurt.

On n'admirera pas moins ce que fit *Louis II*, Duc de Bourbon, surnommé *le Bon* et *le Grand*. Ayant été huit ans prisonnier en Angleterre, où il servoit d'ôtage pour le Roi *Jean ;* son absence donna lieu à des désordres : la plupart des Barons et des Gentilshommes de ses États avoient profité de ce temps pour piller ses domaines. Ils étoient tous assemblés auprès de lui pour une cérémonie d'éclat. Son Procureur-

général, qui avoit informé contre eux, parut, tenant à la main le registre des informations. *Monseigneur*, lui dit-il, *vous verrez ici bien des coupables : les uns méritent la mort, les autres au moins la confiscation. Voici le registre de leurs crimes.* Les prévaricateurs pâlirent et furent consternés. Mais le généreux Prince dit au sévère Magistrat : *Avez-vous aussi tenu registre des services qu'ils m'ont rendus ?* Non, mon Prince, répondit-il. *Il faut donc brûler ces papiers*, reprit le Duc, *je n'en puis faire usage :* il prend le livre et le jette au feu sans le lire. A ce mot divin, à cette action généreuse, des larmes de joie et de tendresse coulèrent de tous les yeux. Il n'y eut pas un de ces Gentilshommes, coupables ou non, qui ne jurât de donner sa vie pour un Prince si magnanime.

Henri IV mérita de même le surnom de *Grand*, encore plus par la bonté de son cœur que par ses victoires. Jamais personne n'aima plus à pardonner que ce Prince, parce que peut-être aussi jamais personne n'eut l'ame plus grande. La bonté et la clémence sembloient composer son caractère. On sait ce qu'il dit au Duc *de Mayenne.* Après avoir été long-temps le chef de la ligue, et avoir fait d'inutiles efforts pour empêcher *Henri IV* de monter sur le

trône où l'appeloit sa naissance, ce Duc prit enfin le parti de se soumettre, comme les autres, à son légitime Souverain. Étant allé lui rendre ses devoirs, il en fut reçu avec beaucoup d'honneurs et de témoignages d'affection. Le Roi se promena long-temps avec lui dans les allées de son château : mais il marchoit à si grands pas, que le Duc, qui étoit fort gros et mauvais piéton, lui avoua franchement qu'il étoit tout essouflé et qu'il n'en pouvoit plus. *Et moi, mon cousin*, lui dit le Prince en l'embrassant, *je vous jure que voilà tout le mal que je vous ferai pour celui que vous m'avez fait.* Le Duc, charmé d'une si généreuse bonté qui acheva de le gagner, se dévoua tout à son service, et le servit très-utilement depuis.

On reprochoit un jour à ce même Prince qu'il traitoit avec trop de bonté les Ligueurs, ses ennemis irréconciliables. Il répondit : *Dieu me pardonne, je dois pardonner : il oublie mes fautes, je dois oublier celles de mon peuple. Que ceux qui ont péché se repentent, et qu'on ne m'en parle plus.*

Que ce sentiment est beau, et qu'il est digne de la Religion qui l'inspiroit ! C'est là, en effet, un des plus puissans motifs qu'elle nous présente contre le ressentiment. Il suffiroit seul, bien médité, pour arrêter l'homme le plus animé à courir à

la vengeance. Nous offensons Dieu tous les jours, et il nous supporte. La justice divine depuis long-temps demande notre perte ; mais la miséricorde calme sa colère, éteint entre ses mains la foudre qu'il étoit prêt à lancer ; et dans la fureur qui nous transporte, nous voudrions écraser notre frère. Nous demandons à Dieu d'oublier nos offenses, et nous ne voulons pas oublier celles qu'on nous a faites. Nous le prions d'en user à notre égard, comme nous agissons envers les autres. Ah ! n'est-ce pas prononcer nous-mêmes notre arrêt au tribunal de la Justice divine ?

L'illustre patriarche d'Alexandrie, *Saint Jean l'Aumônier*, crut que cette considération, si capable de toucher un cœur qui conserve encore quelques sentimens de religion, pourroit engager un des plus grands Seigneurs de la ville à se réconcilier avec une personne contre laquelle il avoit une inimitié déclarée. Il l'avoit exhorté plusieurs fois, mais inutilement, à le faire. Le voyant toujours inflexible, il le pria de venir le trouver, sous prétexte de quelques affaires publiques, et il le mena dans sa chapelle. Il y célébra devant lui la Messe, à laquelle il n'y avoit nulle autre personne que celui qui la servoit. Après la consécration, quand il eut commencé

l'oraison Dominicale, qu'ils prononçoient tous trois ensemble, selon la coutume de ce temps-là, le saint Patriarche fit signe au servant de se taire à ces mots : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ;* et il se tut lui-même, de sorte que ce Seigneur fut le seul qui les prononça. Le Saint se tournant alors de son côté, lui dit avec beaucoup de douceur : *Pensez, je vous prie, à ce que vous venez de demander et de dire à Dieu, lorsque pour l'engager à vous pardonner vos offenses, vous avez protesté que vous pardonniez à ceux qui vous ont offensés.* Ce Seigneur frappé de ces paroles, se jeta aux pieds de son Patriarche, et lui répondit : *Je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez.* Il alla aussitôt se réconcilier sincèrement avec son ennemi.

Celui qui voudra se venger, dit le Sage, *sentira la vengeance du Seigneur, et Dieu n'oubliera jamais ses péchés. L'homme garde sa colère contre un homme, et il ose demander à Dieu qu'il le guérisse ! Il n'a pas compassion d'un homme semblable à lui, et il demande à Dieu miséricorde* (*) *!* Vous priez qu'on vous pardonne, comme vous pardonnez. Malheureux ! que faites-vous ? En deman-

(*) Eccl, 28.

dant grace, vous demandez votre perte : votre arrêt sort de votre bouche, et vous vous condamnez vous-même. En ajoutant le crime de la vengeance à tant d'autres dont vous êtes déjà coupable, vous grossissez les flots de la vengeance divine, qui sont prêts à tomber sur vous.

Mais voulez-vous, au contraire, désarmer le bras du Seigneur levé sur votre tête : désarmez le vôtre. Voulez-vous obtenir une entière abolition de tout ce que vous devez à la Justice divine : remettez de bon cœur et sans délai tout ce qu'on vous doit. Ne craignez point de faire les premiers pas vers la réconciliation. Celui qui revient le premier, est, aux yeux de Dieu, le vainqueur le plus grand, et le plus digne de la couronne immortelle, destinée au pardon des offenses.

Qu'est-ce donc qui vous retient ? Il m'est impossible, dites-vous, de pardonner cette injure, de me réconcilier avec cet ennemi qui m'a offensé cruellement. Mais vous vous réconciliez néanmoins, quand un Grand de la terre témoigne qu'il le souhaite, quand votre intérêt le demande (*).

(*) On pardonne aisément à ceux qui sont à craindre.

VOLTAIRE.

Et vous ne pourriez faire pour Dieu, pour vos intérêts éternels, ce que vous pouvez faire par déférence pour un homme, ou dans la vue d'un intérêt temporel ! Vous savez ce que répondit un courtisan qui étoit devenu fort riche. On lui demandoit comment il s'étoit enrichi. *En dévorant les injures*, dit-il, *et en faisant des remercîmens à ceux qui m'offensoient.*

Si je pardonne, ajoutez-vous, le monde me blâmera, me méprisera. Eh quoi ! la patience, la douceur, la modération, ne sont-elles donc plus des vertus à ses yeux ! Pourquoi l'Orateur Romain croyoit-il donner une louange si glorieuse à *César*, quand il disoit qu'il n'oublioit que les injures ? Mais j'en appelle à vous-même. De tous les traits admirables dont la vie du vertueux *Joseph* est remplie, en est-il un dont vous soyez plus touché, que du pardon généreux qu'il accorde à ses frères ? Dites-moi, je vous prie, quand *David* vous paroît-il plus grand ? Est-ce lorsqu'il va pour se venger de l'outrage qu'il a reçu du brutal époux d'*Abigaïl*, ou lorsque deux fois maître des jours d'un Prince jaloux et acharné à sa perte, deux fois il se fait une loi de l'épargner ? *Saül* en pleure de reconnoissance et d'admiration. *C'est donc vous*, s'écrie-t-il, *mon cher David ! c'est vous qui*

me conservez la vie, tandis que je viens pour vous l'ôter. Ah! je reconnois mon crime et vos vertus. Oui, vous êtes plus juste, et plus digne de régner que moi. Avec quelle modération n'entend-il pas les reproches sanglans de *Séméi!* Il retient le courroux de l'impétueux *Abisaï*, qui veut le venger par la mort de cet insolent; et lorsqu'il est rétabli sur le trône, il reçoit sa soumission, lui accorde le pardon de son crime, et lui jure qu'il ne lui sera fait aucun mal. Des lions et des ours étouffés, un superbe géant terrassé, des armées défaites, des nations domptées et contraintes à recevoir la loi, élèvent ce grand homme au-dessus du reste des hommes : mais des outrages pardonnés, des injures oubliées, des ennemis épargnés, l'élèvent au-dessus de lui-même. *L'homme patient*, dit Salomon, *est préférable à l'homme brave et courageux; et celui qui, maître de soi, sait commander à son propre cœur, vaut mieux que celui qui sait prendre des villes* (*).

Balancera-t-on en effet à mettre au-dessus de ses victoires et de ses exploits guerriers les plus éclatans, le beau trait de *Démétrius* surnommé *Poliocerte*, c'est-à-dire *le preneur de villes?* Fils d'*Antigonus*, l'un des

(*) Prov. 16.

Généraux et des successeurs *d'Alexandre-le-Grand*, il fit la guerre à *Ptolémée Lagus*, Roi d'Égypte, avec différens succès, s'empara de la Cilicie, de Tyr, de Sidon, conquit la Macédoine, et se rendit maître d'Athènes où il fit beaucoup de bien au peuple. Ce Prince en partant pour la guerre contre ses rivaux, qui ayant partagé avec lui les vastes états d'*Alexandre*, cherchoient à se dépouiller mutuellement, laissa sa femme et ses enfans chez les Athéniens. Il perdit la bataille, et fut obligé de s'enfuir. Il crut trouver un asile à Athènes. Mais il n'avoit pas encore éprouvé que les malheureux ont rarement des amis, et il eut la douleur de le reconnoître par sa propre expérience. Les Athéniens poussèrent l'ingratitude jusqu'à refuser de le recevoir : ils lui renvoyèrent même sa femme et ses enfans. Cette conduite perça le cœur de *Démétrius*. Quelque temps après, il rétablit ses affaires, et vint mettre le siége devant Athènes. Les habitans persuadés qu'ils n'avoient aucun pardon à espérer de *Démétrius*, résolurent de mourir les armes à la main. Ils soutinrent un long siége, mais réduits à une famine extrême, ils furent contraints de lui ouvrir les portes de la ville, dans l'espérance que le vainqueur épargneroit du moins leurs femmes

et leurs enfans. *Démétrius* ordonna que tous les citoyens mariés se rendissent dans une grande place, qu'il avoit fait environner de soldats armés, l'épée nue à la main. Alors on n'entendit dans la ville que des cris et des gémissemens. Les femmes embrassoient leurs maris, les enfans leurs pères, et leur disoient en pleurant le dernier adieu. Quand ils furent tous rassemblés, *Démétrius* leur reprocha leur ingratitude dans les termes les plus touchans. Ils gardoient le silence, et attendoient à chaque instant l'arrêt de leur mort. Quelle fut leur surprise, lorsque ce bon Prince leur dit, les yeux mouillés de larmes : *Je veux vous montrer combien vous êtes coupables à mon égard. Ce n'est pas à un ennemi que vous avez refusé du secours, c'est à un Prince qui vous aimoit, qui vous aime encore, et qui ne veut se venger qu'en vous pardonnant et en vous faisant du bien. Retournez chez vous. Pendant que vous étiez ici, mes soldats ont par mon ordre porté du blé et du pain dans vos maisons.* Sans doute, une si grande clémence dut couvrir de confusion et de honte les Athéniens, et les pénétrer de repentir, de reconnoissance et d'amour envers un si bon Prince.

Vous ne vous rendez pas encore, et vous croyez qu'il est absolument de votre

honneur de vous venger. Mais, dites-moi, Dieu sait-il en quoi consiste le véritable honneur ? connoît-il la vraie gloire ? Vous n'ignorez pas combien il est jaloux de la sienne. Cependant il fait luire son soleil pour les méchans, comme pour les bons : il verse des pluies fécondes sur les terres des impies, comme sur celles des justes. Les hommes les plus dignes de sa colère éprouvent ses bontés. A la vue des méchans qui prospèrent, qui vivent dans l'abondance, l'impie demande si Dieu est instruit de ce qui se passe sur la terre, le juste même est quelquefois tenté de douter de sa providence et de sa justice. Il nous paroît qu'il seroit de son honneur et de sa gloire de prendre en main sa cause et de déployer sa vengeance. Il n'a qu'a le vouloir, et d'un seul de ses regards il peut réduire tous ses ennemis en poudre. Cependant il souffre, il tolère, il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. C'est par-là que Dieu fait éclater sa grandeur. Il est bon, parce qu'il est grand : c'est parce qu'il est le maître de tous, qu'il les épargne tous. Et vous vous croirez flétri, perdu d'honneur, en suivant son exemple ! Depuis quand donc est-on déshonoré, en ressemblant au Roi du Ciel et de la terre ? Êtes - vous plus digne de

respect que lui ? Y a-t-il plus de crime à vous offenser, à manquer à ce qu'on vous doit ?

C'est d'après un si beau modèle, qu'on a vu tant de Chrétiens pardonner à leurs plus cruels ennemis, tant de Princes et de guerriers renoncer à tous leurs ressentimens, et en honorant par un si digne sacrifice la Religion qui en étoit le motif, se couvrir eux-mêmes de gloire.

Le brave *Crillon*, dont le nom vivra à jamais dans les fastes militaires de la France, en donna un exemple qui mérite d'être connu. Après la victoire signalée, que les Catholiques avoient remportée à Moncontour sur les Huguenots, un soldat de ces rebelles crut rendre un service essentiel à son parti, s'il pouvoit abattre en lui un des plus forts appuis des Catholiques, et résolut de le tuer, pour venger la mort de tant de Calvinistes, à qui le bras de ce celèbre guerrier avoit été si funeste. Le soldat se cache dans un endroit, où *Crillon* en revenant de la poursuite des fuyards devoit nécessairement passer. Il lui tire un coup d'arquebuse, qui heureusement ne lui fait qu'une légère blessure au bras. *Crillon* furieux court à l'assassin, l'atteint et va le percer. Le soldat tombe à ses pieds, et demande la vie. *Rends graces à ma Reli-*

gion, lui dit *Crillon, et rougis de n'en être pas. Va, je te donne la vie. Si l'on pouvoit compter sur la parole d'un sujet rebelle à son Roi et infidelle à sa Religion, je te demanderois de me promettre de ne jamais porter les armes que pour le service de ton légitime Souverain.* Le soldat confondu et pénétré de tant de magnanimité, jura d'être désormais fidelle à son Roi et à la Religion Catholique, dont il fit profession à l'instant même.

Louis XII, un des meilleurs Rois qu'ait eus la France, fit, au commencement de son règne, une liste des Officiers de l'ancienne Cour, et marqua d'une croix les noms de ceux qui l'avoient desservi sous son prédécesseur. Ceux-ci en étant informés, crurent y voir leur perte prochaine; et presque tous quittèrent la Cour et le Royaume. Mais le nouveau Monarque les rappela bientôt, et les rassura par ces paroles vraiment dignes d'un Roi très-Chrétien : *La croix que j'ai mise à vos noms, ne devoit pas vous annoncer la vengeance : elle signifie comme celle du Sauveur, le pardon des injures.*

Un homme de la Cour lui demandoit la confiscation des biens d'un riche bourgeois d'Orléans, qui s'étoit déclaré ouvertement contre ce Prince, avant son avénement au

trône. *Je n'étois pas son Roi, lorsqu'il m'a offensé*, répondit-il : *en le devenant, je suis devenu son père ; je dois lui pardonner et le défendre.*

Tout le monde sait le mot divin de ce grand Prince, qui, étant monté sur le trône, dit *que le Roi ne vengeoit pas les injures du Duc d'Orléans*. On admire avec raison cette noble réponse ; mais elle paroîtra encore plus héroïque, quand on saura à quelle occasion il la fit. Étant Duc d'Orléans, il donna, dans une compagnie, un démenti à Mad. *de Beaujeu*, sœur de *Charles VIII*. *René*, Duc de Lorraine, lui donna sur-le-champ un soufflet. Après la mort de *Charles VIII*, les ennemis du Duc *René* sollicitèrent *Louis XII* à se venger : ce fut alors qu'il fit cette belle réponse. Il poussa même la magnanimité jusqu'à permettre, dans la cérémonie de son sacre, au Duc *René*, de servir de Pair pour le Duc de Normandie. Quels exemples ! et ce sont des Princes qui nous les donnent ! Quelle leçon pour ceux qui croient qu'il est de leur honneur de tirer vengeance d'une injure ou d'un outrage !

Vous avez des sentimens, dites-vous, et vous n'êtes pas assez lâche pour souffrir un affront. Dites que vous n'avez pas des sentimens assez nobles pour le mépriser, que vous n'avez pas l'ame assez élevée pour

être hors d'atteinte aux insultes. Le plus indigne et le plus foible des hommes sera maître, quand il voudra, de montrer qu'il est au-dessus de vous, qu'il peut à son gré troubler votre tranquillité, empoisonner vos plaisirs, remplir votre vie d'amertume, vous rendre misérable au sein de la destinée la plus heureuse. Une main cachée cherche à vous percer des traits de la calomnie; et au lieu de rendre ses efforts impuissans en vous élevant au-dessus, vous vous blessez vous-même en vous tourmentant, et vous aigrissez la plaie en voulant la guérir. Un esprit satirique et malin répand sur vous le sel piquant du ridicule, qui montre toute la noirceur de son caractère; et vous en êtes au désespoir. Un insolent, un brutal vous fait une insulte qui le déshonore encore plus que vous; et vous entrez en fureur, vous ne respirez que la vengeance. Mais ne voyez-vous pas, qu'en vous livrant contre lui aux transports violens de la colère, vous punissez sur vous ses impertinences, et vous vous faites plus de mal que l'ennemi le plus méchant ne pourroit vous en faire? *Si je m'affligeois*, disoit la Reine *Anne d'Autriche*, mère de *Louis XIV*, *je me rangerois du parti de ceux qui me veulent du mal, j'aiderois au dessein qu'ils ont de me rendre malheureuse, j'emploîrois*

mes

mes propres mains à enfoncer plus avant le poignard qu'ils me veulent mettre dans le sein.

Le Duc d'*Infantado*, Grand d'Espagne de la première classe, irrité d'un refus que lui avoit fait le Cardinal *Ximenès*, qui de fils de Procureur de village étoit devenu Ministre d'État, envoya son Aumônier pour lui dire des injures, et lui reprocher la bassesse de sa naissance. L'Aumônier se rendit chez le Cardinal, se mit à ses genoux, et le prévint de la commission dont il étoit chargé. Le Ministre le fit relever, et lui dit : *Retournez vers votre maître, vous le trouverez bien honteux de vous avoir donné cette commission.* Le Duc d'*Infantado* fut en effet si confus, quand il revit son Aumônier, qu'il le querella ainsi que ses amis qui ne l'avoient pas empêché de faire cette sottise (*).

(*) *Ximenès* fut un des plus grands Ministres et des plus habiles politiques qui aient paru dans le monde. Après avoir fait ses études, il entra chez les Cordeliers. La Reine *Isabelle de Castille*, aïeule de *Charles-Quint*, le choisit pour son confesseur, et le nomma à l'Archevêché de Tolède, le plus riche bénéfice d'Espagne. Il le refusa long-temps, et ne l'accepta enfin que par un ordre exprès du Pape. Le Roi *Ferdinand* le Catholique lui confia l'administration des affaires d'État. *Ximenès* fut dès ce moment l'ame de tout ce

Ce n'est pas seulement par grandeur d'ame que nous devons pardonuer; notre propre bonheur nous y invite. Si le plaisir de la vengeance semble doux, il coûte quelquefois bien cher; et l'on gagneroit plus à surmonter son ressentiment par un pardon généreux, qu'à l'entretenir par des desirs de vengeance.

Pope, un des plus illustres Poëtes Anglois, l'éprouva. Né de parens Catholiques, d'une famille noble et ancienne, il fut élevé avec soin, et fit paroître de bonne heure un talent extraordinaire pour la poésie. Dès l'âge de douze ans, il composa une Ode *sur la Solitude*, qui, par son élégante simplicité, par la beauté des sentimens et de l'expression, lui procura un grand nombre d'admirateurs. A seize ans, il publia des *Pastorales*, qui parurent, aux Anglois, égales à celles de *Théocrite* et de *Virgile*. Il donna ensuite son *Messie* : il règne dans ce petit poëme un style si noble et si majestueux, des pensées si belles et si sublimes, que les Anglois ne doutèrent plus que *Pope* ne fût un de leurs plus grands Poëtes, un de leurs

qui se faisoit en Espagne. Il gouverna ce Royaume pendant 22 ans, et mourut empoisonné en 1517 à 80 ans. L'Espagne le compte au nombre de ses plus grands hommes.

plus beaux génies et de leurs meilleurs Écrivains. Quel *Poëte* a jamais été plus riche et plus fécond ! Quel autre a donné à sa langue plus d'harmonie et de majesté ! Ses *Essais sur l'Homme* et *sur la Critique*, infidellement traduits en françois, et où on lui prête des sentimens impies qu'il n'eut jamais, ainsi qu'il s'en est plaint lui-même, confirmèrent le jugement qu'avoient porté ses compatriotes. La supériorité de ses lumières, la beauté de son génie et l'universalité de ses talens, éclatent dans un grand nombre d'autres ouvrages qu'il publia successivement, et qui sont regardés par des Anglois comme des chefs-d'œuvre, chacun en leur genre. Mais ce qui mit le comble à sa réputation, ce fut son admirable traduction en vers anglois de l'*Iliade* d'*Homère*, qui a fait ce qu'on n'a pu faire dans aucune autre langue, qui a donné une véritable idée de la riche poésie de ce Prince des Poëtes grecs. Cette traduction valut à *Pope* cent mille écus. Mais sa gloire et ses richesses, deux choses que l'envie ne pardonne pas, lui firent des ennemis. On l'attaqua dans plusieurs écrits publics, et on alla même jusqu'à le traiter de *bossu*, de *dégoûtant* et de *contrefait*, comme s'il ne pouvoit rien sortir de bon d'un esprit logé

dans un corps si difforme. *Pope* étoit trop élevé pour que les foibles traits de ses envieux et de ses critiques pussent l'atteindre. S'il s'y fût montré moins sensible, s'il eût méprisé le bourdonnement de ces insectes, il se seroit épargné à lui-même bien des chagrins. Mais, animé par son ressentiment, il voulut avoir le plaisir de les écraser : il rassembla dans un Poëme tous les détracteurs de sa gloire, et les marqua du sceau du ridicule dans cette fameuse *Dunciade*, monument de colère et de vengeance contre ceux qui ne cherchoient qu'à l'insulter et à l'avilir. *Pope* qui s'étoit permis cette satire dans la violence d'une juste indignation, se ressouvint du respect qu'il devoit à son génie, il jeta son Poëme au feu ; mais le Docteur *Swift* qui étoit présent, et qui aimoit la satire, déroba celle-ci aux flammes, et rendit à son Auteur le mauvais office de la publier : alors la rage de ses ennemis ne connut plus de bornes. Il y eut contre *Pope* un déchaînement universel et un débordement de satires. De tous ces libelles celui auquel *Pope* fut le plus sensible, fut une *Relation* qu'on fit courir dans les rues de Londres, écrite d'un ton sérieux et naïf, dans laquelle on donnoit à une flagellation ignominieuse toutes les couleurs de la vrai-

semblance (*). *Pope* eut la foiblesse d'attester publiquement, par une affiche, qu'il n'étoit pas sorti de chez lui le jour où l'on prétendoit que cet événement étoit arrivé: il ne fit que donner plus d'éclat à ce libelle, par sa sensibilité; et malgré tout ce qu'il put dire pour désabuser le Public, on n'en rit pas moins à ses dépens.

La haine, ainsi que l'envie, est un ver cruel qui dévore les entrailles où il est renfermé. Plus on le garde, plus il cause de tourmens; c'est folie de vouloir continuer à en être la proie, lorsqu'on peut si facilement s'en délivrer. Quelqu'un ayant rencontré un autre avec lequel il étoit brouillé: *Jusqu'à quand*, lui dit-il, *serons-nous si sots que de nous haïr?* Que de peines ne s'épargne-t-on pas en pardonnant! Quelle foule de mouvemens furieux dans l'ame de celui qui cherche à se venger! Il en est agité nuit et jour, il ne goûte pas un moment de

(*) Le titre étoit : *Relation véritable et remarquable de l'horrible et barbare flagellation, qui vient d'être commise sur le corps de* Me Alexandre Pope, *Poëte, pendant qu'il se promenoit innocemment sur le bord de la Tamise, méditant des vers pour le bien public. Cette flagellation a été faite par deux hommes mal intentionnés, en dépit et vengeance de quelques chansons sans malice, que ledit Poëte avoit faites contre eux.* Pope mourut en 1744, à 56 ans.

repos. Si son ennemi est à l'abri de ses coups, ou se rit de ses vains efforts, quel cruel désespoir ! Si les traits qu'il lance sont repoussés par d'autres, quelle affreuse guerre !

Mais je veux qu'il triomphe de son adversaire : goûtera-t-il long-temps le plaisir de la vengeance ? Non : la passion calmée, il reconnoîtra qu'il a trop écouté son ressentiment, qu'il s'est porté à des excès, qu'il s'est trop vengé ; et ses propres remords le puniront. La satisfaction qu'on tire de la vengeance, satisfaction qui dure si peu, qui est si empoisonnée, mérite-t-elle donc d'être achetée si cher ?

En voici un exemple qui servira en même temps d'une belle et utile leçon pour ceux que les Souverains chargent de l'exécution injuste de leur vengeance. Le Duc de Bretagne avoit conçu une haine mortelle contre *Olivier Clisson*, Connétable de France sous *Charles VI*, l'un des meilleurs Généraux de son siècle, et vassal redoutable de ce Duc. Les États ayant été convoqués à Vannes, le Connétable s'y rendit avec tous les Barons. Le Prince, pour mieux assurer la vengeance qu'il méditoit, cacha son ressentiment sous les dehors de l'amitié et de la confiance. Après la tenue des États, il l'invite à venir voir le château de l'Hermine,

qu'il faisoit bâtir sur le bord de la mer. Là il le fait arrêter, enchaîner, jeter dans un cachot, et il ordonne à *Bavalan*, Gouverneur de ce château, de faire lier, la nuit, le Connétable dans un sac, et de le précipiter dans la mer. L'Officier frémit, il se jeta aux pieds de son maître, et osa lui faire envisager la honte et l'horreur d'une pareille action. Mais il reçut un ordre si précis d'obéir, qu'il ne crut pas devoir répliquer. Le Duc ne put goûter cette nuit-là qu'un repos souvent interrompu par les réflexions les plus cruelles : ses sens, moins agités, lui avoient enfin permis d'envisager la honte et les suites de son action. L'opprobre dont il alloit être couvert par ce lâche assassinat, n'étoit pas le seul trait qui le déchiroit : son imagination effrayée lui représentoit déjà le Roi de France entrant dans ses États, et portant par-tout le fer et le feu, pour venger la mort de son Connétable : le jour surprit le Prince dans cette cruelle situation. *Bavalan* entra dans sa chambre, et mit le comble à ses inquiétudes, en lui apprenant qu'il avoit rempli son devoir. A ces mots, le Duc poussa un cri douloureux : il ordonna à cet Officier de ne paroître jamais devant lui, et s'abandonna au plus affreux désespoir. Quelques heures après, *Bavalan*, touché de

l'état du Prince, et persuadé de la sincérité de son repentir, se présente à lui malgré sa défense. *Monseigneur*, lui dit-il, *prévoyant les remords et les malheurs dont la mort du Connétable seroit suivie, j'ai cru vous servir en suspendant des ordres que la colère vous avoit dictés :* Clisson *est plein de vie.* Le Duc passa sur-le-champ de l'excès de la douleur à celui de la joie : il se jeta au cou de *Bavalan*, il l'embrassa et l'arrosa de ses larmes, lui protestant qu'il lui devroit l'honneur et la vie.

Si le pardon des injures coûte d'abord, car il faut l'avouer, rien n'est peut-être plus difficile au cœur de l'homme ; on en est bien dédommagé par la paix, la tranquillité, le contentement, qui suivent ce généreux sacrifice. C'est ce que répondit *Henri IV*, dont nous avons déjà loué la clémence et le généreux oubli des injures. Comme on le sollicitoit à traiter avec rigueur quelques villes du parti de la Ligue, qu'il avoit réduites par la force, il dit cette belle maxime : *La satisfaction qu'on tire de la vengeance, ne dure que peu de momens ; mais celle que donne la clémence ne finit jamais.* On peut dire de la modération ce qu'on a dit de la science : la racine en est amère, mais les fruits en sont doux.

La loi qui nous interdit la vengéance, qui nous ordonne de réprimer nos haines et nos emportemens, est donc une loi aussi avantageuse pour nous, qu'elle est juste et nécessaire. Que deviendroit la société, s'il étoit permis à chacun de ses membres de satisfaire ses ressentimens ? Les villes et les campagnes ne seroient-elles pas bientôt un vaste théâtre de trouble, d'horreur et de sang ? Tout ne seroit-il pas en proie aux meurtres, aux incendies, aux carnages ? et l'Univers ne deviendroit-il pas comme un champ de bataille, où des ennemis acharnés se précipiteroient les uns sur les autres pour s'entr'égorger.

Arbitre souverain de la destinée de ses créatures, Dieu est seul leur Juge légitime : c'est à lui qu'appartient la vengeance. Il s'est réservé le droit de punir ceux qui nous font du mal, de nous dédommager des torts qu'on nous cause, et de nous venger des outrages de nos ennemis. Tôt ou tard il jugera entre l'innocent et le coupable. S'il diffère de monter sur son tribunal, c'est qu'il trouve dans sa sagesse et dans sa bonté des raisons de différer. C'est à nous de révérer ces raisons profondes, sans vouloir les pénétrer, et il ne nous appartient pas de juger notre Juge. Sommes-nous plus intéressés que lui à la vengeance, et n'est-

il pas le premier offensé ? Il supporte, il attend, il ne se hâte pas de perdre, parce qu'il veut sauver. Devons-nous être méchans, tandis qu'il est bon ? et n'est-il pas de notre intérêt que ses miséricordes soient infinies ? Lui reprocherez-vous sa bonté, sa patience à l'égard des méchans, des injustes, des oppresseurs ? Reprochez-lui donc aussi celle avec laquelle il vous souffre. Que deviendriez-vous, s'il vous écrasoit au moment que vous aurez rendu à votre ennemi le mal pour le mal ?

Vous craignez, dites-vous, qu'on n'abuse de votre bonté, qu'on n'en prenne droit de vous offenser encore. Mais n'est-ce pas ce que tous les jours vous faites vous-même à l'égard de Dieu ? En est-il pour cela moins disposé à vous souffrir, à vous pardonner ? Celui dont vous avez à vous plaindre est un ingrat, un indigne, un misérable, un homme bien au-dessous de vous. Mais n'est-ce pas tout ce que vous êtes aux yeux de Dieu ? En a-t-il eu moins de bonté pour vous jusqu'à présent ? a-t-il cessé de vous combler de ses bienfaits ? ne les verse-t-il pas encore sur vous tous les jours ? Si en ce moment on ouvroit à vos yeux ce livre éternel, où est écrit tout ce que Dieu a fait pour vous, tout ce que vous avez fait contre lui ; quel seroit votre

étonnement! Plein de reconnoissance et de confusion, pourriez-vous lui refuser la grace de votre ennemi qu'il vous demanderoit? Eh bien! il vous la demande: il vous offre, pour prix du pardon, d'ajouter encore de nouvelles graces à celles dont il vous a favorisé. Plus il vous en coûte pour faire ce sacrifice, plus il est digne de vous et de lui. Quel plaisir pour une ame noble, de pouvoir faire à son Dieu le plus grand de tous les sacrifices!

Le divin Rémunérateur, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, ne manquera pas de vous en récompenser. Outre la joie et la satisfaction intérieure qu'il répandra dans votre ame, et qui est bien au-dessus du plaisir de la vengeance; vous serez quelquefois encore, par d'autres avantages, dédommagé au centuple de ce qu'il vous en aura coûté pour surmonter les sentimens que la haine inspire. Vous pouvez tout attendre de sa bonté, si vous en avez vous-même pour votre ennemi. Craignez que celui-ci, en vous prévenant, ne mérite d'avoir plus de part à ses faveurs, et hâtez-vous d'obtenir la palme destinée à celui qui fera les premiers pas et les plus grands efforts pour la cueillir.

L'Histoire Ecclésiastique nous en a conservé un exemple bien frappant. Un Prêtre

nommé *Saprice*, et un Laïque appelé *Nicéphore*, d'amis qu'ils étoient auparavant, étoient devenus ennemis déclarés. L'Empereur *Valérien* ayant excité une sanglante persécution, *Saprice* fut pris. Il confessa Jésus-Christ avec beaucoup de courage, et fut condamné à avoir la tête tranchée. *Nicéphore*, qui, touché de repentir, avoit déjà fait quelques tentatives inutiles pour se réconcilier avec lui, crut l'occasion favorable. Il se jeta plusieurs fois à ses pieds, en le suivant jusqu'au lieu du supplice, sans pouvoir vaincre sa haine obstinée. Lorsque *Saprice* fut sur l'échafaud et qu'on alloit lui trancher la tête, il fut saisi de crainte à la vue de la mort, et dit qu'il étoit prêt à sacrifier aux Dieux. *Nicéphore*, plus sensible à cette honteuse apostasie qu'au ressentiment de *Saprice*, déclara qu'il étoit Chrétien, et qu'il ne sacrifieroit jamais aux idoles. Il fut condamné à périr du même supplice, et reçut la couronne du martyre, dont son ennemi irréconciliable s'étoit rendu indigne.

Prévenez volontiers ceux qui vous ont offensé, et accordez sans peine le pardon qu'on vous demande. Les plus difficiles à l'accorder sont souvent ceux qui en auroient le plus besoin. Que le même jour qui a vu naître la haine, la voie expirer.

C'étoit la maxime des sectateurs de *Pythagore*. Lorsque dans la colère ils s'étoient dit des paroles injurieuses, ils avoient pour pratique constante et inviolable de se réconcilier avant le coucher du soleil, en se saluant et se donnant la main.

Le disciple de Jésus-Christ, fidelle à cette même règle que lui a transmise l'interprète de son divin Maître, se hâte de prévenir son ennemi, et veut que le soleil témoin de son inimitié, le soit de sa réconciliation. (*) Il sait que la nuit, mère des conseils et des projets, en suggère alors qui n'ôtent pas seulement la tranquillité et le sommeil, par le feu qu'ils allument dans les veines, mais nourrissent la colère, la changent en haine, et jettent dans le cœur de si profondes racines d'inimitié, qu'il est très-difficile de les en arracher. Mais s'il pardonne, ce n'est pas en Philosophe superbe, qui croit que le mépris le venge mieux; c'est en Chrétien qui connoit tout le prix et tout le mérite attachés au prompt et généreux pardon des injures. Comptable à la justice divine d'une dette infinie, il s'estime trop heureux que Dieu veuille bien la lui remettre, à la con-

(*) *Sol non occidat super iracundiam vestram*, Ephes. 4.

dition d'en agir avec ses semblables comme on en a usé avec lui. Cette condition remplie, lui donne droit, pour ainsi dire, d'exiger de Dieu le pardon des offenses qu'il a commises envers lui : droit fondé sur cette promesse : *Remettez, et il vous sera remis.* (*)

Le Philosophe de Genève, qui se donne pour un instituteur nouveau, a des principes bien différens ; et ce qu'on auroit peine à croire, c'est qu'il propose, dans le plan d'éducation qu'il veut donner pour modèle, des règles de vengeance qui non-seulement font horreur à l'humanité, mais qui aux yeux du monde même passeront toujours pour une bassesse et une lâcheté indignes.

« *Émile*, dit-il, n'aime point le bruit ni les querelles : mais si on lui cherche querelle à lui-même, comment se conduira-t-il ? Personne n'est à l'abri d'un soufflet, d'un démenti de la part d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin. Il ne faut pas que l'honneur des Citoyens ni leur vie soit à la merci d'un brutal, d'un ivrogne, d'un brave coquin. Un soufflet, un démenti reçu et enduré ont des effets civils, que nulle sagesse ne peut prévenir,

(*) *Dimittite et dimittetur vobis,* Luc. 6.

et dont nul tribunal ne peut venger l'offensé. L'insuffisance des lois lui rend donc en cela son indépendance : il est alors seul magistrat, seul juge entre l'offenseur et lui ; il est seul interprète et ministre de la loi naturelle ; il se doit justice et peut seul se la rendre (*) ; et il n'y a sur la terre nul gouvernement assez insensé pour le punir de se l'être fait en pareil cas. Je ne dis pas qu'il doive s'aller battre, c'est une extravagance. Je dis qu'il se doit justice, et qu'il en est le seul dispensateur. Sans tant de vains édits contre les duels ; si j'étois souverain, je réponds bien qu'il n'y auroit jamais ni soufflet, ni démenti donné dans mes états, et cela par un moyen fort simple, dont les tribunaux ne se mêleroient point. Quoi qu'il en soit, *Émile* sait

(*) Il falloit dire, *se rendre cette justice*, ou se servir d'un autre tour. Le pronom relatif ne doit pas se rapporter à un nom pris dans une signification indéfinie, dit M. *de Wailly* avec nos plus exacts Grammairiens. Ainsi l'on diroit mal : *Vous avez droit de chasser dans cette plaine, et je le trouve bien fondé, il faut dire, et je trouve ce droit bien fondé.* De même on ne diroit pas bien : il faut que vous *ayez soin* de travailler avec la grace, et que vous remettiez à Dieu *celui* de vous visiter : on diroit mieux, il faut que vous ayez *un grand soin.* Voyez *Wailly, pronoms et adjectifs pronominaux*, pag. 258.

en pareil cas la justice qu'il se doit à lui-même, et l'exemple qu'il doit à la sureté des gens d'honneur. Il ne dépend pas de l'homme le plus ferme qu'on ne l'insulte : mais il dépend de lui d'empêcher qu'on ne se vante long-temps de l'avoir insulté. (*) »

Sage et prudent Législateur, demande l'Auteur des *Lettres d'une Mère*; pourquoi ne vous expliquez-vous pas plus clairement ? Quel est donc ce moyen si simple, qui doit bannir pour jamais de la société toute insulte ? vous n'osez le dire. Ce ne sont point les Tribunaux qui doivent y remédier, l'autorité du Prince n'a pas besoin de s'en mêler. *Émile sait la justice qu'il se doit : il en est le seul dispensateur.* Ira-t-il combattre contre celui dont il a été insulté ? C'est une extravagance. Que fera-t-il donc ? O le profond mystère ! ne l'aurois-je pas deviné ? C'est sans doute de tâcher de surprendre son ennemi lorsqu'il sera sans défense, et de le mettre hors d'état d'insulter jamais dans la suite. Applaudissez, lâches vindicatifs, hommes sans cœur, voilà un nouveau secret, donné par un des juges de la société, et qui ne pourra manquer d'être de votre goût.

(*) *Émile*, tom. II.

Comment ce sublime législateur, qui se place sans balancer au-dessus de tous les Souverains, ne voit-il pas qu'il rend chaque homme juge dans sa propre cause ; et que de remettre entre les mains du particulier la vengeance, c'est ouvrir la porte aux meurtres, aux assassinats ? Quoi ! pour un démenti qui échappe souvent dans la dispute, on est en droit de tuer un homme, et de le tuer en traître !

Comparez, je vous prie, la doctrine du Législateur des Chrétiens avec celle de ce nouveau législateur ; et avouez qu'un tel homme est autant ennemi des hommes que de Dieu ; qu'il est né pour troubler la société, pour afficher des lois sanguinaires et homicides, avec une impudence dont il n'y a point d'exemple. Les maximes du monde sont bien pernicieuses, mais celles de l'Auteur d'*Émile* ont encore un degré de malice qui doit révolter. Car au moins si dans le monde la vengeance est honorée, la trahison y est détestée. Cet Écrivain audacieux n'a-t-il pas bonne grace d'accuser le Chrétien d'être *insociable* ? Et qui l'est autant que celui qui se fait gloire de la trahison la plus honteuse, et qui en donne leçon ?

Savez-vous, au contraire, quelle est la vengeance permise aux Chrétiens ? C'est

d'oublier les injures, de supporter les affronts, c'est de faire du bien à ses ennemis, et de les gagner par des manières douces et prévenantes.

Voici au reste, en peu de mots, et pour finir enfin ce long mais important article, à quoi se réduit pour la pratique la doctrine céleste du pardon des injures. Ou vous êtes l'offenseur, ou vous êtes l'offensé.

Si vous avez offensé votre prochain, vous devez vous humilier et lui demander pardon expressément, lorsqu'il est votre supérieur ou votre égal. S'il est votre inférieur, il n'est pas toujours à propos de le faire : c'est même quelquefois une règle de charité et de prudence de vous en abstenir ; et alors il faut se repentir dans son cœur de l'avoir offensé, et se contenter extérieurement de parler à son inférieur avec plus de douceur et de bonté qu'à l'ordinaire : ce qui est, comme l'a fort bien dit quelqu'un, une manière de demander pardon. (*)

Si vous êtes l'offensé, vous ne devez pas être un moment sans pardonner dans votre cœur, parce qu'il ne vous est pas permis de vous venger, ni même de haïr

---

(*) *Blanda enim appellatio, veniæ est postulatio.* St. August.

votre prochain. Mais cela ne sufiit pas : vous devez être prêt à vous réconcilier et à lui accorder extérieurement le pardon, quand il vous le demandera. Que s'il ne vous le demande pas, comme cette omission l'expose aux châtimens de la justice divine et à sa perte éternelle, la charité vous oblige à faire ce que vous pourrez par vous-même ou par un entremetteur pacifique, pour le faire rentrer en lui-même et le rappeler à son devoir. Si ces moyens humains sont sans effet, conservez néanmoins à son égard vos mêmes dispositions intérieures, priez le Tout-puissant de le toucher, et remettez tout entre ses mains. Si, au contraire, vous avez le bonheur de réussir, vous aurez gagné beaucoup pour lui et pour vous-même, puisque vous aurez gagné votre frère, et vous aurez acquis un nouveau droit aux récompenses immortelles. Témoignez-lui la disposition où vous étiez déjà à son égard. Réconciliez-vous sincèrement et de tout votre cœur.

S'il est de l'utilité publique ou de l'avantage particulier du coupable que sa faute soit punie, vous le pouvez ; mais il faut que ce soit la charité et la justice, et non le ressentiment et la colère, qui sollicitent ou exercent la punition : il faut chercher non sa vengeance, mais ou le bien de

celui qui est puni, ou le bien de ceux qui doivent profiter de sa punition. Par-là elle deviendra plus utile pour lui ou pour les autres, et moins dangereuse pour vous.

Offenseur ou offensé, si vous aimez votre frère, comme la Religion chrétienne vous l'ordonne, et qu'il y ait espérance de le gagner, en allant le trouver le premier, vous le ferez. Si cette voie n'est pas propre pour râmener son esprit, vous en chercherez une autre : l'amour est ingénieux, agissant, et n'a point de repos qu'il n'ait obtenu ce qu'il desire. Quand vous desirerez sincèrement que votre frère soit persuadé que vous l'aimez, et que vous voulez être bien avec lui, vous ferez infailliblement pour cela tout ce qu'il faudra faire.

Le célèbre *Aristippe* s'étoit brouillé avec le philosophe *Eschines* son ami. Qu'est devenue votre amitié lui dit quelqu'un ? *Elle dort*, répondit-il, *mais je vais la réveiller.* Aussitôt il court chez *Eschines. Ne cesserons-nous pas de faire les enfans ? Attendrons-nous, pour nous réconcilier, que le bruit de notre rupture se soit répandu dans tous les carrefours ? Quoique plus âgé que vous, je fais volontiers les premiers pas : vous avez commencé la querelle, et j'ai voulu la finir.*

XX.

Il ne veut se venger qu'en comblant de bienfaits.

C'EST, sans contredit, la plus belle et la plus noble de toutes les vengeances. Une grande ame ne croit pas que ce soit assez de souffrir en paix les mauvais traitemens de ses ennemis, de fatiguer leur malignité par sa patience, de désarmer leur colère en ne la combattant point : elle veut en triompher par ses bienfaits. Elle saisit toutes les occasions de les servir en public et en particulier : elle va jusqu'à les rechercher, jusqu'à les prévenir par ses bons offices : dans le besoin, ceux qui l'ont le plus offensé, sont quelquefois préférés à ses amis mêmes. Une telle magnanimité vous étonne : à peine en croyez-vous l'homme capable, tant elle vous paroît au-dessus de lui. Mais cet aveu même est une preuve qu'il n'y a que de la noblesse dans ce caractère ; que toute la bassesse est pour celui qui offense, et toute la grandeur pour celui qui sait ainsi se venger.

Jeune homme pour qui j'écris ces réflexions, je veux élever vos sentimens, ennoblir votre cœur et l'enflammer par de grands exemples encore plus que par mes leçons. Lisez donc et imitez.

Quelques ennemis secrets du Gouvernement actuel de Suède, entreprirent de mettre dans leur parti un jeune Poëte, à qui le talent d'écrire en vers tenoit lieu de fortune. A leur instigation, il composa plusieurs satires très-mordantes contre *Gustave III.* (*) Ce Prince en fut instruit, voulut les lire, et fit venir l'Auteur. Le Poëte ne parut devant lui qu'avec le juste effroi d'un coupable qui prévoit son châtiment. *Mon ami*, lui dit le Monarque, *vous écrivez avec esprit, mais il vous manque*

(*) Nul Souverain du 18.e siècle, si l'on en excepte *Frédéric-le-Grand*, n'occupera une place si mémorable dans l'Histoire, que *Gustave III*, et la Suède qui pleure encore un Roi qu'elle vient de perdre si malheureusement, inscrira son nom au milieu des noms illustres des *Gustave Vasa* et des *Gustave-Adolphe.* Réunissant les lumières à l'application et le courage aux talens, il vengea de l'oppression des Grands les droits de la Nation et les siens, sans que personne tombât sous la hache de ses bourreaux ni sous le fer de ses armes. Il punit très-rarement, fit souvent du bien à ses ennemis, et pardonna même à des ingrats, qui l'ont enfin immolé à leur haine implacable et à leur aveugle fureur.

une chose essentielle, c'est du pain : je vous fais mon Bibliothécaire, pour vous mettre à portée de cultiver vos talens : je vous pardonne ce que vous avez écrit. Peu de jours après, le Roi ayant fait lire au même Poëte quelques vers de sa composition, et trouvant qu'il avoit encore le talent de bien lire, il ajouta à sa qualité de Bibliothécaire celle de son Lecteur.

Quoique cette noble manière de se venger convienne sur-tout à ceux qui, par la grandeur de leur naissance, de leur condition et de leur fortune, ont moins à craindre qu'on n'en abuse; elle peut néanmoins souvent avoir lieu dans les états moins élevés, et y produire les plus sincères réconciliations. *Boursault*, poëte François, avoit eu le malheur de déplaire à Despréaux, qui avoit lancé contre lui quelqu'un de ses traits satiriques. (*) *Des-*

(*) Ce réformateur du Parnasse poussa la sévérité jusqu'à l'injustice à l'égard de *Boursault*, comme il en convint depuis lui-même. Ses *fables* seront toujours lues avec plaisir et estimées de ceux qui aiment une versification douce, naturelle et facile. Ses pièces de théâtre n'ont pas eu toutes du succès, plusieurs même ne sont pas supportables : mais le *Mercure Galant* et *Ésope à la Cour* se sont constamment soutenues, et le public ne se lasse pas de les voir représenter. *Dict. des Trois Siècles et Dict. Encycl.*

préaux étant allé aux eaux de Bourbon pour une extinction de voix, fut obligé d'y rester beaucoup plus de temps qu'il ne l'avoit cru. *Boursault*, qui étoit receveur des tailles à Montluçon en Bourbonnois, apprit par un de leurs amis communs, que son censeur étoit dans le voisinage et qu'il y manquoit d'argent. Il n'hésita pas un moment à l'aller trouver, et lui porta une bourse de deux cents louis. *Despréaux* fut si surpris et en même temps si touché d'une telle générosité, qu'il se jeta à son cou, se réconcilia sincèrement avec lui, et ils lièrent ensemble une étroite et tendre amitié.

L'ame assez élevée pour n'être accessible qu'à des sentimens si généreux, force ses ennemis, lorsqu'il lui arrive malgré elle d'en avoir, à l'aimer. Le bien qu'on rend pour le mal, par une vengeance aussi douce que glorieuse, est un bien qu'on se fait à soi-même; et quand on ne réussiroit pas toujours par ce noble moyen, à vaincre l'obstination de la haine, on gagnera du moins l'estime et l'amitié de tous ceux qui l'apprendront. Quel honneur ne fait pas encore aujourd'hui à la mémoire de *Démosthène*, sa conduite à l'égard d'*Eschines*, son rival dans la carrière de l'éloquence et de la gloire! On avoit chargé

Démosthène

Démosthène du soin de rétablir les murs d'Athènes, et il s'en étoit acquitté généreusement, en y mettant beaucoup du sien. On proposa de lui décerner publiquement une couronne d'or, en reconnoissance. *Eschine* s'y opposa. La cause fut portée devant les Juges, et plaidée par ces deux grands Orateurs. Mais *Eschine*, foudroyé par l'éloquence toujours victorieuse de son célèbre Antagoniste, fut condamné et envoyé en exil. Contraint de partir, il se trouvoit sans argent et sans aucun secours. Son vainqueur l'apprend, vole à lui la bourse à la main, et met tant de noblesse dans ses offres, qu'il l'oblige à les accepter. *Eschine*, frappé de cette grandeur d'ame, s'écria : *Comment ne regretterois-je pas une patrie où je laisse des ennemis plus généreux, que je n'espère trouver ailleurs les amis mêmes.*

Si votre ennemi a faim, dit Salomon, *donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire : car vous amasserez ainsi sur sa tête des charbons de feu, et le Seigneur vous rendra ce que vous aurez fait pour lui* (*). Cette maxime si pleine d'humanité, a été heureusement rendue par ces beaux vers :

(*) Prov. 25.

S'il a faim, que nos mets largement le nourrissent ;
S'il a soif, que nos eaux soudain le rafraîchissent.
Nos soins et nos bienfaits, nos dons sur lui versés
Sont des charbons de feu sur sa tête amassés.
O mortels, c'est ainsi que la vertu se venge !
Les cœurs sont à Dieu seul, c'est lui seul qui les change.
Des bons et des méchans lui seul peut ordonner.
C'est à Dieu de punir, à nous de pardonner.

Ne dites donc point : *Je traiterai cet homme-là comme il m'a traité ; je rendrai à chaçun selon ce qu'il aura fait* (*). Ne justifiez pas ceux qui vous haïssent, et ne faites rien qui puisse les absoudre. Il est si beau de tenir toujours son ennemi dans ses torts, de ne les point partager et de se montrer meilleur que lui. C'est ce que fit M. *de Voltaire*, dont il seroit à desirer qu'on pût citer beaucoup de traits semblables à celui que nous nous faisons un plaisir de rapporter. Lorsque les ouvrages de M. *Rousseau* lui eurent attiré l'animadversion publique et les recherches de la police, M. *de Voltaire* lui écrivit pour lui offrir un asile. On connoît la réponse un peu cinique du philosophe de Genève : *Je ne vous aime point, je ne veux ni de votre*

(*) *Ne dicas : quomodò fecit mihi, sic faciam ei ; reddam unicuique secundùm opus suum.* Prov. 24.

asile, ni de votre estime. Le premier mouvement de *Voltaire* fut terrible ; car, dit l'Écrivain dont nous avons tiré cette anecdote, c'étoit sa manière de se fâcher. Quelques jours après, on crut voir aux environs de Ferney M. *Rousseau.* On s'empressa de l'annoncer à *Voltaire*, qui, les larmes aux yeux, dit avec abondance de cœur : *Qu'on le fasse venir, il n'a plus de tort dès qu'il est chez moi.*

Il ne tira d'autre vengeance d'un homme qui avoit passé une partie de sa vie à le calomnier, qui étoit tombé dans l'indigence, et qui offroit de rétracter ses calomnies par un acte public, que de refuser la rétractation, et d'envoyer à ce malheureux un présent de cinquante louis.

En rendant le mal pour le mal, vous imitez ce que vous condamnez, et vous vous déshonorez doublement. En vous vengeant par des bienfaits, en faisant du bien et en le faisant à un ennemi, vous vous couvrez au contraire d'une double gloire.

Le célèbre Législateur de Lacédémone, ne se montra pas moins supérieur à tous ses concitoyens par ses nobles sentimens que par sa naissance royale. Ni sa grandeur d'ame qui lui fit refuser le trône de ses ancêtres, ni son amour bienfaisant

pour sa patrie, ni l'important service qu'il lui avoit rendu par l'établissement des plus sages lois, ne purent garantir ce grand homme des outrages de l'insolence. Chassé un jour de la place publique, et poursuivi à coups de pierres par certains riches dont il avoit réprimé le luxe, *Lycurgue* fut obligé de s'enfuir pour échapper à leurs poursuites. Dans le moment qu'il retournoit la tête, un jeune homme le frappa d'un coup de bâton, et lui creva un œil. Le peuple indigné livra le coupable entre ses mains pour en tirer vengeance, et il le fit d'une manière qui surprit bien. Il le retint chez lui; et par les exemples soutenus qu'il lui donna de douceur, de modération, de tempérance et de toutes les vertus, il le rendit doux, sage et modeste.

Quoique le trait suivant soit connu, il fait trop d'honneur à la Religion qui l'inspira, pour ne pas le rapporter encore.

François de Lorraine, duc de Guise, après avoir vaincu les Calvinistes à la bataille de Dreux, assiégeoit Rouen dont ils avoient fait la place d'armes de leur parti. On lui amena un d'eux qui avoit les yeux égarés et paroissoit avoir en tête quelque mauvais dessein. Le duc de Guise l'interrogea. Ce malheureux lui avoua qu'il avoit formé le projet de l'assassiner. *Quel mal t'ai-je*

fait, lui dit le Duc avec bonté, *pour attenter à ma vie?* Vous ne m'en avez fait aucun, répondit le Protestant ; mais c'est parce que vous êtes le plus grand ennemi de ma religion. *Si ta religion*, reprit le Duc, *te porte à m'assassiner, la mienne veut que je te pardonne ; juge après cela laquelle des deux est la meilleure.* Il lui fit donner un cheval et cent écus, et il le renvoya. On sait de quelle manière l'Auteur de la Henriade a rendu le sentiment sublime de ce héros Chrétien :

Des Dieux que nous servons connois la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient pour m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner (*).

(*) Ces vers ne sont pas dignes de la pensée : le mot *Dieux* au pluriel ne convient pas ici ; puisque les Protestans adorent le même Dieu que les Catholiques, et n'en adorent qu'un. Ce n'est pas le seul endroit vraiment repréhensible de ce fameux Poëme que les partisans de *Voltaire* n'ont pas craint d'élever jusqu'aux nues, et de préférer même au *Lutrin*, quoique celui-ci, de l'aveu de tous les connoisseurs, lui soit préférable de tous points. Ceux qui ne seroient pas en état d'en juger eux-mêmes, pourront s'en convaincre en lisant l'excellent *Parallèle* qu'on a fait de ces deux Poëmes, et qu'on a inséré dans les opuscules de M. *Fréron*.

C'est sur-tout à la Religion chrétienne qu'il est donné d'inspirer une telle magnanimité de sentimens. Si la morale des philosophes païens avoient mis le pardon des offenses au nombre des vertus, c'étoit plutôt un précepte de vanité qu'une règle de mœurs. C'est que la vengeance leur sembloit traîner après elle je ne sais quoi de bas et d'emporté, qui eût défiguré le portrait brillant et l'orgueilleuse tranquillité de leur Sage : c'est qu'il leur paroissoit honteux de ne pouvoir se mettre au-dessus d'une offense. Le pardon qu'ils accordoient à leurs ennemis, n'étoit souvent fondé que sur le mépris qu'ils avoient pour eux. Ils se vengeoient en dédaignant la vengeance.

La doctrine de l'Évangile, bien plus parfaite et bien plus pure, ne commande pas le mépris, mais l'amour : elle ordonne à ses sectateurs d'aimer leurs ennemis, de rendre le bien pour le mal ; et en cela elle cherche encore plus notre bonheur que notre gloire. Nous enrichissons pour nous la couronne réservée aux vainqueurs d'eux-mêmes, nous rendons nos ennemis plus inexcusables et plus à plaindre, en laissant au Ciel le soin de venger nos bienfaits mêmes, qui ont fait des ingrats ; ou, ce qui est infiniment plus desirable à une belle ame,

nous gagnons leur cœur et nous nous les attachons.

On vint instruire *Auguste*, que *Cinna* et plusieurs autres conjurés conspiroient contre sa vie. Il résolut d'assembler à ce sujet son conseil le lendemain matin, et passa toute la nuit dans la plus cruelle agitation. Livré à une foule de pensées différentes et souvent contraires, tantôt il prenoit la résolution de perdre son ennemi, tantôt il tournoit sa fureur contre lui-même, et formoit le dessein de sacrifier sa vie à la haine des conjurés. *Livie*, son épouse, l'interrompit enfin dans ces tristes réflexions: *Voulez-vous*, lui dit-elle, *recevoir l'avis d'une femme? imitez les médecins : quand ils ont éprouvé sans succès les remèdes communs, ils en tentent d'extraordinaires. Vous n'avez rien fait jusqu'ici par la sévérité, essayez aujourd'hui ce que pourra la douceur : pardonnez à* Cinna: *son complot est découvert, il ne peut plus vous nuire, et il peut servir à votre gloire.* Le conseil de *Livie* plut à *Auguste*. Il fit venir *Cinna*, et ayant fait retirer tout le monde, il lui exposa le détail de sa conspiration, le lieu, le nom de ses complices, le jour et les mesures prises. Il lui rappela en même temps le souvenir de tous les bienfaits dont il l'avoit comblé, et malgré lesquels il vouloit lui ôter la vie. *Et moi*, ajouta-t-il en finissant,

je vous la donne une seconde fois. Je vous ai déjà pardonné comme à un ennemi public qui avoit porté les armes contre moi ; je vous pardonne de nouveau, comme à un ennemi secret et à un assassin. Serrons donc aujourd'hui, continua-t-il en lui prenant la main, *serrons entre nous les nœuds d'une véritable amitié, et disputons à qui aura donné ou devra la vie de meilleure foi.* En même temps il lui déclara, qu'en sa considération, il pardonnoit à tous ses complices, et que suivant ses desirs il le feroit élire Consul pour l'année suivante.

Quelle grandeur d'ame et quel héroïsme ! C'est un des plus sublimes et des plus touchans endroits de la tragédie du grand *Corneille* :

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;
Et malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue,
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue :
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;
Je t'en avois comblé ; je t'en veux accabler.

Cinna, pénétré et confus, se jette aux pieds d'*Auguste*, lui jure une amitié et une fidelité inviolables. Personne dans la suite ne lui fut plus attaché : il l'institua même son unique héritier. Cette clémence désarma

tous ses ennemis, et il n'y eut plus de conspiration contre sa vie.

Il n'est point de haine ni de passion, quelque violentes qu'elles soient, qui puissent résister long-temps aux attraits d'une bienfaisance noble et désintéressée. Deux Marchands d'une ville, voisins et jaloux l'un de l'autre, vivoient dans une inimitié scandaleuse. L'un d'eux rentrant en lui-même, écouta la voix de la Religion qui condamnoit ses ressentimens. Il consulta une personne de piété qui avoit sa confiance, et il lui demanda comment il falloit qu'il s'y prît pour se réconcilier. *Le meilleur moyen*, répondit-elle, *est celui que je vais vous indiquer. Lorsque des personnes viendront à votre boutique pour acheter et que vous n'aurez pas ce qui leur convient, conseillez-leur d'aller chez votre voisin.* Il le fit. L'autre Marchand instruit d'où lui venoient ces acheteurs, fût sensible aux bons offices d'un homme qu'il regardoit comme son ennemi. Il alla chez lui pour l'en remercier, lui demanda, les larmes aux yeux, pardon de la haine qu'il lui avoit portée, et le conjura de le recevoir au nombre de ses meilleurs amis.

Le Cardinal *Mazarin*, qui savoit quelquefois donner à sa politique l'air et le mérite de la grandeur, employa de même le moyen puissant des bienfaits, pour gagner un en-

nemi. Instruit que l'Abbé *Quillet* étoit l'auteur d'un Poëme latin où il étoit fort maltraité, il lui fit dire qu'il avoit à lui parler. *Quillet*, qui se croyoit bien caché, ne balança pas à se présenter. Le Cardinal lui fit d'abord des complimens sur la beauté de son Poëme qu'il avoit lu. Il se plaignit ensuite avec douceur de ce qu'il l'avoit si cruellement déchiré. *Vous savez*, ajouta-t-il, *qu'il y a long-temps que je vous estime. Si je ne vous ai pas encore fait du bien, c'est que des importuns m'obsèdent et m'arrachent les graces.* Le Poëte confus se jette à ses genoux; le Ministre le relève, et demande à l'Évêque de Fréjus, qui avoit la feuille des Bénéfices, s'il n'y avoit pas quelque abbaye vacante. Le Prélat répondit qu'il y en avoit une de quatre mille livres. *Je vous la donne*, M. *Quillet*, lui dit le Cardinal, *apprenez à connoître et à ménager vos amis.* L'Abbé, plein de reconnoissance, se hâta de désavouer la première édition de son Poëme, de la corriger et de substituer l'éloge à la satire. Il supplia même le Ministre de vouloir bien en accepter la dédicace : ce qui lui fut accordé.

Lorsque nous faisons du mal à notre ennemi, nous allumons encore plus sa haine, nous excitons sa fureur, et nous en devenons quelquefois les victimes. Le plus petit ennemi peut nuire beaucoup : aigri et ulcéré, il cherche les moyens de se venger

à son tour, et il ne les trouve que trop souvent. Mais lui faisons-nous du bien, ou lui témoignons-nous de l'amitié, nous jetons le repentir dans son ame, nous répandons la confusion sur son visage, et nous changeons souvent sa haine en estime et en amour. L'Abbé *Abeille* avoit fait une tragédie, dont la première scène s'ouvroit par deux princesses, et par ces mots que l'une disoit à l'autre : *Vous souvient-il, ma sœur du feu Roi mon père ?* Malheureusement la seconde actrice fut quelque temps sans répondre, et un plaisant du parterre dit tout haut : *Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.* Cette plaisanterie excita une risée générale, et la pièce ne put être continuée. *Danchet*, autre Poëte, connu par ses opéra et sur-tout par ses ballets, mais plus estimable encore par sa probité, fit contre *Abeille* une épigramme où il rappeloit ce trait, et il la lui envoya. *Abeille* n'y répondit qu'en donnant à l'Auteur, dans toutes les occasions, des témoignages d'amitié. Enfin, celui-ci, confus d'un si généreux procédé, ne put s'empêcher de lui dire : *Ah ! mon cher Abbé, que j'ai de regrets et de remords ! que vous m'avez bien puni de mon épigramme !* (*)

(*) L'Abbé *Abeille*, Poëte François au-dessous du médiocre, peu connu aujourd'hui et moins lu encore,

On dit à *Philippe*, Roi de Macédoine, qu'un homme avoit mal parlé de lui, et on vouloit l'engager à le punir. *Prenons garde auparavant*, répondit-il, *si nous ne lui en avons pas donné sujet.* Ayant appris que cet homme vivoit mal à son aise, sans recevoir aucune gratification de la Cour, il lui fit du bien. Ce qui changea ses malédictions en louanges, et fit dire à ce Prince un

---

outre des odes et des épîtres en vers, a fait plusieurs tragédies et deux opéra, tombés en naissant. C'est de la tragédie d'*Argélie* qu'on a dit qu'elle commençoit par ce vers : *Vous souvient-il.* Il fut pourtant reçu à l'Académie Françoise, sans doute parce que dans le nombre de 40, il faut un zéro. Son principal mérite fut une humeur enjouée et le talent de contrefaire plaisamment : ce qui, joint à une figure ridicule, lui procura des succès passagers dans le monde et à la Cour : mais ces succès passent avec la personne, et les bons ouvrages restent. Il mourut en 1718.

Danchet vaut mieux. On a dit de lui qu'il fut honnête homme, bon littérateur, foible poëte, Auteur de tragédies peu tragiques, et de quelques opéra plus estimés, entre autres *Tancrède.* Il paroît qu'il avoit quelque talent pour la satire, mais il dédaigna ce genre avec raison. On rapporte qu'ayant été insulté dans une satire, il se contenta d'envoyer à l'Auteur une épigramme piquante, en lui mandant qu'elle ne verroit jamais le jour au moins de sa part, et qu'il avoit voulu seulement lui montrer que la satire est un métier aussi aisé qu'il est vil. Il mourut en 1748, et eut pour successeur à l'Académie Françoise, *Gresset*, qui dans un fort bon discours de réception rendit sa mémoire respectable aux gens de bien. *Dict. Encycl.*

autre beau mot : *Qu'il est au pouvoir des Rois de se faire aimer ou haïr.*

On raconte un trait encore plus beau de *Henri IV*. On l'informa que, bien qu'il eût pardonné et fait plusieurs graces à un brave Officier qui avoit été un des Capitaines de la Ligue, il ne lui étoit pas attaché. *Je veux lui faire tant de bien*, répondit ce grand Prince, *que je le forcerai de m'aimer*. C'est ainsi qu'il gagnoit les plus obstinés. L'Empereur *Sigismond* faisoit de même. *Laurent*, Prince Palatin, lui témoignoit son étonnement, de ce qu'au lieu de faire mourir ses ennemis vaincus, il les combloit de graces. *Ne fais-je pas mourir mes ennemis*, disoit-il, *en les rendant mes amis?*

Quelque approbation que le monde pervers donne à la vengeance, il ne peut s'empêcher d'admirer lui-même cette noble manière de se venger, et de blâmer quelquefois ceux qui n'ont pas le courage de la mettre en pratique. A la mort de *Furetière*, qui avoit eu pendant sa vie de grands démêlés avec les autres Académiciens ses confrères, et qui avoit même publié des écrits contr'eux (*); on délibéra à l'Aca-

(*) Il fut exclus de l'Académie, parce qu'on l'accusa d'avoir profité du travail de ses confrères, pour composer son *Dictionnaire Universel*. *Furetière* défendit sa cause avec trop de vivacité, et les injures qu'il ajouta aux raisons, la lui firent perdre.

démie Françoise si on lui feroit un service, suivant l'usage de cette Compagnie. *Despréaux* y alla exprès le jour que la chose devoit être décidée. Voyant que le grand nombre des opinions alloit à la négative, il osa seul se déclarer pour le parti contraire; et lorsque son tour fut venu de dire son avis, il parla ainsi : « Messieurs, il y a trois choses ici à considérer : Dieu, le Public, et l'Académie. A l'égard de *Dieu*, il vous saura sans doute très-bon gré de lui sacrifier votre ressentiment, et de lui offrir des prières pour un mort, quand il ne seroit coupable que de l'animosité qu'il a montré contre vous. Devant le *Public*, il vous sera très-glorieux de ne pas poursuivre un ennemi au-delà du tombeau : et pour ce qui regarde l'*Académie*, sa modération sera très-estimable, quand elle répondra à des injures par des prières, et qu'elle n'enviera pas à un Chrétien les ressources qu'offre l'Église pour appaiser la colère de Dieu, d'autant plus, qu'outre l'obligation indispensable de prier Dieu pour vos ennemis, vous vous êtes fait une loi particulière de prier pour vos Confrères. » Son avis prévalut.

Une des plus belles et des plus sensibles vengeances, est de punir dans l'occasion une injure qu'on a reçue, par un bienfait

tout opposé. Le souvenir qu'il rappelle alors, devient aussi humiliant pour l'un que glorieux pour l'autre. Il porte dans l'ame de celui qui a eu la bassesse et l'injustice de faire l'outrage, la confusion et le remords d'avoir offensé une personne qui le méritoit si peu; et il donne à celui qui se venge avec tant de noblesse un sentiment bien flatteur de la supériorité qu'il a dans ce moment, et de la gloire qui en rejaillit sur sa vertu. Lorsqu'*Antonin*, que ses belles qualités élevèrent ensuite au trône de l'Empire, où il fit asseoir la sagesse avec lui, étoit Proconsul d'Asie, il prit à Smyrne son logement, dans la maison du sophiste *Polémon*, qui étoit pour lors à la campagne. En étant revenu quelques jours après, fort tard, il trouva très-mauvais qu'on eût disposé de sa maison en son absence : il cria, il s'emporta et fit tant de vacarme, qu'il força le Proconsul d'aller, au milieu de la nuit, chercher un autre logement. Lorsqu'*Antonin* fut devenu Empereur, *Polémon* vint à Rome et alla le saluer, soit qu'il ne crut pas pouvoir s'en dispenser, soit qu'il se flattât que le Prince auroit oublié son procédé. *Antonin* le reçut fort bien, et l'obligea de prendre un appartement dans son palais. *J'ai logé chez vous*, lui dit-il, *il est juste que vous logiez chez moi ;* et voyant

que *Polémon*, un peu confus, ne savoit que répondre, il ajouta en riant : *Vous pouvez le prendre en toute assurance, on ne vous en fera pas sortir à minuit.*

Si vous ne pouvez pas faire du bien à vos ennemis, parce que l'occasion ou les moyens vous manquent, vengez-vous d'eux en les forçant à vous estimer, et confondez-les par votre bonne conduite, suivant ce proverbe italien : *Si tu veux te venger de ton ennemi, gouvernes-toi bien.* Quelqu'un demandoit à *Diogène* quelle vengeance il devoit tirer de son ennemi : *En devenant le plus vertueux qu'il t'est possible*, répondit-il. C'étoit aussi la maxime de *Platon*, dont on a mis ainsi en vers, le beau mot à ses amis.

LES AMIS.

Thersite à vos dépens ose se divertir.
Ne punirez-vous point ce railleur téméraire ?

PLATON.

Le sage, attentif à bien faire,
Punit ses détracteurs, en les faisant mentir.

Si nous considérions quels sont pour l'ordinaire les motifs qui font parler, qui font agir nos ennemis ; si nous songions que c'est l'intérêt, l'envie, ou quelque autre passion aussi basse, qui presque toujours les déchaîne contre nous ; aurions-nous tant de peine à nous posséder, à vaincre notre

ressentiment, à souffrir tranquillement, et à mépriser toutes les sottises qu'on peut dire ou faire contre nous ?

Se venger d'un faquin, c'est se déshonorer :
Mépriser sa lâche insolence,
C'est toute la vengeance,
Qu'un noble cœur en doit tirer.
Fables d'Ésope.

M. *Acard*, Philosophe d'un cacactère aussi insensible que singulier, se trouvoit dans une compagnie où l'on venoit d'apprendre la mort de M. *de Turenne*. Faut-il, s'écria un petit-maître, qu'un M. *de Turenne* soit mort, et qu'un M. *Acard* soit encore au monde ? *Consolez-vous*, lui répondit-il froidement : *Si les grands hommes achèvent leur carrière plutôt que les autres, vous m'avez bien l'air de ne pas finir si-tôt la vôtre.*

On devroit le plus souvent ne répondre aux injures et aux outrages que par le mépris, quand on n'a pas assez de grandeur d'ame pour les souffrir tranquillement, ou assez de vertu pour les pardonner en Chrétien. Paroître trop sensible à la peine qu'un ennemi nous fait, c'est lui donner la satisfaction qu'il desiroit, le plaisir de nous chagriner. Ne faisons point attention à ce qui nous vient de sa part, ou ne faisons qu'en rire : il prendra le parti de nous laisser tranquilles. L'attention à relever les mau-

vais discours, les procédés offensans, est le plus sûr moyen de les perpétuer. Si des étincelles sont portées sur un amas de matières propres à s'enflammer, tout prend feu, l'embrasement augmente, et l'incendie devient général : mais si elles tombent dans le sein des eaux ou qu'elles s'élancent dans un air calme et serein, bientôt elles s'éteignent et disparoissent. Un Maréchal-de-camp, dont on déchiroit la réputation dans un vaudeville militaire, en fit ses plaintes à M. *de Luxembourg*. Ce Général feignant d'être distrait, chantoit entre ses dents une chanson qu'on avoit faite contre lui. Le Maréchal le pressa enfin de lui répondre. *Et n'entendez-vous pas ma réponse*, lui dit-il, *dans la chanson que je chante ? On ne m'a pas épargné, j'en ris le premier : croyez-moi, prenez le même parti, c'est le meilleur.*

Les ennemis de *Socrate* ayant engagé *Aristophane* à le jouer dans une de ses Pièces, ce Poëte, aguerri aux calomnies les plus atroces, les servit à leur gré. Le Philosophe, qui alloit rarement à la comédie, parce que l'honnêteté et la pudeur en étoient bannies, vint à la représentation de la Pièce : il savoit qu'elle étoit dirigée contre lui. Il y fut conduit ou par le mouvement de cette curiosité ordinaire qui nous fait desirer de savoir ce qu'on dit de nous, ou par celui

d'une curiosité plus philosophique, qui joint à ce desir celui de se connoître mieux et de se corriger. *Socrate* entendit la Pièce toute entière, sans montrer la moindre émotion ; il se leva même du milieu des spectateurs, lorsqu'il s'apperçut que des étrangers cherchoient à le connoître, et se laissa voir tant qu'on voulut. Comme on admiroit son sang froid et sa patience : *Je crois*, dit-il, *assister à un repas où mes amis m'ont pris pour objet de plaisanteries agréables, et je sais qu'il faut entendre raillerie.* Ces plaisanteries agréables étoient de mettre dans sa bouche les plus fortes impiétés pour autoriser l'accusation d'incrédulité et d'athéisme, que ses ennemis se disposoient dès-lors à lui intenter ; c'étoit de le dépeindre comme un homme rempli d'orgueil, de vanité, de mépris pour les autres, enseignant une doctrine criminelle, et donnant l'exemple de corrompre la jeunesse.

Tous les Philosophes de notre siècle n'ont pas témoigné la même modération à l'égard de ceux dont ils se croyoient offensés. On a vu les plus célèbres d'entr'eux répandre des flots de bile et d'injures contre leurs adversaires, les persécuter avec acharnement, et chercher tous les moyens de leur nuire (*).

(*) M. *de Voltaire*, entre autres, ne répond à ceux qui ont osé le critiquer, qu'à l'aide des épithètes les

C'est que tous ceux qui se disent Philosophes, ne le sont pas. Ils font parade d'une orgueilleuse sagesse, qu'ils déshonorent par de bas sentimens, par des haines violentes et implacables. Ils veulent être plus que le Chrétien, et ils sont moins que l'homme. Qu'ils insultent encore à la Religion, et qu'ils la méprisent : ils la vengent par leur conduite et par leurs mœurs.

« Un Philosophe, dit *Saint-Évremont*, l'un des plus beaux esprits et des plus polis Écrivains du dernier siècle, est celui qui a reçu de la Nature un esprit ferme et élevé au-dessus des autres, qui est guéri de la préoccupation et des erreurs populaires, et désabusé des vanités du monde, qui n'aime que les honnêtes plaisirs, qui préfère la vie privée au fracas du monde; ami fidelle, peu dangereux ennemi, utile si on le met en œuvre, content de n'y être pas, attentif

---

plus atroces, telles que celles d'*énergumène*, de *radoteur*, de *cuistre*, de *polisson*, de *gredin*, d'*escroc*, de *voleur*, et de plus infames encore qu'on rougiroit de répéter. La postérité croira-t-elle que l'Auteur de la *Henriade*, de *Mérope* et d'*Alzire*, est le même que celui qui a fait la *Guerre de Genève*, la *Défense de mon oncle*, les *Honnêtetés littéraires*, et d'autres libelles semblables, où le grand homme se met bien au-dessous de ses adversaires par la manière dont il les traite.

au présent, peu inquiet pour l'avenir, qui se soucie peu des jugemens du vulgaire, qui regarde d'un œil ferme et tranquille l'inconstance des choses humaines, et qui, sans être insensible, ne se laisse point abattre par la douleur ni par les disgraces. »

Ce beau portrait où si peu de nos Philosophes pourroient se reconnoître, l'Histoire nous l'offre en particulier dans le célèbre *Épaminondas*, que *Cicéron* ne balance pas à mettre au-dessus de tous les héros de la Grèce, et qui joignoit au mérite du premier Capitaine du monde et d'un talent consommé dans l'art de la guerre, une philosophie profonde, nourrie de connoissances et de lumières, une philosophie pure, solide, inaltérable, supérieure aux passions, qui savoit tirer le plus sage et le plus glorieux parti de l'humiliation même, et imprimoit à tout le caractère de grandeur et d'élévation qui étoit dans son ame. Ses ennemis et ses envieux, pour lui faire injure, le firent nommer à un office, réputé peu digne d'un si grand Général et d'un homme de son mérite. Ses fonctions étoient tout ce qu'il y a de plus vil en apparence dans les objets de la police. *Eh bien!* dit Épaminondas, *je leur ferai voir que si les places font connoître les hommes, les hommes peuvent aussi quelquefois faire connoître les places.* En

effet, la manière dont il s'acquitta de cet emploi, ouvrit les yeux de ses Concitoyens sur l'importance dont cet emploi pouvoit être, et il devint une grande dignité.

Parlez peu, pensez bien, et gardez vos secrets.

CES trois maximes sont courtes, mais fécondes en instructions, et d'un usage bien nécessaire dans la vie civile : nous allons les développer.

Parlez peu. Les jeunes gens sur-tout doivent faire attention à cette belle maxime, si propre à les faire estimer. *Vous qui êtes le plus âgé*, dit l'Ecclésiastique (*), *parlez, car la bienséance le demande; mais parlez avec sagesse. Pour vous, jeune homme, soyez fort réservé à parler, même dans ce qui vous regarde : conduisez-vous, en beaucoup de choses, comme si vous les ignoriez : écoutez en silence, et ne parlez que pour faire des questions.* — On demandoit à un homme très-savant comment il avoit acquis tant de science. *En écoutant*, répondit-il, *et en demandant ce que je ne savois pas à ceux qui pouvoient me l'apprendre.* Il n'y a peut-être rien de meilleur en effet, pour former l'esprit d'un jeune homme, que de parler peu, d'interroger souvent et

(*) Eccl. 32.

d'écouter beaucoup, de faire réflexion, étant seul, sur ce qui s'est dit par les autres dans la conversation. *Zénon* recommandoit surtout à ses disciples le silence. *Souvenez-vous*, leur disoit-il, *que la Nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.*

Il n'y a que de l'honneur et de l'avantage pour le jeune homme qui parle peu. S'il a du mérite, sa modestie et sa réserve ne serviront qu'à le faire briller encore plus : s'il n'en a pas, sa discrétion empêchera les autres de s'en appercevoir. *Théophraste* (*) voyant quelqu'un qui dans une compagnie ne disoit rien : *Si tu es habile homme*, dit-il, *tu as tort ; sinon, tu es ha-*

(*) Ce célèbre Philosophe Grec, disciple de *Platon*, puis d'*Aristote*, pensoit comme celui-ci, que les douceurs et les commodités de la vie sont essentielles au bonheur : opinion que le stoïcien *Cicéron* lui reproche, comme dégradant la vertu et la dépouillant de la gloire de suffire seule au bonheur de l'homme. Qu'elle y suffise seule, ce peut être l'objet d'une question parmi les Philosophes. Mais qu'elle y soit nécessaire, au point de ne pouvoir être suppléée par rien, au sein même de la prospérité ; et qu'elle soit dans l'adversité la consolation la plus douce et la plus efficace ; c'est ce qui ne peut être contesté ; et cet intérêt de lui être fidelle, reste encore assez grand. *Dict. Encycl.*

bile homme. L'Esprit-Saint nous apprend aussi que celui qui cache son insuffisance, vaut mieux que celui qui cache sa sagesse, et que le fou même, s'il sait se taire, passera pour sage.

Le silence devroit être le partage de ceux à qui les autres qualités manquent. Mais pour l'ordinaire, il n'y en a pas qui aiment plus à parler, que ceux à qui il conviendroit le plus de se taire. Un ignorant qui ne doute de rien, parle de tout et fait beaucoup de bruit. Presque toujours celui qui n'a que peu de fond, est d'un bruyant qui étourdit; semblable à ces torrens qui roulent leurs eaux avec fracas, et qui n'ont souvent pas un pied de profondeur.

Celui qui ne doit qu'écouter, et qui parle trop et trop haut, fait juger, indépendamment de ce qu'il dit, qu'il est un fat ou du moins un étourdi; et s'il ne dit pas de bonnes choses, il est tout ensemble un fat, un étourdi et un sot. N'ayez donc pas, comme bien des personnes, l'empressement de parler beaucoup, pour montrer votre esprit: couvrez-le d'une certaine pudeur. La modestie est un voile délicat, qui ne cache que pour donner plus de prix.

Ne

Ne cherchez pas à montrer trop d'esprit : la plupart des yeux sont foibles, et dès-lors moins flattés qu'éblouis et fatigués d'un trop grand éclat. Si vous ne ménagez pas cette foiblesse, en vous y proportionnant, elle rendra les autres injustes à votre égard, et ils mettront de votre côté le tort de leur déplaire. Il est donc également de notre intérêt et de la politesse, de supprimer une partie de notre esprit, surtout avec ceux qui en ont beaucoup moins que nous. On disoit un jour à une personne fort spirituelle, qu'il ne tenoit qu'à elle qu'on lui trouvât encore plus d'esprit dans la conversation qu'elle n'y en montroit. Eh ! comment cela, demanda-t-elle ? En en montrant moins, lui répondit-on.

Ce qu'on disoit à cette personne, on peut le dire à tous ses pareils : montrez moins d'esprit, on vous en trouvera plus ; soit parce qu'excitant moins la jalousie des autres, ils seront mieux disposés pour vous, soit parce qu'étant plus à leur portée, vous en serez plus goûté. Il est donc sûr que vous en serez plus estimé : car en cette matière, le plaisir est la mesure de l'estime.

Le suprême esprit, c'est d'user de son esprit en le cachant : alors on est à la fois habile et fin. Lorsqu'on a tant d'esprit, et

d'esprit vif et brillant, on est bien suspect de n'avoir pas autant de jugement. On en convainc les autres lorsqu'on court après l'esprit, ou du moins ils se le persuadent volontiers pour se consoler. On disoit d'une personne qui montroit beaucoup d'esprit dans la conversation, qu'heureusement pour elle et pour les autres, elle y montroit peu de jugement. C'est qu'en effet il y a deux inconvéniens à vouloir faire montre d'esprit : on se fait haïr ou mépriser.

Si l'on est vain, il faudroit du moins l'être avec quelque art et quelque adresse; et pour cela montrer tellement son esprit, qu'on en fît croire plus qu'on n'en montre et même plus qu'on n'en a. Les autres nous savent bon gré d'un esprit qu'ils nous devinent; on nous croit modestes, et l'on se croit pénétrant. Si, au contraire, nous affectons de briller, de montrer plus d'esprit que les autres, c'est un moyen infaillible pour qu'ils nous en trouvent moins que nous n'en avons. C'est se donner un air de vanité qui révolte; et l'on réussit rarement à persuader les autres de son mérite, quand on en paroît trop persuadé soi-même.

Celui qui parle bien, peut sans doute parler davantage, comme celui qui est

riche peut faire plus de dépense. Cependant, comme celui-ci ne doit point faire étalage de ses richesses, celui-là n'en doit pas faire non plus de son esprit; et il y a pour l'un comme pour l'autre, un luxe de vanité, toujours odieux et souvent ridicule. Ce ne sont pas ceux qui ont le plus d'esprit, qui cherchent le plus à en montrer : ils en connoissent les désavantages. M. *de Fontenelle*, disoit quelqu'un, *a beaucoup d'esprit, en montre beaucoup, et en a encore plus qu'il n'en montre.* Il faut user de l'esprit comme de toute autre chose, modérément. Tout usage immodéré est abus.

On doit employer l'esprit et les paroles comme l'argent, avec économie. Car en recommandant de parler peu, nous ne voulons pas qu'on soit muet (*). Si la mo-

(*) Le parler peu, tant recommandé par les anciens Sages, ne s'entend pas qu'il faille dire peu de paroles, mais de n'en dire pas beaucoup d'inutiles. Car en matière de parler, on ne regarde pas à la quantité, mais à la qualité; et me semble qu'il faut fuir les deux extrémités. Car de faire trop l'entendu et le sévère, refusant de contribuer aux devis familiers qui se font dans les conversations, il semble qu'il y ait un manquement de confiance ou quelque sorte de dédain: de babiller aussi, de cajoler toujours, sans donner ni loisir ni commodité aux autres de parler à souhait; cela tient de l'éventé et du léger. *St. François de Sales.*

dération des paroles est le symbole de la sagesse, la taciturnité est celui de la bêtise. Le sot qui ne dit rien, n'en pense pas davantage. La lenteur et la sécheresse du discours annoncent souvent celles de l'esprit : on parle vîte, quand on a beaucoup d'idées, et qu'elles se succèdent rapidement. C'est un beau talent, mais dangereux, et qui n'est estimable qu'autant qu'il est joint à beaucoup de prudence et de jugement.

Quelque esprit et quelque mérite qu'on ait, on ne sera jamais estimé, si l'on n'a pas celui de parler à propos et de savoir se taire. Il est vrai que le fat, ainsi que l'homme qui se pique de tout savoir, et qui parle beaucoup, en impose au premier abord ; mais il perd presque toujours dans le second quart-d'heure, l'estime qu'il avoit surprise dans le premier : on commence par l'admirer, et on finit par le mépriser. Au contraire, l'esprit modeste qui ne cherche pas à primer, se fait bientôt aimer par sa modestie même, qui est une espèce d'hommage secret qu'il rend aux autres ; et comme beaucoup d'esprit ne sauroit long-temps se cacher, quand il vient à se faire voir, on finit par l'admirer. Il ressemble à une mine riche, qui ne montre d'abord que quelques parcelles d'or assez obscures, jusqu'à ce qu'on la force en

quelque sorte à découvrir les richesses qu'elle renferme.

Il y a des gens qui sont toujours les premiers à parler et les derniers à se taire ; qui se mêlent de tout, qui parlent de tout, qui raisonnent et qui disent leur sentiment sur les choses même qu'ils ne savent pas : c'est la marque d'un esprit vain et léger, dont il faut attendre plus de folie que de sagesse. L'homme sage ne parle pas beaucoup, parce que les grands parleurs ne sont admirés que des sots. Il dit peu ; tout ce qu'il dit semble être marqué au coin du bon sens et de la raison. Ses paroles sont comme ces monnoies, dont les plus estimées sont celles qui, dans une moindre quantité, renferment plus de valeur. Quoiqu'il tâche de ne pas donner dans les extrêmes, cependant il aime encore mieux qu'on ait à lui reprocher de parler trop peu, que de parler trop.

Un homme d'esprit qui ne s'abstient de parler que par discrétion, ne sauroit passer pour un sot, dans quelque endroit que ce puisse être, si l'on en excepte ces cercles frivoles où les petits-maîtres donnent le ton. Il n'est pas possible qu'on juge un homme sur ce qu'il n'a point dit, et qu'on le méprise pour s'être tû, à moins de ressembler au fat duquel on a dit :

Un jeune abbé me crut un sot,
Pour n'avoir pas dit un seul mot ;
Ce fut une injustice extrême,
Dont tout autre auroit appelé :
Je le crus un grand sot lui-même,
Mais ce fut quand il eut parlé.

Il est si difficile à l'homme le plus sage de garder toute sa présence d'esprit dans une grande volubilité de paroles ; il est si rare qu'il ne lui échappe des choses, dont ensuite il se repent ; qu'il aime mieux retenir quelquefois le bon que de risquer le mauvais. On demandoit à *Xénocrate*, qui se trouvoit dans une nombreuse compagnie, pourquoi il étoit le seul qui ne dît rien. *C'est*, répondit ce Philosophe, *que je me suis souvent repenti d'avoir parlé, et jamais de m'être tû.*

Il y a toujours du danger de parler, quand on aime à parler, parce qu'on est alors sujet à faire beaucoup de fautes : car, comme dit l'Esprit-Saint, *si quelqu'un ne fait point de fautes en parlant, c'est un homme parfait.* On évite une infinité de fautes, quand on sait retenir sa langue. Qui ne la retient point, n'a ni une vraie piété ni une véritable religion.

Celui qui garde le silence avec peine, ne connoîtra jamais la sagesse. Aussi la modération à parler fut toujours recom-

mandée par les Sages. C'étoit la première leçon que *Pythagore* donnoit à ses disciples. *Ou taisez-vous*, leur disoit-il, *ou dites quelque chose de meilleur que le silence.* L'ancienne Égypte, qui fut le berceau des arts, des sciences et de la sagesse, avoit dans sa capitale une statue qui étoit le symbole du silence. Cette figure hiéroglifique avoit un doigt mis sur les lèvres, comme pour recommander cette vertu à tous les citoyens. *Caton* l'ancien, dans ses sentences morales, fait aussi de l'art de se taire la première des vertus, et assigne le premier rang après la divinité, à celui qui le possède.

Qu'y a-t-il en effet de plus estimable, que de savoir si bien gouverner sa langue, qu'elle n'ait jamais un trop libre essor! Quoi de plus odieux et de plus méprisable, au contraire, qu'un grand parleur, dont le flux de paroles ressemble à un torrent que rien ne peut arrêter! Il dit ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas; il ne peut rien tenir de caché. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il apprend, tout ce qu'il soupçonne, il le divulgue aussitôt, ou il le dit secrètement à tous ceux qui veulent le savoir; car tout le monde est son confident, quoiqu'il ne soit le confident de personne. Il recueille avidement toutes les petites historiettes du jour, tout ce qui se

passe dans les familles, tout ce qui intéresse l'honneur et la réputation, pour le répandre. Il est la trompette scandaleuse d'une ville. L'Ecclésiastique dit que *le grand parleur sera terrible dans sa ville, et que celui qui est inconsidéré dans ses discours, sera haï* (*).

Il n'est pas seulement odieux, il est encore insupportable. Le plus grand plaisir qu'on puisse lui faire, est de l'écouter sans l'interrompre. Mais pour cela quelle patience ne faut-il pas avoir ! et quel supplice est égal à celui de soutenir tout le poids de l'ennui dont il accable ! Il assomme par des contes sans fin, par des histoires longues, insipides et cent fois racontées, par le détail intéressant de sa vie et de toutes ses moindres actions. *Brébeuf* (†) le peint bien dans une de ses épigrammes :

(*) *Terribilis est in civitate suâ homo linguosus ; et temerarius in verbo suo, odibilis erit.* Eccl. 9.

(†) *Brébeuf*, mort en 1661, est Auteur de plusieurs poésies estimables, telles que son *Lucain travesti*, qui est une satire ingénieuse des Grands et des flatteurs. Ses *Entretiens solitaires*, où la piété, la morale profonde, la poésie, les pensées énergiques ne font pas moins d'honneur à l'esprit du Poëte qu'à ses bonnes mœurs et à sa religion. Sa *Pharsale* même, dont on

Le premier jour qu'*André* voulut m'entretenir,
Il me dit tout au long l'histoire de sa vie :
Et sans être informé si j'en avois envie,
Me conta le passé, le présent, l'avenir,
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il se promet d'être;
Sa maison, ses parens, ses affaires, son maître,
Sans me donner le temps de répartir un mot.
Mais comme il me dit plus qu'il n'est aisé d'entendre,
Il m'apprit plus aussi qu'il ne vouloit m'apprendre :
Car dès le premier jour j'ai su que c'est un sot.

Le prince *de Condé* avoit pris dans son carrosse un grand parleur. Celui-ci l'eut bientôt endormi par ses discours qui ne finissoient point. S'en étant apperçu, il tira le Prince par la manche, pour s'en faire écouter; car les grands parleurs veulent toujours qu'on les écoute. *Eh! Monsieur*, dit le Prince en s'éveillant, *ou laissez-moi dormir, ou ne m'endormez pas.*

Celui qui n'a pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire, est à plaindre : mais ceux qui sont contraints de l'écouter, le sont encore plus. Aussi l'on fuit un babillard; on se détourne pour ne pas le rencontrer, quand on a pu l'appercevoir de loin; on le quitte

---

a dit avec raison beaucoup de bien et beaucoup de mal, est semée de vers heureux, de pensées sublimes, et de morceaux d'une élégance et d'une précision admirables.

avec joie le plutôt qu'on peut ; et le plaisir de se débarrasser de lui, est égal à celui d'un homme qui se décharge du plus pesant fardeau.

Si vous voulez qu'on recherche votre compagnie, ne soyez pas de ces longs conteurs, qui parlent toujours, chargent leurs récits de mille circonstances inutiles, et n'oublient rien que de finir. Personne ne racontoit plus vivement, plus briévement, avec plus de grace et moins d'apprêt que M. *de Montesquieu.* Il savoit que la fin d'une histoire plaisante en est toujours le but ; il se hâtoit d'y arriver, et produisoit l'effet sans l'avoir promis.

Contez des choses toujours nouvelles ; contez-les avec feu, négligez les petits détails, soyez court, et laissez aux autres le plaisir de conter à leur tour, mais surtout n'assommez pas ceux qui ont la complaisance de vous écouter, en répétant cent fois les mêmes histoires. Tout conteur se répète, dit M. *Trublet*, voilà le grand inconvénient du métier. Un de ces conteurs de profession, à qui l'on reprochoit ce défaut, répondit assez naïvement : *Il faut bien que vous me permettiez de redire de temps en temps mes histoires, sans cela je les oublierois.*

Charles II, roi d'Angleterre, contoit agréablement; mais ses récits étoient si longs, et il répétoit si souvent les mêmes historiettes, que bien des Courtisans qui les savoient par cœur, sortoient lorsqu'il les recommençoit. Ce qui fit dire à un homme d'esprit de la Cour, qu'*il est surprenant qu'un homme ait la mémoire assez bonne pour répéter la même histoire, sans en omettre la moindre circonstance, et ne se souvienne point que le jour d'auparavant il a fait le même récit aux mêmes personnes.*

Ce n'est pas que ces sortes de gens ne s'en souviennent quelquefois; mais la passion de conter est si grande en eux, qu'elle l'emporte; et peut-être leur fait-elle illusion jusqu'à leur persuader, qu'en se répétant ils causent toujours à ceux qui les entendent, presque autant de plaisir qu'ils en ressentent eux-mêmes.

Un défaut encore très-ordinaire dans la conversation, et pourtant bien grossier, c'est de répéter ce qu'on a dit de bon, quand les autres ne le relèvent pas et qu'on doute s'ils l'ont senti. Outre que par-là on leur fait une espèce d'insulte, il y a une vanité bien ridicule et bien de la petitesse à ne vouloir pas perdre un bon mot, un trait heureux; c'est de plus une marque de pauvreté. Quand on est riche, on est in-

différent aux petites pertes: mais comme il y a des riches très-avares, il y a aussi des gens de beaucoup d'esprit très-vains.

Il en est parmi eux dont la conversation est toujours composée, en grande partie, de ce qu'ils croient avoir dit de mieux ailleurs dans leurs dernières conversations. Ils ne veulent pas qu'on ignore, dans aucune des maisons qu'ils fréquentent, ce qu'ils ont dit de plus ingénieux dans une autre. Au lieu de la vanité qui fait qu'on se répète et même qu'on se raconte, il vaudroit mieux avoir une fierté qui dédaignât ces répétitions et ces récits, fierté fondée sur la confiance qu'on n'aura pas moins d'esprit aujourd'hui, qu'on n'en avoit hier et avant hier.

Mais le malheur est que la plupart de ceux qui parlent beaucoup, font moins usage de leur jugement que de leur mémoire. Un grand parleur est ordinairement un grand diseur de riens: il est comme ces arbres qui, pour avoir trop de feuilles, ne portent point de fruits. Les bonnes choses qu'il dit quelquefois, sont mêlées de mille mauvaises qui les gâtent. L'envie de parler fait souvent échapper bien des sottises. L'intempérance de la langue ne peut venir que de la légèreté d'esprit. On parle peu, quand ce n'est pas l'imprudence

ou la vanité qui fait parler, quand on réfléchit beaucoup, et qu'on ne veut dire que de bonnes choses. On a comparé une bouche toujours ouverte à un coffre sans serrure, qui montre qu'il ne renferme point de trésors. En général, les gens qui savent peu, parlent beaucoup; et les personnes qui savent beaucoup, parlent peu. Il est naturel qu'un ignorant attache de l'importance au peu qu'il sait, et qu'il le dise à tout le monde : mais un homme instruit, et qui connoît assez de choses pour donner à toutes leur véritable prix, sait apprécier aussi l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours.

Ce qui l'engage encore à parler peu, quoiqu'il parle bien, c'est qu'il craint de fatiguer, d'abuser de l'attention et de causer de l'ennui. Car ceux même qui parlent bien, doivent éviter de parler trop, s'ils ne veulent pas ennuyer. La grande fluidité de langue étourdit toujours, et lasse à la fin. On se livre d'ailleurs dans un entretien animé, et l'on montre sans le vouloir tout le fond de son ame. La langue révèle les défauts du cœur et trahit ses secrets. Celui qui parle beaucoup, le fait presque toujours à ses dépens : il lui échappe ce qu'il auroit voulu ou dû ne pas dire, et il se fait trop connoître. Aussi les personnes

prudentes écoutent-elles beaucoup plus qu'elles ne parlent, parce qu'il est presque impossible de parler beaucoup et de parler toujours bien.

C'est une qualité rare, et un don précieux du Ciel, que de savoir se taire. Ce qui faisoit dire à un Sage païen : *Ce sont les hommes qui nous apprennent à parler, mais ce sont les Dieux qui nous apprennent à nous taire.*

Ce maître qui demandoit à un babillard le double pour l'instruire, parce qu'il devoit, disoit-il, lui enseigner à parler et à se taire, ne demandoit peut-être pas encore assez : car la légèreté de la langue est un mal presque incurable. *Avez-vous vu*, dit l'Esprit-Saint, *un homme prompt à parler : attendez plutôt de lui des folies que non pas qu'il se corrige* (*).

Le grand parleur ne sauroit rien retenir ; mais l'homme discret ne dit que ce qu'il doit. La réserve dans les paroles est une grande marque de beaucoup de jugement et de prudence. *Le cœur des insensés est dans leur bouche, et la bouche des sages est dans leur cœur* (**). Un homme ayant raillé *Le*

(*) Prov. 29.

(**) *In ore fatuorum cor illorum, et in corde sapientium os illorum.* Eccl. 21.

Tasse d'une manière fort désobligeante, ce célèbre Poëte ne répondit rien. Quelqu'un de la compagnie dit d'un ton assez haut pour être entendu, qu'il falloit être fou pour ne point parler dans de semblables occasions. *Vous vous trompez*, répondit Le Tasse, *un fou ne sait pas se taire.*

Les hommes d'État et de Conseil, tous les grands hommes dans le gouvernement ou dans les affaires, doivent leur réputation et leur fortune à leur discrétion. C'est par-là qu'on mérite la confidence des princes et des personnes en place. Quelque talent qu'ait un homme, il n'est bon à rien, s'il ne peut se taire. Il n'y a point d'affaire qu'il ne gâte, ni de conversation qu'il ne gène. On est dans une perpétuelle contrainte avec les indiscrets : il faut toujours penser à ne dire devant eux que ce qu'on veut qu'ils publient par-tout.

Les femmes même qui se font le plus considérer, sont celles qui sont sages et réservées dans leurs paroles. Celles qui aiment à parler pour faire voir leur esprit ou leur science, sont souvent les dupes de leur vanité : elles perdent l'estime du monde, par où elles la cherchent.

C'est savoir beaucoup que de savoir bien gouverner sa langue. C'est la plus utile et la plus nécessaire de toutes les

sciences. Que de maux et de malheurs on retrancheroit du monde, si l'on pouvoit en ôter toutes les langues indiscrètes! Que de peines et de chagrins on épargneroit aux autres et à soi-même, si l'on suivoit toujours en parlant les règles de la prudence! Si vous aimez votre repos, soyez fort circonspect dans vos discours. Si vous voulez vivre en paix avec tout le monde, sachez vous rendre maître de votre langue. *Celui qui garde sa bouche*, dit Salomon, *garde son ame : mais celui qui est inconsidéré dans ses paroles, tombera dans beaucoup de maux* (*). L'Empereur *Domitien* s'amusoit souvent dans son cabinet à percer des mouches avec une aiguille : occupation bien digne d'un tel prince. Quelqu'un voulant lui parler, demanda à *Vibius Crispus* s'il n'y avoit personne avec l'Empereur : *Il n'y a pas une mouche*, répondit-il. Cette raillerie lui coûta cher : elle fut rapportée à *Domitien*, qui le fit mourir.

La paix du cœur et l'innocence de l'ame sont l'heureux partage de celui qui parle peu. Le plus sage des Rois nous avertit que *ceux qui parlent beaucoup, ne seront point exempts de péchés* (†). Ce n'est pas qu'il

(*) Prov. 13.

(†) *In multiloquio non deerit peccatum.* Prov. 10.

condamne absolument tous les longs discours, puisqu'il y en a d'utiles et de nécessaires : mais c'est que le péché se glisse au milieu de nos entretiens. Il est bien difficile qu'il ne s'y mêle quelques paroles qui blessent la vertu ou la charité qu'on doit au prochain. *L'ami de son salut et de la sagesse*, disoit un homme de bien, *est ami du silence.*

C'est être bien sage que de parler peu ; et c'est l'être encore plus que de bien penser à ce qu'on doit dire. Combien de gens ne pensent qu'après avoir parlé ! mais la parole est partie, et la réflexion vient trop tard. Ne dites jamais rien, autant qu'il sera possible, que vous n'y ayiez pensé auparavant. Instruit par votre expérience et par celle des autres, que c'est sur-tout en parlant qu'on fait le plus de fautes, pensez beaucoup à tout ce que vous devez dire, pesez-le dans la balance de la discrétion, et tâchez de n'avoir jamais besoin de cette excuse si ordinaire et si peu pardonnable : *Je n'y avois pas pensé.* Souvent on cherche à réparer, on veut expliquer, donner un tour, un sens favorable à ses paroles : mais le coup est porté ; et il est rare que des explications ferment la plaie, qui a été faite par un propos hasardé. On sent que vous voulez réparer, vous avez donc blessé,

Mettez à votre bouche, suivant le sage conseil de l'Ecclésiastique, *une porte et des serrures*; afin qu'il n'en sorte jamais aucune parole qui puisse nuire aux autres ou à vous-même, qui puisse offenser ou être blâmée (*). Combien de maux et de désordres n'a-t-on pas vu naître des paroles inconsidérées ! et que de longs repentirs a produits souvent un mot échappé mal-à-propos !

C'est sur-tout dans les conversations, que nous devons être le plus sur nos gardes, parce qu'il est plus aisé et plus ordinaire d'y faire des fautes : on ne sauroit s'y comporter avec trop de prudence. Le bonheur d'y gagner les cœurs et l'estime, dépend de la manière d'y conduire sa langue. Celui qui saura parler aisément, ne parler pas trop, être grave quand il convient, s'abaisser aussi quand il le faut, rire avec ceux qui rient, et garder en riant les règles de la décence ; avoir une circonspection sage et prudente, pour ne parler qu'à propos et ne rien laisser échapper qui puisse nuire ou déplaire ; celui-là infailliblement obtiendra l'estime et l'amour.

Un Ancien a dit qu'il est de la sagesse de ne parler que de ce qu'on sait parfaite-

(*) Eccl. 28.

ment, sur-tout lorsqu'on veut se faire estimer; et l'on peut ajouter à cette maxime, qu'il est de la prudence de ne parler que de ce qui peut plaire, sur-tout quand on a dessein de se faire aimer.

Mais loin de chercher dans les compagnies à nous concilier l'amour et l'estime des hommes, il semble que nous prenions plaisir à nous y faire haïr ou mépriser, par le peu d'égards que nous avons pour les autres, par les traits caustiques que nous lançons, et qui retombent souvent sur nous-mêmes. Car lorsqu'on dit ce qu'on ne devroit pas dire, on s'expose quelquefois à entendre ce qu'on ne voudroit pas entendre. Un Parisien, grand parleur, voulant badiner un homme nouvellement arrivé de province, cherchoit à lui faire des questions, pour l'embarrasser et se divertir à ses dépens. Il lui demanda dans une compagnie : Qu'est-ce qu'une *obole*, une *faribole*, et une *parabole ?* L'autre, sans se déconcerter, lui répondit : Une *parabole* est ce que vous n'entendez pas, une *faribole* est ce que vous dites, et une *obole* est ce que vous valez (*).

(*) L'*obole*, ancienne pièce de France, ne valoit, ainsi que la *maille*, qu'un demi-denier. *L'obole Atti-*

Comme la manière de converser est de la plus grande importance, et qu'il est aussi rare que difficile de le bien faire; nous croyons devoir ajouter ici quelques règles que la sagesse veut encore que l'on y observe. L'occasion de les mettre en pratique se présentera souvent. Il n'y a personne qui, malgré ses affaires, ne donne chaque jour quelque temps à la conversation. Ce qui est d'une pratique journalière, ne sauroit être ni trop lu ni trop médité.

La douceur, l'aisance, la circonspection et la retenue, sont les lois principales de la conversation. Les jeunes gens qui veulent apprendre à parler sensément, doivent d'abord garder un silence d'attention et de réserve. Il n'en est que trop qui aiment à parler, et à tenir, si l'on peut s'exprimer de la sorte, le tapis. S'il y a de la politesse à entretenir les personnes avec qui l'on se trouve, il y en a une bien plus grande à les laisser parler de préférence. Le bon esprit et la raison veulent que nous fassions pour l'ordinaire plus de cas de ce que les autres disent, que de ce que nous dirions

---

que, évaluée au prix de l'argent à 32 livres le marc, valoit un sou 9 den. de notre monnoie, et six oboles faisoient une dragme. *L'obole Romaine* étoit la sixième partie du denier, qui valoit environ 10 sous de notre argent, de même que la dragme. *Dict. de Trévoux.*

nous-mêmes ; et le bon usage du monde, celui qui nous y fait le plus chérir, n'est pas tant d'y briller, que d'y faire briller les autres. Le vrai moyen de plaire, ce n'est point de faire sentir sa supériorité, c'est de la cacher. Si nous voulons être aimés de tous, faisons si bien que dans la conversation l'on goûte le plaisir d'être encore plus content de soi-même que de nous. Faisons valoir ce que les autres disent, et prêtons-leur même, si nous le pouvons, de notre esprit, pour faire paroître tout le leur. C'étoit la pratique de M. *de Fontenelle*. Quoique personne n'eût plus que lui de cet esprit fin et délicat, qui fait le sel et l'agrément des conversations ; quoique la sienne fût si amusante et si aimable, qu'on a dit qu'il sembloit que les graces l'attendoient à la porte de son cabinet, pour le conduire dans le monde, dont il faisoit l'enjouement ; il possédoit aussi cette qualité si rare, de savoir bien écouter. Les beaux parleurs mêmes, soit gens d'esprit et à pensées, soit d'imagination et à saillies, se plaisoient beaucoup dans sa compagnie, parce que non-seulement ils parloient tant qu'ils vouloient, mais aussi parce qu'ils ne perdoient rien avec lui. Un jour une Dame de la première qualité, et fort spirituelle, sou-

pant en grande compagnie, et ayant dit quelque chose de très-fin, qui ne fut point senti, s'écria : *Ah ! Fontenelle, où es-tu ?*

L'esprit ne parle bien qu'à l'esprit : plus on en a, plus on est en état de sentir celui des autres ; mais moins pour l'ordinaire on se plaît à lui applaudir. L'esprit aime à primer : il lui semble que la gloire d'autrui l'éclipse ; et il ne fait pas attention aux torts bien plus réels, que lui cause sa jalousie, qui perce à travers son silence même, ou se fait soupçonner. Outre la tache flétrissante de ce vice bas et honteux, vous vous privez de la part que vous auriez pu prendre au plaisir commun, et du surcroît d'estime que vous auriez acquis dans l'esprit de la personne que votre suffrage avoit flattée.

Si vous desirez obtenir celui des autres, n'affectez point vous-même de faire parade d'esprit. Avoir de l'esprit dans la conversation, sans songer à en avoir, et même, s'il est possible, sans s'appercevoir qu'on en a, c'est la manière d'en avoir la plus agréable pour les autres et la plus glorieuse pour soi : on les étonne sans les humilier. S'il faut être toujours naturel, c'est surtout dans la conversation. Quiconque y est recherché et affecté, montre son mauvais

goût aussi bien que sa vanité, et par-là déplaît doublement.

> L'esprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a.
> *Gresset.*

Un de ces beaux parleurs qui font les spirituels, disoit un jour en se plaignant : on veut qu'un homme d'esprit en ait toujours. *On excusera plutôt*, lui répondit-on, *un homme d'esprit d'en manquer quelquefois, qu'on ne lui pardonnera de vouloir toujours en avoir.*

D'ailleurs, l'esprit trop prodigué n'est plus senti. Ne voulût-on que briller : une conversation simple et unie, mais relevée de temps en temps par quelques traits ingénieux et placés à propos, par quelques bons mots qui font le sel et l'agrément des compagnies, y seroit plus propre qu'un tissu d'épigrammes et des gerbes de fusées volantes.

Jeune homme, dit le Sage, *gardez-vous d'être présomptueux en la compagnie des Grands, et de parler beaucoup où il y a des vieillards. Les éclats de tonnerre précéderont la grêle ; mais la bonne grace accompagnera la modestie, et votre maintien respectueux vous conciliera tous les suffrages* (*). Qui pourroit en effet les refuser à un jeune homme qui écoute avec

---

(*) Eccl. 32.

attention, et qui, lorsqu'il a occasion de parler, le fait briévement, avec justesse et avec assez d'esprit pour faire souhaiter qu'il parle une seconde fois, qui sait placer à propos un bon mot, une histoire courte, une réflexion judicieuse, et qui s'appercevant que tout le monde est content de lui, se contient par modestie, pour laisser aux autres le plaisir de briller à leur tour et avoir celui de leur applaudir ?

Prenez-le pour votre modèle, et non ces jeunes fats, qui, voulant paroître plus instruits que les autres ou amuser seuls la compagnie, parlent plus haut que les sages et coupent la parole aux anciens : ce qui fit dire à un vieux gentilhomme : *J'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, et il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans.*

Si vous ne pouvez pas être de ces grands hommes qui charment les compagnies, tâchez de ne pas être du nombre des importuns et des incommodes ; au moins ne vous faites pas mettre au rang des insupportables. On y met les grands parleurs, ces sortes d'hommes ou de femmes, qui, durant les entretiens, ont toujours la bouche ouverte, et dont la conversation, comme autrefois celle du philosophe *Anaximènes*, est de répandre dans les compagnies une

une rivière de paroles et une goutte de bon sens.

Ne vous emparez point de la conversation, et ne ressemblez pas à ces petits-maitres vains, légers, semillans, qui sont toujours, dans une compagnie, ceux qui parlent et qu'il faut que les autres écoutent. Un fat qui veut faire le bel esprit, ne déparle point, mais c'est un fat. Il est bon que chacun ait de l'esprit à son tour, et c'est en manquer que de chercher à en montrer seul. Nous devons aimer à écouter les autres, si nous voulons qu'on nous écoute volontiers. Ceux qui possèdent cette rare qualité, sont d'un excellent commerce pour la conversation; on les écoute avec plaisir, parce qu'ils écoutent aussi de leur côté; et l'on jouit agréablement de leur esprit, comme ils jouissent de celui des autres.

Laissez donc dire, quand vous avez dit: Donnez aux autres le temps de vous répondre, et ayez la force de vous taire lorsqu'ils parlent. Vous plairez plus en écoutant bien, qu'en parlant vous-même. Mais la plupart pensent plutôt à ce qu'ils veulent dire, qu'à ce qu'on leur dit. Tout occupés de leurs idées, ils s'empressent à les répandre, sans aucun égard pour ce que disent les autres. Souvent même on

ne laisse pas à celui qui parle le temps d'achever ce qu'il a commencé : on l'interrompt au milieu de son discours, et l'on répond avant d'avoir entendu. Ce n'est pas seulement grossièreté, impolitesse, c'est défaut de sagesse et de jugement (*). Rien n'est si commun que ce défaut, non-seulement dans les grands parleurs et dans les personnes qui ont beaucoup de vanité, mais aussi dans celles qui sont vives.

Évitez encore avec soin d'avoir dans la conversation un ton décisif et absolu : on se révolte contre celui qui prétend asservir les autres à sa façon de penser, et qui veut que ses sentimens leur servent de règle. Ce défaut qui ne devroit être que le partage des esprits bornés et des petits génies, est quelquefois celui des savans et des philosophes.

Le célèbre *Privat de Molières*, de l'Académie des Sciences, professeur de philosophie au Collége royal, grand partisan de *Descartes*, et disciple de *Malebranche*, tenoit si fortement à ses systèmes, qu'il ne souffroit sur ce point ni doute ni plaisanterie. Un jour qu'on l'avoit un peu tourmenté à l'Académie sur ses opinions,

(*) *Qui priùs respondet quàm audiat, stultum se esse demonstrat.* Prov. 18.

il s'étoit fâché sérieusement et étoit sorti tout échauffé : le froid le saisit, la fièvre survint, il mourut cinq jours après.

L'abbé *Testu* ou *Têtu*, comme son nom se prononce, avoit aussi le même défaut. Il avoit de l'esprit et passoit pour avoir quelque talent : mais il aimoit à parler, à décider, à faire la loi : ce qui lui fit donner le sobriquet de *Têtu tais-toi.*

Ne montrez jamais trop d'attache à votre sens, et acquiescez volontiers à celui des autres. Accordez-leur quelquefois le plaisir de croire qu'ils ont mieux pensé que vous sur quelque point où vous pourriez vous être trompé ; et rendez-vous à leurs sentimens, lorsque vous devez ou pouvez le faire. Il faut savoir perdre quelque chose de sa supériorité, afin de la mieux conserver ; et l'on a toujours tort lorsqu'on veut toujours avoir raison.

Le prince *de Condé*, qui posséda tant de vertus militaires et civiles au plus haut degré, et à qui l'Histoire ne reproche guère que trop de hauteur, de fierté et d'attachement à ses propres idées, passa les dernières années de sa vie dans sa belle retraite de Chantilly. Il rassembloit souvent chez lui les gens de lettres, et se plaisoit à s'entretenir avec eux de leurs ouvrages ;

dont il étoit bon juge. Lorsque dans ces conversations littéraires il défendoit une bonne cause, il parloit avec beaucoup de grace et une douceur aimable ; mais quand par malheur il en soutenoit une mauvaise, il ne falloit pas le contredire : sa vivacité alors contre celui qui avoit l'imprudence de le faire, devenoit si grande, qu'on voyoit bien qu'il étoit dangereux de lui disputer la victoire. Étonné du feu dont il vit un jour ses yeux s'allumer dans une dispute où le Prince n'avoit pas raison, *Despréaux* céda par prudence, et dit tout bas à son voisin : *Désormais je serai toujours de l'avis de monsieur le Prince, quand il aura tort.* Le mot est joli, mais ce mot même accuse *Despréaux*, qui étoit naturellement disputeur, d'avoir irrité le Prince par une contradiction que les Grands ne souffrent guère, et qu'on doit rarement se permettre avec eux.

Gardez-vous d'apporter dans les compagnies l'esprit de contradiction et de dispute. Ce n'est pas toujours l'amour de la vérité qui l'inspire, le plus souvent c'est l'orgueil. On veut persuader aux autres qu'on a plus d'esprit, de lumières, de connoissances ; ou l'on en est fortement persuadé soi-même. Quelquefois aussi on con-

tredit, parce qu'on sent sa propre foiblesse : lorsqu'on ne peut montrer ni esprit ni science, on tâche de s'opposer à la gloire de ceux qui en font paroître. Quand M. *de Fontenelle* avoit dit son sentiment et ses raisons sur quelque chose, on avoit beau le contredire, il refusoit de se défendre, et alléguoit pour couvrir son refus, qu'il avoit une mauvaise poitrine. *Belle raison*, s'écrioit un jour un disputeur éternel, *pour étrangler une dispute, qui intéresse toute une compagnie !*

Le célèbre *Nicole* qui avoit tant disputé, la plume à la main, ne disputoit jamais dans la conversation ; et même dans la dispute écrite il mettoit beaucoup de logique, et n'y mettoit point d'ardeur. *Je n'aime pas*, disoit-il, *les guerres civiles.*

Il n'en étoit pas de même de son ami *Arnauld* ; le caractère vif et ardent de celui-ci se communiquoit à sa conversation, ainsi qu'à ses ouvrages polémiques, dont le nombre est immense. Comme *Nicole* lui disoit un jour qu'il étoit las de cette guerre de plume et qu'il vouloit enfin se reposer : *Vous reposer*, répondit *Arnauld*, *eh ! n'aurez-vous pas l'éternité toute entière pour vous reposer ?* Il ne se reposa en effet que dans l'éternité : il écrivit et combattit

toute sa vie, qui fut de quatre-vingt-deux ans (*).

Ne vous laissez pas aisément séduire par l'envie de faire assaut d'esprit ou de savoir, de réveiller la conversation et de la rendre plus intéressante. Les conversations litigieuses ne plaisent guère qu'à ceux qui en sont les acteurs. Presque toujours elles ennuient les autres, qui n'y prennent souvent d'autre plaisir et d'autre intérêt que d'en voir la fin, et qui désertent quand elle tarde trop.

Disputez donc rarement : si-tôt qu'on dispute, on s'échauffe ; la vanité et l'obstination s'en mêlent, et la bonne foi n'y est plus. La dispute se fait avec chaleur et se termine par la colère. *St. Augustin* s'accusoit de soutenir quelquefois la vérité

(*) Quoique la plupart de ses ouvrages polémiques soient, comme tous ses autres, écrits avec feu, avec esprit, avec éloquence, quoique le style en soit grand et noble, et qu'il paroisse dans tous une science et une érudition profondes, qui faisoient dire à *Boileau* que *c'est le plus savant mortel qui ait jamais écrit*, le temps leur a fait tort ; ils sont moins lus qu'estimés, et moins estimés que célèbres. C'est la destinée ordinaire des meilleurs écrits même, en ce genre. Quiconque se consacre au genre polémique et à la guerre de plume, a fait son choix entre son siècle et les âges suivans.

avec trop de chaleur. Ce n'est pas qu'il faille la défendre lâchement. Comme on doit l'aimer avec ardeur, il faut la défendre avec force. Mais ce qui arrive souvent, c'est que d'abord on embrasse le parti de la vérité, et insensiblement on la perd de vue, et l'on ne dispute plus que pour soutenir son sentiment et pour vaincre son adversaire. Aussi n'éclaire-t-on ordinairement par la dispute ni soi ni les autres. La raison combat pour la vérité, l'amour propre combat pour soi-même. C'est pourquoi la raison est paisible, et l'amour propre s'emporte. *Y a-t-il quelqu'un qui passe pour sage et pour savant entre vous ? qu'il fasse paroître une sagesse pleine de douceur. Car si vous avez un zèle amer et un esprit de contention, une telle sagesse n'est point celle qui vient d'en haut : celle-ci est paisible, modeste, traitable ; elle se rend à ce qui est bon*, se laisse aisément persuader, reçoit volontiers les lumières des autres, et en profite sans peine.

Le roi *St. Louis* vouloit qu'on ne contredit personne, à moins qu'il n'y eût du péché à consentir aux choses qui se disoient, ou qu'il ne dût en arriver quelque dommage et préjudice. Mais alors, et quand il est nécessaire de contredire les autres et d'opposer son opinion à la leur, ce doit-

être avec tant de douceur et de ménagement, qu'on ne paroisse pas vouloir dominer sur eux ; car du reste on ne gagne rien par la chaleur et l'âpreté.

Gardez-vous sur-tout de disputer avec ceux qui aiment à parler beaucoup. Ce seroit, dit l'Esprit-Saint, mettre encore plus de bois sur leur feu (*). La dispute avec qui que ce soit, si elle n'est tempérée par une grande politesse, est presque toujours plus dangereuse qu'utile. De ce choc mutuel des opinions, il devroit sortir une lumière qui servît à découvrir le vrai, et il n'en sort le plus souvent que des étincelles qui allument la colère ou la haine. On cherche moins à s'instruire qu'à l'emporter. Au lieu d'être modeste, doux, liant, facile à adopter les idées des autres, à entrer dans leurs pensées, on devient pointilleux, sophistique, attaché à son sens, incapable de céder et d'avouer jamais qu'on a tort, quoiqu'on l'ait très-souvent. On craint moins l'erreur que le silence, et l'on croit qu'il est moins honteux de se tromper que d'avouer qu'on s'est trompé. Mais que gagne-t-on par-là ? de convaincre les autres qu'on a un défaut de plus, et

(*) *Non litiges cum homine linguato, et non struas in ignem illius ligna.* Eccl. 8.

qu'on est tout-à-la-fois entêté et ignorant. L'homme sage et poli évite les disputes qui ne sont point nécessaires. S'il croit devoir quelquefois s'y engager, ce n'est jamais pour faire prévaloir son sentiment avec autorité ; il ne veut y amener les autres que par la force des raisons, et avec tous les ménagemens qui font goûter et aimer la vérité. Il instruit la compagnie, en paroissant ne vouloir que s'instruire lui-même.

Quoiqu'on ne doive pas aimer la dispute, il ne faut pourtant point, par foiblesse et par une fausse adulation, adhérer aux erreurs et aux faux préjugés. Prenez hardiment le parti de la vérité. Mais si l'on s'obstine ; après avoir opposé à l'erreur ce que vous savez de mieux, prenez le parti du silence, ou changez de matière. La chaleur et l'opiniâtreté de la dispute, dans les contestations que la conversation fait naître, sur des sujets qui n'intéressent ni la Religion ni la charité, prouvent moins beaucoup de savoir ou d'esprit, qu'un défaut d'éducation et un grand fonds d'orgueil. On gagne souvent plus à céder qu'à vaincre. On perd le cœur et l'estime des personnes sur lesquelles on veut toujours l'emporter. Si vous ne pouvez amener l'adversaire à votre sentiment, faites semblant

de vous rapprocher du sien : il vous en estimera davantage. La bonne opinion que nous avons des autres, croît en proportion de celle qu'ils nous donnent de nous-mêmes.

Aimez à donner lieu aux personnes qui s'entretiennent avec vous, de faire valoir leur esprit, en faisant tomber la conversation sur certains sujets qui soient de leur ressort. Si les personnes aiment à parler, donnez-leur occasion de le faire sur ce qu'elles possèdent le mieux ; ou laissez-les seulement dire, et paroissez prendre plaisir à les entendre. Elles seront très-contentes de vous, si elles sont très-satisfaites d'elles-mêmes. On raconte à ce sujet un tour plaisant, qu'on joua à une Dame de beaucoup d'esprit, mais grande parleuse et encore plus vaine. On s'avisa un jour de lui présenter un homme qu'on lui disoit fort savant. Cette Dame le reçoit à merveille : mais pressée de s'en faire admirer, elle se met à parler, lui fait cent questions différentes, sans s'appercevoir qu'il ne répondoit rien. La visite faite : Êtes-vous, lui dit-on, contente de votre homme ? *Qu'il est charmant*, répondit-elle ! *qu'il a d'esprit !* Ce grand esprit, c'étoit un muet.

La bienséance veut que dans la conversation on évite avec soin d'y paroître

abstrait ou distrait. Celui qui a le premier de ces défauts, ne pense à aucun objet présent ni à rien de ce qu'on dit : le distrait, regarde un autre objet que celui qu'on lui propose, ou écoute d'autres discours que ceux qu'on lui adresse. C'est un égal manque d'attention, mais qui vient dans les uns de leurs propres idées intérieures qui les rendent abstraits, en les occupant si fortement qu'elles les empêchent d'être attentifs à ce qui se dit ou se fait ; et dans les autres, c'est un nouvel objet extérieur qui les rend distraits, en attirant leur attention de manière qu'il la détourne de l'objet à qui ils l'ont d'abord donnée, ou à qui ils doivent la donner. Si ces défauts sont d'habitude, ils sont graves dans le commerce du monde, parce qu'ils annoncent du mépris ou du moins de l'indifférence. Les personnes qui font de profondes études, et celles qui ont de grandes affaires ou de fortes passions, dit un Auteur que nous avons déjà souvent cité (*), sont plus sujettes que les autres à avoir des abstractions : leurs idées ou leurs desseins les frappent si vivement, qu'ils leur sont toujours presens. Les distractions sont le partage ordinaire des jeunes gens : un

(*) L'Abbé *Girard*.

rien les détourne ou les amuse. Un homme abstrait ne parle ni ne répond point, parce qu'il n'a point l'esprit où il est, et qu'il pense quelquefois politique ou géométrie, dans le temps que la conversation roule sur la plaisanterie. Celui qui est distrait, veut au contraire avoir l'esprit à tout ce qui lui est présent, il cesse d'être attentif à une chose pour le vouloir être à l'autre : en écoutant tout ce qu'on dit à droite et à gauche, souvent il n'entend rien ou n'entend qu'à demi, et se met au hasard de prendre les choses de travers et de répondre de même. Lorsqu'on se trouve avec le premier, il faut de son côté se livrer à soi-même et méditer : avec le second, il faut attendre à lui parler que tout autre objet soit écarté de sa présence. Pour vous, lorsque vous parlez à quelqu'un ou que vous lui répondez, ayez soin de le faire avec réflexion, afin de ne pas tomber dans le ridicule. Pesez aussi toutes vos paroles : il n'est plus temps de le faire après avoir parlé ; et l'on souhaiteroit en vain retenir un mot échappé mal à propos.

Boileau-Despréaux avoit souvent de ces distractions qui le faisoient tomber dans une impolitesse choquante, et qu'on ne pardonne guère. Sa haine et son mépris pour le style burlesque éclatoient dans

toutes les occasions, sans songer aux personnes devant lesquelles il en parloit; ce qui lui arrivoit sur-tout en présence de Mad. *de Maintenon.* Ignorez-vous donc, lui disoit son ami *Racine* qui en étoit souvent témoin, et croira-t-elle que vous ignorez l'intérêt qu'elle doit y prendre? *C'est toujours la première chose que j'oublie quand je la vois*, répondoit *Boileau.* En effet, personne n'étoit moins propre qu'elle à faire souvenir de ce bouffon de *Scarron.* L'excuse étoit ingénieuse, mais elle se bornoit là et ne le corrigeoit point. Bien averti, bien réprimandé par *Racine*, il se trouve avec lui chez le Roi. *Poisson* venoit de mourir. C'est une perte, dit le Roi, c'étoit un bon comédien. *Oui*, dit Despréaux, *pour jouer dom Japhet d'Arménie; il ne brilloit que dans ces misérables pièces de Scarron;* et toujours en présence de Madame *de Maintenon.* Aussi, disoit-elle, j'aime *Racine* et sa conversation; pour *Boileau*, tout ce que je puis faire, c'est de le lire.

Les conversations roulent d'ordinaire sur les affaires domestiques ou publiques, sur les sciences, les arts ou les belles-lettres. La pluie et le beau temps sont les sujets d'entretien de ceux qui n'en ont point et qui ne savent que dire : mais il vaudroit encore mieux y avoir recours qu'à la médisance;

qui est la trop féconde ressource des grands parleurs. L'aisance et le savoir-vivre demandent qu'on passe sans affectation d'un sujet à un autre, sans s'appesantir sur aucun. Intéressez vos auditeurs, si vous voulez ne point les ennuyer. Il faut tâcher de plaire en instruisant, comme le pratiquoit le célèbre *Malebranche*, qui de son vivant même eût tant d'admirateurs et de disciples, qui étoient en même temps ses amis; car on ne pouvoit guère être l'un sans l'autre. Quoique sa conversation roulât ordinairement sur des matières abstraites et philosophiques, on la recherchoit beaucoup; parce qu'il savoit la rendre agréable. Il y affectoit autant de se dépouiller d'une supériorité qui lui appartenoit, que les autres affectent d'en prendre une qui ne leur appartient pas. Il vouloit être utile à la vérité, et il savoit que ce n'est guères qu'avec un air humble et soumis qu'elle peut se glisser chez les hommes (*). Pour l'intérêt de la vérité même, il faut la faire connoître sans faste comme sans foiblesse. Son langage doit être simple comme elle. Si elle veut être goûtée, elle ne doit point chercher à maîtriser, à parler avec empire, ni

(*) *Malebranche*, qui étoit né en 1638 la même année que *Louis XIV*, mourut comme lui en 1715.

insulter avec dédain aux erreurs qu'elle combat. Elle a déjà assez de tort d'être la vérité. Qu'à force de douceur elle mérite qu'on lui pardonne. Évitez sur-tout le ton dogmatique et magistral : rien ne choque et n'indispose davantage. Mettez tout le monde à son aise par une simplicité noble et facile. Sachez vous assortir à tous les esprits et à tous les caractères, autant que la décence et la sagesse vous le permettent. Louez peu, blâmez encore moins. Variez votre conversation. N'imitez pas ceux qui parlent toujours de leur profession. N'entretenez personne au-dessus de sa sphère, mettez-vous à la portée de ceux avec qui vous êtes. Sachez parler de guerre avec le guerrier, de négoce avec le marchand, d'agriculture avec le cultivateur, de science avec le savant.

N'ayez pas néanmoins l'imprudence de vouloir, sur certaines matières, paroître plus savant que vous ne l'êtes, et de parler devant les personnes instruites, de choses que vous ne savez pas, ou que vous ne savez que superficiellement. Vous vous exposeriez souvent à la confusion et au ridicule. M. *de Voltaire* étant à Leyde, fut curieux d'y voir le célèbre *s'Gravesande*, qui y enseignoit les mathématiques, et l'un des plus illustres disciples de *Newton*. Il alla lui

rendre visite sans se faire connoître, et amena la conversation sur les systèmes astronomiques de *Newton*. Il en parla si mal, que le professeur voulut plusieurs fois changer l'entretien et parler d'autres choses, mais inutilement, parce que M. *de Voltaire* y revenoit toujours. Enfin *s'Gravesande* lui dit : *Je vois bien, Monsieur, que vous ne connoissez les systèmes de l'astronome Anglois, que par certains* Élémens de Newton *fort mal faits, ouvrage de M. de Voltaire, qui a montré qu'il n'y entendoit rien.* C'est moi, répondit modestement le Voyageur. *J'en suis fâché*, reprit le docteur Hollandois, *mais je n'ai dit que la vérité, et je ne me dédirai point.*

On ne sauroit aussi apporter trop de circonspection dans les conversations qui roulent sur la Religion ou sur le Gouvernement; parce que ce sont matières publiques, sur lesquelles il n'est pas permis aux particuliers de dire tout ce qu'ils pensent, si leurs pensées se trouvent opposées aux dogmes ou aux opinions reçues, et aux usages établis; et que d'ailleurs elles sont confiées aux soins de gens aussi puissans et respectables que délicats.

Ne soutenez pas un sentiment vrai ou probable, qui paroîtroit faux à ceux qui n'auroient pas assez de pénétration ou de

connoissances pour l'approuver. Dès que vous avez senti, pour ainsi dire, le bout de l'esprit de ceux avec qui vous parlez, arrêtez-vous : tout ce que vous diriez au-delà, passeroit souvent pour ridicule. L'art de plaire dans la conversation, consiste bien moins à dire des choses fines et spirituelles, qu'à ne rien dire qui ne soit du goût de ceux avec qui on s'entretient. C'est une marque de beaucoup d'esprit que de savoir ainsi converser.

Le Célèbre *Racine* (*) disoit souvent à son

(*) Né à la Ferté-Milon, petite ville de l'Isle de France, en 1639, il fut élevé à Port-Royal, sous les yeux de sa tante qui en devint Abbesse. Il mourut en 1699, et fut enterré à Port-Royal, comme il l'avoit ordonné par son testament : ce qui fit dire que *Racine* n'auroit pas fait cela de son vivant : car *Racine*, Janséniste, mais courtisan, dissimuloit son jansénisme à la Cour qui n'étoit pas pour cette Secte. Il laissa deux fils, l'aîné eut la charge de gentilhomme ordinaire chez le Roi, qu'avoit son père, et cacha sa vie. Le cadet fut *Louis Racine*, élève de MM. *Rollin* et *Mézengui*, auteur du Poëme théologique et janséniste *de la Grace*, et de celui *de la Religion*, bien supérieur au premier. Il a composé aussi des *Mémoires* sur la vie de son père, et donné une nouvelle traduction du *Paradis perdu*, qui n'a pas fait oublier celle de M. *Dupré de Saint-Maur*, moins fidelle, mais plus agréable. Son fils unique, jeune homme d'esprit et de la plus grande espérance, fut malheureusement entraîné par le gonflement subit de la mer à Cadix,

fils : « Ne croyez pas que ce soient mes vers qui m'attirent toutes les caresses dont quelques grands Seigneurs m'accablent. *Corneille* fait des vers cent fois plus beaux que les miens, et cependant personne ne le regarde ; on ne l'aime que dans la bouche de ses Acteurs : au lieu que sans fatiguer les gens du récit de mes ouvrages dont je ne leur parle jamais, je les entretiens de choses qui leur plaisent. Mon talent avec eux n'est pas de leur faire sentir que j'ai de l'esprit, mais de leur apprendre qu'ils en ont. Ainsi, quand vous voyez M. le Duc passer souvent des heures entières avec moi, vous seriez étonné, si vous étiez présent, de voir que souvent il en sort sans que j'aie dit quatre paroles ; mais peu à peu je le mets en humeur de causer, et il me quitte encore plus satisfait de lui que de moi. »

Conformez votre air et le ton de votre voix aux personnes avec qui vous vous trouverez, selon leur qualité et leur rang. Soyez modeste avec les Grands, respectueux avec vos supérieurs, simple avec vos égaux, affable à vos inférieurs, complai-

---

sur le bord de laquelle il étoit alors, et qui fut occasionné par le fameux tremblement de Lisbonne et de tout le continent de l'Espagne, en 1755. Avec lui périt le nom de *Racine* dont la gloire vivra éternellement.

sant et indulgent pour tout le monde, sans jamais applaudir au mal.

Ne riez pas avec éclat à tout propos : un rire éclatant est la marque d'un esprit borné. Mais aussi n'ayez pas un air sombre, et n'imitez point ces personnes dont le front ne se déride jamais, ou dont les ris forcés, s'il leur en échappe, se montrent moins sous l'air aimable de la gaieté que sous les traits refrognés de la grimace. Être trop sérieux dénote une personne sévère. Que vos discours soient réservés sans contrainte, et enjoués sans licence; qu'ils soient assaisonnés du sel de la raison, dictés par la douceur et par la politesse. Parlez sans passion, sans colère, et sur-tout sans orgueil et sans vanité : on n'aime pas ceux qui ont ces défauts. Évitez que personne ait droit de se plaindre de vous. Si quelqu'un vous offense, repoussez l'injure par la seule force de la vérité, et ne vous servez jamais des armes de l'emportement : la douceur et la modération préviennent, préparent l'attention, et assurent d'avance l'impression du discours. La prudence victorieuse soumet tout à ses douces lois. Ne faites point de menaces : elles augmentent le mal; et si elles sont au-dessus de notre pouvoir, comme il arrive souvent, elles rendent ridicule. Le sage cède avec pru-

dence, et adoucit par des termes polis, la fureur de son ennemi. L'art adoucit la rage du tigre et soumet la férocité du lion. La victoire la plus sûre s'obtient par la douceur. C'est être insensé que d'irriter un ennemi puissant. Le foible n'est digne que de pitié et de mépris.

Ne vous chargez jamais de l'odieux emploi d'humilier personne, de dire des choses désagréables, de faire de la peine à qui que ce soit. Il y a toujours à perdre pour nous, de mortifier l'amour propre des autres : il cherche à se venger; il est ingénieux à en trouver les moyens, et pour l'ordinaire il les trouve sur-le-champ : car qui est-ce qui ne prête par quelque endroit le flanc à son ennemi? *Montmaur*, professeur en langue grecque au Collége royal, et fameux parasite, payoit son écot dans les maisons où il se donnoit entrée, par ses bons mots. Il disoit aux personnes, à qui il demandoit à dîner : *Fournissez les viandes et le vin, et moi je fournirai le sel.* Sa langue caustique n'épargnoit pas plus les gens de lettres que les autres : ce qui les souleva contre lui. Ils lui répondoient par une infinité de libelles. Pour lui, il n'écrivoit point, mais il parloit, et sa langue étoit encore plus venimeuse que la plume de ses adversaires. Il avoit une mémoire chargée d'anecdotes

scandaleuses, vraies ou fausses, contre les Auteurs morts ou vivans. C'étoit un pédant redoutable aux pédans ses confrères; aussi étoit-il leur chouette. Un jour qu'il devoit venir dans une compagnie, on convint que pour l'embarrasser, quelque chose qu'il dît, on se déclareroit d'un concert unanime contre lui. Un Avocat, fils d'un Huissier, étoit à la tête du parti. Dès qu'il parut, l'Avocat lui cria: *guerre, guerre. Montmaur* lui répondit: Vous dégénérez bien, votre père s'enrouoit à crier *paix*, *paix*. Ce bon mot déconcerta tellement l'Avocat, qu'il perdit la parole. *Montmaur* parla tant qu'il voulut dans la compagnie, sans être contredit (*).

Ne vous érigez pas en diseur de bons mots: on n'estime point un plaisant, et il n'y a que la malignité qui s'en amuse. La raillerie est toujours difficile à manier: et d'elle à l'offense il n'y a souvent qu'un pas. On n'a point de précepte à donner aux personnes bien nées, contre certains défauts

---

(*) Il avoit été Jésuite, Avocat, Poëte: mais la grande réputation qui lui est restée est celle de parasite, confirmée par ces vers si connus de *Boileau*:

Savant en ce métier si cher aux beaux esprits,
Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.

Il mourut en 1648, âgé de 74 ans.

bas et honteux. La calomnie est abhorrée par la probité; et la pudeur ne connoît point les paroles obscènes.

Ne cherchez donc jamais à egayer la conversation par des allusions et des équivoques déshonnêtes, qui décèlent à coup sûr un cœur gâté et corrompu, et qui déshonorent dans l'esprit des honnêtes gens. Ce prétendu sel est si fade et si vil, qu'il ne peut plaire qu'à la canaille et à ceux qui lui ressemblent; on ne sauroit s'en servir ou l'approuver sans se rendre doublement criminel. *Lorsqu'on tiendra*, dit Épictète (*), *quelque entretien trop libre et déshonnête, si la circonstance le permet, vous reprendrez vivement celui qui le tient, ou du moins vous en ferez connoître par votre silence, par la rougeur et la tristesse répandues sur votre visage, que ce discours vous déplaît.*

Mais dans le siècle où nous sommes, qu'on pense et qu'on agit bien différem-

(*) Ce célèbre Philosophe Stoïcien étoit d'Hiérapolis en Phrygie. Il fut long-temps esclave, et toujours libre. Les deux points principaux de sa morale étoient *souffrir et s'abstenir:* deux mots d'un grand sens, d'une grande étendue et d'un grand usage. Il les pratiqua lui-même. Une longue et douce vie fut le prix de sa sagesse et de sa modération. Il mourut dans un âge très-avancé sous l'empire de *Marc-Aurèle*, qui l'estima et l'honora.

ment ! Combien ne rougissent pas de tenir les discours les plus indécens ou d'y applaudir ! D'autres, plus habiles et plus modestes en apparence, mais dans le fond aussi corrompus et plus dangereux encore, ont le secret et l'art funeste de cacher, sous d'ingénieuses équivoques, les idées les plus sales et les plus obscènes. Le crime feroit horreur à ceux qui ont conservé un reste de pudeur et de modestie, si on le leur montroit sans précaution et sans voile. On sait ménager les oreilles sans épargner le cœur. On donne à ses discours un air de naïveté, qui les rend infiniment séduisans ; et sans dire précisément ce que la bienséance défend de nommer, on laisse à penser des choses que l'honnêteté et la pudeur ne peuvent imaginer sans horreur.

Mais un abus infiniment plus déplorable encore, c'est que souvent on ne ménage pas, dans ces discours pleins de licence, les tendres oreilles des enfans. On s'entretient indiscrettement devant eux de choses qu'ils ne sauront que trop tôt ; et c'est à ces pernicieuses écoles qu'ils apprennent le mal qu'ils devroient toujours ignorer : on se rassure sur le peu d'expérience naturelle à leur âge. On se flatte qu'ils ont laissé tomber une équivoque ou un bon mot ; et l'on ne pense pas que ce mot échappé

devant eux, est souvent saisi avec avidité; médité avec réflexion, approfondi avec curiosité, et mis bientôt en pratique.

Il semble qu'une conversation n'ait d'agrément et de sel, que par-là, ou quand on peut réussir à donner du ridicule aux absens. Combien ne trouve-t-on pas, dans les compagnies de ces hommes, et plus encore de ces femmes dangereuses, qui, pour nous servir de l'expression énergique du Roi-Prophète, exercent leur langue, comme le dard d'un aspic, à infecter de leur venin tous ceux qui ont le malheur de devenir l'objet de leurs discours mordans et satiriques!

Au lieu d'être, comme le même Prophète, l'irréconciliable ennemi de tous ceux qui devant vous profitent de l'absence de leur prochain pour le déchirer (*), ces langues détestables ne trouvent-elles pas trop souvent de lâches approbateurs qui leur prodiguent de criminels applaudissemens, ainsi qu'à ceux qui font de la Religion le sujet de leurs sacriléges railleries?

Car la Religion est presque inévitablement une des matières les plus ordinaires des conversations, parce qu'elle intéresse

(*) *Detrahentem secretò proximo suo, hunc persequebar.* Ps. 100.

tout

tout le monde, et que chacun croit être assez instruit pour en parler. Les incrédules le font pour en saper les fondemens et y substituer l'édifice monstrueux d'une doctrine chancelante et incertaine. Les libertins en parlent, pour en détruire les maximes, pour en combattre les vérités qui les condamnent, pour en altérer la morale qui les gêne, pour apprendre à ceux qui les écoutent à douter de tous les dogmes qui les effraient, et à mépriser toutes les menaces de la Religion qui les importunent. Les orgueilleux en parlent, mais c'est pour s'attirer la réputation d'hommes instruits et éclairés ; c'est pour trouver l'occasion de placer un trait satirique et mordant contre quelques-uns de ses Ministres ou de ses usages. Les ignorans même en parlent, mais c'est presque toujours pour blasphémer ce qu'ils ignorent. Qui peut douter qu'ils ne se rendent tous coupables et souvent criminels ? Mais ceux qui leur donnent un libre accès dans leur maison, qui les écoutent avec complaisance, qui applaudissent peut-être à leurs discours, n'entrent-ils pas en participation de leurs impiétés ?

Ce n'est pas que nous voulions qu'on s'établisse, en toutes circonstances, les censeurs et les réformateurs des autres, et que, guidés par un zèle amer et indiscret,

on se croie obligé de reprendre à temps et à contre-temps tous ceux qui s'écartent des vrais principes et de la saine doctrine. Cela ne convient qu'à ceux qui ont reçu du Ciel une mission et une autorité, des lumières propres à combattre ceux qui s'égarent dans la foi. Mais aussi on doit se souvenir que tout Chrétien est soldat, et que tout soldat a reçu des armes pour se défendre. Si l'autorité et les lumières vous manquent pour contredire ceux qui blasphèment, arrêtez du moins, comme nous l'avons dit ailleurs, l'impiété de leurs discours par les refus que vous ferez de les entendre : annoncez, par un air d'impatience et d'ennui, que vous désapprouvez ces sortes d'entretiens, et rompez-les le plutôt et le plus adroitement qu'il vous sera possible.

Évitez sur-tout, dans les conversations que vous vous permettez sur la Religion, l'esprit d'animosité et de dispute. La vérité n'a pas besoin de notre défense, si nous voulons soutenir ses intérêts aux dépens de la charité. En toute chose la passion nuit plus qu'elle ne sert. Souvent, d'ailleurs, on échappe, dans le feu de la dispute, de mauvais moyens de défense qui donnent prise à l'adversaire, on n'a pas le temps de réfléchir assez sur ce qu'on dit, ni de le bien peser, et l'on nuit plus à une bonne cause

en la défendant mal, que ses ennemis mêmes.

Pensez bien. Penser en toutes choses avec jugement, avec sagesse; c'est ce qu'on appelle penser bien, et ce qui constitue le *bon esprit* : qualité beaucoup plus rare qu'on ne croit, et bien préférable au *bel esprit.* Il est vrai que ce dernier a quelque chose de plus brillant, de plus propre à faire naître l'admiration ; parce que tantôt il a cette vivacité, cette richesse d'imagination, qui conçoit les choses avec feu, les produit avec facilité, et présente sans cesse des objets nouveaux, des tableaux vifs et animés, des images frappantes : tantôt il a cette fécondité, cette finesse d'esprit, qui rassemble et combine avec délicatesse les idées, trouve, apperçoit des rapports justes et heureux entre les choses qui paroissoient le moins en avoir, badine avec légèreté, frappe et renvoie avec promptitude, fait éclore d'ingénieuses saillies, donne lieu aux autres d'exercer leur pénétration en cachant une partie de la sienne, et s'enveloppe autant qu'il faut, pour qu'on ait le plaisir de la découvrir.

Quand cette fleur éclatante de l'esprit humain est réunie dans une même personne

avec un jugement solide et profond, il n'y a rien sans doute de plus admirable dans la Nature. Mais malheureusement ces deux qualités ne sont pas toujours ensemble; et l'esprit sans le jugement est bien peu de chose. Il est même souvent plus dangereux qu'utile, parce que c'est alors une lueur trompeuse qui, au lieu de nous diriger, nous égare et nous fait faire presque autant de chûtes que de pas.

L'esprit sans doute est un talent estimable, lorsqu'il sert d'organe à la raison : mais s'il usurpe sa place, ce n'est plus qu'un séducteur habile, qui a l'art funeste d'éblouir par mille vaines saillies, de combattre la vérité par des sophismes captieux, de l'embarrasser dans ses filets, et d'obscurcir l'évidence même. C'est un flatteur adroit de nos passions, qu'il sert et qu'il favorise, en les couvrant d'un nuage trompeur, pour les dérober à la lumière importune de la conscience. Admirateur de lui-même, il méprise les autres, hait l'autorité, aime les troubles, et se plaît parmi les intrigues et les cabales.

On a dit de l'esprit, qu'il étoit entre les mains des passions un instrument à faire de grandes fautes. Combien d'hommes n'ont eu que trop d'esprit, pour leur malheur et pour celui des autres !

Ne peut-on pas dire à peu près la même chose de l'imagination, cette autre faculté brillante de notre ame, qui orne l'esprit et en tient si souvent lieu ? Quand l'imagination accompagne la raison et qu'elle se laisse guider par elle, cet accord fait sa force, sa solidité et sa gloire, qu'elle reçoit en échange des graces qu'elle lui prête. Mais quand elle marche seule, elle s'égare le plus souvent, et marque presque tous ses pas par autant de chûtes. De combien d'illusions, d'erreurs et de fautes une ardente imagination n'est-elle pas la source ! Dans quels écarts ne précipite-t-elle point quelquefois les plus beaux génies mêmes ! Semblable à un coursier fougueux, qui ayant rompu le mors, emporte le cavalier à travers les précipices et les abîmes ; une imagination ardente, qui a secoué le frein de la raison et n'écoute plus qu'elle-même, s'égare dans ses courses vagabondes, et donne, sans pouvoir s'arrêter, dans toutes sortes de travers et d'extravagances.

Il n'en est pas de même du jugement. C'est, sans contredit, de tous les dons de la Nature le plus estimable et le plus nécessaire. On n'abuse jamais du jugement, et sans lui on abuse de tout. La plupart de nos fautes viennent moins de défaut d'esprit que de défaut de jugement. On ne voit si peu de

sages, et le nombre des fous n'est infini, que parce que le bon sens n'est pas commun. On s'imagine que l'esprit est rare : c'est le jugement qui l'est. Combien peu d'hommes trouve-t-on, doués de cet esprit solide et juste, qui approfondit et creuse les objets, discute les avantages et les inconvéniens, craint les écueils semés autour de lui, les apperçoit et s'en détourne !

Heureux celui qui possède cette précieuse qualité ! Il mesure toutes ses démarches sur les règles de la prudence, et ne se conduit que par les maximes de la sagesse (*). Dans les affaires difficiles, dans les circonstances embarrassantes, il examine avec soin, pèse avec réflexion, choisit avec discernement, et ne se détermine que quand il a de solides raisons de le faire. Il aime mieux s'arrêter où le jour finit, que de s'exposer à s'égarer ou d'être obligé de revenir sur ses pas.

Aussi équitable, aussi indulgent, qu'il est juste est judicieux, le bon esprit aime à ne penser mal de personne. Il prend bien tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend.

(*) La *sagesse* fait agir et parler à propos, la *prudence* empêche de parler et d'agir mal à propos. La *sagesse* est plus éclairée, et la *prudence* plus réservée.

Girard.

Ce n'est pas qu'il approuve le mal : il condamne ce qui est mauvais, mais il ne le croit pas aisément. Il donne un tour favorable à tout ce qui en est susceptible, et il justifie tout ce qui peut être justifié (*). Il excuse les foiblesses et n'empoisonne pas les vertus. Il ne s'imagine pas facilement qu'on est vicieux, parce qu'il ne l'est pas lui-même. Il aime mieux se tromper en pensant trop bien, qu'en pensant trop mal des autres hommes.

Les sottises et les folies qu'il voit faire ne flattent point son amour propre. Il ne fait pas alors, comme tant de personnes, des comparaisons à son avantage. Il ne se croit pas plus de mérite, parce que d'autres n'en ont point; et le ridicule d'autrui n'est pas pour lui un titre de se croire plus parfait qu'il ne l'est. Il trouve dans la conduite des autres, non de quoi devenir plus méprisant ou plus vain, mais de quoi se corriger et s'instruire, de quoi signaler sa patience ou son zèle, de quoi augmenter

---

(*) M. *de Turenne* peut en servir d'exemple. Ce Général s'apperçut que plusieurs cavaliers baissoient la tête à cause de quelques boulets qui venoient d'une éminence, et qu'ils se redressoient aussitôt, crainte de réprimande. *Non, non*, dit-il, *il n'y a pas de mal ; cela mérite bien une révérence.*

son expérience et sa sagesse. Il met à profit jusqu'aux malheurs d'autrui. Convaincu, avec raison, que c'est être bien sage que de le devenir aux dépens des autres, il profite de leurs fautes mêmes, et il apprend, par leur exemple, combien il est avantageux de ne pas leur ressembler. Les réflexions fréquentes qu'il fait sur ses fautes, lui inspirent pour les autres la même indulgence dont il a besoin; et quoique irréconciliable avec le vice, il est à l'égard des personnes toujours disposé à excuser ou à pardonner tout ce qui peut l'être. Tel fut l'Abbé *de Saint-Pierre*. Aussi indulgent que libéral (*), il disoit que la morale de l'homme vertueux étoit renfermée dans ces deux mots, *donner et pardonner*. Que de sens et de sentimens dans ce peu de mots, si propres à faire respecter et chérir l'homme qui en fait la règle de sa conduite!

(*) On connoit la générosité pleine de délicatesse, dont il usa envers *Varignon*, qui avoit un talent et un goût décidés pour les mathématiques, mais qui étoit pauvre. Il lui fit une pension, l'emmena de Caen sa patrie avec lui à Paris, et le logea dans sa maison. *Varignon* se livra tout entier à son étude favorite, fut reçu de l'Académie des Sciences, devint Professeur des mathématiques au Collége Mazarin, et s'acquit une grande réputation par ses leçons et par ses ouvrages.

En maintenant, par cette sage et louable indulgence, la paix et l'union dans la société, le bon esprit nous procure le doux avantage de nous faire estimer et de nous faire aimer de tous ceux qui aiment et respectent la vertu. Mais il ne se borne pas là: il fait régner le calme au-dedans de nous-mêmes : il commande à nos passions mutinées, et leur fait respecter les ordres de la raison.

En 1641, les Suédois et les François faisant la guerre à l'Empereur, la réunion de leurs forces devint si malheureuse aux troupes alliées, par les hauteurs de *Banier*, Général des Suédois, à l'égard de *Guébriant* qui commandoit les troupes Françoises, qu'il fallut se séparer. Quelque temps après, *Banier* courut risque d'être accablé par les Impériaux. *Guébriant*, qui en fut averti, fit dix marches forcées pour voler à son secours. *Non, non,* dit-il aux Officiers de son armée, qui tâchoient de l'en détourner, *il n'est pas juste que les querelles particulières ruinent le bien public, et que, pour perdre mon ennemi, je laisse tailler en pièces les alliés de la France. Ne s'agit-il même que de sauver l'honneur que* Banier *a si justement acquis, je serai prêt à tout entreprendre. L'indignation que m'a causée son injuste procédé sera pleinement satisfaite, si je puis lui donner une preuve convaincante*

de ma générosité. J'ai raison de me plaindre de lui, mais j'aurois honte de me venger autrement que par les bons offices. Il réussit dans son entreprise, et il le méritoit. Quelques mois après, *Banier*, attaqué d'une maladie dont il mourut, légua, par estime et par reconnoissance, ses armes au Maréchal *de Guébriant*, qui fit avec lui et sans lui de grandes choses en Allemagne (*).

Tel est l'avantage du bon esprit, qui est un don inestimable du Ciel : il aide l'ame à se remettre quand elle est ébranlée. Il vient au secours de notre vertu dans ces momens critiques, où nous étions sur le point de la sacrifier à la colère, à la vengeance, à l'entêtement ou à de criminelles foiblesses; et par les sages réflexions qu'il nous suggère, par l'élévation qu'il met dans notre ame, il nous rend en quelque sorte supérieurs à nous-mêmes.

(*) En 1642, il battit deux Généraux de l'Empereur et les fit prisonniers : ce qui lui valut le bâton de Maréchal. L'année suivante, il fut blessé mortellement au siége qu'il faisoit d'une ville de Souabe; et voyant qu'on s'empressoit pour trouver un Chirurgien, il dit avec le sang froid d'un Général qui ne songe qu'à sa seule affaire, c'est-à-dire à vaincre: *Allez plus doucement, il ne faut jamais effrayer le soldat.* Il entra mourant dans la place, et y expira vainqueur. *Dict. Encycl.*

Henri II, Duc de Montmorenci, dont nous avons déjà loué l'inclination bienfaisante, avoit battu la flotte des Huguenots près de l'isle de Ré, au pays d'Aunis, et avoit repris cette isle dont ils s'étoient emparés. Il demanda le gouvernement de sa conquête, comme la récompense de l'important service qu'il venoit de rendre. Le Roi en envoya les provisions à M. *de Foiras*, qui s'étoit trouvé en qualité de Maréchal-de-camp à la prise de cette isle. Bien loin de témoigner quelque ressentiment contre un rival plus heureux, *Montmorenci* lui abandonna pour plus de cent mille écus de munitions qui lui appartenoient légitimement comme Amiral. On voulut faire appercevoir au Duc que c'étoit un trop grand sacrifice. *Je ne suis point venu ici pour gagner du bien*, répondit-il avec fierté, *mais pour acquérir de la gloire.*

En louant cette magnanime façon de penser, et en la proposant pour modèle, nous ne prétendons pas inspirer de l'orgueil, mais nous voulons, par la noblesse du sentiment, purifier l'ame, la préserver pour toujours de la bassesse, l'engager à se respecter elle-même, et l'empêcher de jamais rien faire qui soit au-dessous d'elle. Nous voudrions qu'on eût sans cesse devant les yeux cette

belle maxime d'un Auteur païen, qui veut que nous regardions notre ame comme un temple où la Divinité a placé son image, afin de ne nous permettre que des sentimens, que des actions qui répondent à la dignité d'un si magnifique présent (*). L'esprit le plus élevé n'en est que plus méprisable, quand il a l'ame basse. Cette bassesse ternit les plus belles qualités de l'esprit, et souille les plus rares talens.

Sénèque déshonora la philosophie Stoïcienne, dont il se piquoit de faire profession, et montra qu'il est plus facile d'étaler de belles maximes que de les pratiquer. Ayant été exilé dans l'isle de Corse par l'empereur *Caligula*, il soutint d'abord sa disgrace avec assez de courage; et c'est dans ce lieu de son exil qu'il composa ses livres de Consolation, qu'il adresse à sa mère. Mais sa constance philosophique ne tarda pas à l'abandonner. Au bout de trois ans, il songea aux moyens de revenir dans sa patrie; et ceux qu'il employa démentent bien les principes orgueilleux de sa doctrine. Il eut recours à un vil affranchi de

(*) *Tantoque munere Deorum semper dignum aliquid et faciet et sentiet.* Cic. I. *de Fine.* Cette idée sublime est conforme à celle que l'Écriture-Sainte nous donne de la dignité de l'homme, dont l'ame spirituelle et immortelle a été créée à l'image de Dieu même.

l'empereur *Claude*. Il lui écrivit une lettre, dans laquelle il le comble d'éloges ; il exalte les prétendues vertus de l'Empereur, sa prudence, sa valeur, sa clémence, et ne rougit pas de mettre au rang des Dieux celui qui étoit à peine digne d'être compté parmi les hommes. Mais son encens fut rejeté, et *Sénèque* auroit fini ses jours dans son exil, si l'impératrice *Agrippine* n'avoit jeté les yeux sur ce savant exilé, pour lui confier l'éducation de son fils *Néron*.

La bassesse des sentimens dégrade et confond avec la plus vile roture, les personnes distinguées d'ailleurs par leur rang et par leur naissance. Mais aussi rien n'honore plus la noblesse même et la grandeur, que l'élévation des sentimens : ils lui concilient bien plus sûrement que ses autres prérogatives, l'estime publique.

Les Anglois ayant pris le parti du jeune comte *de Montfort*, qui disputoit la Bretagne au comte *de Blois*, son légitime souverain, ils vinrent sous la conduite du duc *de Lancastre* assiéger Rennes. *Bertrand Duguesclin* fit à ce siége de si grands prodiges de valeur, en qualité de capitaine, que le Duc desira extrêmement de le voir. Il lui envoya un héraut avec un sauf-conduit. *Bertrand*, sensible à cette invitation, se rendit dans son camp. A son arrivée,

le Duc lui dit : Soyez le bien venu. Je suis très-sensible à la peine que vous avez prise de venir jusqu'ici à ma prière. J'ai ouï parler de vous si avantageusement, que je desirois avec ardeur le plaisir de vous voir et de vous assurer en personne de toute mon estime et de toute ma bienveillance. *Bertrand* répondit respectueusement qu'il se trouvoit trop honoré de baiser les mains d'un si grand Prince, que son invitation étoit pour lui un ordre auquel il s'étoit fait un devoir d'obéir, qu'il seroit toujours prêt à lui rendre ses respects ; et il lui offrit ses services contre qui que ce fût, sauf le Prince dont il étoit engagé par son serment à suivre le parti. Le Duc fut piqué de l'exception, et demanda qui étoit ce chef de parti, laissant voir un peu d'humeur dans sa question : mais *Bertrand* lui répondit très-librement que ce chef de parti étoit le comte *de Blois*, à qui le duché de Bretagne appartenoit légitimement. Le Duc se radoucit, embrassa *Bertrand*, et lui dit : Vaillant *Duguesclin*, soyez des nôtres, je vous ferai Chevalier, et vous donnerai tels emplois et telles dignités que vous voudrez, et tant de bien que vous en serez content. *Duguesclin* se sentit en quelque sorte offensé de la proposition, sa vertu s'en trouvoit blessée, le feu lui en monta

au visage et dans les yeux : Monseigneur, répondit-il, en regardant le Prince fixement, vos offres me feroient honneur, si j'étois en état de les accepter ; mais ma foi est engagée, elle n'est plus à moi, et je me déshonorerois si je m'oubliois jusqu'à la violer : en un mot, j'appartiens à *Charles de Blois*, tant par mon serment que parce que je ne puis en honneur reconnoître un autre souverain que lui. Quant aux offres que votre Altesse a la bonté de me faire, je ne puis mieux lui en paroître digne qu'en les refusant ; et vos sentimens sont si grands et si nobles, que vous-même, Monseigneur, commenceriez à me mépriser dès le moment que j'aurois accepté vos bienfaits. Mais quand les choses seront pacifiées, et que je serai rendu à moi-même, si votre Altesse veut bien me faire l'honneur de se souvenir de moi, et d'employer mon épée, je suis tout à ses ordres, et je la suivrai au bout du monde ; heureux si je puis un jour contribuer à lui mettre une couronne sur la tête. Le Duc, charmé d'un discours si sensé et si digne d'un vrai gentilhomme, se retourne vers sa compagnie, et dit : *Voilà parler en homme plein de raison et d'honneur.*

Tel est l'ascendant de la magnanimité : elle force à l'admiration, et vaut souvent

elle seule la plus triomphante apologie. Dès qu'elle se montre, elle obtient tous les suffrages ou les enchaîne. Après la mort de *Jacques II*, roi d'Angleterre, détrôné par son gendre le prince d'Orange, *Jacques III*, connu en Europe sous le nom de *Prétendant* au trône d'Angleterre, choisit Rome pour le lieu de sa résidence, et s'y retira. Son fils aîné *Charles Édouard* tenta de reprendre la couronne de la Grande-Bretagne. Il gagna trois batailles, et perdit la quatrième, qui fut décisive. Poursuivi par les troupes victorieuses, il erra long-temps seul, et toujours au moment de tomber entre les mains de ceux qui le cherchoient. On avoit mis sa tête à prix. Ayant un jour fait dix lieues à pied, et se trouvant épuisé de faim et de fatigue, il entra dans la maison d'un Gentilhomme, qu'il savoit bien n'être pas dans ses intérêts. *Le fils de votre Roi*, lui dit-il, *vient vous demander du pain et un habit. Je sais que vous êtes mon ennemi ; mais je vous crois assez d'honneur pour ne pas abuser de mon malheur et de ma confiance.* Heureusement pour ce Prince, le Gentilhomme étoit un de ces nobles qui sont persuadés que la vraie noblesse consiste à avoir de grands sentimens. Il en reçut tous les secours que sa situation permettoit. Quelque temps après,

ce Gentilhomme fut accusé d'avoir donné dans sa maison un asile à *Édouard*, et fut cité devant les Juges. Il se présente à eux avec la fermeté que donne la vertu, et leur dit : *Souffrez qu'avant de subir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, si le fils du Prétendant se fût réfugié dans sa maison, eût été assez vil et assez lâche pour le livrer.* A cette question, le Tribunal se lève et renvoie l'accusé.

Celui qui aspire à la gloire de bien penser, ne considérera jamais ce que son rang ou ses richesses lui donnent le pouvoir de faire ; il feroit beaucoup de choses, dont il rougiroit ensuite, et dont il auroit à se repentir : mais il regardera comme lui étant défendu, tout ce qui n'est pas conforme à l'honnêteté, à la décence, à la probité, à la droiture. *Alphonse IX*, roi d'Aragon, surnommé *le Noble*, montra qu'il étoit digne de ce nom. Un Seigneur de sa cour lui offrit de tuer le roi de Castille, son ennemi. *Gardez-vous*, répondit-il, *de penser à une telle action : quand elle me feroit roi de Castille et monarque même de tout l'univers, je n'y consentirois jamais.* Quelqu'un lui ayant dit qu'il pouvoit tirer des Vénitiens et des Florentins, plus de deux cent mille ducats, pour la paix qu'ils lui demandoient : *Je sais*

donner la paix, répondit-il, *je ne sais point la vendre.*

Comme lui, ne vous laissez point dominer par le vil intérêt qui dégrade l'ame, et qu'il ne soit jamais le mobile de vos actions. Élevez-vous généreusement au-dessus, et ayez le courage de lui préférer toujours l'honneur, le désintéressement, la vertu. *Henri II*, Roi de France, offrit la place d'avocat du Roi à M. *de Mesme.* Ce Magistrat prit la liberté de représenter au Prince que cette place n'étoit pas vacante. Elle vaque, répliqua le Roi, parce que je suis très-mécontent de celui qui l'avoit. *Ah ! Sire*, répondit modestement M. *de Mesme*, après avoir fait l'apologie de l'accusé, *j'aimerois mieux gratter la terre avec mes ongles, que d'entrer dans cette charge par une telle porte.* Le Roi eut égard à sa remontrance et laissa l'avocat du Roi dans sa place. Celui-ci vint le lendemain remercier son bienfaiteur. M. *de Mesme* eut beaucoup de peine à souffrir qu'il lui fît des remercîmens pour une action qui étoit, disoit-il, d'un devoir indispensable : *un homme de bien ne devant jamais prendre la place d'un autre homme de bien, de son vivant.*

A ces marques on reconnoît la grandeur d'ame, cet instinct sublime qui porte au grand, au beau, à l'honnête, qui re-

jette avec une noble fierté les plus grands avantages, lorsqu'ils ne s'accordent pas avec la probité et la vertu. C'est par cette grandeur d'ame que Rome et Lacédémone ont étonné l'univers. Leur histoire est remplie de ces prodiges de désintéressement magnanime, que nous admirons sans les sentir, s'il est vrai que nous les admirions encore. *Xerxès* ayant proposé à *Léonidas*, roi de Sparte, l'empire de toute la Grèce, s'il vouloit prendre son parti. *J'aime mieux*, répondit ce grand homme, *mourir pour ma patrie que d'y régner injustement.* Il mourut en effet pour elle, en défendant avec trois cents hommes, *pour obeir aux saintes lois de Sparte*, (ce sont les termes de la fameuse inscription qui en consacra la mémoire,) le passage des Thermopyles, contre l'armée de *Xerxès*, dix fois plus nombreuse. *Léonidas* et ses trois cents braves, dignes d'un tel chef, n'ignoroient point qu'ils alloient à une mort certaine : mais ils croyoient qu'on avoit assez vécu, quand on mouroit couvert de gloire et par les ordres de la vertu.

Vous savez aussi le beau trait de *Fabricius.* Un médecin du roi *Pyrrhus* étant venu lui offrir d'empoisonner ce Prince dans le temps qu'il faisoit la guerre à Rome, le

généreux Romain renvoya ce perfide à son maître, et lui fit dire : *Apprends, Pyrrhus, à mieux choisir tes amis et tes ennemis.* *Pyrrhus*, rempli d'admiration, s'écria : Voilà quel est ce grand *Fabricius*, qu'il seroit plus difficile d'écarter des voies de l'honneur, que de détourner le soleil de sa course. Il lui renvoya sans rançon tous les prisonniers Romains qu'il avoit faits. *Je les accepte*, dit Fabricius, *à condition de lui en rendre autant : Rome ne se venge pas de ses ennemis par la trahison, mais les armes à la main.*

Lorsque Rome, devenue la maîtresse du monde par ses vertus encore plus que par ses armes, fut enfin tombée elle-même sous le poids de sa propre grandeur, et qu'elle eut changé sous les Empereurs, sa noble et généreuse fierté en une basse et rampante flatterie, on vit encore un Philosophe donner un bel exemple de cette grandeur d'ame, si commune dans les beaux jours de la République. *Démétrius*, (c'étoit le nom de ce Philosophe,) vivoit du temps de l'empereur *Caligula*. Comme il avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit du peuple, dont il s'étoit concilié l'estime par sa vertu et sa sagesse ; l'Empereur voulut le mettre dans ses intérêts, et lui fit offrir

deux cents talens (*). Mais il fit cette belle réponse rapportée par *Sénèque : S'il vouloit me tenter, il devoit du moins m'offrir tout son empire.* Il faut, ajoute le même Auteur, fouler aux pieds toutes sortes d'avantages pour aller à la vertu ; et nous devons la suivre par-tout où elle nous appelle, sans avoir égard à nos propres intérêts.

Au récit de tous ces nobles et sublimes traits d'héroïsme, qu'enfanta le pur amour de la vertu, et qui sont à peine croyables dans un siècle où l'on ne confirme que trop la fameuse maxime d'un Écrivain célèbre, que l'*amour propre* est le mobile de toutes nos actions ; on se rappelle avec plaisir les beaux vers que fit contre cette assertion déshonorante un de nos Poëtes François. Il peint tous les héros des Champs-Élisées, alarmés et indignés de ce qu'on prête à leur grande ame un motif si peu digne d'elle. Puis il ajoute :

Rassurez-vous, mânes illustres :
En vain on vous dispute un rang,
Acquis par vos travaux ; payés par votre sang,
Révéré depuis tant de lustres.
Quand les foibles mortels entendent raconter
De vos faits l'étonnante histoire,
La peine qu'ils ont à la croire

(*) Environ six cent mille livres de France.

Vient de leur peine à l'imiter ;
Et le comble de votre gloire
Est qu'ils paroissent en douter (*).

On trouve quelquefois, dans les conditions les plus basses, des sentimens dignes des rangs les plus élevés. Des ennemis secrets de *Crésus*, roi de Lydie, cherchant à faire périr ce Prince, s'adressèrent à sa boulangère, et lui offrirent une somme d'argent considérable, pour qu'elle empoisonnât le Roi. Elle le pouvoit facilement, et son métier lui en fournissoit les moyens. Mais indignée d'une telle proposition, elle refusa de faire ce qu'on lui demandoit, et courut en avertir *Crésus*. Ce Prince, en reconnoissance, lui fit élever une statue d'or.

Les magistrats, les personnes en place, doivent sur-tout se piquer de penser noblement. Il est de leur gloire de refuser avec courage tout ce qui pourroit les ex-

(*) Le Marquis *de Saint-Aulaire*, qui ne cultiva guère la poésie qu'à l'âge de plus de 60 ans ; et les plus jolis vers qu'on ait de lui, qui sont adressés au Cardinal *de Fleury*, ont été faits lorsqu'il étoit plus que nonagénaire : phénomène presque unique sur le Parnasse. Quoi qu'ait pensé de lui le satirique et quelquefois trop injuste *Boileau*, il a véritablement acquis de la gloire dans le genre fin et léger, consacré aux graces. Il mourut en 1742, à 98 ans.

poser à devenir injustes ou ingrats. *Thomas Morus*, célèbre Chancelier, et l'un des plus grands hommes de l'Angleterre, leur en donna un jour un exemple, qu'ils ne sauroient trop se remettre sous les yeux. Un Lord avoit un procès considérable, dont il craignoit le succès. Pour se rendre le Chancelier favorable, il lui envoya en présent deux flacons d'or d'un travail recherché et d'un très-grand prix. *Morus* les fit remplir d'un excellent vin, et les renvoya au Lord, qui gagna sa cause, parce qu'elle étoit juste. Ce digne Magistrat étoit persuadé avec raison, que tout Juge qui reçoit un présent, fait les premiers pas vers l'iniquité, et que lorsqu'on écoute celui qui veut acheter la justice, on est bien près de la vendre.

M. *Dugas*, Prévôt des marchands à Lyon, pensoit de même. Les boulangers vinrent lui demander la permission d'enchérir le pain : il leur répondit qu'il examineroit leur demande. En se retirant, ils laissèrent adroitement sur la table une bourse de deux cents louis. Ils revinrent, ne doutant point que la bourse n'eût bien plaidé leur cause. M. *Dugas* leur dit : *Messieurs, j'ai pesé vos raisons dans la balance de la justice, et je ne les ai pas trouvées de poids. Je n'ai pas jugé qu'il fallût, par une cherté mal fon-*

dée, faire souffrir le public. Au reste, j'ai distribué votre argent aux deux Hôpitaux de cette ville : je n'ai pas cru que vous en voulussiez faire un autre usage. J'ai compris que puisque vous étiez en état de faire de telles aumônes, vous ne perdiez pas, comme vous le dites, dans votre métier.



Et gardez vos secrets.

Si vous voulez être fidelle aux autres, commencez par l'être à vous-même. Un homme qui garde mal ses secrets, ne gardera pas mieux ceux de ses amis. On ne les confie, lorsqu'il n'y a point de nécessité ou de justes raisons de le faire, que parce qu'on n'a pas assez de force pour les tenir cachés. C'est la marque d'une ame foible, comme d'un estomac débile, de ne pouvoir rien retenir. C'est au contraire la marque d'une ame forte d'être réservée et impénétrable.

Guillaume de Nassau, (*) Stathouder de Hollande,

(*) Né à la Haye en 1650, élu Stathouder en 1672, appelé en 1688 par les Anglois au trône d'Angleterre, à la place de *Jacques II*, son beau-père qu'il détrôna. Il fut grand Prince, grand Général, plus grand Politique. Tempérament foible, ame forte ; esprit étendu,

Hollande, et ensuite Roi de la Grande-Bretagne, qui passa pour un des plus grands politiques de son temps, nourrissoit, sous le flegme Hollandois, une ardeur d'ambition et de gloire, qui éclata souvent dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours. Au milieu des malheurs dont les conquêtes de *Louis XIV* accabloient sa patrie, il eut assez de courage et de fermeté pour former le projet d'attaquer la France elle-même. Ses premières vues se portèrent sur Charleroi. Il étoit en marche pour l'exécution de cette entreprise, que personne n'avoit soupçonnée, lorsqu'un colonel trop curieux osa lui faire des questions sur son projet. *Mais*, lui dit le Prince, *si vous connoissiez mes desseins, ne les communiqueriez-vous à personne ?* Non assurément, répondit le Colonel. *Le Ciel*, répliqua ce Prince, *m'a aussi accordé le don de savoir garder un secret.*

étendu, pénétrant et sage; caractère froid, mélancolique et sévère; ambition démesurée sous les apparences de la modération; activité sourde et couverte, qui s'annonçoit par de grands effets; machiavélisme secret qu'il ne s'avouoit peut-être pas à lui-même, mais qu'il pratiquoit sans scrupule dans l'occasion; plus de talens que de succès, plus de succès que d'éclat, plus de gloire que de vertu : voilà quel fut Guillaume. *Dict. Encycl.*

On a dit qu'un homme étoit plus fidelle au secret d'autrui qu'au sien, et qu'une femme au contraire gardoit mieux son secret que celui des autres. Faites mieux : réunissez la vertu des deux sexes, sans en avoir le défaut. Soyez et ne soyez pas ce qu'ils sont. Gardez inviolablement le secret d'autrui, mais ne gardez pas moins soigneusement le vôtre, sur-tout s'il s'agit d'entreprises et d'affaires. Le moindre mal qui pourroit arriver de votre indiscrétion, ce seroit d'en retarder le succès ; et souvent même elle le feroit entièrement échouer. Les desseins les plus sages deviennent inutiles, dès qu'ils sont découverts. Le Cardinal *de Richelieu* disoit souvent que le secret étoit l'ame des grandes affaires et du gouvernement. Ceux qui commandent aux autres doivent imiter le Maître du monde, qui gouverne l'univers par des ressorts que lui seul connoît. La vraie habileté consiste à pénétrer les desseins des autres, et à savoir cacher les siens. C'étoit le grand art de la politique de *Louis XI*, qui eut soin de l'inspirer à son fils *Charles VIII*. Il en profita si bien qu'il disoit souvent : *Si je croyois que ma chemise sût mon secret, je la brûlerois sur-le-champ.* On rapporte la même chose de plusieurs hommes célèbres, et en particulier

de *Mahomet II*, le plus fameux empereur des Turcs, et politique aussi profond que terrible conquérant. Lorsqu'il méditoit la conquête de l'isle de Rhodes, un de ses favoris, voyant la campagne près de s'ouvrir, osa lui demander où l'orage alloit fondre. *Si un seul poil de ma barbe*, lui dit le fier Sultan, *savoit mon secret, je l'arracherois aussitôt et le jetterois au feu.* Réponse dont le favori ne se fit l'application qu'avec une extrême frayeur.

Le vrai secret pour réussir dans ses entreprises, est de les couvrir du voile impénétrable du secret. C'est par-là que tant de grands hommes ont assuré le succès des leurs, et se sont rendus dignes de l'immortalité. Ce fut en particulier la maxime et la pratique du général *Monck*, qui a eu la gloire de rétablir sur le trône d'Angleterre le fils de l'infortuné *Charles I.* Après la mort d'*Olivier Cromwel*, ce fameux usurpateur, à la fortune et au génie duquel tout avoit cédé, *Monck* qui se trouvoit à la tête des troupes, et qui le méritoit par son habileté et sa valeur, fit, par ordre du conseil d'Angleterre, proclamer Protecteur, *Richard*, fils d'*Olivier*. *Richard*, homme aussi pacifique et aussi doux que son père étoit cruel et violent, prit le protectorat par respect pour la mémoire de son père, l'ab-

diqua par amour pour le repos, et vécut heureux jusqu'à quatre-vingt-dix ans; au lieu qu'*Olivier*, l'homme le plus robuste de l'Angleterre, consumé lentement par le poison du chagrin, des remords et de la crainte, succomba dès l'âge de cinquante-huit ans, aux embarras toujours renaissans du trône qu'il avoit usurpé. Après l'abdication de *Richard*, *Monck* forma le projet de remettre la couronne sur la tête du Prince à qui elle appartenoit; et il y parvint en ne disant son secret à personne, en craignant autant le zèle des amis que l'opposition des ennemis; en ne se confiant pas même à son propre frère; en passant, pour ainsi dire, à travers tous les partis qui déchiroient alors le royaume, sans s'y mêler; en les assoupissant et les déconcertant tous par une conduite mystérieuse et impénétrable, qui le menoit à son but et paroissoit l'en éloigner. Il vit luire enfin ce beau jour qu'il avoit préparé, où *Charles II*, ramené dans une patrie autrefois si cruelle pour son père et pour lui-même, n'entendit que des acclamations, ne vit que des larmes de joie, et fut porté en triomphe dans sa capitale; jour de paix et de tendresse, où cette estimable nation, éclairée par les événemens, instruite par son expérience des maux de l'anarchie,

abjura ses fureurs, et reconnut combien l'esprit de guerre et le fanatisme l'avoient égarée et dégradée. *Monck* qui avoit été chercher le Prince à Douvres, et l'avoit ramené dans sa capitale, en reçut tous les témoignages de la plus flatteuse et de la plus honorable distinction. Il continua de lui rendre d'importans services, mourut comblé d'honneurs, de biens et de gloire, et son tombeau fut placé auprès de celui des Rois.

Le Sage ne doit jamais avoir d'autre gardien de son secret, que lui-même. Ce qu'un homme tient renfermé dans son cœur, ne peut être découvert, et ce qu'il confie à un autre ne peut demeurer caché. C'est du moins le risquer beaucoup, et il y a toujours de l'imprudence à le faire, quand il n'y a pas de nécessité. Ce que vous ne voulez pas que plusieurs sachent, ne le découvrez à personne. Car comment les autres vous seront-ils fidelles, si vous ne l'êtes pas à vous-même ? Et comment pourrez-vous justement vous plaindre qu'on ait révélé ce que vous n'avez pas eu la force de cacher ? On ne fait en cela que suivre votre exemple.

Un secret qui pèse, est bien près d'échapper ; et celui qui ne peut le retenir, est encore bien loin de la sagesse. C'est

une grande imprudence de découvrir les siens à des gens qui nous cachent les leurs. *Ne montrez pas*, dit le Sage, *votre cœur à toutes sortes de personnes, de peur que celui à qui vous vous fiez ne soit un faux ami, et qu'il ne médise ensuite de vous* (*). Souvent, par un excès de confiance, on ouvre son cœur à des indifférens, on répand son ame devant eux. C'est une foiblesse à laquelle on est entraîné par l'inexpérience et par le chagrin. La peine cherche à se soulager, et le défaut d'expérience nous dérobe le danger de notre franchise. Les malheureux et les jeunes gens sont presque tous indiscrets.

C'est aussi le défaut des grands parleurs : ils révèlent souvent ce qu'ils ont le plus d'intérêt à tenir caché. Cependant qu'arrive-t-il ? L'homme indiscret et imprudent se voit quelquefois connu, méprisé, décrié, et, pour ainsi dire, honteusement blessé par les traits que sa propre langue a lancés contre lui. Trop heureux, si on ne se sert pas de son indiscrétion pour lui porter les coups les plus funestes ! *Traitez*, nous dit le plus sage des Rois, *de votre affaire avec votre ami, et ne découvrez point votre secret à un étranger, de peur que l'ayant appris il ne vous insulte et ne vous couvre sans cesse de con-*

(*) Eccl. 8.

fusion (*). Combien de fois ne se repent-on point de n'avoir pas su se taire !

Il est vrai qu'on ne peut quelquefois se dispenser de communiquer son secret, soit pour prendre conseil dans une affaire importante, soit pour quelque autre raison ; mais alors il faut bien choisir et ne s'ouvrir qu'à une personne sûre et éprouvée. Il faut s'adresser, non pas précisément à celle qui nous est la plus agréable et la plus chère, mais à la plus fidelle et à la plus discrète. Il y a des amis tendres, sincères, généreux, à qui il ne faut rien dire d'important, parce qu'ils ne sont pas secrets. A-t-on un ami intime, dont on connoît la fidélité inviolable : il ne faut lui rien cacher ; et c'est le plus doux plaisir de la vie que d'avoir un autre soi-même, dans le sein duquel on puisse verser ses plus secrètes pensées. Mais un suffit : dès qu'une chose est sue de plusieurs, elle se répand peu à peu comme l'eau des cascades, qui va de bassin en bassin. Un secret que trois personnes savent, est public ou ne tarde guère à le devenir.

On découvre quelquefois son secret, comme celui des autres, sans le vouloir. Défiez-vous de vous-même, et soyez sur

(*) Prov. 25.

vos gardes. Un geste, un regard, un mot, le silence même, peuvent être indiscrets et vous trahir. Il ne faut pas qu'on puisse soupçonner ou connoître, par votre silence, que vous voulez vous taire. Il en est d'un secret comme d'un trésor : il est à demi-découvert, quand on sait qu'il est caché. Pour le bien couvrir, il ne faut point avoir un air mystérieux, qui offense et qui excite la curiosité. Ayez le visage et les lèvres ouvertes, mais le cœur fermé ; et d'autant plus impénétrable, qu'on croit mieux le pénétrer. Il faut même, en quelques rencontres, parler beaucoup, bien loin d'affecter de ne rien dire.

Il est souvent dangereux aussi de découvrir une partie de son secret. Toute confiance, dit *la Bruyère*, est dangereuse, si elle n'est entière : il y a peu de conjonctures, où il ne faille tout dire ou tout cacher. On a déjà trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance : ce qu'on dit fait soupçonner et découvrir ce qu'on ne dit pas. D'ailleurs, les premières confidences sont un titre pour en exiger de nouvelles, qu'on ne peut ou qu'on n'ose refuser. On croit tout perdu, si l'on est soupçonné de n'avoir qu'une demi-confiance, et l'on s'engage insensiblement, de manière que tout

est sacrifié pour ne pas perdre le prix d'une première indiscrétion.

Lorsque vous voudrez confier un secret à quelqu'un, ayez toujours, autant qu'il vous sera possible, un gage de sa fidélité. Que son intérêt même l'oblige à être discret; et qu'il appréhende autant de vous trahir que vous craignez de l'être.

L'homme sage se gardera bien sur-tout de confier son secret à trois sortes de personnes; à un babillard, à un enfant, à une femme. Rarement la confidence reste dans ces sortes de mains; mais jamais elle n'y demeure, quand elle est, de la part de la femme, sollicitée par une suite d'instances pressantes. On sait combien la foiblesse de *Samson* lui coûta cher.

L'Empereur *Maxime* perdit la vie pour avoir révélé son secret à l'Impératrice *Eudoxie* sa femme. Sénateur et Consul Romain sous *Valentinien III*, il avoit conspiré secrètement contre cet Empereur qui avoit violenté sa femme, et il l'avoit fait assassiner. Il s'empara du trône, et força *Eudoxie*, veuve de *Valentinien*, à l'épouser. Il lui avoua que l'amour qu'il avoit conçu pour elle avoit été un des principaux motifs de son crime. Saisie d'horreur, elle appela secrètement en Italie *Genseric*, Roi des Vandales en Afrique, et l'engagea de seconder

sa vengeance. *Genseric* se rendit à des vœux qui flattoient son ambition : il accourut avec une puissante armée, et assiégea *Maxime* dans Rome. Ce lâche Empereur veut sauver sa vie par la fuite : ses soldats indignés le tuent après deux mois et demi de règne.

Caton le Censeur disoit qu'il y avoit trois choses dont il se repentoit ordinairement, quand il les avoit faites, *d'avoir passé un jour entier sans rien apprendre, d'avoir été par eau lorsqu'il pouvoit voyager par terre, et d'avoir confié son secret à sa femme.*

Nous avouons cependant volontiers qu'il y a des femmes très-discrètes, et ceux qui ont fait aux femmes l'injustice de croire qu'elles étoient incapables de garder un secret, ignoroient sans doute ce beau trait de l'Histoire ancienne. Plusieurs Athéniens avoient formé le complot de délivrer leur ville du joug d'*Hippias*. Une femme, nommée *Lionne*, étoit du secret. Le tyran en est instruit : il la livre aux tortures pour connoître les conjurés. Cette femme supporte les tourmens les plus cruels : mais voyant que sa constance l'abandonne, elle se coupe elle-même la langue, de peur que son secret ne lui échappe. Le tyran ayant été chassé, les Athéniens, pleins d'admiration et de reconnoissance pour cette femme,

érigèrent en son honneur une statue de lionne sans langue.

Nous pourrions rapporter encore d'autres exemples de la discrétion des femmes. Mais qui doute que sur le secret il n'y en ait qui soient beaucoup plus prudentes que bien des hommes ? et parmi ceux-ci n'en a-t-on pas vu qui, même avec beaucoup d'esprit, étoient d'une indiscrétion surprenante ? Tels furent en particulier les fameux *Arnauld* et *Nicole*. Madame *de Longueville*, étonnée des réponses indiscrètes qui leur échappoient souvent, disoit qu'elle aimeroit mieux confier son secret à un libertin.

Nicole, dans la société, ressembloit beaucoup à *la Fontaine*, non-seulement pour la timidité et l'insouciance, mais aussi pour la naïveté et la distraction : le trait suivant en est une preuve qui étonne et qui annonce un degré de simplicité bien étrange dans un homme aussi éclairé. Une Demoiselle le consultoit sur un cas de conscience, relatif à des aveux qu'elle lui avoit faits, par la confiance qu'inspiroit à cette Demoiselle ou le caractère de *Nicole* ou sa grande réputation. Le Père *Fouquet* de l'Oratoire, un des fils du fameux Surintendant des finances, survient dans ce moment. *Voici, Mademoiselle*, s'écrie Nicole, *quelqu'un qui lèvera vos doutes.* En même temps il raconte au Père

Fouquet tout ce qu'il y avoit de plus secret dans l'histoire de cette Demoiselle, dont la rougeur, qui pendant ce récit croissoit à chaque instant, témoignoit la confusion et l'embarras. Mais, ou il ne s'en apperçut point, ou il l'attribua bonnement à pudeur et à modestie, et il continua de tout dire. Quand on lui fit des reproches de son indiscrétion : *C'est mon Confesseur*, répondit-il naïvement, *je ne lui cache rien.*

On rapporte aussi d'*Arnauld* une anecdote assez plaisante, et qui prouve bien ce que dit *la Bruyère*, que souvent on se propose fermement de taire une certaine chose, et ensuite, ou par passion, ou par une intempérance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'est la première qui échappe.

M. *Arnauld*, obligé de se cacher pour le sujet que tout le monde sait, trouva une retraite à l'hôtel de Longueville, à condition qu'il n'y paroîtroit qu'en habit séculier, avec une grande perruque, et l'épée au côté. Il y fut attaqué de la fièvre. Madame *de Longueville* ayant fait venir le Médecin *Brayer*, lui recommanda d'avoir soin d'un Gentilhomme qu'elle protégeoit particulièrement, et à qui elle avoit donné depuis peu une chambre dans son hôtel. *Brayer* monte chez le malade qui, après l'a-

voir entretenu de sa fièvre, lui demande des nouvelles. On parle, dit *Brayer*, d'un livre nouveau de Port-Royal, qu'on attribue à M. *Arnauld* ou à M. *de Saci* : mais je ne le crois pas de ce dernier, il n'écrit pas si bien. A ce mot, M. *Arnauld* oubliant son habit gris et sa perruque, lui répond vivement : *Que voulez-vous dire? mon neveu écrit mieux que moi. Brayer* envisage son malade, se met à rire, descend chez Mad. *de Longueville*, et lui dit : La maladie de votre Gentilhomme n'est pas considérable : je vous conseille cependant de faire en sorte qu'il ne voie personne : il ne faut pas le laisser parler. Le même Docteur, craignant d'être recherché de nouveau chez Mad. *de Longueville*, s'étoit logé dans un taudis ignoré; il y tomba aussi malade : ses amis lui envoyèrent un Médecin. *Arnauld*, curieux de nouvelles, lui demanda ce qu'on disoit dans Paris. Rien d'intéressant, répondit le Médecin, sinon que M. *Arnauld* est arrêté. *Oh! pour cette nouvelle*, répliqua ce dernier, *elle est un peu difficile à croire : car c'est moi qui suis Arnauld.*

Ayez la force de garder vos secrets; mais n'ayez pas la petitesse de faire un secret de ce qui n'en est pas un, ou de ce qui ne mérite pas de l'être. Tel est celui qu'on

fait quelquefois de son âge, à ceux même qui le savent ou qui peuvent facilement le savoir. Une Demoiselle se plaignoit d'approcher de trente ans, quoiqu'elle en eût davantage. *Consolez-vous, Mademoiselle*, lui dit quelqu'un, *vous vous en éloignez tous les jours*. Une Dame Romaine qui faisoit la jeune quoiqu'elle eût près de cinquante ans, disoit qu'elle n'en avoit que trente. *Il y a vingt ans que je le sais*, lui dit *Cicéron*.

Ce ne sont pas seulement les personnes du sexe qui aiment à dérober la connoissance de leur âge, c'est encore le foible de bien des vieillards. C'étoit celui du Maréchal *de Bassompierre*, l'un des hommes les plus brillans et les plus aimables du règne de *Louis XIII*. Il avoit été mis à la Bastille, pour son attachement à des personnes qui avoient déplu au Cardinal *de Richelieu*. Il n'eut sa liberté qu'au bout de douze ans, après la mort du Ministre, qui ne pardonnoit jamais à ceux qui l'avoient offensé. Lorsqu'il reparut à la Cour, *Louis XIII* lui demanda son âge. *Bassompierre* lui répondit qu'il n'avoit que cinquante ans. Le Prince ayant appris qu'il en avoit soixante, lui reprocha qu'il n'avoit pas dit vrai. Mais ce Seigneur se tira d'affaire avec esprit. *Sire*, répondit-il, *je ne comptois pas dix années*

que j'ai passées à la Bastille, parce qu'elles n'ont point été employées à votre service.

Pourquoi rougir d'être vieux ? n'est-ce pas l'âge de la sagesse, le temps de la prudence et le règne de la raison ? N'est-ce pas l'ordre des choses que la vieillesse succède à la jeunesse ? et n'est-ce pas même un bonheur que tous desirent et que peu obtiennent ? C'est donc une espèce de folie de vouloir cacher son âge, sur-tout quand on peut le lire sur le front, gravé, pour ainsi dire, par les mains de la Nature. Le sieur *d'Arci* venoit souvent faire sa cour à *Louis XIV*, qui prenoit plaisir à l'interroger. Ce bon vieillard parloit au Roi très-familièrement, quoique personne n'eût un pareil privilége. J'ai, lui disoit-il, plus de gloire que vous, car j'ai servi sous votre grand-père, sous votre père et sous vous. Il retranchoit les expressions de *Sire* et de *Majesté*, comme des ornemens qui embarrassoient son discours. Le Roi lui demanda son régime de vie. Je mange, lui répondit-il, quand j'ai faim, et je bois quand j'ai soif. J'ai mon garde-manger à côté de mon lit : si je me sens de l'appétit la nuit, je fais du feu avec un fusil, je mange ensuite, et puis je me rendors. Je me promène dans votre parc deux fois par jour. Mais quel âge

avez-vous, ajouta le Roi? *C'est ce qui vous reste à savoir*, dit *d'Arci ;* et il ne voulut jamais satisfaire sur ce point la curiosité du Monarque, comme s'il eût cru, en cachant son âge, pouvoir en faire aussi un mystère à la mort. Il mourut, dit-on, à 123 ans, et jouit toute sa vie d'une grande santé.

XXI.

Ne vous informez pas des affaires des autres.

Le sage écoute tout, s'explique en peu de mots ;
Il interroge et répond à propos.
Rarement il ouvre la bouche
Devant un plus sage que lui.
Il n'est point curieux des affaires d'autrui,
Et ce qu'il doit savoir, est tout ce qui le touche.

Les affaires d'autrui ne sont pas les nôtres ; et l'homme sage doit se renfermer dans ce qui le concerne. Une trop grande curiosité est une très-grande impolitesse, et souvent la marque de beaucoup d'imprudence. On dit que c'est le défaut des femmes, mais c'est celui de tous les désœuvrés : les gens oisifs sont ordinairement les plus curieux. Ceux qui ont des affaires ne s'inquiètent guère de celles des autres. Les moins occupés sont toujours ceux qui s'occupent le plus de ce qui ne les regarde point.

Ne soyez pas de ces questionneurs perpétuels, qui veulent tout savoir ; ni de ces

furets de maisons, qui cherchent à découvrir tout ce qui se passe dans l'intérieur des familles. On n'aime à le savoir que pour le divulguer, ou pour en faire un mauvais usage : l'un et l'autre sont indignes d'un honnête homme.

Il y a par-tout de ces gens oisifs, malins, ou frivoles, qui se font honneur de tout savoir et de tout dire. Leur adresse est de pénétrer dans les secrets de toutes les familles, et leur occupation est d'en publier à tout le monde la honte et les malheurs. On les écoute avec plaisir et on les déteste.

Ne faites jamais aucune question imprudente ou qui pourroit déplaire : la curiosité déplacée est souvent bien payée. Un jeune homme demandoit à une femme déjà sur le retour, quel âge elle avoit. *Je ne vous le dirai pas précisément*, répondit-elle, *mais soyez assuré qu'un âne est plus âgé à vingt ans qu'une femme à soixante.*

Ne vous mêlez pas non plus trop facilement des affaires des autres, à moins que la charité ou votre devoir ne vous y oblige. Il est rare qu'on n'en ait du désagrément. Mais le précepte de ne se mêler que de ses affaires, est presque toujours aussi mal suivi, qu'il est sage et nécessaire à la tranquillité de la vie. On se repent souvent d'y

avoir manqué. C'est ce qui est arrivé à *Sarasin*, auteur de plusieurs pièces de poésies très-ingénieuses (*). Le Cardinal *Mazarin* lui avoit promis vingt mille écus comptant, s'il pouvoit engager le Prince *de Conti*, dont il étoit Secrétaire, à épouser *Marie Martinozi*, nièce de ce Ministre. Il eut le malheur de réussir, et de perdre le prix de la vente de son maître. Le Cardinal se moqua de lui, et le Prince *de Conti* le chassa de sa maison. *Sarasin* en mourut de regret et de douleur.

(*) On peut voir son éloge dans le *Dict. des Trois Siècles*, où son nom est vengé de l'oubli injuste dans lequel il paroît tombé aujourd'hui. On y loue son *Histoire du Siége de Dunkerque*, et celle *de la Conjuration de Walstein*, toutes deux écrites avec une noblesse et une simplicité, qui sont des modèles du genre historique. C'est dommage que la dernière soit restée imparfaite. On y rend la même justice à sa poésie, qui est encore plus estimable que sa prose. *Pélisson* a dit de *Sarasin* :

Pour écrire en style divers,
Ce rare esprit surpassa tous les autres.
Je n'en dis plus rien, car ses vers
Lui font plus d'honneur que les nôtres.



Sans air mystérieux dissimulez les vôtres.

LE sage *Pittacus* (*) disoit : Ne divulguez pas vos desseins, afin que, s'ils sont renversés, vous ne soyez pas exposé à la risée. La plupart des hommes ne jugent que par l'événement : l'envie et la malignité se moquent de ce que le succès n'a pas justifié. En cachant vos affaires, vous les dérobez à la censure et à la raillerie. Si l'on veut réussir dans les choses d'intérêt ou de politique, il faut toujours cacher ses desseins, les dissimuler souvent et les déguiser quelquefois (**).

Celui qui parle de ses affaires à tout le monde, les verra souvent échouer. Les obstacles naîtront de toutes parts, et des personnes même de qui on se défioit le moins. Un dessein connu ne vaut guère

---

(*) Il fut un de ces premiers Sages ou Philosophes, compris sous le nom des Sept Sages de la Grèce, de qui on a conservé plusieurs belles maximes. Outre celle qu'on rapporte ici de *Pittacus*, il disoit encore, qu'*il ne faut jamais médire ni d'un ami parce qu'il est ami, ni d'un ennemi parce qu'il est ennemi.*

(**) On *cache* par un profond secret, on *dissimule* par une conduite réservée, on déguise par des apparences contraires. *Synonymes François.*

mieux qu'un dessein manqué. Le grand secret pour réussir dans ses affaires et dans ses entreprises, est de les tenir secrètes. C'est là aussi ce qui fait presque toute la magie de la politique. Le plus habile est celui qui est le plus dissimulé sans le paroître, qui parle beaucoup sans rien dire, et sans rien laisser soupçonner de ce qui ne doit pas être connu.

Il ne faut pourtant pas, comme nous l'avons dit ailleurs, abuser de la dissimulation, qui dégénère souvent en une mauvaise finesse, ou en une fausseté condamnable, dont elle n'est séparée que par un intervalle assez étroit. La véritable finesse n'est autre chose qu'une prudence bien réglée, qui fait qu'on est sincère sans être simple, et pénétrant sans être trompeur. La dissimulation ne doit aller que jusqu'au silence : il n'est pas permis d'y joindre le mensonge et la duplicité, comme ce Prince dont la maxime étoit : *Qui ne sait pas dissimuler, ne sait pas régner.* Maxime odieuse de la manière qu'il l'entendoit et qu'il la pratiqua durant tout son règne, qui ne fut qu'une suite de finesses, d'intrigues et de traits de mauvaise foi : monstres qui naissent de la méfiance, et de la dissimulation portée à l'excès. Lorsque la nécessité des circonstances et la nature des affaires en-

gagent à dissimuler ou à déguiser, c'est politique : mais lorsque le goût du manége et la duplicité de l'esprit y déterminent, c'est fourberie.

Soyez réservé, mais ne le soyez pas trop, ni sur toutes choses. Une réserve outrée et qui fait mystère de tout, est ridicule, et blesse ceux avec qui l'on vit. C'est la marque d'un petit esprit qui veut jouer l'important (*).

Il nous reste à vous donner encore un conseil bien utile. Ne confiez point, sans une grande nécessité, des secrets de conséquence à des domestiques, sur-tout du sexe, qui aisés à séduire, peu capables de se taire, faciles à se mécontenter, découvrent toujours tôt ou tard ce qu'on a intérêt de cacher.

(*) *St. Louis* ne trouvoit pas bon qu'étant en compagnie on parlât en secret et en conseil, et particulièrement à table, afin que l'on ne donnât soupçon que l'on parlât des autres à mal. Celui, disoit-il, qui est à table en bonne compagnie, qui a à dire quelque chose joyeuse et plaisante, le doit dire de sorte que tout le monde l'entende : si c'est chose d'importance, on la doit taire sans en parler. *St. François de Sales.*

XXII.

N'ayez point de fierté (*).

LORSQUE l'on considère avec les yeux de la raison ce qui a coutume d'inspirer de la fierté aux hommes, peut-on s'empêcher de rire ou d'avoir pitié de leur folie? Car quel juste sujet d'orgueil pourroient-ils trouver en eux? Seroit-ce la distinction de la naissance, l'éclat des dignités, les faveurs de la fortune dont ils jouissent? mais toutes ces choses étrangères à l'homme, n'étant rien moins que l'homme même, ne peuvent le rendre plus estimable.

L'illustration des aïeux, la faveur des Grands, celle même de la multitude, sont

(*) *Fierté* se dit également en bien et en mal: pris, comme ici, en mauvaise part, ce mot dénote, ainsi que *dédain*, un sentiment qui nous empêche de nous familiariser, et qui nous éloigne des personnes que nous croyons au-dessous de nous, soit par la naissance, soit par les biens ou les talens; avec cette différence que la fierté est fondée sur l'estime qu'on a de soi-même, et le dédain sur le peu de cas qu'on fait des autres: ce qui rend celui-ci plus odieux et plus insupportable. *Girard*.

des avantages d'opinion. La magnificence, dont se repaît la vanité de tant d'hommes, n'est que le fruit des richesses, et un avantage purement extérieur, qu'on ne sauroit sans extravagance considérer comme inhérent à la personne qui le possède. Les graces extérieures, la beauté de la figure, celle même de l'esprit, sont des dons de la nature, qu'on n'a pu ni mériter ni se donner. Les titres et les honneurs, dans lesquels ont voit qu'un homme place sa vanité, le dégradent au lieu de l'élever : on sent qu'il n'étoit pas né pour en jouir. Le sage ne cherchant d'autre gloire que celle qui est attachée à la solide vertu et au vrai mérite, ne daigne pas même fixer ses regards sur ces distinctions frivoles.

Et d'abord, n'y a-t-il pas en effet bien de la petitesse à s'enorgueillir de la noblesse de son origine, puisqu'elle n'est ni le fruit de ses travaux, ni la récompense de son mérite ? Quand on louoit sur ses ancêtres *Alphonse*, Roi d'Aragon : *Je compte pour rien*, répondoit-il, *ce que vous estimez si fort en moi ; c'est la grandeur de mes ancêtres que vous louez, et non la mienne. La vraie noblesse n'est pas un bien de succession, c'est le fruit et la récompense de la vertu.*

Quoi qu'en dise une philosophie superbe, qui se plaît à renverser toutes les distinc-

tions

tions pour se singulariser ; quoi qu'en pense une obscurité jalouse, qui, pour se consoler ou se venger, méprise ce que lui a refusé la fortune ; il y a sans doute de l'avantage à avoir de la naissance. C'est une prérogative illustre, à laquelle le consentement des Nations a de tout temps attaché des distinctions d'honneur et d'hommage. On trouve aussi dans la noblesse plus de sentimens et de grandeur d'ame, que dans les autres conditions : les exemples domestiques élèvent l'ame, et l'enflamment d'émulation. Mais plus la naissance est distinguée, plus elle impose de grandes charges : elle augmente l'obligation d'avoir du mérite. La noblesse donnée aux pères parce qu'ils étoient vertueux, a été laissée aux enfans afin qu'ils le devinssent. Si l'équité demande que l'héritier des héros le soit de leurs distinctions et de leurs dignités, n'a-t-on pas droit d'exiger aussi qu'il fasse revivre leurs grandes qualités et leurs vertus ? La gloire finit où cesse le mérite.

Heureux celui qui est honoré d'un beau nom, s'il sait bien le porter ! mais celui qui le prostitue est à plaindre ; la gloire de ses ancêtres le couvre de honte : c'est une lumière qui fait paroître davantage ses défauts. Plus on a de respect pour son

nom, plus on a de mépris pour sa personne.

Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.

J'oublierai votre noblesse, si vous ne m'en faites souvenir par vos grandes qualités. Je respecterai dans vous celles de vos aïeux que vous me retracerez, et j'en composerai comme une couronne de gloire, que je placerai sur votre tête. Mais si vous ne me les rappelez que par votre orgueil, si vous ne m'en faites ressouvenir que par le contraste de leurs vertus et de vos vices,

En vain tout fier d'un sang que vous déshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms révérés,
En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères;
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères.
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

DESPRÉAUX.

Combien de nobles portent sur leur front l'orgueil de leur origine, qui devroient cent fois en rougir! Quelle honte de voir un gentilhomme sans probité ou sans hon-

neur, qui insulte tout le monde, est le tyran de ses vassaux, usurpe le bien d'autrui, manque de parole, s'abandonne à la crapule ou à la débauche, est parasite effronté, ou vil complice des passions des riches ! De tels gentilshommes ont raison de crier à tout le monde qu'ils le sont. Eh ! sans cela qui auroit pu le soupçonner ? Mais moi j'élève la voix à mon tour, et je leur crie : Changez de mœurs ou changez de nom ; un magnifique piédestal n'est pas fait pour une figure difforme. Un Marquis d'un très-petit mérite, ayant un démêlé avec un honnête homme qui venoit d'être anobli : C'est bien à vous, lui dit-il, à me disputer quelque chose, vous qui commencez votre maison. *Il est vrai*, reprit l'autre, *je la commence, mais vous finissez la vôtre.*

Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux ; et si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose. Si vous n'êtes pas noble, méritez de l'être. Soyez honnête homme, généreux, ami du vrai, inviolable dans vos paroles, maître de vos passions : on ne regardera point, pour vous donner son estime, si vous êtes gentilhomme.

Une seule vertu vaut un siècle d'aïeux.

Ou comme a fort bien dit un autre Poëte célèbre :

> Les mortels sont égaux : ce n'est point la naissance,
> C'est la seule vertu qui fait leur différence.
>
> *Voltaire.*

L'illustre *Fléchier* étoit issu d'une famille qui avoit été noble, mais que la pauvreté avoit rendue roturière, et son père faisoit des chandelles. Un Évêque gentilhomme, étonné qu'on eût fait un roturier Évêque, lui en témoignoit assez impertinemment sa surprise, en lui rappelant la profession de son père. *Avec cette façon de penser*, répondit Fléchier, *je crains bien que, si vous étiez né comme moi, vous n'eussiez fait toute votre vie des chandelles.*

La plus grande gloire, en effet, la plus belle distinction, c'est de ne devoir son élévation qu'à soi-même. Mais quoique le mérite parvenu soit toujours modeste, la vraie modestie qui comme la vraie bravoure n'outrage personne, sait noblement repousser l'outrage avec une fierté imposante, qui se connoît et qui sait se rendre justice.

Le président *Jeannin*, fils d'un bourgeois d'Autun, s'étoit, par son mérite, élevé bien au-dessus de ce que l'obscurité de sa naissance pouvoit lui faire espérer. Il étoit

devenu premier Président du Parlement de Bourgogne, et ensuite Ministre d'état sous *Henri IV*, dont il eut la gloire de partager avec *Sully* toute la confiance. Ce Prince l'ayant envoyé en Espagne pour son Ambassadeur, les fiers Espagnols qui connoissoient l'extraction de ce grand homme, se plaignoient à leur Roi que les François avoient tant de mépris pour eux, qu'ils envoyoient un Ambassadeur qui n'étoit pas seulement gentilhomme. A sa première audience, le Roi lui demanda : Êtes-vous gentilhomme ? *Oui*, répondit *Jeannin*, *si Adam l'étoit.* De qui êtes-vous fils, continua le Roi ? *De mes vertus*, répliqua le Président. Ces paroles, pleines de noblesse et de vérité, frappèrent le cœur du Roi, qui l'honora d'un accueil favorable, et l'écouta. Il acquit dans la suite l'estime parfaite du Monarque et la vénération des Grands. Il traita avec succès à cette Cour, où il fut très-regretté.

Le mérite et la vertu sont donc la vraie et la plus estimable noblesse. Elle ne vient pas, comme le pense le vulgaire ignorant, de grandes richesses ou d'un sang illustre. Car il arrive souvent que la fortune est le prix de l'usure, du vol ou de la fraude, et que de grands Seigneurs ont donné la naissance à des hommes dignes de mépris.

Quoi ! race misérable, s'écrie un Poëte justement indigné (*), vous vantez la vertu de vos pères, vous louez votre illustre origine, tandis que vous-mêmes vous feriez rougir ces illustres morts, s'ils étoient capables de sentiment ! On se contente de raconter les actions de ses pères : on montre les monumens glorieux de ses ancêtres et les trophées élevés par ses bisaïeux, tandis que soi-même on est livré à des crimes innombrables, ou qu'on est lâche et sans vertu ; et l'on ose se croire noble, parce qu'on doit le jour à un sang illustre ! De quel droit vous appropriez-vous les dépouilles d'autrui ; et pourquoi la gloire acquise par vos pères seroit-elle la vôtre ; tandis que vous leur faites déshonneur, et que dégénérant de leurs vertus, vous êtes un infame ? O troupe de fourbes audacieux ! ô vil troupeau ! Les grands noms vous flattent, la réputation et la gloire vous plaisent. Pourquoi le mérite personnel et la vertu n'ont-ils pas sur vos cœurs le même ascendant, puisque c'est par eux que vous pouvez être nobles à juste titre ? Pourquoi se glorifier d'être issu de parens nobles ? Que peut-on en inférer à votre avantage, si vous n'êtes rien par vous-mêmes, et si

(*) *Marcel Palingène.*

vous souillez une illustre famille, si vous en êtes la honte et le déshonneur ?

La noblesse, croyez-moi, ne se laisse point par testament : la vertu dont elle est le prix, n'est pas héréditaire comme un château ou une terre. C'est une décoration que les talens et les services avoient méritée à vos ancêtres. Remontez jusqu'à l'origine de votre race ; vous y trouverez des artisans, des laboureurs ; et vous en verrez un qui, né du plus bas lieu, a tracé, le premier, à vos descendans le chemin glorieux de la noblesse ; et comme elle s'est accrue petit à petit et par degrés, elle a diminué de même. Car rien n'est durable sous le soleil. Une grande maison s'élève, tombe, se détruit presque, est ensuite relevée et retombe enfin. Aucune chose ne reste long-temps dans son premier état. Tout dépérit ou dégénère : c'est la loi de la Nature. Un gentilhomme se vantoit à un paysan de l'ancienneté de sa race : *Tant pis, Monsieur*, lui dit le manant, *plus une graine est vieille, plus elle s'abâtardit.*

Rien ne prouve mieux qu'on est d'une race illustre que de l'être soi-même. Il est bien plus honorable de laisser de beaux exemples à ses descendans, que d'en recevoir de ses ancêtres et de les imiter si mal, comme il n'arrive que trop souvent :

car il est rare que le mérite des grands hommes passe à leurs enfans, et que leurs successeurs soutiennent dignement toute la gloire dont ils ont hérité.

Pensez à votre naissance, j'y consens; mais que ce ne soit que pour vous engager à ne rien faire qui vous dégrade et qui soit au-dessous de vous. *Marie-Thérèse d'Autriche*, qui épousa *Louis XIV*, fit une réponse qui peut donner une idée des mœurs de cette Princesse et de la hauteur de ses sentimens. Comme elle se disposoit à faire une confession générale de toute sa vie, une religieuse Carmélite qui l'aidoit à faire l'examen de sa conscience, lui demandoit si en Espagne, dans sa jeunesse et avant d'être mariée, elle n'avoit pas desiré de plaire à quelques-uns des jeunes Seigneurs de la cour du Roi son père. *Oh! non, ma Mère*, répondit-elle, *il n'y avoit point de Rois.*

Souvenez-vous de vos aïeux, puisqu'ils vous imposent des devoirs, et qu'ils sont pour vous des exemples : mais gardez-vous de croire que la Nature vous ait transmis leur gloire et leurs titres, comme un héritage dont vous n'ayez plus qu'à jouir; gardez-vous de cet orgueil jaloux et impatient, qui, sur la foi d'un nom, prétend que tout lui cède, et s'indigne des préférences

que le mérite obtient sur lui. *Holbein*, célèbre Peintre Suisse, étant passé en Angleterre, y devint par ses talens le peintre de *Henri VIII.* S'étant un jour enfermé dans son cabinet pour peindre une Dame qui ne vouloit pas être connue, un des plus grands Seigneurs Anglois vint le voir et insista pour entrer. Le Peintre s'excusa d'abord poliment de le recevoir : mais le Lord qui pensoit qu'on devoit tout à son rang, ayant voulu forcer la porte, *Holbein*, vif et très-peu endurant, le précipite du haut en bas de l'escalier, se sauve par une fenêtre, court se jeter aux pieds du Roi à qui il raconte son aventure, et lui demande sa grace. Le Seigneur outragé vint un moment après porter ses plaintes au Monarque, et lui demander justice. *Henri* l'écoute et cherche à calmer son ressentiment. Mais celui-ci parle plus haut encore, et s'oublie au point que le Roi peu accoutumé à se voir manquer de respect, lui dit : *Milord, je vous défends sur votre vie d'attenter à celle de mon Peintre. La différence que je trouve entre vous deux est si grande, que de sept paysans je puis dans le moment faire sept Comtes tels que vous ; mais de sept Comtes tels que vous, je ne pourrai jamais en faire un* Holbein.

La noblesse excite l'émulation dans les grandes ames, et l'orgueil dans les petites. Un homme d'honneur cherche à se rendre digne de sa naissance, et n'en parle jamais: un sot croit qu'elle lui tient lieu de tout mérite, et il en parle toujours. La noblesse orne et embellit le mérite, quand elle se trouve jointe à la modestie et qu'on paroît l'oublier: mais elle dépare et gâte celui qu'on a, lorsqu'on s'en souvient trop. Un très-galant homme avoit l'unique défaut d'être entêté de sa naissance. Un homme d'esprit dit en parlant de lui: *C'est dommage qu'il soit gentilhomme.*

Il y en a qui sont tellement infatués de leur noblesse, que cette orgueilleuse idée ne les quitte jamais, non pas même lorsqu'ils devroient le moins s'en souvenir. Un abbé de distinction, disant la Messe, entendit causer quelques personnes près de l'autel où il célébroit. Il en fut si choqué, qu'en se tournant au *Dominus vobiscum*, il leur dit: *En vérité, Messieurs, cela est honteux de causer comme vous faites; quand ce seroit un laquais qui diroit la Messe, vous ne ne vous comporteriez pas autrement.*

J'ai connu une Demoiselle de beaucoup d'esprit, mais fort prévenue de l'ancienneté de sa noblesse, qu'elle faisoit descendre de *St. Hubert*; elle me demanda un

jour très-sérieusement si les nobles n'occuperoient pas dans le Ciel une place distinguée et séparée du peuple. *N'en doutez pas*, lui répondis-je, *s'ils l'ont méritée par leurs vertus.*

Un premier Président témoigna dans une cérémonie de Religion, des sentimens bien plus humbles et plus chrétiens. Le bourreau étoit à la sainte Table pour communier. Le premier Président vint s'y mettre aussi. Le bourreau surpris et confus, voulut se retirer. *Restez*, lui dit ce Président en l'arrêtant par l'habit, *nous sommes ici tous égaux.*

Un des Gardes du corps de *Louis XII*, ayant eu une querelle avec un des premiers Seigneurs de la Cour, osa le défier à un combat particulier. Le Roi qui le sut, les fit venir tous deux devant lui, et demanda à cet Officier de quelle famille il étoit pour se comparer à un homme d'une des meilleures maisons de France. *Ma maison*, dit le Garde, *vaut bien la sienne, et Monsieur ne disconviendra pas apparemment que votre Majesté descend de Noé. Eh bien! Sire*, ajouta-t-il, *je descends d'un de ses enfans. Louis XII* rit de cette saillie, leur prit la main à tous les deux, et dit au Seigneur: Je vous défends d'en venir aux mains avec un homme

qui a l'honneur d'appartenir à la maison royale.

O vous qui vous enorgueillissez si ridiculement de la distinction de votre origine, ne savez-vous donc pas que tous les hommes, étant sortis de la même tige, sont tous frères, tous égaux à cet égard; et que celui qui a du mérite et des talens, est mille fois plus estimable que celui qui n'en a point ? C'est la noble et sublime leçon que l'Empereur *Joseph II* fit à quelques-uns de ces Grands d'Allemagne, qui ne connoissent rien au-dessus de leur naissance. Plusieurs Seigneurs de la Cour de Vienne se plaignirent à ce Prince de ne pouvoir jouir décemment et à leur aise des promenades publiques, parce qu'elles étoient occupées par une foule de petite noblesse et de peuple : ils supplièrent sa Majesté Impériale de faire fermer le *Prater*, et d'ordonner que l'entrée n'en fût permise qu'à des personnes de leur qualité. L'Empereur, surpris de cette demande, leur répondit : *Si je ne voulois voir que mes égaux, il faudroit que je m'enfermasse dans le caveau des Capucins, où reposent les cendres de mes ancêtres. J'aime les hommes sans distinction, et je préfère ceux qui ont de la vertu et des talens, à ceux dont tout le mérite est de compter des Princes parmi leurs aïeux.*

Le Maréchal *de la Meilleraie* fit une réponse moins polie et plus piquante à un Gentilhomme de Bretagne, qui, faisant sonner trop haut les droits de sa naissance, lui dit avec fierté : Si je ne suis pas Maréchal, je suis du bois dont on les fait. *Quand on en fera de bois*, répliqua le Maréchal, *vous pourrez y prétendre.* La *Meilleraie* avoit quelque droit de parler ainsi ; et quoiqu'il ne soit pas mis au nombre des grands généraux de son temps, il est certain qu'il ne dut pas moins sa dignité de Maréchal à sa bravoure et à ses exploits militaires qu'à la grande faveur du Cardinal *de Richelieu*, son parent. Il passoit pour l'homme de son temps qui entendoit le mieux les siéges. A la prise d'Hesdin, en 1639, *Louis XIII* lui donna le bâton de maréchal sur la brèche de cette place.

Rien peut-être n'est plus propre à rabaisser l'orgueil et la fierté de ceux qui se croient élevés au-dessus des autres par leur naissance, que de leur rappeler ce qu'ils deviendront un jour, et de les faire ressouvenir de cette commune et inévitable destinée qui doit les confondre avec le reste des hommes. On a fait à ce sujet une petite pièce de vers fort connue, mais si morale qu'elle mérite d'être rapportée ici.

Je songeois, cette nuit, que de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Mais que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité, je lui tins ce langage :
Retires-toi, coquin, va pourrir loin d'ici :
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin, ce me dit-il d'une arrogance extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même :
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien :
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien (*).

Diogène fit une réponse à peu près semblable et également philosophique, j'ai presque dit chrétienne, à un noble Athénien, qui, le voyant sur un cimetière, lui demanda ce qu'il y faisoit : *Je cherchois*, lui dit-il, *les os de votre père parmi ceux du peuple ; mais tout ici me paroît si confondu, que je ne saurois les distinguer.*

Cette vérité si importante et si oubliée, nous paroît exprimée bien noblement par

(*) *Patrix*, auteur de cette pièce qu'il fit peu de jours avant sa mort, étoit de Caen, et mourut à Paris en 1672, âgé de 88 ans, avec de grands sentimens de piété, après avoir supprimé le plus qu'il put les poésies galantes et licencieuses qu'il avoit faites dans sa jeunesse. L'épigramme qu'on vient de rapporter, quoique médiocre, mais qui contient une leçon assez forte et très-naïve sur la frivolité des distinctions et sur la sottise de l'orgueil, a sauvé son nom de l'oubli où il seroit resté avec toutes ses autres pièces, dont le mérite principal est la naïveté, mais qui n'ont jamais guère été lues et qu'on ne lit plus.

l'Auteur de l'oraison funèbre du Duc *de Berri*, petit-fils de *Louis XIV*, prononcée dans l'église de Saint-Denis, où sont les tombeaux de tant de Rois et de Princes. « Connoissez où se termine la gloire : ce temple superbe n'est, pour ainsi dire, pavé que de ses débris. On ne marche ici que sur des sceptres brisés, sur des couronnes flétries, sur des dieux de la terre humiliés, obscurcis, dénués de tout, et sans autre relief devant Dieu et devant les hommes, que celui des bonnes œuvres » (*).

Au lieu de porter leurs regards sur ce qu'ils seront un jour, combien de nobles, au contraire, et de nouveaux nobles surtout, les détournent même de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils sont ! Ils aiment à se persuader et à faire croire aux autres, que leur noblesse est plus ancienne et plus illustre qu'elle ne l'est en effet ; ou s'ils ne peuvent se dissimuler une roture encore toute fraîche, ils cherchent à relever leur

(*) L'Abbé *le Prévôt*, que nous avons fait suffisamment connoître dans le premier volume en rapportant son morceau ingénieux sur la politesse, tout-à-fait dans le goût de *Fléchier*, comme celui-ci est dans le ton de *Bossuet*. C'est peut-être le seul trait de génie, qui se trouve dans tout le recueil de ses oraisons funèbres.

nouveau nom par une affectation d'orgueil et de hauteur, qui ne fait que mieux ressouvenir de ce qu'ils ont été : ils mettent la fierté à la place des titres, et par-là même ils font voir qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils affectent d'être. On n'est pas si ébloui de son élévation, quand on est né pour être Grand. Les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes ames ; rien ne les enfle, parce que rien n'est plus haut qu'elles. Un grand mérite est l'élévation la plus sublime.

Toutes les distinctions ne sont qu'une écorce brillante, appliquée à notre être. Enlevez aux Grands tous les pompeux ornemens de la fortune, dépouillez-les de leur vaine parure, détachez d'eux tout ce qui n'est pas eux : vous connoîtrez alors leur grandeur ou leur petitesse réelle. Celui qui a besoin d'être exhaussé pour s'élever au-dessus des autres, montre sa bassesse. L'homme vain est ou un aveugle qui ne se voit ni se connoît, ou qui, forcé de se rendre justice, redoute que les autres l'approchent pour le voir et le connoître.

Louis Dauphin, dont nous aimons à louer les vertus et les belles qualités, n'étoit pas tel. Comme il avoit de son propre fonds tout ce qu'il falloit pour intéresser en sa faveur, il étoit ennemi de toute affecta-

tion dans la parure. La solidité de son esprit sembloit s'annoncer jusque dans la noble simplicité de ses habits, qui donna lieu un jour à une méprise aussi flatteuse et aussi honorable pour lui, que propre à détruire les impressions sinistres, que s'efforçoient de donner de sa personne et de ses talens ceux qui craignoient ses vertus.

Il revenoit du camp de Compiegne, en simple uniforme et accompagné seulement de quelques Officiers de son régiment, milord *d'Harcourt* vint se joindre à eux, pour leur faire des questions relatives à la disposition du camp. Le *Dauphin* qui en avoit tracé le plan, étoit plus en état qu'aucun de la compagnie de le satisfaire. Ce fut lui qui prit la parole. La conversation s'engagea et roula particulièrement sur l'art des campemens, sur les uniformes et les armes défensives. Le *Dauphin* avoit reconnu le Milord, qu'il avoit vu une fois: mais celui-ci croyoit avoir affaire à un simple Officier; et pendant trois quarts d'heure que dura la conversation, il se conduisit à son égard avec toute la familiarité qu'on se permet entre égaux. Il lui tira même fort librement son casque des mains pour le considérer. Quand le *Dauphin* se retira, *Voilà*, dit le Milord à un Seigneur

de la Cour qui étoit là, *un jeune Officier qui me paroît singulièrement instruit pour son âge, comment l'appelez-vous ?* Ce Seigneur qui vouloit jouir plus long-temps du plaisir de sa méprise, lui dit que c'étoit le colonel du régiment Dauphin. L'Anglois insista et dit qu'il voudroit bien savoir son nom, qu'il retiendroit, parce qu'il n'avoit jamais rencontré de François plus aimable. Alors ce Seigneur lui dit qu'il se nommoit *Bourbon*, mais qu'ordinairement on l'appeloit monsieur le *Dauphin.* Le Milord étonné se reprocha beaucoup la liberté qu'il avoit prise avec lui, et sentit augmenter son respect et son admiration pour un Prince, dont il avoit conçu la plus haute estime, lorsqu'il ne le considéroit que comme un particulier.

La véritable grandeur est ordinairement affable, douce, populaire. Celle, au contraire, qui n'est que d'emprunt, est farouche, inaccessible, délicate sur ses privi-léges, aigre, brusque et dédaigneuse : faut-il être surpris qu'elle excite si souvent l'envie et les murmures ? On l'honore en apparence, mais dans le fond on la hait : on lui rend certains hommages, parce qu'on la craint ; mais ce ne sont que des hommages forcés, et l'on sait bien en son

absence s'en dédommager par les satires quelquefois les plus méprisantes.

Un grand Seigneur étant allé voir un Cardinal d'un fort petit génie, n'en fut reconduit que jusqu'à la porte de son cabinet. Piqué de ce cérémonial abrégé, il arrêta dans la cour un officier de ce Cardinal, pour lui demander ce que c'étoit qu'il voyoit au-dessus de l'entrée du palais. Ce sont, lui dit l'officier, les armoiries de son Éminence. *Mais*, reprit-il, *qu'est-ce que je vois au-dessus de l'écusson?* C'est le chapeau, la marque de la dignité de Cardinal, reprit le domestique. Comme le chapeau paroissoit trop grand : *Avant de donner ce chapeau*, ajouta le Seigneur, *on auroit dû prendre la mesure de la tête.*

Peu de gens savent vivre avec leurs inférieurs. La grande opinion que nous avons de nous-mêmes, nous fait regarder ce qui est au-dessous de nous comme une espèce à part, plus digne de nos mépris que de notre considération. La plupart s'entourent de leurs terres, de leurs équipages, de leurs laquais, de leurs aïeux. Enflés de tout cet attirail, et sous ce masque éblouissant, ils se croient sans peine des êtres bien différens du vulgaire. Ils prétendent nous inspirer le respect qu'ils s'inspirent à eux-mêmes. Ils s'habituent avec leurs valets à

humilier des hommes libres, et tout le monde est peuple à leurs yeux. Ce n'est pas du haut de leur rang, c'est du haut de leur orgueil qu'ils nous regardent et nous méprisent. Un Prince d'Italie étant sur un balcon avec un Ministre étranger qu'il cherchoit à humilier, lui dit : C'est de ce balcon qu'un de mes aïeux fit sauter un Ambassadeur. *Apparemment*, répondit sèchement le Ministre, *que les Ambassadeurs ne portoient point d'épée dans ce temps-là*. Répartie un peu vive, mais que le Prince s'étoit attirée, parce que voulant mortifier un seul homme, il avoit offensé tous les représentans de toutes les Couronnes. Ce même Prince qui prenoit le titre de Roi de deux souverainetés où il n'avoit pas un pouce de terre, voulant humilier une seconde fois le même Ministre, lui demanda où étoit le Marquisat dont il prenoit le titre. *Entre vos deux Royaumes, Monseigneur*, répliqua froidement l'Ambassadeur.

Un Grand, lorsqu'il est un grand homme, n'a recours ni à cette hauteur humiliante qui est le singe de la dignité, ni à ce faste imposant qui est le fantôme de la gloire. Aux yeux du peuple, aux yeux du sage, aux yeux de l'envie elle-même, il n'a qu'à se montrer tel qu'il est : le respect le dévance, la vénération l'environne. Il a beau

se dérober à nos hommages, nos hommages vont le chercher.

Si vous voulez que tout le monde vous aime et vous estime, ayez pour tous beaucoup d'honnêteté et de politesse. Si, au contraire, par des manières dures, fières et hautaines, vous vous rendez insupportable à ceux qui vous approchent; vos inférieurs vous haïront, vos supérieurs vous mépriseront, et tout le monde se moquera de vous. C'est ce qui arriva à M. *d'Aumont*, Évêque d'Avranches. Ce Prélat étoit plutôt né pour porter un casque que pour porter la mitre. On le nommoit, à cause de son orgueil, *Tarquin le Superbe*. Un de ses ennemis, car il ne pouvoit manquer d'en avoir, s'avisa, pour se moquer de lui, d'ajouter avant *d'Aumont* la syllabe *ro*, dans un mandement affiché aux portes de sa Cathédrale : ce qui faisoit un mot, dont la prononciation rendoit celui de *rodomont*, et le sobriquet lui en resta.

Les insultes et les outrages, dit le St-Esprit, *sont réservés pour les superbes*, *et la vengeance se tiendra en embuscade pour fondre sur eux comme le lion sur sa proie* (*). Le Très-Haut, qui hait encore plus que les hommes l'or-

(*) *Illusio, et improperium superborum, et vindicta sicut leo insidiabitur illis.* Eccl. 27.

gueil et la fierté, ne tardera pas à se joindre aux ennemis des superbes, pour les humilier et les détruire. *La maison la plus riche sera anéantie par l'orgueil, et le bien du superbe sera détruit jusqu'à la racine* (*).

Ainsi a-t-on vu l'orgueilleux *Aman*, élevé au faîte de la grandeur, en être précipité avec toute sa famille, parce qu'il n'avoit pu voir, sans méditer une vengeance éclatante, qu'on lui refusât des honneurs qui n'étoient dûs qu'à Dieu même.

La plupart des Grands, il est vrai, sont extrêmement jaloux des distinctions, mais ce n'est pas en cela qu'ils sont grands; et la délicatesse pointilleuse que témoigna dans une occasion le grand *Condé*, ne lui fait pas honneur. Un Évêque qui avoit une grande barbe, étoit avec son neveu à la table de ce Prince. En mangeant sa soupe, il en laissa tomber sur sa barbe. Son neveu l'en avertit, en disant: *Monseigneur, il y a du pain sur la barbe de votre Grandeur*. Le Prince choqué de ce qu'on donnoit ce titre à un autre en sa présence, reprit: *Dites sur la grandeur de votre barbe*.

La fierté, qui d'ordinaire est le vice des Grands, dit très-bien *Massillon*, ne devroit être que comme la triste ressource de la ro-

(*) Eccl. 21.

ture et de l'obscurité. Il paroitroit bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, et de tâcher de se mettre, par l'enflure secrète de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent et par le rang et par la naissance. Les Grands, au contraire, placés si haut par la Nature, ne sauroient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant; et s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains et accessibles.

S'il est beau aux petits de se souvenir de ce qu'ils doivent aux Grands, il est encore plus beau à ceux-ci d'oublier quelquefois ce que les petits leur doivent. Nous devons, il est vrai, honorer les Grands, parce qu'ils sont grands et que nous sommes petits, comme il y en a d'autres plus petits que nous qui nous honorent; et d'ailleurs le bon ordre a toujours imposé la subordination, la subordination suppose de la supériorité, et la supériorité demande du respect et de la considération. Mais cette distinction et cette préférence, nécessaires dans la société, ce respect extérieur qu'on accorde aux places ou à la naissance, ne doivent pas augmenter la vanité, comme ils n'augmentent pas le mérite. Devenu plus élevé, celui qui pense bien ne s'en croit ni

plus grand ni plus estimable qu'il n'étoit. Les respects et les hommages des autres hommes ne l'enorgueillissent point, parce qu'il sait que c'est à la place qu'ils s'adressent bien plus qu'à la personne.

Un Lord Anglois venoit d'être élevé à la place de Secrétaire d'état. Ayant été lui-même prendre sa patente dans le cabinet de Sa Majesté, une foule de Courtisans s'assembla autour de lui, et chacun s'empressoit d'être le premier à le féliciter. Ayant apperçu son fils au milieu d'eux, il l'appela et lui dit : Que ce spectacle ne vous abuse point, mon fils : je ne suis devenu ni plus grand ni meilleur que je n'étois. Ce n'est pas à moi qu'on rend ces honneurs, c'est à ma patente de Secrétaire d'état : elle les a reçus sous mon prédécesseur, elle les aura encore sous mon successeur : ils la suivent dans toutes les mains où elle passe ; et quand je ne l'aurai plus, vous verrez toute cette foule disparoître.

Il y a bien peu d'hommes placés au-dessus des autres par leur naissance, par leur rang ou par leur fortune, qui sachent penser d'eux-mêmes avec tant de sagesse, et se rendre une pareille justice. Au lieu de considérer tous ces avantages extérieurs comme entièrement étrangers à leur être, ils unissent en quelque sorte à leur propre

nature

nature, les qualités de grand, de noble, de riche, de maître, de seigneur et de prince: ils en grossissent leur idée, et ne se représentent jamais à leur esprit sans tous leurs titres, tout leur attirail et tout leur train. Ils s'accoutument, dès leur enfance, à se regarder comme une espèce séparée des autres hommes : leur imagination ne les mêle jamais dans la foule : ils sont toujours comtes ou ducs à leurs yeux, et jamais simplement hommes. Ne se croyant pas moins au-dessus des autres par leur esprit, qu'ils ne le sont par leur condition et par leur fortune, ils prétendent que leur sentiment doit toujours prévaloir sur celui des personnes qui sont au-dessous d'eux.

Louis XIV, ne pensoit pas ainsi. Le maréchal *de la Feuillade* ayant montré à *Boileau* quelques vers que celui-ci n'approuva pas : *Vous êtes bien délicat*, lui dit ce Seigneur, *de ne pas approuver une poésie que le Roi et madame la Dauphine ont trouvée excellente.* Je ne doute point, reprit *Boileau*, que le Roi ne soit très-habile à prendre des villes et à gagner des batailles : je doute encore aussi peu que madame la Dauphine ne soit une Princesse pleine d'esprit et de lumières. Mais, avec votre permission, monsieur le Maréchal, je crois me connoître en vers aussi bien qu'eux. Là-dessus le Maréchal

accourt chez le Roi, et lui dit d'un air vif et impétueux : Sire, n'admirez-vous pas l'insolence de *Boileau*, qui dit se connoître en vers mieux que votre Majesté ? *Oh ! pour cela*, répondit le Roi, *je suis fâché d'être obligé de vous dire que* Boileau *a raison.*

Les Grands, qui n'ont pas eu soin de corriger l'impression que l'éclat de leur naissance fait naturellement dans leur esprit, ne peuvent souffrir que des gens, qu'ils regardent avec mépris, prétendent avoir autant de jugement qu'eux. Corrompus par la flatterie, qui approuve toutes leurs actions et toutes leurs paroles ; séduits par la foiblesse des autres hommes, qui se soumettent aveuglément à toutes leurs opinions ; ils se persuadent sans peine que leur raison est aussi supérieure que leur rang ; et c'est ce qui leur donne tant d'impatience et d'humeur, dans les moindres contradictions. Ne devroient-ils pas, au contraire, faire attention qu'étant égaux au reste des hommes pour l'ame et pour le corps, ils peuvent également se tromper, et peut-être encore plus, parce qu'ils ont d'ordinaire plus de passions et de préjugés ? Mais cette réflexion si naturelle et si sensée, il est bien rare qu'ils la fassent, à moins qu'ils ne rencontrent quelquefois des hommes d'une trempe d'ame assez forte, pour oser à cet égard leur dire

la vérité. Un Grand, dans une dispute où il n'avoit pas l'avantage, ayant voulu rappeler à la personne qui disputoit avec lui, la distance que la naissance et le rang mettoient entr'eux : *Monsieur*, lui dit le particulier, *j'ai plus au-dessus de vous dans ce moment, que vous n'avez au-dessus de moi : car j'ai raison, et vous avez tort.* On raconte aussi que *Santeuil* disputant avec le Prince *de Condé* sur quelques ouvrages d'esprit : *Sais-tu bien, Santeuil*, lui dit le Prince *de Condé* un peu en colère, *que je suis Prince du Sang?* Oui, Monseigneur, répondit ce célèbre Poëte, je le sais bien ; mais pour moi, je suis prince du bon sens : ce qui est infiniment plus estimable.

Celui qui est vraiment grand, n'affecte point de le dire à tout le monde, et ne cherche pas à le paroître. Il aime bien plutôt à se dérober à lui-même et à se cacher aux autres ; et il n'en paroît que plus grand, lorsqu'on vient à le découvrir. *Philopémen*, le plus grand homme de guerre qui fût de son temps, et qui mérita par ses vertus d'être appelé le dernier des Grecs, avoit une physionomie assez basse et ignoble ; car la Nature avoit tout épuisé pour former son ame. Loin de chercher à déguiser par les ornemens l'irrégularité de ses traits, il étoit vêtu fort simplement et marchoit assez

souvent sans suite. Il arriva seul en cet état dans la maison d'un Citoyen qui l'avoit invité à prendre un repas chez lui. La maîtresse du logis, qui attendoit le Général des Achéens et qui ne le connoissoit pas, le prit pour un domestique, et le pria de l'aider à faire la cuisine. *Philopémen* quitta aussitôt son manteau, et se mit à fendre du bois. Le mari étant survenu à cet instant, s'écria, dans la surprise que lui causa un tel spectacle : Qu'est-ce donc, Seigneur *Philopémen!* et que faites-vous? *Je paye*, lui dit-il en riant, *les intérêts de ma mauvaise mine.* La femme, étonnée et confuse, lui fit mille excuses qu'il reçut avec bonté.

La physionomie peu avantageuse de M. *de Turenne*, et la simplicité de son extérieur, donnèrent aussi lieu à une méprise singulière. Un jour qu'il étoit venu au spectacle, il s'étoit placé sur le devant d'une première loge. Deux jeunes gens du prétendu bon ton, entrèrent un moment après dans cette même loge, et s'imaginant que la figure qu'ils y voyoient ne pouvoit que déparer le spectacle, lui proposèrent de leur céder le premier banc. *Turenne* ne jugeant pas à propos de pousser la complaisance aussi loin, resta tranquillement à sa place. L'un d'eux, pour se venger de ce refus, eut l'insolence de jeter sur le théâtre le cha-

peau et les gants que M. *de Turenne* avoit posés sur le bord de la loge. Un jeune homme de qualité, qui étoit sur le théâtre, les remit au Vicomte avec beaucoup de respect, en l'appelant par son nom. Nos étourdis, confus de leur sottise, voulurent se sauver; mais il les retint, et leur dit avec beaucoup de douceur : *Restez, restez; en nous arrangeant il y aura assez de place pour nous tous.*

Le plaisir de cacher leur rang et de se dérober, pour ainsi dire, à leur propre grandeur, fut souvent la noble passion des meilleurs Princes et des plus grands hommes, qui ne reçurent jamais des hommages plus vifs de l'enthousiasme du cœur, des éloges plus vrais et plus sincères que sous les dehors de la simplicité et de la modestie. Le moyen d'obtenir beaucoup, c'est d'exiger peu : on donne à la bonté ce qu'on refuse à la hauteur; et en prétendant au-delà de ce qui nous est dû, nous faisons qu'on nous conteste même quelquefois ce qu'on devroit nous rendre.

C'est donc bien mal entendre les intérêts de son amour propre, que de ne marcher jamais qu'environné de tout le faste de sa grandeur, et d'avoir toujours un air fier et superbe, qui obtient si rarement le respect qu'il commande. Un tel air ne sied bien que

dans certaines circonstances, où l'on doit, par une représentation imposante, soutenir la dignité de sa naissance ou de la place qu'on occupe. Mais d'ordinaire, c'est moins par devoir que par orgueil, qu'on est si jaloux des prérogatives de son rang, qu'on étudie avec tant de soin ce qui lui est dû, qu'on fait des parallèles continuels de soi et des autres, et qu'on mesure scrupuleusement le plus ou le moins qui se trouve dans les personnes qu'on aborde ou avec lesquelles on est en concurrence pour le pas. Les femmes là-dessus portent les prétentions encore plus loin que les hommes, parce qu'elles sont plus vaines. Elles s'en font un point capital, une affaire importante sur laquelle elles prennent feu. Elles cherchent à se faire plus considérer, et elles ne se font le plus souvent que mépriser davantage. Une de ces contestations ridicules donna lieu à un jugement bien sage de *Charles-Quint*. Deux Dames de la Cour ayant eu un vif démêlé au sujet de la préséance, la chose fut déférée au jugement de l'Empereur. *J'ordonne*, dit ce Prince, *que la plus folle des deux passe la première.*

Les grandes ames ne s'amusent point à toutes ces bagatelles de préséance, de rang, de salut. Elles se font des occupations plus nobles, et laissent ces minuties aux petits

esprits, qui n'ont rien de mieux à penser ni à faire. Elles savent que plus on est élevé, plus on doit faire oublier son rang; que les hommes refusent par orgueil ce que l'orgueil exige, et que ce n'est qu'en leur faisant du bien qu'il faut leur apprendre qu'on est au-dessus d'eux. Ce n'est pas qu'on ne puisse conserver et tenir son rang, sur-tout quand la conservation ou la perte de ses droits peut avoir de grandes suites. Mais dans tout autre cas, il faut savoir faire le sacrifice des honneurs que nous croyons nous être dûs, et ne pas apporter trop d'attention à nous les faire rendre. Il n'y a rien de plus beau que l'honneur, quand on le reçoit comme un présent; il n'y a rien aussi de plus honteux, quand on l'exige comme un droit. Les occasions où il est important de faire sentir la supériorité de naissance, de génie, de fortune, qu'on a sur les autres, sont rares: celles où il nous est utile d'être modestes, humains, accommodans, sont presque de tous les jours et de tous les momens.

Du caractère dont étoit M. *de Catinat*, on peut bien juger que personne jamais ne fut moins jaloux de ces distinctions, qui flattent tant la vanité des petites ames, parce qu'elles sont petites Le défaut de décoration, joint à une modestie qui ne savoit

se prévaloir de rien, lui attira quelques aventures, que l'Histoire n'a pas dédaigné de nous transmettre, parce qu'elles prouvent les sentimens modestes de ce grand homme, ainsi que la sottise humaine, et qu'elles peuvent servir à celle-ci de leçon. Un jour il se promenoit sur sa terre de Saint-Gratien, dans la vallée de Montmorenci, en réfléchissant selon sa coutume. Un jeune Bourgeois de Paris l'aborde; et le chapeau sur la tête, tandis que le Maréchal l'écoutoit le chapeau à la main, lui dit : *Bon homme, je ne sais à qui est cette terre; mais tu peux dire au Seigneur que je me suis donné la permission d'y chasser.* Les paysans qui étoient à portée de l'entendre, rioient aux éclats. Le chasseur leur demanda d'un ton arrogant de quoi ils rioient. *De l'insolence avec laquelle vous parlez à M. le maréchal* de Catinat : *s'il eût dit un mot ou fait un signe, nous vous aurions assommé.* Le jeune homme courut après le Maréchal, et s'excusa sur ce qu'il ne le connoissoit point. *Je ne vois pas*, lui dit Catinat, *qu'il faille connoître quelqu'un, pour lui ôter son chapeau.*

Il crut, dans une autre occasion, devoir répondre avec un peu plus de fermeté à un commis, auquel la fierté, trop ordinaire à ces sortes de gens, et inspirée par sa place, faisoit oublier ce qu'il devoit à cette

place même. Une affaire l'ayant conduit au bureau de la guerre, on le fit attendre long-temps dans l'antichambre. Il alloit se retirer, lorsqu'une personne le reconnut et avertit le commis. Celui-ci accourut en faisant beaucoup d'excuses sur ce qu'il n'avoit pas su que ce fût M. *de Catinat. Il ne s'agit pas de moi*, répondit le Maréchal, *mais d'un Officier des troupes du Roi. Le Roi* (c'est-à-dire le Peuple) *vous paye pour expédier les affaires et ne pas faire attendre.*

Rendu à lui-même, il rentra avec empressement dans la vie privée qui a tant de charmes pour la modestie. Il se retiroit souvent dans la terre de Saint-Gratien, dont l'habitation religieusement conservée par ses héritiers, retraçoit encore, il n'y a pas long-temps, les mœurs de cet homme simple et grand. Il s'y livroit en silence aux exercices de la bienfaisance et de la bonté. Plus de soixante ans après, les paysans de Saint-Gratien, qui l'avoient connu par eux-mêmes ou par les récits de leurs pères, n'en parloient encore qu'avec des larmes d'attendrissement et des transports de la reconnoissance. Ce n'étoit pas un Seigneur, disoient-ils, c'étoit notre camarade, notre ami, notre père. Ils l'avoient vu mille fois venir dans leurs chaumières s'informer de leurs affaires et pourvoir à leurs besoins :

ils montroient la place où il s'étoit assis : ils racontoient toutes les obligations qu'ils lui avoient, et ils pleuroient.

Si la fortune rendoit toujours ainsi bienfaisans et modestes, ceux à qui elle fait part de ses dons, on n'auroit pas à lui reprocher de donner souvent les vices contraires, et de les rendre durs, fiers et méprisans : car ce sont sur-tout les richesses qui inspirent le plus l'orgueil et la fierté. Cet éclat qui environne l'homme opulent, cette magnificence qu'il étale, ces honneurs qu'on lui rend, ces respects et ces espèces d'adorations qu'on lui prodigue, tout cela l'éblouit de telle sorte qu'il ne se connoît plus lui-même, et qu'il s'évanouit dans ses pensées. Il se fait un prétendu mérite de son abondance : il se persuade que tout lui est dû : il ne veut dépendre de personne, et veut que tout le monde dépende de lui : il se glorifie du grand nombre de ses amis, et il ne sait pas que ces ames basses, que l'intérêt conduit et qui s'attachent à sa fortune, n'ont souvent qu'un fond de mépris et une secrète haine pour sa personne. Mais ce qui me surprend en lui et qui m'étonne, c'est que flatté, comme il paroît l'être, de la multitude de ses courtisans, il ne cherche pas à en augmenter le nombre par des manières douces et gracieuses ; et qu'il soit le

plus souvent fâcheux, de difficile abord, d'humeur inégale, impatient, colère, rebutant les uns, choquant les autres, insupportable à tous.

Tels sont principalement les nouveaux favoris de la fortune, qui, nés dans la boue et dans l'obscurité, sont parvenus au comble des honneurs et des richesses. Cette pompe odieuse qui les environne, et qui est assez souvent le fruit honteux des vexations et des rapines, ils la rendent encore plus odieuse par leurs dédains orgueilleux pour les autres hommes. Ils ne parlent que de leurs biens, ils se vantent continuellement de leurs grandes richesses, eux qui devroient peut-être en rougir, et se reprocher cent fois le jour les bassesses et les crimes auxquels ils en sont redevables. Car combien de riches ne doivent qu'au larcin, à l'injustice, à l'infidélité de leurs pères, ou à leurs propres crimes, ce qui flatte si fort leur vanité ! Il n'y a guère de grandes fortunes subites, qui soient pures et innocentes : la probité seule conduit rarement au temple de la Fortune (*). Le fameux financier *La Noue*

(*) C'est ce qui a fait dire à *St. Augustin* : *Citò dives, aut fur aut furis hæres* : l'homme bientôt riche est ou voleur ou héritier d'un voleur.

montroit à un Seigneur une magnifique maison qu'il venoit de faire bâtir. Après lui avoir fait parcourir plusieurs beaux appartemens : Voyez, lui dit-il, cet escalier *dérobé*. *Oui*, répartit ce Seigneur, *il est comme tout le reste de la maison* (*).

Nous ne voulons pourtant pas peindre ici de couleurs flétrissantes tous les nouveaux riches, ni blâmer cette louable émulation, qui est le grand ressort des États. Nous voulons encore moins condamner les dons du Prince, et tous les présens de la fortune. Les honneurs et les richesses n'excluent point le mérite, comme ils ne le donnent pas. Ce sont des biens réels pour celui qui les a mérités par ses services ou par son industrie. Mais s'ils ne fournissent point de nouvelle matière aux bonnes actions, s'ils ne rendent pas plus bienfaisant, plus généreux, s'ils sont inutiles à la vertu, s'ils n'aident pas à protéger le mérite et à le mettre en œuvre ; s'ils ne servent qu'au luxe, à la fierté, à l'orgueil ; ils cessent d'être ce que je les croyois, et je ne les regarde plus qu'avec des yeux de mépris. Les richesses, ainsi que le rang et les dignités, ne sont esti-

(*) Ce *La Noue* fut pilorié et envoyé aux galères en 1705.

mables que par l'usage qu'on en fait. Si on les emploie à ce que prescrivent le devoir et la vertu, elles deviennent des sources de gloire : si on les consacre au vice, elles ne servent qu'à couvrir d'infamie : si elles enflent le cœur et le remplissent d'orgueil, elles rendent ridicule et méprisable.

La noblesse et les richesses ne doivent rendre ni plus fier ni plus vain : la fierté est une preuve qu'on n'est pas ce qu'on veut paroître, et le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil. Le sage est intimement persuadé que ces avantages ne rendent pas l'homme plus estimable ; que s'en prévaloir c'est foiblesse d'esprit, et que mépriser ceux qui ne les ont point, c'est sottise. Il sait, quand il le faut, soutenir les droits de son rang et conserver sa dignité, mais sans hauteur et sans orgueil. Il connoît trop le prix de l'estime publique pour imiter ces faux Grands, qui se rendent odieux par une fierté, qu'ils croient nécessaire pour maintenir leur autorité ou leurs prétentions, et qui ne sert qu'à leur assurer le mépris. Jamais on ne l'entend vanter sa naissance ou ses richesses : il se montre supérieur à ces distinctions, en les oubliant.

A quelque haute fortune que vous soyez parvenu, n'en faites donc jamais

l'objet de votre vanité. On applaudira à votre bonheur, s'il ne vous aveugle point, et si vous savez conserver, au milieu de la prospérité, la simplicité de mœurs, la douceur et l'affabilite de caractère qu'elle a coutume d'ôter. Les richesses, par leur éclat et par les commodités qu'elles procurent, attirent assez d'elles-mêmes les yeux de l'envie; ne l'irritez point par votre ostentation : elle se plairoit à lancer sur vous les traits piquans de sa malignité. Ne vous laissez pas enivrer des faveurs de la fortune : montrez que vous avez la tête assez forte pour les soutenir. Dans votre élévation soyez toujours modeste, et n'oubliez jamais votre premier état. Imitez le Chancelier *Nicolas Bacon*, qui par son habileté dans la jurisprudence, parvint à la première magistrature de l'État. La Reine *Élisabeth*, faisant la visite de ses provinces, voulut voir à Hertfort la maison de campagne qu'il avoit fait bâtir avant sa fortune. L'ayant considérée, elle lui dit : Voilà une maison bien petite, monsieur le Chancelier, pour un homme tel que vous. *C'est votre Majesté*, lui répondit *Bacon* avec modestie et avec reconnoissance, *qui m'a fait trop grand pour ma maison.*

On rapporte aussi une belle réponse de *Sixte-Quint*. Tout le monde sait que de

simple pâtre il devint Religieux de Saint-François, Général de son ordre, Cardinal, et enfin Pape. Jamais la fortune n'avoit pris un homme si bas pour l'élever si haut. On vit sur le trône un souverain habile, un grand politique, un homme né pour commander aux autres, et d'autant plus digne de son élévation, qu'il n'oublia jamais la bassesse de son premier état. Un Cordelier de la principauté de Tarente, lui demanda que sa famille eût l'honneur d'être alliée à celle de Peretti. J'y consens, dit *Sixte-Quint*, pourvu que nous observions quelque proportion entre votre famille et la mienne. Dites-moi premièrement quelle est votre origine ? *Saint Père*, répondit le Moine, *ma maison est, graces à Dieu, l'une des plus riches et des plus anciennes du royaume de Naples.* Tant pis pour votre dessein, répliqua le Pape : car le moyen de faire alliance entre un riche et un puissant seigneur comme vous, et un malheureux gardeur de pourceaux comme moi ! Si vous voulez cependant, à quelque prix que ce soit, que je consente à ce que vous me demandez, quittez votre habit de Religieux, donnez à quelque hôpital la grosse pension que vous fait votre famille, et allez garder ces mêmes animaux à la campagne, comme je les ai gardés dans ma jeunesse. Ce n'est

qu'à ces conditions que nous pourrons devenir parens, vous et moi.

Une personne qui, dans son élévation, se rappelle l'obscurité de son origine, n'en est que plus estimable. On admire sa modestie, on applaudit à sa fortune dont elle se montre digne.

Louis XIV enchanté de toutes les décorations de ses magnifiques jardins, et qu'il devoit aux talens de *Le Nôtre* (*), lui accorda des lettres de noblesse et la croix de Saint-Michel. Il voulut lui donner des armes. Mais cet homme illustre, qui conserva toujours dans sa plus haute faveur les sentimens humbles et modestes de son état, répondit au Roi qu'il avoit les siennes, qui étoient trois limaçons couronnés d'une

---

(*) Cet homme de génie, qui a porté l'art des jardins au plus haut degré de perfection, étoit de Paris, et mourut en 1700, à 87 ans. Il fut pour les jardins d'agrémens ce que *La Quintinie* étoit dans le même temps pour les jardins d'utilité, pour les jardins potagers, un créateur en ce genre. Les magnifiques et superbes jardins de Saint-Cloud, de Meudon, de Sceaux, de Trianon, de Versailles, et sur-tout de Chantilly, publient encore aujourd'hui sa gloire. Ses plans ont une grandeur et une majesté analogues au siècle de *Louis XIV*, et peut-être imparfaitement remplacés par tous les agrémens du genre moderne, qui sont grands cependant, car il faut être juste. *Dict. Encycl.*

tête de chou. *Sire*, ajouta-t-il, *pourrois-je oublier ma bêche ? combien doit-elle m'être chère ! N'est-ce pas à elle que je dois les bontés dont votre Majesté m'honore.*

Agathocle, fils d'un potier, ne s'enorgueillit ni de la dignité royale où il fut élevé, ni des grandes victoires qu'il remporta sur les Carthaginois. Placé sur le trône de Syracuse, il voulut toujours qu'on lui servît de la vaisselle de terre parmi celle d'or qui ornoit sa table ; et quand on lui en demandoit la cause : *Je veux*, répondoit-il, *que le souvenir de mon origine rabatte l'orgueil que le vain appareil de la royauté pourroit m'inspirer.*

Cet Empereur Romain (*), qui, de simple berger étant parvenu à l'Empire, fit mourir tous ceux qui avoient quelque connoissance de la bassesse de son extraction, ne

(*) *Maximin*, qui né dans une bourgade de Thrace fut d'abord berger, puis soldat et excellent soldat, encore meilleur tribun légionnaire : *car plus je serai grand*, disoit-il, *plus je travaillerai.* Il s'avança ainsi par degrés. Son ambition lui fit porter ses vues jusqu'au Trône. Il engagea les troupes à se révolter et à massacrer le vertueux Empereur *Alexandre Sévère*, son bienfaiteur. Il usurpa l'Empire et gouverna en tyran. Sa propre armée, témoin et victime de ses cruautés, délivra enfin la terre de ce fléau, l'an 238 de Jésus-Christ.

réussit, par ce moyen aussi barbare qu'extravagant, qu'à la faire connoître davantage, et à la rendre plus odieuse. Il n'y a que de la gloire à parvenir par un vrai mérite, et de la honte à se méconnoître. Les richesses qui nous laissent notre modestie, augmentent notre gloire. Si elles nous rendent plus vains, elles nous attirent la haine et le mépris.

Telle est la sottise de notre orgueil, que tout ce qui nous environne, quoiqu'il n'ajoute pas le plus petit degré à notre mérite, agrandit néanmoins l'idée que nous avons de nous-mêmes. Une belle maison, un habit plus riche qu'à l'ordinaire, un équipage de plus augmentent la bonne opinion qu'on avoit de soi ; et si l'on n'y prend garde, on s'estime plus à cheval ou en carrosse qu'à pied. Mais, dit fort bien *la Bruyere*, tu te trompes, *Philémon*, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage : on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'à toi, qui n'es qu'un fat.

Si la fierté des airs et des manières ne sauroit convenir qu'à des sots, il n'en est pas de même de la fierté du cœur, qui est inspirée par la noblesse du sentiment : elle

est l'attribut des personnes de probité et d'honneur. C'est elle qui les empêche de rien faire de bas, de honteux, de déshonorant. Elle venge aussi quelquefois noblement le mérite des outrages du riche insolent qui ose l'insulter, ou des mépris de l'homme heureux qui s'oublie. *Denis le Tyran* demandoit d'un ton railleur à un sage de sa Cour, pourquoi on voyoit les Philosophes chez les Grands, et qu'on ne voyoit pas les Grands chez les Philosophes. *C'est*, répondit-il, *parce que les médecins vont chez les malades.*

De toutes les fiertés, la plus ridicule est celle qui est couverte des lambeaux de la misère; et un pauvre superbe est encore plus méprisable qu'un riche orgueilleux. Tel étoit cet Espagnol dont on raconte le trait suivant. C'est la coutume à Rome de distribuer de la soupe aux pauvres à la porte des monastères. Un Castillan nouvellement arrivé, et qui ignoroit à quelle heure se faisoit cette distribution, s'adressa à un pauvre François pour en être instruit. La fierté espagnole ne pouvoit souffrir qu'il demandât simplement ce qu'il vouloit savoir. Il demanda au François s'il avoit pris son chocolat. Mon chocolat! répondit l'autre : eh! comment voulez-vous que je le paye? Je vis d'aumônes,

et j'attends qu'on distribue la soupe au couvent des Franciscains. *Je vous prie de m'y conduire*, dit le glorieux Espagnol, *vous y verrez Dom Antonio Pères de Valcabro, de Redia, de Montalva, de Vega, etc. y donner à la postérité une marque d'humilité.* Eh ! qui sont ces gens-là, demanda le François ? *C'est moi*, répondit le Castillan. Si cela est, répliqua le François, dites plutôt un exemple de bon appétit : mais quel régal pour un aussi grand Seigneur !

Ne vous louez jamais.

C'EST une petitesse et un ridicule de se louer soi-même. L'homme sage et judicieux ne donnera point dans cette fatuité. Celui qui a du mérite n'en parle pas ; il laisse aux autres le soin de le publier. *Qu'un autre vous loue*, dit Salomon, *et non votre bouche ; que ce soit un étranger, et non vos propres lèvres* (*).

C'est ce que pratiquoit l'illustre *Newton*, dont on a dit que le génie surpassa l'esprit humain (**). Il conserva toujours sa modestie

(*) Prov. 27.

(**) *Connoissez-vous ce buste*, dit un jour avec feu M. *de Voltaire* à un Anglois, en lui montrant une tête de *Newton ? C'est le plus grand génie qui ait existé : quand tous les génies de l'univers seroient rangés, il conduiroit la bande.*

sans altération, quoique tout le monde fût conjuré contr'elle. Il ne parloit jamais de lui-même. Il est vrai qu'on lui épargnoit assez le soin de se faire valoir : mais combien d'autres n'auroient pas laissé de prendre encore un soin, dont on se charge si volontiers ! Combien de grands hommes, généralement applaudis, ont gâté le concert de leurs louanges, en y mêlant leurs voix !

La célèbre Mad. *Dacier* qui, par l'étendue de son érudition, a fait tant d'honneur à son sexe, lui en a fait peut-être encore plus par cette estimable modestie, qui pare le savoir, et qui, si nous osons le dire, l'accompagne si rarement dans une femme sur-tout, et dans une femme savante (*). Sa réserve étoit si grande, que jamais elle ne faisoit paroître dans ses conversations l'avantage qu'elle pouvoit avoir de ce côté-là sur la plupart de ceux avec qui elle s'entretenoit. Ceux qui ne la connoissoient

(*) Madame *Dacier* a été sans contredit la femme la plus érudite que la France et peut-être les autres pays aient produite. Personne n'entendoit mieux le Grec et le Latin. Ses commentaires et ses traductions de plusieurs Auteurs de ces deux langues, établiroient solidement la réputation d'un docte et excellent Écrivain ; à plus forte raison doivent-ils immortaliser une femme qui a rendu de si grands services à la littérature. *Dict. des Trois Siècles.*

point, ne pouvoient découvrir en elle qu'une femme ordinaire, et n'avoient garde de soupçonner la profondeur de son érudition. On rapporte de cette Dame un trait bien glorieux pour elle. Les Savans du Nord qui voyagent, ont grand soin de visiter dans tous les pays où ils passent, les personnes distinguées par leur savoir, comme pour rendre un hommage glorieux à leur mérite et à leur réputation. Ils portent sur eux un livre, où ils les prient de mettre leur nom avec une sentence. Un gentilhomme Allemand, qui connoissoit Mad. *Dacier* par ses Ouvrages, étant à Paris, vint lui rendre visite, et lui présenta son livre, en la priant d'y mettre son nom et une sentence. Elle prit ce livre, mais y ayant vu les noms des plus savans hommes de l'Europe; elle voulut le rendre au voyageur, en lui disant qu'elle rougiroit de se placer parmi tant de gens illustres. Le gentilhomme redoubla ses instances. Madame *Dacier* s'en défendit toujours. Enfin obligée de céder, elle prit la plume, et mit son nom avec ce mot de *Sophocle : Le silence est l'ornement des femmes.* L'Étranger surpris de la beauté de la sentence, qui marquoit si parfaitement le caractère de cette Dame, demeura dans l'admiration.

Rien ne fait plus de tort à une personne qui a du mérite d'ailleurs, que d'être vaine :

> Une once de vanité
> Gâte un quintal de mérite (*).

Eussiez-vous toutes les qualités les plus propres à vous attirer l'estime et à gagner les cœurs de ceux avec lesquels vous vivez ; vous en serez haï et méprisé, dès que vous paroîtrez orgueilleux ; et vous le paroîtrez, si vous l'êtes. On ne réussit pas long-temps à cacher son orgueil. Quand il est réellement au dedans, il ne sauroit tarder à se montrer au dehors. Un mot, un geste, un ton de voix, un regard, une attitude, tout le démasque et vous trahit. L'amour propre que nous avons tous, est trop clair-voyant pour ne pas appercevoir celui qui lui fait ombrage ; et il est trop jaloux pour ne pas saisir malignement toutes les occasions de l'humilier.

Voiture qui fut ce qu'on appelle un bel esprit, dans un temps où ce mérite étoit assez rare, acquit par le commerce des Grands et des femmes, dont il étoit recherché, les agrémens d'un homme de cour et la vanité ridicule d'une coquette. Ma-

(*) Un *quintal* est un poids de cent liv. de Paris, à 16 onces la livre.

dame *de Sablé* son amie, lui reprocha un jour en riant qu'il avoit une vanité de femme. Il étoit l'oracle de l'Hôtel de Rambouillet, où se rassembloient les beaux esprits de la Cour et de Paris. Le Ministère l'employa dans plusieurs occasions, et on lui procura des pensions de l'État. Toutes ces distinctions augmentèrent la vanité d'un homme, qui en avoit déjà beaucoup. Lorsqu'il s'oublioit et qu'il vouloit dans les compagnies trancher du grand Seigneur, ce qui lui arrivoit assez souvent; on se plaisoit, par des plaisanteries malignes, à lui rappeler sa naissance. Comme il étoit fils d'un marchand de vin, une Dame qui se trouvoit dans la compagnie, choquée de l'air de suffisance et d'amour propre dont il sembloit caresser toutes ses pensées, lui dit d'un ton moqueur, à l'occasion d'une platitude qui lui échappa : M. *Voiture*, *cela ne vaut rien*, *percez-en d'un autre.* Ce qui fit rire la compagnie. Ceux qui vouloient mortifier *Voiture*, lui épargnoient d'autant moins ces sortes de plaisanteries, qu'on n'ignoroit pas qu'il y étoit très-sensible.

On ne sauroit être trop en garde contre la vanité : comme un poison subtil, elle s'insinue par-tout, infecte nos meilleures actions, et corrompt la vertu même. *Sadi* raconte qu'étant encore très - jeune, il

lisoit

lisoit, un soir, l'alcoran au milieu de sa famille. Ses frères s'endormirent, et il dit à son père. *Regardez-les, ils dorment, et je prie.* Mon père, ajoute-t-il, m'embrassa tendrement, et me dit : *O mon cher* Sadi, *ne vaudroit-il pas mieux que tu dormisses aussi, que d'être si vain de ce que tu fais ?*

Celui qui pense qu'il est sage, ne le sera pas long-temps : s'il le dit, il ne l'est déjà plus ; peut-être même ne l'a-t-il jamais été. On perd toujours à se louer ; et l'on persuade ordinairement le contraire de ce qu'on se propose. Les personnes qui se vantent, cherchent, si l'on peut s'exprimer ainsi, à semer l'estime, et ne recueillent que le mépris. Un jeune homme se vantoit d'avoir en très-peu de temps appris beaucoup de choses, et d'avoir dépensé mille écus pour payer ses maîtres. Quelqu'un de ceux qui étoient présens, lui répondit : *Si vous trouvez cent écus de tout ce que vous avez appris, je vous conseille de les prendre sans hésiter.*

Le plus grand plaisir qu'on puisse faire aux personnes vaines n'est pas de les louer, c'est de les écouter paisiblement se louer elles-mêmes. Mais c'est une complaisance qu'on a rarement : leur vanité choque, et nous nous plaisons à l'humilier. Un Journaliste subalterne disoit dans une compa-

gnie, qu'il distribuoit la gloire. *Oui, Monsieur*, lui répondit quelqu'un, *vous la distribuez si généreusement, que vous n'en gardez point pour vous*. L'Abbé *de Marolles*, connu par ses mauvaises traductions d'excellens Auteurs anciens (*), ne travestissoit pas seulement les Poëtes, il faisoit lui-même des vers en dépit d'*Apollon* et de *Minerve*. Il disoit qu'il en avoit publié, de compte fait, cent trente-trois mille cent vingt-quatre : on n'en a pas retenu un seul. Comme il se vantoit un jour à *Linière* que les vers lui coûtoient peu : *Ils vous coûtent ce qu'ils valent*, répliqua *Linière*.

Ceux qui se louent, ne sont guère loués ; fussent-ils d'ailleurs dignes de l'être :

On refuse à l'orgueil ce qu'on doit au talent.

(*) Il avoit traduit *Martial* d'une manière si maussade, que *Ménage* mit sur l'exemplaire dont le traducteur lui avoit fait présent, *Épigrammes contre Martial*. Ses versions de *Plaute*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace*, *Juvenal*, *Catulle*, *etc.*, quoique trop serviles et très-plates, ont néanmoins été d'une grande utilité à ses successeurs, parce qu'il est communément exact et fidelle à rendre non-seulement le sens, mais tous les mots de la phrase, et qu'il entendoit très-bien la langue de ses originaux : mérite que n'ont pas tous nos Traducteurs. Il mourut en 1681, âgé de plus de 80 ans, dont 60 au moins furent consacrés à l'étude avec plus d'assiduité que de succès.

Charles du Perrier, Gentilhomme Provençal et assez bon Poëte latin du dernier siècle, mais encore plus vain, disoit un jour : Il n'y a que des fous qui n'estiment pas mes vers. *Stultorum infinitus est numerus*, lui répliqua M. *d'Herbelot* (*).

Du Perrier étoit, comme tant de Poëtes,

> De ses vers fatigans lecteur infatigable.

et l'on croit, avec assez de fondement, que c'est de lui que parle l'Auteur de l'Art poëtique :

> Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
> Qui de ses vains écrits lecteur harmonieux,
> Aborde, en récitant, quiconque le salue,
> Et poursuit de ses vers les passans dans la rue.

On raconte même qu'un jour, étant allé à la Messe avec *Boileau*, il ne fit que lui parler d'une Ode qu'il avoit présentée au concours de l'académie Françoise, et qui n'avoit pas été couronnée. A peine put-il se contenir, même pendant l'élévation, et s'approchant de l'oreille de *Boileau*, *ils ont dit*, lui cria-t-il assez haut, *que mes vers étoient trop Malherbiens* : et on lui reprochoit en effet, dans ses poésies françoises, de

(*) *Le nombre des fous est infini*. Eccl. 1. *D'Herbelot*, savant du dernier siècle, est connu par sa *Bibliothèque Orientale*, qui renferme les précis de quantité de livres Arabes, Persans et Turcs.

trop s'astreindre à imiter *Malherbe*. Cette saillie fournit encore à *Boileau* ces deux vers qui suivent les quatre qu'on vient de lire :

> Il n'est temple si saint, des Anges respecté,
> Qui soit contre sa muse un lieu de sureté.

Santeuil (*), disciple de *du Perrier*, et égal ou même supérieur à son maître en poésie et en vanité, se trouvant avec lui dans un repas, on parla de leurs vers latins. *Santeuil* dit qu'il y avoit autant de différence entre ses vers et ceux de *du Perrier*, qu'il y en avoit entre un astre et un météore. *Du Perrier* s'offensa de la comparaison, et dit à *Santeuil* qu'il ne savoit que ce qu'il lui avoit appris. *Santeuil* répondit qu'il ne devoit sa poésie qu'à lui-même, qu'à son génie; *et en supposant*, ajouta-t-il, *que vous me l'avez apprise, j'en ai appris plus que vous n'en saviez. Pour preuve de cela, je parie dix pistoles que je vais faire des vers mieux que*

(*) Poëte latin, qui auroit fait honneur au siècle d'*Auguste*, comme il a illustré celui de *Louis XIV*. Son enthousiasme, dont la vivacité se communiquoit à toute sa personne, annonçoit en lui le vrai génie de la poésie. Il s'est sur-tout élevé un trophée immortel par ses *hymnes*. On peut lire avec plaisir les *Odes latines* de *du Perrier*, sans croire avec *Ménage* qu'elles sont supérieures à celles de *Santeuil*, qu'il est difficile de surpasser.

vers. *Du Perrier* accepta le pari. L'argent fut mis entre les mains de *Ménage*, qu'ils choisirent pour juge. Au bout de huit jours, ils lui apportèrent leurs vers qu'ils avoient faits sur le sujet qu'il leur avoit donné. *Ménage* ne voulant point se brouiller ni avec l'un ni avec l'autre, dit que leurs pièces étoient également bonnes. Il leur rendit leur argent : mais ils ne s'en tinrent pas là. Ils allèrent trouver le Père *Rapin*, Jésuite (*), pour lui faire part de leur défit. Ils le rencontrèrent à la porte de l'église. Après avoir lu leurs pièces, il leur dit qu'elles ne valoient

(*) Né à Tours, et mort à Paris en 1687 : un des plus grands Littérateurs et un des meilleurs Poëtes latins qu'ait eus notre Nation. Son beau poëme des *Jardins* est regardé par les connoisseurs comme une production digne des meilleurs siècles de la langue latine. Au jugement de l'Abbé *Desfontaines*, excellent critique et d'autant meilleur Juge dans cette partie qu'il nous a donné une très-bonne traduction de *Virgile*, le poëme des *Jardins* n'est pas inférieur aux Géorgiques pour l'élégance et la pureté du langage, pour l'esprit et les graces qui y règnent. Plus fleuri, plus gai, plus amusant que le Chantre de Mantoue, le Père *Rapin* en a la précision et quelquefois même l'élévation et la force. Au mérite de la poésie latine, il a joint, dit M. *Sabathier*, celui d'écrire avec pureté et avec goût dans sa propre langue. On estime ses *Réflexions sur l'éloquence*, *sur la poésie*, ses *parallèles*, et sur-tout ses *Instructions pour l'histoire*.

rien, qu'ils devoient rougir de faire cet assaut de vanité, et qu'il falloit apparemment qu'ils eussent trop d'argent pour faire un semblable pari. *Les pauvres*, ajouta-t-il, *profiteront de l'inutilité de votre dispute et du superflu de votre bien.* En disant cela, il entre dans l'église, et lâche dans le tronc les dix pistoles que les deux Poëtes lui avoient consignées.

Pour être applaudi de ce qu'on fait, il ne faut pas trop s'en applaudir soi-même. Le vrai moyen de n'avoir l'approbation de personne, c'est de la mendier.

Hédelin, Abbé d'*Aubignac*, qui est connu avantageusement par sa *Pratique du Théâtre*, le meilleur livre que nous ayons sur les principes de l'art dramatique, et qui, malheureusement, prouva par sa tragédie de *Zénobie*, sifflée avec justice, que ce n'est pas assez de bien savoir les règles, si l'on n'a reçu de la Nature l'heureux talent de réduire les instructions en pratique, fut choisi par le Cardinal *de Richelieu* pour l'éducation du jeune Duc *de Fronsac*. Il composa pour l'instruction de son élève l'insipide roman de *Macarise* ou *la Reine des Isles Fortunées*. Cet Abbé qui étoit d'une vanité ridicule, et qui desiroit de passer pour un Romancier du premier ordre, quêtoit des éloges par-tout. Ses amis lui en donnèrent :

quelques-uns firent des vers à la louange de *Macarise*, et d'*Aubignac* mit ces vers à la tête de son Roman. *Richelet*, un des amis de l'Abbé, fit un éloge assez mince de l'ouvrage. Il en est des louanges médiocres, comme des confidences faites à demi; l'air de réserve blesse toujours : d'*Aubignac* s'en plaignit. *Richelet* se moqua de ses plaintes, et lui fit cette réponse épigrammatique :

Hédelin, c'est à tort que tu te plains de moi :
N'ai-je pas loué ton ouvrage ?
Pouvois-je faire plus pour toi,
Que de rendre un faux témoignage ?

Il est souvent dangereux de se montrer trop jaloux de l'estime des hommes. L'orgueil qui ne sait pas se cacher, est le plus mal avisé de tous les vices. C'est donner prise à l'amour propre des autres, que de paroître avide de leurs éloges : c'est offrir à la malignité des hommes le plaisir naturel qu'ils sentent à les refuser. Ils ne louent que malgré eux, et ils mêlent à la louange le plus de blâme qu'ils peuvent. L'orgueil prétend à une supériorité d'estime qu'on s'accorde à lui refuser : il n'y a pas jusqu'aux gens de bien qui ne se déclarent contre lui, et dont l'amour propre révolté ne devienne médisant.

La vanité rend toujours odieux, et si elle n'est pas jointe au mérite, elle rend de

plus ridicule. Un mauvais Prédicateur disoit à quelqu'un sur la fin du Carême : Je ne sais comment j'ai pu résister à la fatigue de prêcher tous les jours, et encore avant-hier ma Passion dura deux heures et demie; cependant je me porte bien : n'admirez-vous pas ma force? *Oui*, lui répondit l'autre, *mais j'admire encore plus celle de vos auditeurs.*

Le Père *d'Arruis*, Jésuite, parloit de lui-même et de ses prédications bien plus modestement. Lorsque le Père *Bourdaloue*, disoit-il, prêcha à Rouen, les artisans quittoient leurs boutiques pour l'aller entendre, les marchands leur négoce, les avocats le palais, les médecins leurs malades. Pour moi, lorsque je prêchai l'année d'après, je remis toutes les choses dans l'ordre : personne n'abandonnoit plus son emploi.

On n'en estime que davantage celui qui sait ainsi se rendre justice. Mais s'il est des occasions où il y a du courage et de la grandeur d'ame à oser dire de soi des vérités peu flatteuses, il en est aussi où l'on peut dire modestement du bien de soi-même. La nécessité de se justifier ou de se faire connoître, une grande utilité pour soi ou pour les autres, l'honneur et la gloire de Dieu permettent de le faire, pourvu que ce soit le plus brièvement qu'il est possible, et que

la vanité ne paroisse pas s'y mêler. Il est pour l'ordinaire aussi inutile que dangereux de se donner des louanges : on n'est pas cru sur sa parole, et l'on ne fait que donner plus de matière à la critique et à la plaisanterie. Deux frères, l'un Poëte et l'autre Musicien, parloient avec éloge de leurs talens. C'est mon frère, dit l'un, qui fait les vers, et je les chante. *Et moi*, ajouta Despréaux, *je les siffle.*

Quoique l'équité naturelle semble permettre de reconnoître dans soi-même ce qu'il y a de bon, et d'y estimer des talens et des qualités qu'on estimeroit dans tout autre ; il n'en est pas moins vrai que la modestie sied toujours mieux, et que plus on a de mérite, moins il convient de faire paroître qu'on en est persuadé. Qu'il ne vous vienne jamais dans l'esprit, s'il est possible, que vous en avez. Soyez le seul qui n'en sache rien et qui n'en parle pas. Celui qui parle sans cesse de ce qu'il a fait de glorieux et d'important, donne une preuve non équivoque de la médiocrité de ses talens. Lorsque les vrais génies exécutent les entreprises les plus glorieuses, à peine en parlent-ils. M. *de Turenne* faisant part d'une des plus signalées victoires qu'il eût remportées, écrivoit simplement : *Les ennemis*

sont venus nous attaquer, nous les avons battus, Dieu en soit loué.

Quelque ridicule et indécent qu'il soit de se vanter, ce défaut est encore moins odieux que celui de se louer soi-même. On se vante par un grand desir d'être estimé : c'est une vanité qu'on pardonne ; mais on se loue par une grande estime qu'on a de soi : c'est un orgueil dont on se moque. Si vous êtes vraiment jaloux de mériter l'estime, vous éviterez l'un et l'autre.

On sait assez, dit *la Rochefoucauld*, qu'il ne faut guère parler de sa femme, mais on ne sait pas assez qu'on devroit encore moins parler de soi. Les personnes qui se vantent, ne sont guère plus aimées dans les compagnies que celles qui sentent mauvais. L'insensé, l'homme vain et frivole cherche avec ardeur, saisit avec avidité toutes les occasions qui se présentent pour se montrer tout entier, et exposer au grand jour tout ce qu'il croit propre à lui attirer de l'estime ou du moins des louanges. Il ne cherche qu'à paroître : il étale avec faste les marques de ses emplois et de ses dignités, il parle de lui-même avec complaisance, il veut que tout le monde sache ce qui l'élève et ce qui le distingue : souvent il veut passer pour ce qu'il n'est pas, il exige des égards qui ne

sont dûs ni à son rang ni à ses qualités personnelles.

L'homme sage, au contraire, est toujours modeste ; il n'a nul empressement de se faire connoître, et moins encore de se faire valoir. Sans faste, sans prétention, aussi loin de l'orgueil qui veut s'élever que de l'orgueil qui s'humilie, simple dans ses discours comme dans ses mœurs, inconnu à ses propres yeux, il ne se doute pas même des droits qu'il peut avoir à l'estime. Ennemi de l'ostentation, il ne laisse entrevoir la supériorité qu'il a sur les autres, que lorsqu'il ne peut la dissimuler plus long-temps. Ce n'est qu'à regret qu'il parle de lui : on diroit que c'est un secret étranger qu'il trahit, tant il prend de précautions et de mesures, lorsque la nécessité le force à parler de lui-même et des qualités avantageuses qu'il possède. Convaincu d'ailleurs que, si la vanité ouverte et déclarée est insupportable, l'excessive humilité est toujours suspecte d'une vanité cachée, il choisiroit toujours, s'il en étoit le maître, de ne jamais parler de lui, parce que la route qu'on peut prendre entre les deux est si étroite, si glissante et si mal aisée à tenir, qu'il est bien difficile de ne pas tomber.

Évitez donc avec soin de parler de vous-même ; et si la politesse des autres vous

force de répéter quelque événement dont le détail vous fait honneur, soyez bien court, et parlez-en avec une pudeur infinie. Une Dame demandoit assez indiscrettement au Comte *Maurice de Nassau* (*), célèbre par le grand nombre de victoires qu'il remporta sur les Espagnols, quel étoit le plus grand Capitaine de son siècle. La modestie de ce Prince ne lui permit pas de se nommer; l'amour de la gloire, et cette noble estime de soi-même que conçoit un grand homme qui ne peut s'ignorer, lui défendoient de céder ce rang à aucun autre, parce qu'en effet il lui étoit dû. Il répondit: *Madame, le Marquis* de Spinola *est le second.* C'étoit le Général des armées d'Espagne dans les Pays-Bas, et le plus grand homme de guerre de son temps, s'il n'avoit pas eu en tête le comte *Maurice*, contre lequel néanmoins il se soutint avec gloire.

(*) Fils de *Guillaume de Nassau*, qui fut le premier Stathouder de Hollande et le fondateur de cette république, *Maurice* fut le second. Ce fut le plus grand Général de son temps. Il avança, il affermit l'ouvrage commencé par son père; il fit de la Hollande un État redoutable aux Espagnols. *Turenne* son neveu, étoit son élève. L'ambition de *Maurice* nuisit à sa gloire; et c'est une tache à la mémoire de ce grand homme, que la mort de *Barneveld* et l'emprisonnement de *Grotius*. Il mourut en 1627. *Dict. Encycl.*

Cette manière de se louer, en louant son rival, est fort adroite ; elle blesse beaucoup moins que la vanité toute nue, ou la modestie affectée de ces faux humbles qui, aimant à se louer et n'osant le faire ouvertement, emploient l'artifice usé de dire du mal d'eux-mêmes. La vanité perce à travers le voile dont ils veulent la couvrir ; et ils ne gagnent, par cette hypocrisie qu'un redoublement de mépris. Un fat parloit toujours de lui-même, et contoit très-modestement ses défauts, mais ses défauts se réduisoient à être trop franc, trop véridique, trop libéral, trop bon, trop courageux. Quelqu'un qui l'entendoit, piqué de cette orgueilleuse confession, lui dit que le dénombrement des vices dont il s'accusoit avec tant de franchise et de pudeur, étoit une assez bonne preuve qu'il avoit les vertus contraires.

C'est contre un de ces faux modestes qu'on a fait l'épigramme suivante :

Lorsque Lubin me dit, pour se faire encenser,
Qu'il n'est qu'un ignorant en l'art de bien écrire ;
Il me le dit sans le penser,
Je le pense sans le lui dire.

La plupart de ceux qui disent du mal d'eux-mêmes, ne le font que par un principe de vanité ; ils seroient fort fâchés qu'on les crût sur leur parole : s'ils louent les

autres en se méprisant, ce n'est que pour s'attirer des éloges avec plus d'adresse.

En général, à moins que ce ne soit par le sentiment de l'humilité chrétienne, évitez autant de vous blâmer que de vous louer: observez la sage maxime d'*Aristote*, qui disoit souvent: qu'il ne faut parler de soi ni en bien ni en mal, parce qu'il y a ordinairement de la vanité à se louer, et de la folie à se blâmer. Dire sans une juste raison du bien de nous-mêmes, c'est fatuité: en dire du mal, c'est inutilité; assez d'autres s'en chargeront et s'en acquitteront mieux que nous. Le célèbre *Confucius*, dont la mémoire est encore, depuis plus de deux mille ans, en si grande vénération à la Chine, disoit à ceux de ses disciples qui affectoient de se blâmer. *Ne parlez jamais de vous aux autres, ni en bien parce qu'ils ne vous croiront pas, ni en mal parce qu'ils en croient déjà plus que vous ne voulez.* On peut ajouter qu'il est quelquefois dangereux de s'abaisser: car on prend au mot notre humilité, et l'on nous méprise sur notre parole.

Le même Philosophe disoit encore à ses disciples: *Avouer ses défauts quand on est repris, c'est modestie; les découvrir à ses amis, c'est confiance; se les reprocher à soi-même, c'est humilité; les dire à tout le monde, c'est orgueil raffiné; c'est vanité secrète.*

C'est une maladie d'esprit bien commune, que la vanité : elle nous prend dès le berceau, croît et se développe avec l'âge, augmente même et se consomme dans la vieillesse par le récit flatteur ou le souvenir agréable de ce qu'on a fait ou cru être. Cette passion, fille de l'amour propre, est un sentiment vif, universel, qui est le mobile le plus actif de toutes nos actions, et en enfle à nos yeux le mérite, embellit nos qualités, couvre ou déguise nos défauts, donne du prix aux moindres choses, et nous console de ce qui nous manque. C'est un supplément que la Nature accorde, pour nous dédommager de ce qu'elle nous a refusé. Plus elle est avare d'un côté, plus en quelque sorte elle est prodigue de l'autre. Ne trouve-t-on pas tous les jours une vanité sans bornes avec le plus petit mérite ?

Ce qui surprendra peut-être, c'est qu'elle est, pour la plupart des hommes, une source de bonheur et de contentement ; tant ils sont faciles à se laisser séduire par les prestiges de l'amour propre ! Avec elle, nos pensées, nos discours, nos écrits, tout ce qui vient de nous, nos femmes, nos enfans, nos possessions, tout ce qui est à nous, nos amis, nos connoissances, tout nous fait illusion, nous flatte et quelquefois nous enchante. Si nous rentrons en

nous-mêmes, nous entendons une voix qui nous dit au fond du cœur : *Tu as telles qualités, tu vaux plus que celui-ci par tel endroit, plus que celui-là par tel autre : tu as cette foiblesse, mais cette vertu t'en dédommage et au-delà : crois-moi, tu es bien, et mieux que personne.* Que cette voix a de douceur ! qu'elle pénètre délicieusement l'ame ! qu'elle répand de charmes sur tous les sens !

La manière dont les Athéniens connurent celui qui avoit eu le plus de part à la fameuse journée de Salamine, mérite notre attention. On voulut que tous les Capitaines qui s'y étoient trouvés, déclarassent par des billets cachetés, ceux qui avoient le plus contribué à la victoire. Chacun, après s'être donné la première part, adjugea la seconde à *Thémistocle.* Les Athéniens crurent devoir décerner la première couronne à celui que chacun de ses rivaux en avoit regardé comme le plus digne après lui. Nous sommes par la vanité, dit un Auteur moderne, tellement nécessités à nous estimer préférablement aux autres, que le plus grand homme dans chaque art est pareillement celui que chaque artiste regarde comme le premier après lui.

Sénèque, dans son Traité de la vie heureuse, nous assure que le principe de la félicité consiste à avoir de la confiance en soi-

même. Mais qu'est-ce que confiance en soi même, si ce n'est vanité ? Et il le fait bien voir, lorsque, dans un de ses élans sublimes, il s'écrie : Celui-là seul est heureux, qui, supérieur à tous les événemens, foule aux pieds ce qui fait l'étonnement et l'admiration des autres hommes ; qui, sûr de son courage, essuie, sans en être blessé, les traits les plus acérés de la fortune ; qui de ses malheurs même sait tirer son bien-être : enfin, il tranche le mot ; *celui-là seul*, ajoute-t-il, *est heureux, qui ne voit dans tout l'univers homme qui vive, auquel il voulût être changé.*

Esclave, estropié et infirme, *Épictète* convenoit que la fortune ne lui avoit pas été favorable ; *mais le Ciel*, disoit-il, *a répandu dans mon cœur ses dons les plus précieux.*

Est-il rien de plus malheureux, disoit un autre Philosophe Stoïcien, *que celui qui n'a jamais éprouvé aucun malheur ? Sans doute les Dieux ont détourné les yeux de dessus un tel homme : ils l'ont regardé comme un lache, incapable de faire face au mauvais sort.* Peut-on rien insinuer de plus adroit, flatter plus délicatement l'amour propre, et présenter d'un ton plus consolant aux malheureux la coupe de la vanité ?

Thémistocle, après avoir remporté la célèbre victoire navale de Salamine, qui sauva

la Grèce contre la terrible invasion des Perses, paroît aux jeux olympiques. Les combats cessent d'exciter la curiosité ; seul il attire tous les regards et reçoit les applaudissemens de tous les Peuples de la Grèce assemblés à ces jeux. A ce moment flatteur, la vanité s'épanouit dans toute l'étendue de cette grande ame. *Mes amis*, dit-il, *je suis dédommagé de toutes mes peines : en ce moment je recueille le fruit de tant de travaux que j'ai essuyés pour la Grèce.*

Quelle est la base de la vertu guerrière ? la vanité. Pour des gens que je ne connois point et qui ne m'ont fait aucun bien, j'irois en attaquer d'autres que je ne connois pas plus et qui ne m'ont fait aucun mal ? j'irois lés tuer ou me faire tuer par eux ? Ainsi parle un militaire quand il est de sang froid et qu'il pense. « Mais, ajoute un Écrivain Philosophe (*), montrez-lui seulement un ruban qui soutienne une petite médaille : voilà un homme qui devient furieux et court se faire égorger. Quelle différence faites-

(*) L'Auteur des *Bigarrures philosophiques :* Ouvrage fait par un homme d'esprit et pour des gens d'esprit, écrit d'un style léger et facile, mêlé de sérieux et d'agréable, propre à égayer ceux qui voudroient toujours penser, et à faire penser ceux qui ne voudroient que s'amuser. L'Auteur a rempli son but.

vous entre un Régent qui présente une image à un enfant qui a bien étudié, et ce Souverain qui présente un cordon à un seigneur dont il a lieu d'être content ? Même dans l'âge le plus mûr, il reste encore bien de l'enfance : l'image fait son effet, et le cordon le sien. Où la raison manque, la vanité supplée. »

« Je ne connois point, dit encore à ce sujet l'Écrivain que nous venons de citer, celui qui, le premier, a parlé de se faire un nom, de le faire passer à la postérité, de vivre après sa mort : mais il falloit que ce fût ou le plus imbécille ou le plus adroit des homme. S'il parloit sincèrement, si de bonne foi il imaginoit un grand bonheur à passer dans la mémoire des races futures ; il falloit qu'il manquât du sens commun. Mais s'il connoissoit tout le néant de ce qu'on appelle renommée, s'il présentoit seulement ce fantôme aux hommes, dans les mêmes vues qu'un oiseleur présente un appât aux oiseaux ; c'étoit certainement le plus adroit des mortels : il avoit découvert le plus grand ressort de la politique. »

Est-il rien en effet de plus nécessaire à un État que la force des armes ; et est-il rien de plus propre à inspirer et à soutenir la vertu guerrière que la vanité ? Puisqu'il faut des combats, et que les succès guer-

riers ne sont pas pour ceux qui les obtiennent, il a bien fallu en créer un imaginaire : car il faut toujours paroître raisonner avec l'homme, et lui présenter une fin, fût-elle la plus chimérique. On lui a donc fait entendre qu'il étoit beau de se tuer les uns et les autres ; et à condition qu'il courroit à la mort, on lui a promis l'immortalité, et on lui a fait espérer qu'il vivroit encore quand il ne seroit plus. Une chose si peu certaine, si difficile à croire, la vanité l'a persuadée, et le métier de la guerre va son train.

Il en est de même de la plupart des autres états de la société, dont, s'il est permis de s'exprimer ainsi, on peut dire que la vanité est le grand rouage qui fait aller toute la machine.

Le nécessaire suffit, le superflu cause plus d'inquiétude que de satisfaction. Mais si chacun se contentoit du nécessaire, que deviendroit le commerce ? que deviendroit la moitié des hommes ? Chacun tend au superflu : la sensualité, plus encore la vanité en sont flattées ; il n'en faut pas davantage : voilà les hommes qui s'occupent, travaillent, s'excèdent. L'avide marchand court les mers au péril de ses jours, pour aller chercher à l'autre bout de la terre de quoi fournir aux besoins factices des ri-

ches, et leur procurer le plaisir d'avoir ce que les autres n'ont point. L'industrieux artiste consume sa vie à leur procurer le même avantage, à flatter leur vanité. Au fond, et à la bien prendre, qu'est ce aussi que l'émulation qui l'anime lui-même ? Rien autre chose que la vanité mise en mouvement.

C'est elle encore qui souffle l'ambition dans les cœurs. On ne parle que de parvenir à certain rang, de le soutenir, de le remplir avec dignité. On rend patiemment ses respects à ceux qu'on imagine être au-dessus de soi, sûr d'en être dédommagé par les hommages de ses inférieurs. Les hommes vains se prêtent la main et s'étaient mutuellement.

Mais, tandis que la vanité, si féconde en ressources, assigne les rangs aux hommes ambitieux; et qu'elle leur montre dans le lointain tout le reste des hommes, peuple à leurs yeux; elle se tourne du côté des Savans, et leur dit : *Laissez les Grands entre eux s'arranger en paix, ou se disputer une supériorité imaginaire : ne leur enviez point une prééminence, que la fortune donne et non pas le mérite. Érigez de votre côté une société où vous commandiez, une république dont vous soyez les chefs; et que les Rois et tous ceux qui les entourent soient peuple à vos yeux. Qu'est-ce que les richesses, les*

honneurs, les dignités? de vains ornemens dont la fortune nous décore et nous dépouille selon son caprice.

Mais vous qui méprisez tout le reste, qu'est-ce que la science? Quelle distance, je vous prie, croyez-vous qu'il y ait entre un homme de génie et un imbécille ou un fou? un peu moins d'agilité dans les fibres, *Corneille* et *Buffon* étoient des hommes médiocres; un peu plus, c'étoient des fous. A deux doigts de la folie et de l'imbécillité, le hasard en fit des hommes du premier ordre (*). Mais avec la plus heureuse disposition, avec le sens le plus net, avec le cerveau le mieux organisé, jusqu'à quel point irez-vous? jusqu'à connoître qu'on ne sait rien ou presque rien, et qu'on ne peut rien savoir que très-imparfaitement. Il n'y a qu'un ignorant qui puisse s'applaudir de ses connoissances: le savant demeure épouvanté à la vue de ce qu'il ne sait point. Mais la vanité sait tirer parti de tout, et suppléer à ce qui nous manque. Le Philosophe *Antimaque* récitoit au milieu d'une nombreuse assemblée un ouvrage de sa composition. L'ouvrage ne plut point, chacun

(*) Nous entendons et il faut entendre ici ce qu'on veut dire ordinairement par le mot de *hasard*, une cause inconnue et non apparente d'effets connus.

disparut successivement, *Platon* seul resta. *Je continuerai*, dit Antimaque, *Platon me tient lieu de tout.*

On demandoit à un Philosophe de combien d'approbateurs ils se contenteroit? *De deux*, répondit-il: *si cela ne se peut, d'un; si cela ne se peut encore, de moi seul.* Ne demander l'approbation que de deux hommes choisis, c'est s'élever au-dessus du reste de la terre; et ne demander que la sienne propre, c'est en rester là. La vanité peut-elle aller plus loin? Oui, sans doute, puisqu'elle va jusqu'à renaître de ses cendres mêmes, et que les efforts qu'on fait pour réprimer ses saillies deviennent souvent de nouveaux motifs de vanité.

Combien de personnes, prenant le fantôme de la vertu, pour la vertu même, n'embrassent et ne suivent son parti que par vanité! Du point de vue où celle-ci les place, ils trouvent le vice si indigne d'eux et la vertu si digne de leur attachement, que sans balancer ils donnent à l'un leur affection, et leur aversion à l'autre. S'ils se livroient aux vices, ils se regarderoient comme un grand seigneur qui passeroit sa vie au milieu d'une vile canaille, ou comme cette femme à laquelle *Épictète* comparoit ingénieusement la fortune, cette femme de bonne maison, qui s'abandonne à des valets.



Soyez humble et modeste au milieu des succès.

Les Hollandois parurent oublier cette belle maxime, dans les heureux succès de la guerre où ils eurent part, au sujet de la succession d'Espagne. L'Abbé *de Polignac*, un des négociateurs de la paix, indigné de la hauteur avec laquelle ils le traitoient à l'affligeant Congrès de Gertruidemberg (*), leur dit : *Messieurs, vous parlez bien comme des gens qui ne sont pas accoutumés à vaincre.* Il le leur fit encore mieux sentir deux ans après au Congrès d'Utrecht. Les Plénipotentiaires Hollandois voyant que la face des affaires étoit changée par la réunion des Cours de Versailles et de Londres, et

(*) Ville du Brabant Hollandois, où se tinrent les conférences en 1710, pour le difficile ouvrage de la paix. Le Cardinal les ouvrit avec dignité, les continua avec zèle et les rompit avec noblesse : c'est tout ce qu'il pouvoit faire alors. Il fit bientôt davantage au Congrès d'Utrecht. Là, cette Hollande, auparavant si fière et si inflexible, se voyant destituée de l'appui de l'Angleterre et sentant sa foiblesse, s'humilia enfin autant qu'elle avoit voulu humilier la France; et l'Abbé *de Polignac* écrivoit : *Nous prenons la figure que les Hollandois avoient à Gertruidemberg, et ils prennent la nôtre : c'est une revanche complète.* Dict. Encycl.

s'appercevant

s'appercevant qu'on leur cachoit quelques-unes des conditions du traité de paix, déclarèrent aux Ministres du Roi de France, qu'ils pouvoient se préparer à sortir de la Hollande. L'Abbé *de Polignac*, qui n'avoit pas oublié la hauteur avec laquelle ils lui avoient parlé aux conférences de Gertruidemberg, leur dit : *Non, Messieurs, nous ne sortirons pas d'ici : nous traiterons chez vous, nous traiterons de vous, et nous traiterons sans vous.*

Çet Abbé qui possédoit au suprême degré le talent de la négociation, donna lui-même un bel exemple de la modestie qu'on doit avoir dans les bons succès. *Louis XIV* l'ayant nommé Auditeur de Rote, il partit pour Rome en cette qualité. Le Cardinal *de la Tremouille* y étoit alors chargé d'une négociation importante : il manda au Roi qu'il ne pouvoit réussir sans le secours de l'Abbé *de Polignac*. Le Roi le nomma pour adjoint, et il obtint tout du Pape. Le Cardinal écrivit au Roi comme la chose s'étoit passée : l'Auditeur de Rote assura le Prince que le succès de la négociation étoit uniquement dû au Cardinal. Le Roi étonné et charmé tout ensemble d'un procédé si noble et si rare de la part de ces deux Ministres, ne différa pas un moment à en instruire toute la Cour, Ce Prince, satisfait

des services et du mérite de l'Abbé *de Polignac*, lui obtint dans la suite le chapeau de Cardinal.

La modestie de M. *de Turenne* dans les heureux succès, étoit encore plus admirable, parce qu'elle alloit jusqu'au sublime. Il n'avoit été vaincu que deux fois, et dans un de ces combats même, il ne commandoit qu'en second. Cependant lorsqu'il avoit remporté quelque victoire, et qu'on l'en félicitoit, en lui disant qu'il étoit toujours victorieux : *Vous avez sans doute oublié*, répondoit-il, *que j'ai été battu à Mariendal.* Un Officier indiscret lui rappelant la journée de Rethel, où les troupes des Princes révoltés contre la Cour, et qu'il commandoit, avoient été battues par celles du Roi, lui demanda comment il avoit perdu cette bataille : *Par ma faute*, répondit-il.

Les panégyristes de ce grand homme se sont plu à relever son étonnante modestie ; et l'on peut dire qu'il n'ont en cela été qu'historiens. « Sa modestie, dit l'éloquent *Fléchier* : à ce mot, je ne sais quel remords m'arrête ; je crains de publier ici des louanges qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la justice, et louons-le sans crainte

en un temps où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue? Remportoit-il quelque avantage : à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille : il n'oublioit rien, sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelqu'une de ces actions qui l'avoient rendu si célèbre : on eût dit qu'il n'en avoit été que le spectateur, et l'on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit, ou la renommée. »

Telle étoit aussi la modestie du célèbre maréchal *de Toiras* (*), qui commanda avec distinction et avec gloire sous *Louis XIII*, que lorsqu'il rendoit compte des opérations de l'armée, ou il ne parloit point de lui, ou il employoit toujours une tournure indirecte, par aversion pour l'égoïsme si familier et si cher aux petits esprits et

(*) Il fut tué en 1636 devant la forteresse de Fontanette dans le Milanès. Les soldats lui rendirent un hommage pareil à celui de ces grenadiers, qui, saisis d'enthousiasme, aiguisèrent leurs épées sur le tombeau du Maréchal *de Saxe*; les soldats de *Toiras* trempèrent leurs mouchoirs dans son sang, persuadés qu'avec ce gage de la victoire, dont ils ne vouloient se séparer, ils seroient désormais invincibles. *Dict. Encyc.*

aux ames vulgaires. Il disoit, *celui qui commandoit*, ou *le Général donna tel ordre, fit telle marche;* jamais, *j'ordonnai*, *je marchai.* Habitude estimable et qui peint un grand caractère.

Mais personne peut-être ne porta plus loin la simplicité de la modestie, que M. *de Catinat*, l'un des plus habiles généraux du règne de *Louis XIV*, et qui de lieutenant de cavalerie étoit, par degrés et sans brigue, parvenu à la dignité de Maréchal de France. Quoiqu'il eût reçu de la nature un génie qui le rendoit capable de tout, il ne se piquoit jamais de rien. Lui seul ignoroit son mérite et sa gloire. Après la bataille de Staffarde qu'il venoit de gagner, il en envoya la relation à la Cour. Tous les Colonels y étoient nommés; et le Roi, au rapport du Général, avoit à chacun d'eux une obligation particulière. La Cour n'apprit les propres exploits de M. *de Catinat* que par les lettres de différens particuliers. On sut que son cheval avoit été tué sous lui, qu'il avoit reçu plusieurs coups dans ses habits et une contusion au bras gauche. Il étoit si peu question du Général dans sa relation, qu'une personne qui en avoit écouté la lecture, demanda: M. de Catinat *étoit-il à cette bataille?*

Mais ce qu'on n'admirera pas moins dans un homme si célèbre, c'est qu'il joignoit la bonté et la douceur à la sublimité de la modestie. Un jour, entre autres, il mena aux Invalides, par la main et à pied, un jeune écolier, qui lui avoit montré la curiosité si naturelle et si louable dans un enfant, de voir ce monument superbe et respectable. Le *Père la Pensée*, c'étoit le nom familier que ses soldats lui avoient donné à cause de son air pensif et réfléchi, fut d'abord reconnu par tous ces vieux militaires. On s'empresse autour de lui, les tambours battent, on prend les armes, l'enfant s'effraye de ce bruit et de ce mouvement. *Ne craignez rien, mon ami*, dit le Maréchal, *c'est un témoignage flatteur de l'amitié qu'ont pour moi ces hommes respectables*. Il lui fait voir toute la maison, le mène à l'heure du souper dans les réfectoires, fait apporter deux verres, et boit avec le jeune écolier à la santé de ses anciens camarades, qui tous debout et découverts, le remercient et le reconduisent ensuite avec acclamation.

On a vu encore dans le même siècle, mais dans un autre genre, un rare exemple de cette modestie de sentimens, qui caractérise les ames supérieures. Le Père *Sébastien*, cet excellent mécanicien dont nous

avons déjà parlé, avoit enrichi les manufactures de plusieurs belles découvertes, et il avoit inventé ces tableaux mouvans, qui firent l'admiration de la Cour. Il reçut la visite du Duc *de Lorraine*, de *Pierre le Grand*, et de plusieurs autres Princes. Mais la réputation dont il jouissoit et qui étoit répandue dans toute l'Europe, ne le changea point. Sa candeur, son air doux et modeste faisoient dire de lui au grand *Condé*, qu'il étoit aussi simple que ses machines. Tel étoit aussi le Père *Mabillon*, savant Bénédictin. Sa modestie étoit encore plus grande que sa science, qui pourtant étoit immense. *Bossuet* le présentant à *Louis XIV*, lui dit : *Sire, j'ai l'honneur de présenter à votre Majesté le plus savant homme de son royaume.* M. *le Tellier*, archevêque de Reims, qui étoit présent, reprit : *Ajoutez, et le plus humble.* C'étoit un reproche indirect et adroit, qu'il faisoit au prélat lui-même, qui, par la beauté de son génie, la vaste étendue de ses connoissances et la profondeur de sa doctrine, fut également la gloire et l'ornement de son siècle, mais qui ne cachoit pas toujours assez aux autres le sentiment qu'il avoit de sa supériorité.

Le célèbre *Massillon* n'avoit pas ce défaut, ou s'il en eut un, ce fut de porter

peut-être un peu trop loin le sentiment de la modestie. Dès qu'il eut prêché, son humilité chrétienne s'effraya de sa réputation naissante. Il craignoit, disoit-il, *le démon de l'orgueil;* et pour lui échapper, il alla se cacher dans la solitude rigoureuse et effrayante de Sept-Fonts, où des Religieux morts au monde et à eux-mêmes, retraçoient toutes les vertus des plus austères Anachorètes. Ce démon l'y poursuivit. Le Cardinal *de Noailles*, archevêque de Paris, ayant envoyé à l'abbé de Sept-Fonts un Mandement qu'il venoit de publier, l'Abbé chargea *Massillon* de faire en son nom une réponse qui pût plaire à ce Prélat. Cette réponse fut un ouvrage, et un ouvrage si bien écrit et qu'on attendoit si peu de la solitude de Sept-Fonts, que le Cardinal voulut éclaircir ce mystère et savoir quel étoit le véritable auteur de la Lettre. Il le tira de son désert, et le fit venir à Paris. *Massillon* vit croître alors à chaque pas le danger qu'il avoit redouté, et ne se tint que plus en garde contre les piéges de l'amour propre. Quelqu'un lui répétant ce qu'il entendoit dire à tout le monde de ses succès : *Le diable*, répondit-il, *me l'a déjà dit plus éloquemment que vous.* Nommé à l'évêché de Clermont en 1719, il passa le reste de ses jours dans son diocèse, uni-

quement occupé à y remplir les devoirs de son ministère, à y faire tout le bien qui étoit en son pouvoir, et à mériter d'être mis au nombre des meilleurs et des plus utiles Évêques. Il y mourut, dit M. *d'Alembert*, comme étoit mort *Fénelon* et comme tout Évêque doit mourir, sans argent et sans dettes, infiniment regretté de son peuple et de ses ecclésiastiques en particulier. On rapporte que près de trente ans après sa mort, un voyageur se trouvant à Clermont, voulut voir la maison de campagne où *Massillon* passoit la plus grande partie de l'année, avec toute la simplicité et la modestie des premiers Évêques du Christianisme. Un ancien grand Vicaire, qui depuis la mort de *Massillon* n'avoit pas eu le courage de retourner à cette maison de campagne, consentit cependant à y mener le voyageur. Ils partirent ensemble, et le grand Vicaire montra tout à l'étranger. *Voilà*, lui disoit-il les larmes aux yeux, *l'allée où ce digne Prélat se promenoit avec nous. Voilà le berceau où il se reposoit en faisant quelques lectures. Voilà le jardin qu'il cultivoit de ses propres mains.* Quand ils furent arrivés à la chambre où *Massillon* avoit rendu les derniers soupirs : *Voilà*, dit le grand Vicaire, *l'endroit où nous l'avons perdu ;* et il s'évanouit en prononçant ces mots.

La cendre de *Titus* et de *Marc-Aurèle*, dit encore M. *d'Alembert*, eût envié un pareil hommage.

La vraie modestie accompagne d'ordinaire le vrai mérite, et ne se trouve guère qu'avec lui. Les singes des grands hommes affichent la modestie, parce qu'ils ont ouï dire qu'elle rehaussoit la gloire Ils sont humbles et modestes par orgueil. Ils ne paroissent rejeter les louanges que pour s'en attirer de nouvelles. Aussi leur vanité se trahit elle-même par la joie qui se répand sur leur visage : le témoignage des yeux dément celui des lèvres. La vraie modestie est dans le cœur encore plus que dans les paroles. Elle doit en quelque sorte nous faire ignorer nos avantages, et s'ignorer elle-même.

Ce n'est pas que les grands hommes puissent s'abuser sur leur supériorité : ils la voient, ils la sentent, et n'en sont pas moins modestes. Plus ils ont de qualités éminentes, plus ils sont convaincus de ce qui leur manque. Ils sont moins vains de leur élévation sur nous, qu'humiliés du sentiment de leurs défauts qu'ils connoissent mieux que personne ; et dans les biens exclusifs qu'ils possèdent, ils sont trop sensés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne se sont pas fait eux-mêmes.

Le Maréchal *de Lesdiguières*, de qui *Louis XIII* fit, dans les lettres de connétable qu'il lui donna, cet éloge si beau et si rare, qu'il n'avoit jamais été vaincu, venoit de remporter un avantage considérable sur le Duc de Savoie. Quelque éclatante que fût sa victoire, il n'en parut ni moins affable ni moins modeste. Un de ses Officiers admirant une telle modération, lui dit : Quel homme êtes-vous, Monsieur ? Vous venez de faire une des plus belles actions, et vous n'avez pas un autre visage qu'hier ! *Mon ami*, répondit le Général, *il faut louer Dieu de tout, et continuer de bien faire.*

Un des meilleurs moyens pour se garantir de la vanité qu'inspirent les heureux succès, c'est de rapporter à l'Auteur suprême de tout bien, celui qui est en soi ou ce qu'on a fait de plus louable. *Quelque bien que vous fassiez*, disoit un des sept Sages, *rendez-en toute la gloire aux Dieux, comme venant d'eux.* L'Histoire fait ce bel éloge de l'illustre capitaine Grec *Timoléon*, que jamais il ne sortoit de sa bouche aucune parole qui annonçât l'orgueil ou l'ostentation. Quand on relevoit en sa présence sa sagesse, son courage, et la gloire qu'il avoit acquise en délivrant toute la Sicile de l'oppression sous laquelle plusieurs ty-

rans la faisoient gémir, il se contentoit de répondre qu'il devoit et qu'il rendoit en effet aux Dieux immortels des remercîmens infinis, de ce qu'ayant résolu de rendre à sa patrie la paix et la liberté, ils avoient bien voulu le choisir préférablement à tout autre pour un si honorable ministère. Car, ajoute son Historien, il étoit persuadé que tous les événemens humains sont conduits et réglés par les ordres secrets de la Providence divine (*). Lorsque ce grand homme, qui fut la gloire et l'ornement de Corinthe sa patrie, lui envoya comme une sorte de tribut, les plus belles armes trouvées dans le butin des ennemis vaincus, on mit à ces trophées cette noble inscription : *Les Corinthiens et Timoléon leur général, après avoir affranchi du joug des Carthaginois, les Grecs établis dans la Sicile, ont appendu ces armes dans les Temples, pour en rendre aux Dieux des actions de graces immortelles.*

La Religion chrétienne confirme ces sentimens religieux, et nous tient le même langage. Elle nous apprend que Dieu seul est le principe de tous les biens, et que c'est donc à lui qu'il faut en rapporter toute la gloire. Les événemens heureux et agréa-

(*) *Nihil enim humanarum rerum sine Deorum numine agi putabat.* Corn. Nep.

bles qui nous arrivent, doivent enflammer notre amour et exciter notre reconnoissance. Mais une grande joie est rarement compatible avec de si justes sentimens de piété. On s'oublie alors soi-même, on pense encore moins à Dieu. Des amis mondains ou flatteurs, dans les félicitations sincères ou apparentes qu'ils vous font, les attribuent à vos talens, à votre mérite, à vos précautions, à votre prudence. Votre orgueil se nourrit de la fumée de ce vain encens. Ceux qui vous le prodiguent, ne font en cela qu'entrer dans vos sentimens : ils répètent ce que vous vous étiez peut-être cent fois dit à vous-même. Mais l'homme sage, le vrai Chrétien rejette ces pernicieuses flatteries, et il ne craint pas de faire hautement connoître celui à qui seul il se croit redevable de ses heureux succès.

Jean Sobieski, l'un des plus grands Rois qu'ait eus la Pologne, ayant battu les Turcs et fait lever glorieusement le siége de Vienne, son premier soin, après la déroute et la dispersion des Musulmans, fut d'aller rendre de solennelles actions de graces au Dieu des armées. Il entonna lui-même le *Te Deum* et l'entendit tout entier, prosterné contre terre. En rendant compte au Pape de cette journée mémorable, il

lui écrivit : *Je suis venu, j'ai vu, Dieu a vaincu.* Cependant de tous les exploits qui ont immortalisé ce héros, le plus glorieux sans contredit fut la délivrance de Vienne. Tous les efforts de la puissance Ottomane s'étoient réunis contre cette ville ; une consternation universelle avoit saisi l'Allemagne : l'Empereur et toute sa Cour avoient fui à Passaw. *Léopold* implore en tremblant l'appui du Roi de Pologne. *Sobieski* arrive, voit l'ennemi, le combat, le défait, et dissipe comme par enchantement cette multitude innombrable, qui sembloit devoir engloutir toute la Chrétienté. Quelle grandeur d'ame ne faut-il pas avoir pour ne point se laisser éblouir par de si brillans succès ! et quel fond de bon esprit et de modestie annoncent des sentimens si religieux !

Ce n'est pas seulement la Religion qui nous défend de nous attribuer la gloire de nos heureux succès, d'en être vains et orgueilleux ; la raison nous tient le même langage. Elle nous dit qu'il y a des héros de fortune encore plus que de mérite, qu'il y a peu de célèbres événemens qui soient dus à la prudence ou à l'habileté des hommes, et que c'est presque toujours le concours des circonstances qui fait le succès ou le défaut de réussite des grandes actions.

Le Prince de *Galles*, fils d'*Edouard III*, et communément appelé par les Anglois le *Prince noir*, parce qu'il portoit des armes de cette couleur, ayant gagné la fameuse bataille de Poitiers, sur le Roi *Jean* qui y fut pris, donna un exemple bien remarquable de cette modération dans les succès et de cet héroïsme de modestie, toujours digne d'admiration, mais au-dessus de tous les éloges, dans un jeune Prince vainqueur d'un Monarque puissant et rival. Il fit préparer un repas magnifique dans sa tente pour les prisonniers, servit lui-même le Roi, comme s'il eût été l'un de ses Officiers, se tint derrière son fauteuil, refusa constamment de se placer à table, et dit modestement *qu'étant sujet, il connoissoit trop la distance du rang de Sa Majesté au sien pour prendre une pareille liberté.* Lorsque le Prince de *Galles* conduisit son prisonnier à Londres, un concours prodigieux de personnes de tout rang et de tout état se trouva sur leur passage. *Jean*, magnifiquement vêtu, étoit monté sur un coursier blanc, remarquable par son extrême beauté et par la richesse de son harnois. Le vainqueur marchoit à ses côtés dans un appareil moins superbe, et monté sur un cheval noir. Ce fut de cette manière simple, mais glorieuse, que le Prince de *Galles* traversa les rues de

Londres, et présenta le Roi de France à son père. *Edouard* s'avançant à la rencontre de ce Monarque, l'accueillit comme un Prince voisin qui seroit venu volontairement lui rendre une visite d'amitié.

L'homme modeste, au milieu des plus grands applaudissemens, se dit à lui-même ce qu'un héraut répétoit de temps en temps au vainqueur Romain dans la marche de son triomphe : *Souvenez-vous que vous êtes homme.* Comme s'il eût dit : Souvenez-vous que cette gloire qui vous environne et qui brille à vos yeux avec tant d'éclat, s'évanouira comme un songe. Ces titres magnifiques dont on vous honore, sont vains : avec eux vous passerez, et vous disparoîtrez comme eux. Ces statues qu'on élève à votre mémoire, seront de peu de durée, et vous durerez encore moins. Peut-être le peuple inconstant qui vous prodigue aujourd'hui ses acclamations et son encens, renversera-t-il demain son idole et la foulera-t-il à ses pieds. Mais dussiez-vous être plus heureux que tant d'autres, et jouir d'une prospérité plus constante, souvenez-vous que la mort triomphera de vous plus fièrement que vous ne triomphez de vos ennemis : elle ensévelira dans le même tombeau et votre puissance et vos grandeurs.

Quand la fortune seroit aussi constante et aussi assurée qu'elle l'est peu, on devroit encore, même pour ses propres intérêts, être humble et modeste. La gloire est la compagne de la modestie, et l'humiliation l'est de l'orgueil. *Ménécrate*, médecin de Syracuse, fut si infatué de son habileté à guérir l'épilepsie, qu'il poussa la folie jusqu'à se donner le nom de *Jupiter*. Il ne demandoit pour toute récompense aux malades qu'il avoit guéris, que de le suivre dans toutes les villes de la Grèce, en portant les noms et les attributs des divinités inférieures, qui composoient la Cour du maître des Dieux. Il écrivit à *Philippe*, Roi de Macédoine, une lettre qui commençoit ainsi : *Ménécrate-Jupiter à Philippe : Salut.* Ce Prince lui répondit : *Philippe à Ménécrate : Santé et bon sens.* Étant venu à la Cour de Macédoine, le Roi invita le nouveau *Jupiter* à un repas magnifique. Il lui fait mettre une table à part, et servir pour tous mets de l'encens et des parfums, tandis que les autres convives goûtoient tous les plaisirs de la bonne chère. Enchanté de voir sa divinité reconnue d'une manière si éclatante, il oublia d'abord qu'il étoit homme ; mais la faim, occasionnée par la durée du repas qui fut prolongé à dessein, et par l'odeur des viandes qui en piquant

son estomac excitoit son appetit, le força de se souvenir enfin de ce qu'il étoit. Il se dégoûta de ses mets divins, et prit brusquement, à jeun, congé de la compagnie dont il vit bien qu'il étoit la risée.

Il n'y a point de vice, qu'il nous soit plus important de tenir au moins caché, si nous en sommes atteints, que l'orgueil, parce qu'il n'en est point qui nous rende plus odieux. On méprise ceux qui s'enivrent de leur bonheur et qui s'oublient. La fierté qu'ils prennent les expose au ridicule, et fait croire qu'ils sont au-dessous de leur fortune, puisqu'ils savent si peu la soutenir. Leur modération au milieu des succès les feroit paroitre plus grands que les choses qui les élèvent; et sans rien perdre de leur gloire, ils auroient encore celle de la modestie.

Le traité des Pyrénées ayant mis fin à la guerre sanglante qui duroit depuis si longtemps entre l'Espagne et la France, les deux Rois de ces grandes monarchies se virent dans l'isle des Faisans, qui sépare les deux royaumes, et ils se présentèrent mutuellement les Seigneurs les plus considérables de leur Cour. Comme *Turenne*, toujours modeste, ne se montroit pas, et qu'il étoit confondu dans la foule, *Philippe IV* demanda sur-tout à le voir, il le regarda avec

attention, et se tournant vers *Anne d'Autriche* sa sœur : *Voilà*, lui dit-il, *un homme qui m'a fait passer bien de mauvaises nuits.*

Le siècle immortel de *Louis XIV*, qui produisit tant de grands hommes, semble aussi avoir été celui de la véritable modestie. Ils paroissoient se disputer à l'envi à qui feroit des choses plus dignes de gloire et croiroit le moins en mériter. Le Maréchal *de Boufflers* fut de ce nombre. Distingué parmi les plus illustres Capitaines de son temps, par son courage infatigable, par sa vigilance et par son zèle pour les intérêts de l'État, il s'acquit sur-tout un honneur infini dans la belle défense qu'il fit de Lille, en 1708. Obligé enfin de capituler après quatre mois de siége, le Prince *Eugène* à qui il la rendit, lui dit : *Je suis fort glorieux d'avoir pris Lille, mais j'aimerois encore mieux l'avoir défendue comme vous.* *Louis XIV* crut devoir le récompenser, en l'honorant de la dignité de Pair de France, immédiatement après le siége. A sa réception, il fut accompagné au Parlement par une multitude d'Officiers qui avoient défendu Lille avec lui. *Messieurs*, dit-il en se tournant vers eux, *toutes les graces que je reçois, tous les honneurs qu'on me rend, c'est à vous que je les dois, c'est à vous que je les renvoie, c'est vous qu'on récompense ; et je ne*

dois me louer que d'avoir été à la tête de tant de braves gens.

Mais ce qui prouve encore mieux que des paroles trop souvent équivoques ou hypocrites, la sincérité de sa modestie, c'est le beau trait qu'il fit l'année qui suivit le siége de Lille. Avant la fameuse journée de Malplaquet, on apprit qu'il devoit y avoir une grande action entre l'armée de France commandée par le Maréchal *de Villars*, et l'armée alliée aux ordres du Prince *Eugène* et de *Malborough*. *Louis XIV*, qui depuis quelques années essuyoit des revers accablans, parut très-inquiet de l'événement. *Boufflers*, quoique plus ancien que *Villars*, offrit d'aller servir sous lui. Sa proposition fut acceptée, et il se rendit au camp. On vit alors entre ces deux Maréchaux un beau combat de modestie et de grandeur d'ame. *Villars* vouloit être commandé par *Boufflers*, qui persista à lui laisser toute la gloire et à ne partager avec lui que les dangers. Le premier ayant été obligé de se retirer de la bataille à cause d'une blessure qu'il avoit reçue, le Maréchal *de Boufflers* chargea encore six fois les ennemis, et fit sa retraite en si bon ordre, qu'ils ne jugèrent pas à propos de le poursuivre.

C'est un beau spectacle dans l'Histoire ; que cette union de deux hommes tels que les Maréchaux *de Boufflers* et *de Villars.* Cette union inaccessible à l'envie, lorsqu'on remplit la même carrière, lorsque la gloire est du même genre et à peu près au même degré, ne peut se trouver qu'entre des hommes que le sentiment de leur grandeur défend des foiblesses de la jalousie. C'est peut-être la plus belle gloire de *Boufflers*, de n'avoir point été jaloux de *Villars.*

La modestie donne un nouvel éclat à la grandeur. On s'empresse à lui rendre ce qu'elle veut s'ôter à elle-même. Elle force les autres hommes à voir sans jalousie sa gloire et ses avantages. *Plutarque*, célèbre Philosophe, Historien et Orateur Grec, à qui ses excellens ouvrages ont acquis une gloire immortelle, y raconte lui-même qu'étant fort jeune encore, il fut député avec un autre Citoyen vers le Proconsul de la province, pour une affaire importante. Son collègue resta en chemin, et *Plutarque* remplit seul la commission. C'étoit une belle occasion de s'attribuer tout l'honneur du succès. Mais avant qu'il rendît compte de son voyage au public, son père le prit en particulier, et lui fit cette sage leçon : Gardez-vous bien de dire : *J'ai parlé*,

J'ai fait, dites toujours *nous*, associez à tout votre collégue, apprenez à prevenir l'envie.

La modestie la calme, et se concilie tous les cœurs. La hauteur et la fierté ne font au contraire qu'augmenter le nombre des ennemis et des jaloux, qui triomphent avec un mépris insultant, quand ce colosse de grandeur vient à tomber. C'est ce qui a fait dire à un Ancien, que ceux-là nous donnent un bon conseil, qui nous avertissent que plus nous sommes élevés au-dessus des autres, plus nous devons être humbles et modestes (*).

Mais qu'il est difficile d'être humble et grand tout ensemble ! Il est si naturel à l'homme d'avoir de l'orgueil et de s'enfler de ses succès, que cela arrive à ceux même qui sont le plus convaincus des avantages de la modestie. L'esprit a beau leur conseiller de faire du moins semblant, pour leur gloire, de se tenir dans une même égalité d'ame : le sentiment du cœur l'emporte sur les lumières de l'esprit. La gloire éblouit, les heureux succès aveuglent, l'élévation fait oublier sa bassesse ; on se croit plus grand, parce qu'on est plus élevé; et la tête tourne sur les hauteurs.

(*) Cic. *de Officiis*.

C'est ce qui arriva au Cardinal *d'Espinosa*, premier Ministre de *Philippe II*, roi d'Espagne. Ce Ministre, dont on a dit qu'il avoit l'ame aussi vaste que la Monarchie qu'il gouvernoit, ne put soutenir tout le poids de sa fortune : elle le remplit d'orgueil, et l'orgueil fut la cause de sa chûte. Il avoit pris un tel ascendant sur le plus impérieux de tous les Princes, qu'il usoit avec ce Monarque d'un ton absolu. Le Roi sortoit de sa chambre pour le recevoïr, ôtoit son chapeau pour le saluer, et le faisoit asseoir comme son égal. *Philippe II* se lassa enfin d'être en tutelle. Il lui dit un jour : *Cardinal, souvenez-vous que je suis Président de Castille.* Il le dégradoit par-là de cette première dignité de la Monarchie d'Espagne. Ce fut pour lui un coup de foudre. Il en tomba malade ; et la haine qu'on lui portoit, hâta sa mort. Dans une foiblesse qu'il eut, on se pressa tant de l'ouvrir pour l'embaumer, qu'il porta la main au rasoir du chirurgien ; et son cœur palpitoit encore, après qu'on lui eut ouvert l'estomac. Cette opération précipitée fut l'effet de la crainte qu'on eut qu'il ne revînt en santé.

Le marquis *de Louvois*, qui n'eut pas moins de talens et d'orgueil que le Ministre Espagnol, éprouva aussi la même disgrace.

Louis XIV, fatigué depuis long-temps de ses hauteurs, résolut de se passer enfin d'un Ministre qui lui faisoit acheter si cher ses services. Dans le dernier travail que *Louvois* eut avec ce Prince, il s'apperçut qu'il avoit perdu pour toujours la faveur du Roi. Ce Ministre, le plus fier et le plus ambitieux des hommes, regardant une telle disgrace comme le dernier des malheurs, rentra chez lui le cœur serré, et demanda en arrivant un verre d'eau. Il le boit avec précipitation, se jette dans un fauteuil, prononce quelques mots mal articulés, et expire. Le bruit courut qu'il avoit été empoisonné; mais le véritable poison qui le fit mourir, fut un violent dépit de se voir bientôt confondu dans la foule de ceux qu'il avoit vus avec tant de plaisir et de morgue mendier sa faveur. Ce Ministre, ce grand Ministre malgré de grands défauts (*), mourut peu regretté des courti-

(*) La discipline etablie et maintenue parmi les troupes, l'entretien et l'approvisionnement des armées, toujours fournies avec une supériorité d'intelligence et d'activité vraiment admirable, la célèbre instruction pour le siége de Gand, la construction de l'Hôtel des Invalides, une foule d'établissemens militaires ou nécessaires ou utiles, une continuité de succès

sans et de son maître même, qui lui devoit tout, mais qui croyoit peut-être ne lui rien devoir, depuis que *Louvois* avoit dit : Il sait qu'il me doit tout. Mot imprudent qui lui étoit échappé, dont *Louis XIV* avoit été instruit et indigné.

---

qui ne peut appartenir qu'à l'habileté : voilà les titres de gloire du Marquis *de Louvois*, dont le nom ne réveille pas moins l'idée d'un grand Ministre, que d'un homme altier et dur. *Dict. Encycl.*

XXIII.

Surmontez les chagrins où l'esprit s'abandonne.

LES sujets de chagrins sont si fréquens dans le cours de la vie, qu'on ne peut guère se flatter de les éviter tous : il n'est permis qu'à un fou de croire qu'il n'en aura jamais. Quand on est jeune encore et sans expérience, on ne marche que sur des fleurs : tout rit, tout est beau. On se persuade que ce bonheur durera toujours. Mais une si douce erreur ne séduit pas long-temps. Bientôt on se trouve en butte à la dureté, à la trahison, aux faux jugemens, à l'iniquité ou à la bizarrerie des hommes, et à tous les événemens fâcheux dont notre triste vie a tant de peine à se défendre.

Il est donc à propos de s'y préparer de bonne heure. Amassez, dès la jeunesse, assez de bon esprit, assez de vertu, pour pouvoir un jour supporter l'affliction avec patience. Le temps viendra que vous en aurez besoin. Si jamais l'injustice renverse

vos projets, empoisonne votre conduite; vous préfère d'indignes concurrens; si elle vous enlève une partie de vos biens; si elle attente à votre réputation, à votre honneur; vous vous saurez bon gré d'avoir médité par avance sur l'injustice des hommes. Les coups prévus blessent moins.

Attendez avec fermeté le malheur qui peut vous arriver. Envisagez-le à face découverte. Voyez-le dans toutes les circonstances les plus terribles, et ne vous laissez pas accabler. Un favori parvenu au comble de la fortune, et qui par-là même en craignoit la chûte, dit un jour à son ami, en lui montrant une cassette: *C'est là qu'est mon trésor.* Son ami le pressa de le lui montrer. Il lui permit d'ouvrir la cassette. Elle ne renfermoit qu'un vieux habit tout déchiré. L'ami en parut surpris. Le favori lui dit: *Quand la fortune me renverra à mon premier état, je suis tout prêt.* Quelle ressource de mettre tout au pis, et de se sentir de la force pour s'y soutenir!

On est, je l'avoue, exposé à des revers si étonnans et si fâcheux, que le philosophe et le sage, quand ils se trouvent dans le cas, sentent ébranler, comme malgré eux, tous les fondemens de leur sagesse. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que si vous avez appris à ne compter

sur rien, si vous êtes bien convaincu que la probité et la bonne foi ne sont plus les vertus favorites des hommes, si vous savez vous attendre à tout événement, si vous vous préparez par avance à ce qu'on appelle les jeux ordinaires de la fortune, et aux amertumes de la vie ; vous ne serez pas abattu au moindre souffle de l'adversité : dans les plus grands malheurs même vous ne vous croirez pas si malheureux, et dès-là vous le serez moins. *Denys le jeune*, chassé de son royaume de Syracuse, fut obligé de se retirer à Corinthe. Un Grec lui demanda par une espèce de raillerie à quoi lui avoit servi la philosophie de *Platon*. *A voir*, répondit-il, *l'inconstance de la fortune sans m'étonner, et à la souffrir sans me plaindre.*

Formez-vous quelque entreprise, sollicitez-vous un emploi, poursuivez-vous une affaire : consolez-vous par avance du mauvais succès, en vous y attendant. C'est le moyen de sentir de la joie si les choses réussissent, et peu de peine si elles tournent mal.

Ainsi préparé au combat, il est temps de vous faire entrer en lice et de vous mettre, pour ainsi dire, aux prises avec la

fortune et avec l'injustice des hommes (*). Voyons donc les différentes sortes de chagrins qui peuvent vous assaillir, et les armes que la raison, de concert avec la Religion, vous fournit pour en triompher.

La calomnie vous attaque-t-elle dans ce que vous avez de plus cher, en répandant son venin sur votre réputation, et en s'efforçant d'en ternir l'éclat? J'avoue que rien n'est plus capable de troubler le sage même et d'abattre la fermeté de son ame (**). Mais d'abord rentrez en vous-même, interrogez votre conscience: n'y avez-vous pas donné quelque lieu? n'avez-vous pas vous-même flétri souvent l'honneur et la réputation des autres par le souffle impur de la calomnie ou de la médisance? Si vous pouvez vous répondre que votre cœur est pur et innocent; quelle consolation plus douce? Si vous n'êtes calomnié que pour avoir rempli votre devoir, loin de vous en troubler, souvenez-vous de ce

(*) Nous parlons ici selon le langage commun, que l'usage, plus que la raison, autorise: car à proprement parler, il n'y a point de *fortune* ou *hasard*. Tout a sa cause connue ou cachée; et celle de nos malheurs se trouve le plus souvent dans les hommes ou dans nous-mêmes.

(**) *Calumnia conturbat sapientem, et perdet robur cordis illius.* Eccl. 7.

qu'a fort bien dit quelqu'un : *Il vaut mieux souffrir une calomnie qu'un remords.* Recourez donc à la résignation, armez-vous d'une patience courageuse. C'est le remède le plus sûr contre la calomnie. Le temps tôt ou tard découvrira la vérité. En attendant ce moment marqué par la Providence, quand le monde entier seroit déchaîné contre vous, n'avez-vous pas une ressource bien consolante dans le témoignage de votre conscience? La miséricorde divine, dit le plus sage des philosophes Orientaux, le vertueux *Sadi*, avoit conduit un homme vicieux dans une société de Religieux, dont les mœurs étoient saines et pures. Il fut touché de leurs vertus. Il ne tarda pas à les imiter et à perdre ses anciennes habitudes. Il devint juste, sobre, patient, laborieux et bienfaisant. On ne pouvoit nier ses œuvres, mais on leur donnoit des motifs odieux : on vouloit toujours le juger par ce qu'il avoit été, et non par ce qu'il étoit devenu. Cette injustice le pénétroit de douleur. Il répandit ses larmes dans le sein d'un vieux solitaire, plus juste et plus humain que tous les autres. O mon fils, lui dit le vieillard, tu vaux mieux que ta réputation ; rends graces à Dieu. Heureux celui qui peut dire : *Mes ennemis et mes rivaux censurent en moi des vices que je n'ai pas.* Que

t'importe, si tu es bon, que les hommes te poursuivent et même te punissent comme méchant? N'as-tu pas, pour te consoler, deux témoins éclairés de tes actions, Dieu et ta conscience?

Un calomniateur scélérat (car il n'y en a pas d'autres), prend plaisir à m'attaquer, dit *Sénèque.* Je me demande aussitôt : te sens-tu blessé? Non. Sois donc tranquille. Il faut que le chien enragé morde, que la chenille couvre de son écume sale la feuille verte qu'elle ronge, que le serpent pique. Il ne dépend pas de toi d'arrêter ces effets. Ta conscience est pour toi. Sois donc tranquille, et tais-toi. Veux-tu te mesurer avec un scélérat? Vis bien, et ta vie te justifiera mieux que l'éloquence de *Démosthènes.*

Quand on parloit mal de *Socrate*, il disoit : *Si le mal qu'on dit de moi est vrai, cela servira à me corriger : s'il ne l'est pas, cela ne me regarde point, ce n'est pas de moi qu'on parle.* Il répondit à sa femme, qui lui témoignoit sa douleur de ce qu'il avoit été condamné à mort injustement : *Voudriez-vous que ce fût avec justice?*

Jules-César et *Auguste*, dit *Tacite*, souffrirent, sans en témoigner de l'émotion, les poésies insolentes et calomnieuses de *Bibaculus* et de *Catulle*, et ne daignèrent pas s'abaisser jusqu'à prendre le soin de les

supprimer. Et certes, ajoute ce judicieux Historien, j'aurois de la peine à dire ce qu'ils firent éclater davantage en cela, ou leur grande modération ou leur profonde sagesse : car si l'on méprise ces sortes de choses, elles tombent dans l'oubli et s'anéantissent; mais si on les relève et qu'on s'en pique, c'est paroître en avouer la vérité. Une sensibilité trop vive aux injures, défend mal l'innocence et nuit à sa cause.

La perte des biens est, après celle de la réputation, une des plus rudes épreuves. Peu de personnes savent recevoir des coups de cette nature, sans murmurer contre la Providence, sans se livrer au chagrin et quelquefois au désespoir.

Je vois un homme frais, gai, vigoureux, bien portant : sa présence inspire la joie, ses yeux annoncent le contentement, le bien être; il porte avec lui l'image du bonheur. On vient lui apprendre une perte qui lui est arrivée. A l'instant son air change, il pâlit, il se trouble, il pleure, il gémit, il semble agité d'affreuses convulsions. Ceux à qui il survient quelque revers de fortune, sont comme inconsolables. Leur perte est sans cesse devant leurs yeux, sans considérer que des biens si fragiles ne devroient pas leur être si

chers ni les attacher si fort. *Sannazar*, excellent Poëte Latin, eut cette foiblesse: le Comte *de Nassau*, Général des troupes de l'Empereur en Italie, ayant pillé sa maison de campagne, il en conçut un tel chagrin, qu'il contracta une maladie dont il mourut. C'est une grande folie que de se laisser mourir pour des biens mille fois moins précieux que la vie. Mais la plupart des hommes y sont si attachés, qu'il n'y a qu'un grand fond de raison ou de religion, qui puisse en faire supporter la perte avec fermeté.

M. *de Valincourt* ayant perdu sa bibliothèque, dans l'incendie qui consuma sa belle maison de Saint-Cloud, répondit à ceux qui cherchoient à le consoler de ce malheur : *J'aurois bien mal profité de mes livres, si je n'avois pas appris à les perdre* (*).

(*) Il étoit Secrétaire-général de la marine, membre de l'Académie Françoise et de celle des Sciences. La satire que *Boileau* lui adresse, a plus contribué à sauver son nom de l'oubli, que ses ouvrages : on a cependant de lui d'excellentes Observations sur l'*Œdipe de Sophocle*, une bonne Vie du Duc de *Guise*, dit *le Balafré*, et une Critique très-estimable du roman de la *Princesse de Clèves*. Il avoit recueilli un grand nombre de Mémoires très-curieux et très-importans sur la marine ; mais l'incendie fit périr ces précieux manuscrits. Il écrivoit bien en vers et en prose ; et se fit généralement estimer par son esprit, par son mérite et par sa probité. Il mourut en 1730, à 77 ans.

Le mot est beau. Celui de M. *de Fénélon* dans un pareil malheur l'est encore plus, et peint bien cette ame humaine et compatissante, à laquelle l'intérêt des pauvres et des malheureux est toujours ce qui se présente le premier : *J'aime mieux*, dit-il, *qu'ils soient brûlés, que la chaumière d'une pauvre famille.*

On sait avec quels sentimens héroïques de la résignation la plus soumise, le saint homme *Job* apprit la perte de tous ses biens. Tandis que le bras de Dieu s'appesantissoit sur lui, il bénissoit la main qui le frappoit. Plein de reconnoissance pour les biens qu'il avoit reçus, il les rendit sans murmure au Maître souverain qui les lui redemandoit. On put lui enlever ses trésors, mais il en étoit un plus cher que tous les autres, qu'on ne lui enleva point, le respect et la soumission qu'il devoit à son Dieu.

Ne croyez pas être souverainement malheureux, lorsque vous éprouverez comme lui plusieurs revers. Combien dans le monde de millions d'hommes cent fois plus malheureux et plus à plaindre que vous ! Mais tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours. Il nous semble que personne n'éprouva jamais une disgrace telle que la nôtre. Cette idée même de singularité dans

nos malheurs nous plaît, parce qu'elle autorise nos murmures. Nous voudrions que les hommes ne fussent occupés que de nos peines, comme si nous étions les seuls malheureux sur la terre. Nous ne pensons qu'au bonheur dont nous avons joui ou dont nous pourrions jouir : nous ne jetons nos regards que sur la félicité vraie ou apparente de ceux que nous en croyons moins dignes ; au lieu de considérer ceux qui sont plus infortunés que nous, ou de faire réflexion que nous aurions pu être encore plus malheureux. Alors vraiment nous nous trouverions heureux au sein même de notre malheur.

Un pauvre de la basse Thébaïde en Égypte, n'avoit, dans la plus grande rigueur de l'hiver, qu'une petite natte de jonc : il en mettoit la moitié sous lui, et se couvroit avec l'autre comme il pouvoit. Le froid le faisant trembler, il se consoloit lui-même en disant : *Je vous rends graces, mon Dieu : car combien y a-t-il de riches qui, à cette heure-ci, sont en prison et qui ont les fers aux pieds, sans pouvoir jouir de la moindre liberté, au lieu que je puis du moins aller où bon me semble !*

Il n'est guère donné qu'aux pauvres de souffrir ainsi avec résignation. Le partage des riches, des heureux du siècle, dans les

maladies et dans les autres afflictions qui leur arrivent, est assez souvent l'impatience qui augmente les maux, le chagrin qui les aigrit, le désespoir qui y met le comble. Un Religieux de beaucoup de mérite m'a raconté qu'étant jeune encore, un de ses confrères lui dit : *Venez avec moi, que je vous fasse voir différentes espèces de maladies, et la manière dont on les supporte.* Il le mena d'abord chez plusieurs pauvres, dont il admira la patience, la tranquillité, la joie même au milieu de leurs maux. Il le conduisit ensuite chez une Dame très-riche et malade : ils ne tardèrent pas à être témoins de toutes ses impatiences dans les douleurs, de ses plaintes amères contre les Médecins qui ne la soulageoient pas, de ses emportemens contre ses domestiques. Ce fut la même chose chez d'autres Grands qu'ils visitèrent, et qu'ils trouvèrent également occupés à s'affliger, à se plaindre, à se rendre encore plus malheureux qu'ils ne l'étoient.

Nous voulons ne rien souffrir : mais le bonheur parfait est-il donc fait pour des êtres imparfaits ? Une constante expérience ne nous apprend-elle pas que cette vie est semée de peines ; et devons-nous nous attendre à être seuls exempts de cette triste loi ? *Darius*, Roi de Perse, ayant perdu la plus chérie de ses femmes, en étoit incon-

solable. *Démocrite* lui promit de la ressusciter, s'il pouvoit trouver dans ses États trois personnes qui n'eussent jamais eu aucun sujet d'affliction. Après une recherche exacte, on reconnut qu'il étoit impossible de trouver ces trois hommes heureux. Cette réflexion consola le Monarque.

Nous ne devons pas nous attendre en cette vie à une félicité fixe et complète. Ce monde n'est le paradis terrestre que pour un très-petit nombre de personnes, qui payeront peut-être bien cher un jour les délices d'un bonheur dont ils ont si peu de temps à jouir. C'est un grand malheur de n'être jamais malheureux : une prospérité constante corrompt, amollit, remplit d'orgueil. *Philippe*, Roi de Macédoine, ayant reçu trois bonnes nouvelles en un jour, s'écria : *O Fortune, envoie moi quelque petit malheur, pour interrompre un bonheur si continu !* Il est rare qu'on soit obligé de former de pareils souhaits; et telle est la vicissitude des choses humaines, que les biens sont presque toujours précédés ou suivis de quelques maux. Le plus heureux des hommes est celui qui a le moins de malheurs. Attendez-vous donc à en avoir, et lorsqu'ils arrivent, soutenez-les avec courage. C'est bien moins la grandeur de nos maux, que notre propre foiblesse, qui nous rend mal-

heureux. Il y a peu de peines dans la vie dont une ame forte et constante ne puisse aisément triompher; et l'on ne sauroit trop s'étonner sans doute, quand on lit dans l'histoire du célèbre *Racine*, que ce fut sa trop grande sensibilité qu'il n'eut pas le courage ni la force de vaincre, qui abrégea ses jours et fut la cause de sa mort. Touché de la misère du peuple, il composa un mémoire solide et bien raisonné sur les moyens de le soulager. Madame *de Maintenon*, à qui il l'avoit communiqué, le lisoit lorsque le Roi entra chez elle. Ce Prince le prit, et en voulut savoir l'auteur. Il loua le zèle de *Racine*, mais il trouva mauvais qu'il se mêlât de choses qui ne le regardoient pas, et il ajouta d'un air fâché: *Parce qu'il sait faire parfaitement des vers, croit-il tout savoir? et parce qu'il est grand Poëte, veut-il être Ministre!* Ces paroles, rendues à *Racine*, furent un coup de foudre pour lui: car il étoit courtisan et jaloux de la faveur dont il jouissoit auprès du Roi. Il ne s'occupa plus que d'idées tristes, et mourut peu de temps après.

Si la perte, qui fait le sujet de votre chagrin, vient de quelque accident que votre prudence n'a pu ni prévenir ni parer, supportez-la avec résignation. Le chagrin ne remédie à rien, et fait souvent beaucoup

de mal : il dessèche, il mine, il consume ; il dérange la tête et précipite au tombeau. Un homme ayant perdu la vue par un accident, n'en parut pas plus triste ; il disoit au contraire plaisamment pour se consoler : *Auparavant j'allois seul, et maintenant j'aurai toujours compagnie.* Le célèbre M. *de Fontenelle*, malgré une santé peu robuste en apparence, une enfance foible et une poitrine toujours délicate, n'eut, dans tout le cours de sa longue vie, qu'une légère fluxion de poitrine, aucune maladie considérable, pas même la petite vérole. Il n'eut l'ouïe dure que fort tard, et ce ne fut qu'à 94 ans qu'il s'apperçut que sa vue s'affoiblissoit : il dit alors en plaisantant : *J'envoie devant moi mes équipages...*

Si le malheur (*) peut se réparer, et qu'il reste encore quelque lieu à l'espérance, fortifiez-la par la pensée d'un avenir plus heureux. Souvent les affaires qui paroissent prendre un tour peu favorable,

(*) Il y a, dit l'Abbé *Girard*, cette différence entre *malheur* et *accident*, que le premier s'applique particulièrement aux événemens de fortune et de choses étrangères à la personne : le second regarde proprement ce qui arrive dans la personne même. C'est un malheur de perdre son argent ou son ami ; c'est un accident de tomber ou d'être blessé.

avec le temps deviennent fort avantageuses. Un mal peut amener un bien.

Fais tête au malheur qui t'opprime.
Qu'une espérance légitime
Te munisse contre le sort.
L'air siffle, une horrible tempête
Aujourd'hui gronde sur ta tête,
Demain tu seras dans le port.

ROUSSEAU.

Espérez donc que l'orage dont vous êtes surpris passera vîte; et pendant qu'il dure, enveloppez-vous du manteau de votre vertu.

Les grandes afflictions font ordinairement de profondes impressions dans l'esprit: lorsqu'on est malheureux jusqu'à un certain point, on croit facilement devoir l'être toujours. Quel triste état que celui d'une personne ingénieuse à se tourmenter ainsi elle-même! S'il est de la prudence de s'attendre à la mauvaise fortune quand on est dans la bonne, il est aussi de la sagesse d'espérer la bonne quand on est dans la mauvaise: rien ne dure long-temps dans cette vie. Plus vos malheurs ont duré, plus vous avez droit de croire qu'ils finiront bientôt.

Ne vous laissez pas non plus prévenir par la première apparence. Telle chose vous chagrine d'abord, vous afflige, vous consterne, paroît devoir occasionner votre

perte : la même chose sera dans la suite votre consolation, votre joie, le bonheur de votre vie. L'expérience presque continuelle prouve cette maxime consolante.

« Ne renonçons jamais au bonheur, dit le Poëte *Sadi* : les sources du bien et du mal sont cachées, et nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroser l'espace de la vie. O homme, dans le malheur sois patient, et espère. »

> Pour les infortunés, espérer c'est jouir.
>
> GILBERT.

L'espérance est la plus grande consolation des malheureux. Elle tarit les larmes, elle donne du courage, de la patience, de la joie. *St. Charles Borromée*, qui n'étoit pas encore bien rétabli d'une longue maladie, fut obligé d'aller à Rome pour l'élection d'un Pape. Il partit en litière avec toutes les provisions de remèdes que ses Médecins lui avoient prescrits. Lorsqu'il fut près de Bologne, le mulet qui étoit chargé de ces drogues, se laissa tomber en passant une rivière. Tous les pots furent cassés, et le reste des remèdes fut emporté par le courant de l'eau. Le saint Cardinal, loin de s'en fâcher, n'en fit que rire ; et sans permettre qu'on retournât en chercher d'autres, il dit que cet accident étoit un heureux présage qu'il n'en auroit plus besoin.

Avant qu'un malheur arrive, détournez-le, s'il est possible; usez de prudence et de précaution. Mais quand il est arrivé, il faut s'en faire une raison, et l'oublier le plutôt qu'on peut.

Quand on craint qu'un malheur ne nous puisse arriver,
C'est alors qu'il y faut rêver.
Y penser après, c'est folie :
Maxime sage et peu suivie.

RICHER.

C'étoit la maxime de l'Empereur *Fréderic IV*, surnommé *le Pacifique*, à cause de son insensibilité et de son inclination pour la paix (*). Jamais l'Allemagne ne fut plus cruellement déchirée par les guerres civiles que sous son règne. Il tâcha de dissiper les factions : mais n'ayant pu y réussir, ni empêcher le Roi de Hongrie de prendre sa capitale, il s'en consola en voyageant. Il écrivoit sur les murailles des endroits où il logeoit : *Rerum irrecuperan-*

(*) Ce fut un Prince superstitieux et foible. Son ame paresseuse s'accommodoit de toutes les positions où il plaisoit à la fortune de la mettre : elle seule le soutint sur un trône, qui souvent fut un écueil pour les plus grands hommes. Son indolence et son insensibilité ont fait dire de lui, qu'il avoit une ame morte dans un corps vivant. Il mourut à Lintz en 1493, dans la 70e année de sa vie et la 54e de son règne. Il eut pour successeur son fils *Maximilien*, aïeul de l'Empereur *Charles-Quint*. Dict. Encycl.

darum oblivio, summa felicitas, c'est-à-dire :

> Les choses, mes amis, qu'on ne peut recouvrer,
> Le souverain bonheur est de les oublier.

Il y a tant de peines réelles et nécessaires dans la vie ; pourquoi s'en faire d'inutiles ? Nous nous plaignons de la multitude des maux qui nous accablent : un peu de sagesse, de prudence, de vertu en préviendroit d'abord plus de la moitié, et adouciroit ensuite ceux que nous ne saurions empêcher. Combien de larmes aussi amères que stériles !

Il y a, je l'avoue, des afflictions qui peuvent tirer de nous des pleurs très-légitimes : en refuser dans ces occasions, ce seroit une stupide insensibilité. On soupire, on pleure avec justice dans les premiers momens d'une subite douleur ; mais un homme sage n'est pas long-temps sans rentrer en soi-même : il réfléchit sur l'inutilité d'une plus longue douleur et sur la vanité de ses regrets. Cette pensée suffit pour rappeler promptement le calme dans son cœur et la sérénité sur son visage. La piété lui rappelle que ses peines ont leur source dans la volonté divine, il fait son sacrifice, et baisse humblement la tête sous la main du Tout-puissant.

Si nous pouvions, à force de gémissemens et de larmes, recouvrer ce qui est

perdu, réparer le mauvais succès d'une affaire, rendre la vie à une personne qui nous est chère et la retirer du tombeau; la raison sans doute justifieroit l'excès même de notre affliction. Mais puisque la plupart des accidens qui nous désolent sont sans remède, que nous sommes peu sensés de nous affliger si long-temps à pure perte.

Philippe II, Roi d'Espagne pensoit ainsi (*). Ayant mis en mer une flotte de cent cinquante gros vaisseaux contre l'Angleterre, elle fut entièrement détruite par la tempête et par l'habileté des Anglois. Toute l'Espagne en fut dans la plus grande consternation. Le Roi seul apprit cette perte sans changer de visage. Il écrivoit quelques lettres lorsque le courrier lui apporta ces tristes nouvelles. *Je n'avois point cru*, dit-il,

(*) Il avoit succédé à *Charles-Quint* son père. Jamais règne ne fut plus fécond en événemens que le sien. Jamais Prince ne forma tant et de si vastes projets; et quoiqu'il ne manquât ni de génie ni de ressources pour les faire réussir, l'événement justifia presque toujours cette maxime: qu'une ambition démesurée est la ruine des États. Il porta ses vues ambitieuses sur la couronne d'Angleterre, entreprise malheureuse qui coûta à l'Espagne 40 millions de ducats, 25 mille hommes et cent vaisseaux. C'étoit acheter bien cher la honte de ne pas réussir. *Dict. Encycl.*

ma flotte capable de vaincre la violence des vents et la fureur de la mer; mais je remercie Dieu de m'avoir donné assez de pouvoir et de force, pour remettre en mer une flotte aussi puissante. Ensuite il reprit la plume, et se remit à écrire avec la même tranquillité qu'auparavant.

Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir cette stoïque insensibilité sur les malheurs qui arrivent. Il y a des caractères plus tendres, plus sensibles; et l'on ne peut disconvenir même qu'une sensibilité modérée ne soit plus louable que la froide apathie de ces gens flegmatiques, qui ne s'attachent qu'à leur repos, et qui consentiroient mille fois à voir périr ce qu'ils paroissent aimer, plutôt que d'avoir un moment de peines et de chagrins. Ils font honneur de cette façon de penser à leur philosophie et à leur courage, au lieu de l'attribuer à un défaut de sentiment, qui convient mieux à des rochers qu'à des hommes. Et qui, en effet, pourroit se résoudre à compter au nombre des hommes ceux de qui l'insensibilité ressembleroit à celle d'un célèbre Imprimeur et Professeur royal du dernier siècle (*)? Cet homme

(*) *Fréderic Morel*, mort à Paris en 1630 à 78 ans. Il y a eu trois Imprimeurs célèbres de ce nom, père,

plus apathique encore qu'il n'étoit savant, travailloit dans son cabinet, tandis que sa femme étoit à l'extrémité. On l'avertit qu'elle desiroit de lui parler avant de mourir. Il répondit qu'il iroit aussitôt qu'il auroit fini la phrase qu'il avoit commencée. Il ne l'avoit pas encore achevée, lorsqu'on vint lui dire que sa femme étoit morte. *J'en suis fâché*, répondit-il froidement, *c'étoit une bonne femme.* Et il continua son ouvrage.

Si la mort vous enlève quelqu'un de vos proches, n'affectez pas une semblable insensibilité ; donnez un libre cours à votre juste douleur ; mais n'oubliez pas le sage conseil que vous donne *l'Ecclésiastique*. Mon fils, dit-il, répandez vos larmes sur un mort, et pleurez comme une personne qui a reçu une plaie très-sensible. Rendez-lui les devoirs de la sépulture ; mais ne soyez pas inconsolable dans votre affliction : car l'excès de tristesse conduit à la mort, et l'abattement du cœur fait baisser la tête. N'abandonnez pas votre cœur à la douleur, et faites réflexion qu'en vous affligeant, vous ne faites aucun bien au mort, mais que vous

---

fils et petit-fils ; les deux premiers nommés *Fréderic*, et le troisième *Claude* : tous trois studieux et savans. Celui dont il s'agit ici est le second. Il étoit Interprète et Imprimeur ordinaire du Roi pour l'hébreu, le grec, le latin et le françois.

vous faites à vous-même un très-grand mal (*).

Rien de plus judicieux et de plus raisonnable que cette sage maxime : il seroit bien à desirer que tout le monde eût la force de la mettre en pratique, comme le fit *David*. Le premier enfant qu'il eut de *Bethsabée* étant tombé dangereusement malade, il se condamna aussitôt à la retraite et au silence, et tâcha de fléchir le Seigneur par de ferventes prières et par un jeûne rigoureux. La mort, au bout de sept jours, ayant enlevé le jeune Prince, on crut que *David* alloit être inconsolable, et personne n'osoit lui apprendre cette douloureuse nouvelle. Le Roi s'en douta à la contenance et aux discours secrets de ses Officiers. Instruit de la perte qu'il venoit de faire, il se leva de terre où il étoit prosterné : il alla se laver dans le bain, il se fit oindre d'huile et de parfums dont il s'étoit abstenu durant la maladie de l'enfant : il quitta les vêtemens de sa douleur, et s'étant fait habiller, il se rendit dans la maison de Dieu, où il adora profondément le souverain Maître de la vie et de la mort. Il rentra ensuite dans son palais, et se fit servir à manger. Ses Officiers, étonnés d'une telle conduite,

(*) Eccl. 38.

prirent la liberté de lui en demander la raison. « Tandis que l'enfant a vécu, leur répondit-il, j'ai eu recours au jeûne et à la prière. Car je me disois moi-même : Qui sait si le Seigneur, touché de ma douleur et de mes larmes, n'exaucera pas mes vœux, et ne rendra pas la vie au malade? Maintenant qu'il est mort, pourquoi continuerai-je de jeûner et de m'affliger? Pourrois-je le rappeler à la vie? Non sans doute. J'irois plutôt le joindre dans le tombeau. Je crois donc devoir cesser de me livrer à la douleur, et j'adore les desseins de Dieu. » Il alla ensuite chez la Reine : il la trouva dans une extrême affliction, qu'il tâcha d'adoucir par les motifs de religion et de pénitence, qui faisoient sa propre consolation.

Heureux les affligés qui, comme ce Prince, ne chercheront la leur que dans le sein de la Religion! S'ils n'y trouvent pas toujours une consolation prompte et entière, ils y puiseront du moins un adoucissement sensible, et une patience qui rendra l'affliction moins amère et plus supportable.

Gaston, duc d'Orléans, frère de *Louis XIII*, ayant excité des troubles, *Henri II*, duc de Montmorenci, eut le malheur d'embrasser les intérêts d'un Prince si léger : il le reçut dans son gouvernement de Lan-

guedoc, qui devint le théâtre de la guerre. Dans la bataille qui se livra près de Castelnaudary, le Duc, mal soutenu par *Gaston*, fut défait et pris. Le parlement de Toulouse, chargé de lui faire son procès, le condamna à être décapité. Toute la France et les puissances étrangères s'intéressèrent inutilement pour M. *de Montmorenci*. *Richelieu* avoit persuadé à *Louis XIII*, de faire un exemple qui épouvantât les Grands. La sentence fut exécutée. La Duchesse, à qui son époux n'avoit rien tant recommandé que de pardonner aux auteurs de sa mort, ne chercha d'asile et de consolation qu'aux pieds de son crucifix : *O mon Dieu !* disoit-elle en versant des torrens de larmes, *je n'aimois que lui dans le monde, et vous me l'avez enlevé ; afin que je n'aime que vous.* Comme on lui conseilloit de sauver ses diamans et ses meubles les plus précieux : *Non, non*, disoit-elle, *je ne veux pour tout bien que la douleur et la patience : je ne crains point qu'on m'enlève l'une et l'autre.*

Je ne vous dirai donc pas, comme quelques-uns, qu'il faut vous consoler de votre perte, parce qu'elle est sans remède. C'est une pitoyable consolation : comme si l'on ne devoit pas s'affliger d'un mal, parce qu'il ne guérira point ; ou qu'un malheur pût cesser de l'être, parce qu'il doit durer

toujours.

toujours. Une personne douée d'un bon cœur, qui fait une perte aussi grande qu'elle est irréparable, seroit dans le cas au contraire de ne s'en consoler jamais, par cette raison-là même qu'elle ne peut se réparer. Le parti qui sembleroit le plus conforme aux dispositions présentes, seroit donc de se livrer alors à son chagrin, de s'enfermer et de ne plus voir personne, comme fit cette Reine d'Espagne qui, ayant perdu son époux qu'elle aimoit tendrement, fit tapisser de noir sa chambre d'où elle ne sortit plus. Mais le parti le plus salutaire et le plus raisonnable, est de faire quelques efforts sur soi-même, et de voir un peu ses amis pour s'étourdir par leur présence et par leur entretien sur ses douleurs les plus légitimes.

Ce que doivent faire alors de vrais amis, c'est de s'appliquer à donner le change à la douleur, en ne présentant à la personne affligée que des idées agréables, propres à adoucir ses peines, ou du moins à suspendre l'attention trop assidue qu'elle donne à ses chagrins. L'entretenir de ses malheurs, c'est renouveler ses plaies, c'est irriter le mal au lieu de le guérir. Elle doit aussi de son côté se contraindre, pour ne pas nuire à la société en lui faisant porter continuellement des peines dont

elle n'est pas la cause. Quoique la contrainte ne soit pas un soulagement, on s'y accoutume comme à mille autres choses désagréables; et certainement c'est être vertueux, que d'être capable de tels efforts.

Nous n'exigeons donc pas que vous soyez insensible, ce seroit demander trop à la nature. Mais après les premiers jours accordés à la douleur, quittez la solitude, courez à vos amis et aux amusemens les plus propres à dissiper le fantôme affligeant qui vous poursuit. N'y a-t-il pas plus de sagesse à tâcher de s'y soustraire qu'à s'y livrer? L'affliction trop longue n'est plus vertu, c'est hypocrisie ou foiblesse.

Suivez, si vous vous trouvez dans le cas, l'exemple de résignation et de modération dans la douleur, que donna une Dame. Ayant appris la mort du seul fils qu'elle avoit, elle se retira dans son cabinet, pendant une demi-heure. Elle vint ensuite rejoindre la compagnie, et dit: *Je viens de recevoir la nouvelle de la mort de mon fils, les pauvres ont gagné leur procès.*

Une mère chrétienne qui se voit privée d'un fils qu'elle aimoit tendrement, peut ressentir de la douleur sans déplaire à Dieu, et la montrer sans choquer les hommes. Les larmes qui coulent de ses yeux, au moment qu'elle perd l'objet de sa tendresse,

montrent qu'elle est mère : le soin qu'elle prend de les essuyer ensuite, prouve qu'elle est chrétienne. L'humanité cède d'abord à la douleur ; mais la douleur cède ensuite à la raison, à la vertu.

Si l'enfant dont la perte excite vos regrets, vous a été enlevé dans sa première innocence ; c'est de la part de Dieu un effet inestimable de sa prédilection. Il le retire du monde, comme nous l'apprend le Sage, afin que la malice ne change pas son esprit, et que les scandales ne puissent corrompre son cœur. *Il s'est hâté de le tirer du milieu de l'iniquité, parce que son ame étoit agréable à ses yeux* (*). C'est un protecteur que vous allez avoir dans le Ciel. La riche et inépuisable fortune, dont il vient d'être mis en possession, et de laquelle il auroit peut-être été privé, s'il eût vécu selon vos desirs, est bien au-dessus de celle que les parens les plus riches peuvent espérer de donner sur la terre. Si aimer véritablement, c'est vouloir du bien à celui qu'on aime ; plus il étoit chéri, plus on doit se réjouir de son bonheur.

Il est cependant difficile, je l'avoue, que la privation d'un enfant auquel on étoit justement attaché, ne fasse d'abord quelque impression douloureuse sur le cœur ;

(*) Lib. Sap. 4.

mais la difficulté qu'on éprouve à conserver, dans ces circonstances, la tranquillité de son ame, est une foiblesse de la nature, que la raison et la Religion doivent se hâter de corriger. Si la douleur a prévenu les réflexions, il faut du moins que les réflexions suivent de près la douleur; qu'elles la règlent, et qu'elles prescrivent promptement des bornes à sa durée aussi bien qu'à sa véhémence. Elle est louable, lorsqu'elle ne va que jusqu'à un certain point; elle cesse de l'être, lorsqu'elle la passe.

Que des parens s'affligent donc et pleurent la perte d'un enfant chéri; c'est une juste déférence aux raisonnables sentimens de la nature, pourvu que la raison commande toujours au sentiment naturel. La Religion elle-même, quoique plus sévère que la simple raison, ne défend pas de donner quelques larmes à la perte des personnes qui doivent vous être chères; ce seroit même être stupide ou inhumain, que de les refuser en ces occasions. Elle consent, mères tendres et sensibles, que votre douleur fasse paroître votre tendresse, mais sans faire disparoître votre vertu. Il faut que votre modération, votre patience, votre résignation aux ordres de la Providence, se montrent jusque dans le plus fort

de votre affliction. Une Dame qui avoit perdu son fils, voyant entrer un de ses parens qui venoit pour la consoler : Ah! mon cousin, s'écria-t-elle, je ne sais ce qu'il y a entre le désespoir et moi. *Dieu, ma cousine*, lui répondit-il. Ce mot sublime, prononcé avec une douce sensibilité, la frappa tellement qu'elle sentit ses transports se calmer, et une résignation chrétienne modéra sa douleur.

Il ne fallut qu'une parole pour tarir les larmes de cette mère affligée : souvent on épuise ce que la raison et la Religion ont de plus solide pour consoler certaines personnes qui sont dans la peine, mais inutilement : elles continuent à se répandre en plaintes et en murmures. Est-ce à la trop grande sensibilité qu'il faut attribuer cette douleur excessive ? Ne vient-elle pas plutôt bien souvent d'un défaut de foi, d'un amour de soi-même également aveugle et injuste ? On n'a jamais su se vaincre. On voudroit que tout prospérât au gré de ses desirs, que le Ciel même y fût soumis ; et l'on se révolte contre ses décrets impénétrables, sans faire attention, sans vouloir éprouver que rien n'est plus propre à nous consoler dans nos peines, qu'une humble et parfaite soumission aux volontés du souverain Maître.

Vous donc qui êtes affligé, qui pleurez; adorez-le en tout et jusque dans les plus tristes événemens de la vie. Jetez-vous entre ses bras paternels; il ne les retirera point pour vous laisser tomber. Dans quelque situation que vous vous trouviez; songez que la main du Seigneur, qui vous y a placé, est sans cesse conduite par son cœur. Laissez-vous diriger par une Providence éclairée, qui sait mieux que vous ce qui convient à votre foiblesse et à vos besoins; assuré que les événemens les plus contraires en apparence, deviendront pour vous une source inespérée des plus grands avantages. Celui qui a le pouvoir de changer le mal en bien, fera naître du sein de l'adversité et des afflictions la prospérité et la joie. *Seigneur*, disoit dans la profonde affliction de son ame la vertueuse *Sara*, qui eut l'avantage d'en être depuis elle-même un témoignage éclatant, *quiconque vous sert et vous honore, est sûr que si vous l'éprouvez il sera couronné, si vous l'affligez il sera, consolé, si vous le châtiez il obtiendra miséricorde: car vous ne prenez point plaisir à ce qui nous afflige; mais après la tempête vous rendez le calme, et après les larmes et les soupirs, vous nous comblez de joie* (*).

(*) Tob. 3.

Il y a, durant le cours de la vie, des accidens capables de porter la consternation et le trouble dans les ames les plus constantes et les plus fermes. Il n'est pas toujours au pouvoir de l'homme d'échapper à ces malheurs. Mais la sagesse peut nous apprendre le secret d'adoucir au moins la douleur qu'ils nous causent, en affoiblissant de beaucoup le sentiment de tristesse qu'ils produisent dans notre cœur. La philosophie et la Religion, de concert, nous enseignent cet art si nécessaire à tous les hommes. La première borne ses principes à réfléchir fréquemment sur les chagrins qui nous menacent, à les prévoir, à nous y préparer, à nous y accoutumer, à nous roidir par une fermeté stoïque contre les plus grands maux. Mais ces remèdes ne sont pas toujours infaillibles, et il n'est que trop ordinaire de voir la douleur et les afflictions triompher du philosophe. Il n'y a que la Religion, par les grandes vues qu'elle donne, par les héroïques exemples qu'elle propose, qui puisse consoler efficacement un malheureux, et lui rendre réellement supportables les plus tristes événemens de la vie.

Cependant, comme on ne sauroit trop se prémunir ni employer trop d'armes contre ces cruels ennemis de notre bon-

heur, qui conspirent sans cesse à le troubler; outre les consolans motifs que la Religion nous fournit, et sur lesquels j'aurai occasion de revenir encore; servez-vous aussi, si vous le voulez, des motifs humains, les plus propres à faire impression sur vous. Le célèbre Législateur des Athéniens, *Solon*, voyant un de ses amis plongé dans une profonde tristesse, le mena sur la citadelle d'Athènes, et lui dit de promener ses regards sur tous les édifices qui se présentoient à ses yeux. *Figurez-vous maintenant*, lui ajouta-t-il, *si vous le pouvez, combien de deuils et de chagrins logèrent autrefois sous ces toits, combien il y en séjourne aujourd'hui, et combien dans la suite des siècles il y en doit habiter. Cessez donc de pleurer vos disgraces, comme si elles vous étoient particulières, puisqu'elles vous sont communes avec tous les hommes.*

Ces idées philosophiques sont vastes et belles sans doute, mais au fond elles sont bien peu consolantes. Suis-je moins malheureux, parce que d'autres l'ont été, le sont ou le seront ? disons plus : le motif qu'on emploie si souvent pour modérer sa douleur ou celle des autres, qu'on n'est pas seul malheureux et qu'il y en a beaucoup qui le sont bien davantage, ce motif est, selon *Epictète*, une consolation bar-

bare et inhumaine. *Quoi !* s'écrie ce Philosophe, *si vous étiez condamné à avoir la tête coupée, faudroit-il que tout le genre humain fût condamné au même supplice, uniquement pour vous donner la consolation imaginaire, que les autres souffrent aussi bien que vous ?* La vue des maux d'autrui ne doit donc servir qu'à se soumettre à la destinée commune, dont on auroit tort de vouloir être seul exempt.

La sagesse éternelle qui règle les destinées de tous les hommes, a voulu qu'elles fussent, pour ainsi dire, entrelacées d'un grand nombre de peines et de chagrins. Avoir de grands maux à souffrir, c'est une suite naturelle de notre condition ; supporter les disgraces de la vie avec douceur, sans plaintes et sans murmures, c'est un effet de la patience et de la vertu. Quand elle est foible, l'adversité est un vent impétueux qui l'ébranle facilement et la renverse : mais quand elle a jeté de fortes racines dans un cœur, et qu'elle est étayée de la Religion ; les plus violentes tempêtes ne servent alors qu'à l'affermir davantage, qu'à faire connoître de plus en plus sa force et sa solidité.

Louis XIV, dont la longue carrière fut remplie de tant de gloire et de revers, soutint les coups de l'adversité avec plus

de force et de grandeur d'ame que l'éclat de la prospérité et de la fortune. Il eût paru moins grand, s'il eût toujours été heureux. Ayant perdu le *Dauphin* son fils unique, il y fut très-sensible, mais il ne se laissa pas abattre. Il dit à une Princesse qui pleuroit amèrement : *Hé, Madame, modérez votre douleur, j'y perds encore plus que vous : à quoi servent ces cris ?* Il vit l'année suivante périr dans l'espace de moins d'un mois, le Duc de Bourgogne son petit-fils, la Duchesse de Bourgogne, et le Duc de Bretagne l'aîné de ses arrière-petits-fils. Le second, qui fut depuis *Louis XV*, étoit près d'expirer. Il reçut en héros tant de coups si sensibles ; et après la convalescence du jeune Prince qui faisoit la seule espérance de la Nation, il ne dit que ces paroles qui exprimoient la douleur de tant de pertes accumulées : *Voilà donc Monsieur le Dauphin !*

Ce grand Prince ne montra pas moins de fermeté et de courage dans ses propres douleurs et dans ses infirmités. Il étoit depuis quelque temps attaqué d'une fistule cruelle. Le Marquis *de Louvois*, Ministre de la guerre, rassembloit dans son hôtel des gens tourmentés du même mal, sur lesquels *Félix*, premier Chirurgien du Roi, s'exerçoit sous les yeux du savant Médecin

Fagon. Sur le rapport de *Louvois* et sur l'avis de *Fagon*, le Roi dit à son premier Chirurgien qu'il s'abandonnoit à son habileté. Le jour de l'opération venu, on fait entrer secrètement *Félix* chez le Roi. M. *de Louvois* et le Père *de la Chaise*, Confesseur de *Louis XIV*, sont les témoins muets et tremblans de cette dangereuse opération. *Louis* seul, d'un air tranquille et d'un front serein, dit à *Félix* : *Faites autant d'incisions qu'il en faudra, mais tâchez de n'y pas revenir à deux fois.* Celui-ci fait un effort sur lui-même, et d'une main impitoyable il arrache jusqu'aux dernières racines du mal. *Louis* lutte contre la douleur, sans laisser échapper une plainte. A huit heures du matin les portes s'ouvrent : toute la Cour apprend qu'on vient de faire au Roi la grande opération, et qu'il l'a soufferte avec le plus grand courage.

Il soutint en mourant la fermeté de son caractère. Les sentimens de Religion, dont il étoit pénétré, lui donnoient une nouvelle force. Ayant perdu quelque temps la connoissance, on le crut à l'extrémité. Lorsqu'il revint de cet état, il apperçut deux Pages qui fondoient en larmes : *Pourquoi pleurez-vous*, leur dit ce Prince, *n'est-il pas temps que je finisse ? vous avez dû*

depuis long-temps vous préparer à me perdre? M'avez-vous cru immortel ?

La mort est aussi naturelle que la vie. L'une et l'autre, suivant le cours ordinaire de la Nature, nous arrivent sans que nous le sentions, sans que nous puissions nous en appercevoir. Qu'on interroge les Médecins et les Ministres de l'Église ; ils conviendront que, si l'on excepte un très-petit nombre de maladies aiguës, où l'agitation causée par des mouvemens convulsifs semble indiquer les souffrances du malade, dans toutes les autres on meurt tranquillement, doucement et sans douleur ; et même, dit M. *de Buffon*, ces terribles agonies qu'éprouvent quelques-uns, effraient plus les spectateurs qu'elles ne tourmentent le malade. Car combien n'en a-t-on pas vus, qui après avoir été à cette dernière extrémité, n'avoient aucun souvenir de ce qui s'étoit passé, non plus que de ce qu'ils avoient senti ! Ils avoient en quelque sorte cessé d'être pour eux. La plupart des hommes meurent donc sans le savoir; et dans le petit nombre de ceux qui conservent de la connoissance jusqu'au dernier soupir, il ne s'en trouve peut-être pas un qui ne conserve en même temps de l'espérance, et qui ne se flatte d'un retour vers

la vie : la Nature a, pour le bonheur de l'homme, rendu ce sentiment plus fort que la raison ; et tout est mort, que l'espérance vit encore.

Le dernier passage n'est donc pas une chose aussi terrible que nous nous l'imaginons. Nous en jugeons mal de loin. C'est un spectre qui nous épouvante à une certaine distance, et qui disparoît lorsqu'on approche. Nous regardons la mort non-seulement comme le plus grand malheur ; mais encore comme un mal accompagné de la plus vive douleur et des plus pénibles angoisses ; tandis qu'au fond et dans la réalité il n'en est rien. J'ai vu, dit M. *de Buffon*, des victimes de ce funeste préjugé ; des personnes que la frayeur de la mort a fait mourir en effet, des femmes surtout que la crainte de la douleur en ces derniers momens, anéantissoit. Ces terribles alarmes semblent n'être le partage que des personnes devenues, par leur éducation, plus molles et plus sensibles que les autres : car le commun des hommes, principalement ceux de la campagne, voient la mort sans effroi.

La vraie philosophie est de voir les choses telles qu'elles sont ; et nous les verrions toujours de la sorte, si notre raison n'étoit pervertie par les illusions de notre

imagination, et par l'habitude malheureuse que nous avons prise de nous forger des fantômes. Ce qui prouve encore mieux que la fin de la vie n'arrive que par des degrés souvent insensibles, c'est l'incertitude des signes de la mort. Les plus exactes observations faites sur ce sujet, montrent qu'entre la mort et la vie il n'y a souvent qu'une nuance si foible, qu'on ne peut l'appercevoir, même avec toutes les lumières de l'art de la médecine et de l'observation la plus attentive.

Voudra-t-on nous permettre d'ajouter ici une réflexion bien sage, que fait à ce sujet notre illustre Naturaliste ? Rien, dit-il, ne seroit donc plus raisonnable et plus selon l'humanité, que de se presser moins qu'on ne fait d'abandonner, d'ensévelir et d'enterrer les corps. Pourquoi n'attendre que vingt ou vingt-quatre heures, puisque ce temps ne suffit pas pour distinguer une mort vraie d'une mort apparente, et qu'on a des exemples de personnes qui sont sorties de leur tombeau au bout de deux ou trois jours ? Pourquoi laisser avec indifférence précipiter les funérailles des personnes, même dont nous aurions ardemment desiré de prolonger la vie ? Pourquoi cet usage barbare qui intéresse tous les hommes, ne s'empresse-t-on pas de

l'abolir ? Pourquoi ne pas déférer aux avis des plus habiles Médecins, qui condamnent ces enterremens précipités, et s'exposer à devenir homicide en enterrant des personnes vivantes ? Ce qui peut arriver, disent-ils, durant trois jours ou soixante-douze heures. Si pendant ce temps il ne paroît aucun signe de vie, et qu'au contraire les corps exhalent une odeur cadavéreuse, on a une preuve infaillible (la seule certaine) de la mort, et on peut les enterrer sans crainte.

On lit dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article *Rochechouart*, que l'épouse du Baron de *Mortemart* qui servit avec distinction sous *François I*, dans un long évanouissement fut regardée comme morte, et fut ensévelie avec un diamant au doigt. Un domestique voulant dérober ce diamant, ouvrit son cercueil la nuit et la trouva vivante. Elle vécut encore longtemps. Un fait semblable arriva, il y a quelques années, à Namur, et il est connu de toute la ville, où l'on nous l'a plusieurs fois raconté. Une femme crue morte, fut enterrée avec un anneau d'or au doigt, parce qu'on n'avoit pû le lui ôter. Deux hommes qui le savoient, allèrent la nuit pour le prendre ; et ne pouvant l'arracher, ils résolurent de couper le doigt. La dou-

leur fit revenir à elle la femme, qui jeta un grand cri. Nos voleurs épouvantés se sauvent. La prétendue morte se lève, s'enveloppe de son linceul, et se rend à la porte de sa maison. Elle frappe, on vient ouvrir; mais à cet aspect la porte est bien vîte refermée, et l'on crie au revenant. Comme elle continuoit de frapper, on revint en plus grand nombre. Nous laissons à juger de la surprise et de la joie. Elle vécut encore plusieurs années.

Le célèbre M. *Winslow* a fait une Dissertation particulière sur *les incertitudes des signes de la mort*, imprimée à la tête d'un ouvrage en deux volumes, sur le même sujet, par M. *Bruyer*, aussi docteur en médecine. Cet ouvrage instructif et intéressant renferme un grand nombre de faits touchant de prétendus morts enterrés trop vîte, et qu'on a trouvés depuis dans des situations à faire juger qu'ils ont achevé de perdre la vie dans le sein de la terre. On a trouvé dans des caveaux des malheureux qui, par désespoir ou pour assouvir une faim enragée, s'étoient dévorés les bras. Ce n'étoient pas les plus à plaindre: ils avoient du moins un espace libre, qui permettoit à leur désespoir cette explosion affreuse, mais qui semble soulager pour le moment. Qu'on se représente des malheu-

reux, privés même de cette ressource, qui ne pouvant ni soulever le poids qui les accable, ni ébranler la barrière qui les sépare pour jamais des vivans, poussant des cris étouffés qui ne seront entendus de personne, ne peuvent qu'attendre dans les convulsions de cet état violent, dans des tourmens qui effraient l'imagination et qu'on ne conçoit peut-être pas tous, une mort inévitable. Quel supplice et quelle fin horrible, bien plus à redouter sans doute que la mort elle-même! Car, du reste, pourquoi craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre les suites? Pourquoi s'effrayer de cet instant, puisqu'il est préparé par un dépérissement continuel et successif, et que sans douleur nous finissons de mourir comme nous commençons de vivre?

La mort est une dette qu'on doit payer à la Nature : elle ne nous a donné l'usage de la vie, que comme d'un argent prêté, sans fixer aucun terme. Quel sujet avons-nous de nous plaindre, si elle veut nous la retirer? N'est-ce pas à cette condition que nous l'avons reçue? Lorsqu'on vint annoncer à *Socrate* qu'il étoit condamné à mort : *La Nature*, dit-il, *m'y avoit condamné dès le moment de ma naissance.* On sait avec quelle courageuse tranquillité il

but la ciguë, que lui présenta le Ministre de la Justice. En ce moment, la constance de ses amis les abandonna : quelques-uns d'entre eux poussèrent des cris et des hurlemens. *Y pensez-vous*, s'écria *Socrate ? Où est le courage ? où est la philosophie ?*

Quelle honte pour nous, pour des Chrétiens, de montrer moins de courage et de fermeté aux approches de la mort, que des Païens même dont les espérances pour une autre vie plus heureuse étoient si obscures et si foibles ! Ne pouvons-nous pas, à bien plus juste titre, nous fortifier par cette belle pensée de l'un d'eux : S'il nous survient, dit-il, quelque accident, par lequel il semble que Dieu nous ordonne de sortir de la vie, obéissons avec joie, et rendons-lui graces. Pensons que nos chaînes vont se briser, et que notre prison va s'ouvrir, pour être transportés dans notre éternelle et unique patrie.

S'il faut toujours être prêt à renoncer à la vie présente, dès que celui de qui nous la tenons la redemandera, il ne faut pas aussi, de quelque amertume qu'elle soit remplie, la quitter sans son ordre, comme le dit le même Philosophe Païen (*), dont la doctrine est en ce point bien plus sensée

---

(*) *Cicéron*, dans le *Songe de Scipion.*

que celle de quelques-uns de nos prétendus sages, et de ce *Philippe Mordaunt*, neveu du Comte de *Mordaunt*, si connu dans toutes les Cours de l'Europe et mort en 1736. Ce neveu, dit M. *de Voltaire*, étoit un jeune homme de vingt-sept ans, beau, bien fait, riche, né d'un sang illustre, et pouvant prétendre à tout. Il prit à ce *Mordaunt* un dégoût de la vie : il paya ses dettes, écrivit à ses amis pour leur dire adieu, et même fit des vers, dont voici les derniers traduits en François :

L'opium peut aider le sage ;
Mais selon mon opinion,
Il lui faut au lieu d'opion,
Un pistolet et du courage.

Il se conduisit suivant ses principes, et se dépêcha d'un coup de pistolet, sans en avoir donné d'autre raison, sinon que son ame étoit lasse de son corps, et que lorsqu'on est mécontent de sa maison, il faut en sortir.

C'est sans doute une extrême folie de se défaire de la vie dans un moment d'ennui ou de désespoir : on l'a comparée à celle d'un extravagant, qui brûleroit sa maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

C'est la judicieuse réflexion de *J. J. Rousseau*, qui dit encore ailleurs : « Que font dix, vingt, trente ans pour un être im-

mortel ? La peine et le plaisir passent comme une ombre. La vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure. O homme ! ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir : car autant vaudroit dire qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être. »

Quel excès de férocité et de fureur d'armer ses mains contre soi-même, et quel horrible aveuglement de vouloir se soustraire à des maux passagers, que la lâcheté fait regarder comme insupportables, pour s'exposer à en souffrir de mille fois plus grands, de la part d'un Dieu vengeur de l'ordre et de ses droits violés.

Si le vrai Chrétien desire ardemment, comme l'Apôtre, que les liens qui l'attachent à cette demeure terrestre soient enfin rompus (*), ce n'est pas qu'il succombe sous le poids de ses maux ou qu'il veuille se dérober à de plus grands : il connoît

(*) *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo.* Philip. 1.

trop le prix des peines endurées avec résignation, la gloire immense et le bonheur immortel dont elles doivent être récompensées. Mais c'est que, soupirant après les biens infinis qui l'attendent dans le sein de la Divinité, et dont la mort seule peut le mettre en possession, il lui tarde de voir arriver enfin le moment marqué dans les décrets éternels. C'est moins par le desir de cesser d'être malheureux sur la terre, que par l'empressement qu'il a de commencer dans le Ciel un bonheur pur et sans mélange.

Ce n'est pas que le desir de voir enfin la mort mettre un terme aux maux qui nous affligent, soit en lui-même vicieux et condamnable; le Seigneur ne s'irrite pas de la prière imparfaite des foibles, qui ne lui demandent la fin de leurs maux que par le dégoût de la vie. *Tobie* et *Sara* ont souhaité la mort (*), mais avec quelle soumission et quelle résignation! Leurs vœux n'étoient pas comme les vôtres, ils n'étoient pas des cris de dépit et de désespoir. Vous appelez la mort à votre secours : mais seroit-elle la fin de vos malheurs? êtes-vous prêts à paroître au tribunal du souverain Juge? la mort temporelle que vous invo-

(*) Tob. 3, v. 6 et 14.

quez, ne seroit-elle pas pour vous le commencement de maux éternels, mille fois plus terribles et plus accablans que ceux dont la rigueur vous paroît insupportable ? Si la conscience ne vous reproche rien de criminel, si vous croyez pouvoir avec quelque confiance vous présenter à celui qui vous demandera un compte rigoureux de vos justices mêmes, demandez-lui la délivrance de vos maux et de sortir de cette vallée de larmes. Mais qu'une entière soumission à la volonté divine purifie vos vœux et les consacre. Alors Dieu, toujours disposé à nous accorder ce qu'il sait nous être le plus avantageux, exaucera vos desirs, ou vous donnera quelque chose de meilleur encore, la vertu de souffrir vos peines avec soumission et patience, jusqu'à ce qu'il lui plaise de couronner ses dons et vos mérites.

L'ame la plus résignée peut donc, sans nuire à sa résignation, demander la fin de ses souffrances, et se réjouir de l'avoir reçue. Nos prières, dans cette occasion, font honneur à Dieu; puisqu'en invoquant humblement son secours, nous lui donnons lieu de procurer sa gloire, en faisant éclater sur nous sa puissance et sa miséricorde. Venez donc répandre des larmes aux pieds du Seigneur : qu'il soit le dépositaire de

vos plaintes et de vos gémissemens. Ah ! c'est alors que vos souffrances seront avantageuses. En vous détachant des créatures et de vous-mêmes, elles vous attacheront tout entier à Dieu.

Dans vos maladies, suivez l'avis du Sage. *Priez le Seigneur, et lui-même vous guérira. Quittez le péché et purifiez votre cœur de toutes ses fautes. Offrez vos dons à Dieu pour leur expiation. Ensuite recourez au Médecin ; car c'est le Seigneur qui l'a créé, et il y a un temps où vous devez vous mettre entre ses mains* (*). Ce seroit tenter Dieu que de prétendre guérir sans la médecine, parce qu'elle est le moyen ordinaire que Dieu a établi pour rendre la santé aux malades.

Si néanmoins ce secours, préparé aux hommes par la Providence, paroissoit vous devenir inutile ; (car les Médecins n'ont pas reçu du Ciel le don de procurer l'immortalité,) soumettez-vous courageusement à la destinée commune. Le Cardinal *de Richelieu*, après avoir vécu dans le maniement tumultueux des affaires publiques et dans les intrigues encore plus orageuses de la Cour, passa les derniers jours de sa vie dans les souffrances et les douleurs d'une maladie aiguë. Lorsqu'enfin il vit son

(*) Eccl. 38.

dernier moment arrivé, il parut attendre la mort avec beaucoup de fermeté et de courage. Il pressa les Médecins de lui dire sincèrement ce qu'ils pensoient de son état, et combien il avoit à vivre. Tous lui répondirent qu'une vie si précieuse et si nécessaire au monde intéressoit le Ciel, et que Dieu fera un miracle pour le guérir. Peu satisfait de cette réponse ambiguë, dictée par la flatterie, *Richelieu* appelle *Chicot*, Médecin du Roi, et le conjure de lui dire en ami s'il doit espérer de vivre, ou se préparer à la mort. *Dans vingt-quatre heures*, lui répond ce Médecin en homme d'esprit, *vous serez mort ou guéri.* Le Cardinal parut très-satisfait de cette sincérité: il remercia *Chicot*, et lui dit, sans se montrer ému, qu'il entendoit bien ce que cela vouloit dire. Dès ce moment, *Richelieu* ne s'occupa plus que de sa fin prochaine. Il reçut le saint Viatique avec les sentimens de la piété la plus vive. *O mon Juge*, dit le Prélat en regardant le saint Ciboire, *condamnez-moi, si j'ai eu d'autre intention que de bien servir le Roi et l'État.*

Le témoignage qu'on peut se rendre à la mort, d'avoir rempli ou tâché de remplir tous ses devoirs, est sans doute une des consolations les plus douces et les plus propres

propres à adoucir l'amertume de ce redoutable passage. Car, il faut en convenir, les avant-coureurs de la mort ne s'offrent à nous que comme des fruits amers, qu'on ne goûte pas volontiers. Il est dans la nature de l'homme et des animaux même, de la craindre ; et l'on ne peut guère l'envisager sans horreur, lorsqu'elle s'approche avec le lugubre appareil qui l'environne, avec le triste cortége de ses douleurs, de ses inquiétudes et de ses funestes symptômes. Mais il est vrai aussi, que souvent elle paroîtroit alors beaucoup moins effrayante, si l'on avoit eu soin d'en prévenir les terribles suites par une vie sage et réglée, qui en est la meilleure préparation, et si l'on s'étoit, pour ainsi dire, familiarisé avec elle par de fréquentes réflexions sur son inévitable nécessité. *Ninon Lenclos*, à qui les charmes de son esprit et la corruption de son cœur procurèrent dans la suite tant d'amis et de courtisans distingués, étant à l'âge de vingt-deux ans, atteinte d'une maladie qui la réduisit à l'extrémité ; ses amis près de son lit pleuroient de la voir mourir si jeune. *Hélas !* leur dit-elle, *je ne laisse au monde que des mourans.*

Qu'est-ce en effet que la vie présente, qu'une mort lente et continuelle ? C'est un voyage que fait un criminel, après qu'on

lui a lu sa sentence, depuis la prison jusqu'au lieu du dernier supplice. Condamnés à mort dès le sein de notre mère, nous n'en sortons que pour nous rendre à ce terme; nous y avançons sans cesse, nous en approchons tous les jours; et combien n'ont plus qu'un pas à faire!

Louis XIV, dans la maladie qui termina ses jours, vit arriver la mort avec une grandeur d'ame qui mit le comble à sa gloire. Il donna tranquillement ses ordres sur beaucoup de choses, et même sur sa pompe funèbre. Il dit à Mad. *de Maintenon*, qui ne le quitta point jusqu'au dernier moment: *J'aurois cru qu'il étoit plus difficile de mourir.*

A bien envisager la mort avec des yeux philosophes, est-elle réellement aussi à craindre qu'on le pense? et n'est-elle pas souvent plutôt à desirer, quand on considère tous les maux dont la nature humaine est sans cesse assaillie, et dont la mort nous délivre? A peine l'enfant est-il, au milieu des douleurs et des cris de sa mère, sorti du cachot ténébreux où il avoit reçu l'être et la vie, qu'il pleure et crie lui-même, comme si la Nature vouloit déjà lui enseigner à combien de maux il alloit être assujetti. Dès qu'il est né, on l'enchaîne, on emmaillotte ses membres déli-

cats dans des bandes qui sont les fâcheux présages de la dure servitude à laquelle il doit être livré : car quel est l'homme qui est véritablement libre ? Tout animal, comme l'observe un Poëte moraliste (*), marche et va où il lui plaît, immédiatement après sa naissance. Il n'en est pas ainsi de l'enfant : il est long-temps comme une statue qui rend des sons ; il remplit l'air de ses cris, il trouble le repos de ceux qui lui ont donné la naissance, et semble leur reprocher la fatalité du présent qu'ils lui ont fait. Quand il peut se soutenir sur ses jambes et qu'il commence à parler, il commence aussi à devenir esclave des autres : il se trouve assujetti aux ordres, aux menaces, aux châtimens.

Dès qu'il entre dans la jeunesse, ses passions croissent avec ses forces ; il se livre à toutes avec une téméraire imprudence, et devient souvent leur vil esclave : il veut se soustraire au joug des lois, il

(*) *Marcel Palingène.* Ses réflexions morales sur la mort, nous paroissent très-propres à guérir ou du moins à diminuer les frayeurs, que bien des personnes s'en font mal-à-propos. C'est ce qui nous engage à les rapporter ici, en les abrégeant beaucoup, et en y mettant plus d'ordre et de précision qu'on n'en trouve dans l'auteur même.

se livre à tous ses penchans. La plus grande partie des jeunes gens semblent être agités des furies : un très-petit nombre passe sa jeunesse sans tache.

Un âge plus grave, meilleur et plus prudent succède à cette fougue : mais il est escorté de soucis et de travaux. On cherche à faire sa fortune, et on se donne mille peines, mille tortures pour y parvenir. Ces soins redoublent, si l'on est chargé d'une femme, d'enfans et de domestiques. On est accablé seul de tous ces soucis ; à peine a-t-on le temps de prendre sa nourriture avec tranquillité et avec agrément, et l'on passe peu de nuits paisibles. L'ambition de son côté vous sollicite à obtenir des charges honorables, qui vous exposent à l'envie et à la haine, et remplissent souvent de déplaisirs vos plus beaux jours.

Cependant les cheveux blanchissent, et l'on arrive insensiblement à une vieillesse ridée. De combien d'infirmités du corps et de l'esprit ne se trouve-t-on pas alors assailli tout à la fois ! Les forces se détruisent, les sens se débilitent : on entend et l'on voit avec difficulté : à peine peut-on manger avec une bouche démeublée : vos jambes aidées d'un bâton refusent de vous porter, plusieurs maladies vous attaquent. L'esprit baisse, on retombe dans

l'enfance, et l'on est accablé sous le poids des années.

Il est, outre cela, des maux communs à tous les âges. Qui peut nombrer les incommodités auxquelles la vie humaine est sujette? Que de fièvres, de langueurs, de douleurs, de maux notre corps est affligé au dedans et au dehors! La Nature semble avoir répandu le venin dans tous nos membres avec le sang. Que dirai-je des maladies de l'esprit, plus fâcheuses encore; des erreurs dont il est le jouet, et des passions qui le tyrannisent? Qui ne sait à combien de dangers, d'accidens et d'événemens funestes nos jours sont exposés? La mort met fin à toutes les peines, elle dissipe la crainte et les périls; elle rompt les chaînes, et finit l'esclavage.

Si, comme on doit le croire et que la Religion nous l'apprend, les ames sont immortelles, et si elles jouissent d'une nouvelle vie après avoir été dépouillées de leur enveloppe terrestre, le trépas même alors est pour les gens de bien plus à desirer qu'à craindre; il n'est à redouter que pour les méchans et les impies, puisque les justes seront récompensés et les injustes punis. Ceux qui auront pratiqué la vertu, jouiront d'une paix durable, et trouveront des récompenses qui feront leur éternelle

félicité. C'est pour cela qu'il faut donner tous ses soins à rendre sa vie irréprochable, en l'ornant de saintes mœurs et en bannissant de son cœur tous les vices : en cet état, on rend volontiers à la Nature le dépôt qu'elle nous avoit confié, et l'on meurt avec confiance et avec joie.

Pour achever de dissiper les craintes que la pensée de la mort a coutume d'inspirer aux ames foibles et pusillanimes, dites-vous à vous-même : Quel dommage peut me faire la mort ? assurément aucun. Que peut-elle en effet m'ôter ? les richesses ? je n'en aurai plus besoin : ne serai-je pas même beaucoup plus riche, quand je n'aurai plus besoin de rien. Je vais mépriser l'or, l'argent, les perles, les palais, les vastes héritages, les habits magnifiques, et toutes les autres choses de cette nature : rien de tout cela ne me conviendra plus. La volupté cessera d'avoir de l'empire sur mes sens ; et perd-on quelque chose en ne possédant pas ce qu'on ne desire point ?

Mais, dira-t-on, être obligé d'abandonner ses enfans et ses amis ; qu'y a-t-il de si fâcheux ? Ne seroit-il pas, au contraire, bien plus désagréable de leur survivre, et d'avoir de leur perte un chagrin qui ne finisse qu'avec la vie ? Ne peut-on pas d'ailleurs se consoler, en disant à soi-même : Je quitte

les personnes qui me sont les plus chères; mais je ne les perds pas toujours, je ne fais que les précéder, elles me suivront peu de temps après, et je leur serai réuni.

Enfin, quelque chose qu'il arrive, jamais la mort ne doit me paroître dure, pour m'ôter ce qui ne m'appartenoit pas en propre. Qui peut ignorer que toutes les choses humaines et la vie même ne nous ont été que prêtées ? La Nature n'en a accordé que l'usufruit aux misérables mortels. Pourquoi donc se plaindre de lui rendre ce qui lui appartient ?

Le monde doit être regardé comme un lieu d'hospice, dans lequel vient loger une troupe innombrable d'êtres animés, qui pendant un temps limité jouissent des nourritures, que le maître de la maison leur fournit gratis et libéralement. Il me semble l'entendre parler et leur dire : « Ce n'est pas à vos mérites, mais à ma libéralité, que vous devez ces dons. Je vous fournirai de ces mets exquis, jusqu'à ce qu'il me plaise de vous renvoyer. En attendant, asseyez-vous à ce festin, mangez et soyez contens. Mais quand l'heure sera venue et que je vous commanderai de vous retirer, obéissez de bonne grace, et cédez de bon gré la place à de nouveaux conviés, afin qu'ils puissent jouir à leur tour des bienfaits de

ma munificence. » Quel est celui qui refusera en pareil cas de se retirer et de s'en aller, à moins qu'il ne soit ingrat, injuste ou insensé ?

Pourquoi donc vouloir jouir de la vie, malgré l'Arbitre de nos destinées, et se plaindre quand il nous l'ôte ? Pourquoi suivre en cela le mauvais exemple de la plupart des hommes ? Il faut, à ses ordres, avec grandeur d'ame quitter ce monde. Rien aussi ne console davantage que de se rappeler de combien de crimes il est rempli, combien il s'y commet de fraudes, de rapines et d'injustices : on n'y trouve ni bonne foi, ni piété, ni paix, ni repos : tous les forfaits y abondent. Repassez toutes ces choses dans votre mémoire, et vous quitterez sans regret un pareil monde, ou plutôt cet antre de crimes et cette caverne de brigands. En un mot, celui qui craint la mort me paroît insensé, puisqu'il préfère la société des méchans et de souffrir beaucoup de maux tant du corps que de l'esprit, plutôt que d'aller dans le sein de la Divinité jouir d'une paix et d'un bonheur perpétuel.

Mais, quelque solides que paroissent toutes ces raisons, la crainte de la mort est si fortement attachée au cœur de l'homme,

qu'il a encore besoin contre elle des motifs puissans que fournit la Religion.

C'est à elle sur-tout qu'il appartient d'adoucir les amertumes inséparables des approches d'une mort lente, qui délie le fil de la vie peu à peu plutôt qu'elle ne le rompt, et qui ne semble porter des coups foibles que pour les rendre plus sensibles et plus douloureux. Les consolations et les secours que la Religion prépare pour ces tristes momens, remplissent l'ame de force et de joie même, comme l'ont éprouvé tant de Saints, et comme on a eu lieu de l'admirer dans la personne du pieux *Louis Dauphin*, dont on peut dire que la mort sainte et tranquille fut la récompense d'une vie pleine de bonnes œuvres et de vertus.

Au moment où son premier médecin, fidelle à l'ordre qu'il lui en avoit donné, l'avertit du danger de son état; sans s'émouvoir et sans paroître inquiet, il lui dit avec bonté : *La Breuille, je reconnois ici que vous êtes un honnête homme. Je vous ai toujours aimé, et je vois que vous méritez mon estime. Eh bien! je vous ordonne de m'avertir avec la même franchise, quand vous vous appercevrez que le danger sera plus pressant.*

Il fit aussitôt appeler son Confesseur, l'Abbé *Collet*, lui fit part de ce que son

médecin venoit de lui dire, et lui ajouta: *Par la grace de Dieu, je ne me sens nulle attache à la vie. Je desirerois bien avoir une meilleure ame, mais je me confie en la miséricorde infinie de Dieu.* Il se confessa ensuite avec tranquillité, comme s'il eût joui de la santé la plus parfaite. Il ne comptoit recevoir les Sacremens qu'à quelques jours de-là. Mais le lendemain son Confesseur le lui ayant proposé: *Je ne demande pas mieux*, répondit-il; *mais j'aurai bien peu de temps pour me disposer à une si grande action.* Dès ce moment il se mit en prières, et y resta environ une heure.

Dès que le bruit s'en fut répandu, toute la ville de Fontainebleau où il étoit alors, s'émût: le peuple accourut en foule. On n'entendoit de toutes parts que des soupirs et des gémissemens. Quand le malade sut que le saint Sacrement approchoit, il voulut s'asseoir sur son lit pour recevoir plus respectueusement son Dieu. Pendant la cérémonie, tandis que tout le monde fondoit en larmes et que plusieurs éclatoient en soupirs, le Dauphin paroissoit aussi tranquille et aussi recueilli que lorsqu'il communioit en santé. Un air de sérénité et de satisfaction, répandu sur son visage, annonçoit le calme intérieur de son ame. C'étoit le Grand-Aumônier de France,

qui en cette qualité faisoit l'administration. Dans le trouble où l'avoit jeté ce douloureux ministère, il omettoit une des onctions, sans qu'aucun des Minitres assistans le lui fit observer. Le Dauphin, le seul qui dans ce moment possédât son ame en paix, s'en apperçut et l'en avertit avec douceur.

Après la cérémonie, il dit à son Confesseur : *Je n'eusse jamais cru qu'il y eût tant de consolation à recevoir ses derniers Sacremens. Dieu me fait goûter en ce moment une joie si douce, que jamais je n'ai rien éprouvé de semblable.* M. *Collet*, avant de se retirer, lui dit qu'il le conjuroit de s'unir aux prières qui se faisoient dans tout le royaume, pour obtenir du Ciel ce qui intéressoit le plus la Nation. *Vous entendez sans doute ma conservation*, reprit le Dauphin en souriant : *permettez-moi de m'en tenir à demander uniquement à Dieu l'accomplissement de sa volonté sur moi : ses pensées son bien différentes des nôtres.* Touché de ces grands sentimens de résignation, son Confesseur lui dit que sa disposition étant en effet la plus parfaite, il ne lui conviendroit pas de chercher à l'affoiblir.

Parmi les différens bienfaits dont il témoignoit à Dieu sa vive reconnoissance dans les derniers jours de sa vie, il le remercioit sur-tout de trois choses ; de lui

avoir donné une épouse vertueuse, de lui accorder le temps de se disposer à la mort par les souffrances d'une longue maladie qui lui laissoit toute sa connoissance, et d'avoir dans ces derniers momens un confesseur zélé, une famille et des amis qui ne desiroient pas moins le salut de son ame que la santé de son corps. Au milieu de ses plus violentes souffrances, il conservoit toute la gaieté qui faisoit le fond de son caractère. Jamais on n'apperçut sur son front le moindre nuage de tristesse.

Les personnes qui restoient habituellement auprès de lui, ne pouvoient lui faire de plus grand plaisir que de l'entretenir de Dieu et de l'éternité : souvent il les en prioit lui-même : *Parlez-moi de Dieu*, disoit-il à son Confesseur, *car cela m'est d'une grande consolation.* Le Cardinal *de Luynes* disant à ce Prince que Dieu lui tiendroit compte du sacrifice, qu'il lui faisoit de sa vie au milieu de sa carrière : *Ah !* s'écria-t-il, *si vous saviez combien ce sacrifice me coûte peu ! Est-il possible*, ajouta-t-il, *qu'on goûte tant de douceurs aux approches de la mort ?* Le Roi à qui l'on rendit ces paroles, en fut si pénétré qu'il ne put retenir ses larmes. Le Duc *d'Orléans* frappé jusqu'à l'étonnement, de la tranquillité avec laquelle ce Prince envisageoit l'approche de sa der-

nière heure, disoit à *Louis XV*: Est-il possible, Sire, qu'aux portes de la mort, on conserve tant de sérénité et une paix si profonde? *Oui, cela doit être ainsi*, répondit le Roi, *quand on a su comme mon fils passer sa vie sans reproche.*

L'affliction des personnes auxquelles il étoit cher, le touchoit beaucoup plus que l'extrémité où il étoit lui-même réduit. Il s'occupoit avec bonté de toutes celles que le devoir ou l'amitié retenoient auprès de lui. Il témoigna sa reconnoissance à tous ceux qui lui avoient été attachés et qui l'avoient servi. Il s'occupa d'eux et du soin de les obliger jusque sur la fin de sa vie. Il fut pendant toute sa maladie d'une attention et d'une bonté extrêmes pour tout le monde. Les moindres services qu'on lui rendoit, étoient payés de mille marques de reconnoissance. On sortoit toujours d'auprès de lui, enchanté de ses égards et de l'air de gaieté qu'il conservoit dans ses plus grandes souffrances. Un jour l'Ambassadeur de l'Empereur s'écria en sortant de chez lui : *Ah ! que de courage et de vertu !* On ne pouvoit se lasser d'admirer l'un et l'autre. *Non*, dit tout haut le Maréchal *de Richelieu*, *il n'y a que la Religion qui puisse inspirer tant de courage.* Un soir qu'il souffroit beaucoup, Mad. *Adélaïde* lui dit qu'elle

ne pouvoit pas revenir de sa patience, elle qui l'avoit quelquefois vu jeter les hauts cris pour les moindres petits maux : *C'est*, lui répondit-il, *que ceci vient de Dieu et que c'est pour Dieu.*

Pendant sa maladie qui fut longue, il demanda et reçut plusieurs fois le saint Viatique. « Je n'oublierai jamais, écrivit la Dauphine, l'air de contentement, de joie, de béatitude, qui brilloit après dans ses yeux, et qui étoit répandu sur son visage. Il me tenoit la main, en me disant : *Je suis ravi de joie : je n'aurois jamais cru que recevoir ses derniers Sacremens effrayât si peu et donnât tant de consolation ; vous ne sauriez l'imaginer.* Mesdames étant venues, il se mit la main sur la poitrine, pour leur faire connoître la douceur des consolations qu'il ressentoit. »

Tout ce qu'il disoit, annonçoit le plus grand desir de se voir réuni à Dieu. Son médecin lui ayant tâté le pouls, lui dit qu'il avoit encore du ressort et de la force. *Tant pis*, reprit-il. Mais, pensant que cette parole pouvoit lui laisser croire qu'il se lassoit de souffrir, il ajouta : *Quand je dis*, tant pis, *ne croyez pas que ce soit par découragement : graces à Dieu, je ne m'ennuie pas de mes souffrances ; mais quand je pense que dans peu je pourrai participer au bonheur de voir*

mon Dieu face à face, et de le connoître en lui-même, je vous avoue que je desirerois bien que le moment fût déjà arrivé.

Pénétré de reconnoissance pour la grace que Dieu lui faisoit, de lui conserver jusqu'à la fin la plus parfaite connoissance, il le témoigoit en regardant son crucifix, qu'il tint presque toujours entre les mains durant son agonie, qui dura vingt-deux heures. Comme on lui disoit qu'il devoit souffrir cruellement, il avoua qu'il n'avoit jamais souffert de sa vie. Quoique les boissons qu'on lui donnoit alors le fatigassent et ne servissent qu'à prolonger ses souffrances, il s'efforçoit de les prendre et il n'en refusoit aucune.

A mesure que sa dernière heure approchoit, on voyoit éclater en lui de nouveaux transports d'amour, et des desirs enflammés d'être réuni à son Dieu. Il se faisoit tâter le pouls fort souvent, et il demandoit avec la plus grande tranquillité s'il alloit bientôt mourir, combien d'heures il pourroit encore vivre. Sur ce qu'on lui répondoit qu'il iroit encore plus loin qu'il ne désignoit : *Mon Dieu*, s'écria-t-il, *serai-je donc encore si long-temps privé du bonheur de vous voir?* On lui demanda s'il desiroit que Dieu abrégeât ses maux? *Non*, répondit-il, *je ne veux que sa volonté; je ne dois*

pas me lasser, ajouta-t-il en regardant son crucifix, *de souffrir pour l'amour de celui qui a tant souffert pour nous.*

Enfin, le 20 Décembre 1765, il perdit tout usage de la parole. Bientôt après, on vit ses yeux s'éteindre insensiblement. Il ne paroissoit plus tenir à la vie que par un léger souffle. Aucune agitation violente, aucun mouvement convulsif n'annoncèrent son dernier soupir : il le rendit paisiblement et comme s'il se fût endormi d'un doux sommeil. Ainsi mourut *Louis Dauphin* dans sa trente-sixième année, emportant avec lui les regrets de toute la France, qu'il édifia par ses vertus et par ses sentimens de religion, durant toute sa vie et principalement à sa mort ; Prince vraiment digne de servir de modèle, non-seulement aux Grands de la terre, mais à tous ceux qui desirent de mourir comme lui de la mort des justes. C'est à ce dessein que nous sommes entrés dans un si grand détail sur la dernière maladie et la mort de ce vertueux Prince, et aimons à croire qu'il n'aura point paru trop long à la plupart de nos lecteurs. Les ennemis même de la Religion, qui s'étoient plû à répandre sur le mérite de ce Prince pendant sa vie un vernis ridicule et de mépris, ne purent lui refuser, après sa mort, avec l'Europe entière, leur

estime et leurs éloges. L'un des plus beaux qu'il ait reçus, est renfermé dans ces deux vers, que fit M. *de Voltaire*, pour être mis au bas de son portrait :

Connu par ses vertus plus que par ses travaux,
Il sut penser en sage et mourir en héros.

Que faut-il pour mourir ainsi de la mort des Saints ? il faut vivre comme eux. Il n'est personne qui ne forme le même vœu que ce prophète méchant et prévaricateur de l'Écriture : *Que je meure de la mort des justes*, fidelles adorateurs du vrai Dieu, *et que ma fin ressemble à la leur* (*) ! Mais combien se bornent comme lui à un souhait stérile, le démentent par leur conduite, et font souvent tout ce qu'il faut pour ne pas mourir de même ! Qu'y a-t-il pourtant de plus heureux, de plus consolant et de plus doux !

Le juste meurt sans regret sur ce qu'il se voit près de quitter, et est plein de confiance sur ce qu'il attend.

Nul homme, il est vrai, et l'oracle divin nous en assure, ne peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine : c'est un secret que Dieu dans sa haute sagesse s'est réservé, pour nous tenir toujours dans la soumission et la dépendance, pour nous inspirer une

(*) Num. 23.

crainte salutaire qui nous garantisse de l'orgueil et de la présomption, écueils funestes de l'innocence et de la vertu (*). Mais quoiqu'on ne puisse avoir une assurance positive et certaine de ce qu'on est aux yeux de Dieu, on peut cependant en avoir une espèce de certitude, par une conduite régulière et pleine de bonnes œuvres, par le témoignage intérieur d'une conscience droite et qui n'a rien d'essentiel à se reprocher, par la crainte qu'on a de pécher et par les soins continuels que l'on prend d'éviter jusqu'aux fautes les plus légères, ce qui n'empêche pas qu'on n'en commette: car le plus juste même n'est pas impeccable, et il *tombe plusieurs fois le jour* (**). Ce ne sont pas à la vérité des fautes grièves, il cesseroit d'être juste. Ce ne sont pas même des fautes bien volontaires et pleinement réfléchies, elles lui feroient bientôt perdre la justice; car le mépris des petites fautes ne tarde pas à faire tomber dans de grandes. Mais ce sont le plus souvent des fautes d'inadvertance, de fragilité, de foiblesse, dont il gémit, et se relève aussitôt, qui, loin de le décourager et de l'abattre, raniment sa vigilance et son ardeur, comme

(*) Eccl. 9.

(**) *Septies in die cadet et resurget.* Prov. 24.

il arrive à un homme sain et robuste, qui en marchant fait quelques chûtes légères.

C'est de ce juste seul que nous entendons parler ici, en disant qu'il meurt sans regret sur les choses qu'il va quitter. Et quel regret pourroit-il avoir? Il quitte le monde, mais un monde trompeur, injuste, ingrat et perfide; un monde où il avoit toujours vécu comme étranger, où il n'avoit jamais trouvé que des désordres et des scandales qui l'affligeoient, des périls et des écueils qui faisoient trembler son innocence. Son cœur avoit toujours été mort au monde; et le monde n'avoit jamais été rien pour lui. S'il y a renoncé après l'avoir connu, servi, il le regrette encore moins, parce qu'il en connoît mieux tout le vide et toute la malignité. Eh! quel autre regret pourroit-il avoir, que celui de s'y être attaché, d'avoir trop l'ong-temps été la dupe de ses illusions, de ses erreurs, d'avoir suivi ses maximes et ses exemples! On ne perd rien, quand on est détaché de tout. On ne regrette guère ce qu'on n'a jamais aimé, ou ce qu'on a cessé d'aimer depuis longtemps.

« Ce qui fait, dit un de nos plus célèbres Orateurs chrétiens (*), le désespoir du

(*) *Massillon*, dans son beau Sermon sur la mort du pécheur.

pécheur au lit de mort, c'est de voir que le monde en qui il avoit mis toute sa confiance, n'est rien, n'est qu'un songe qui s'évanouit et lui échappe. Mais l'ame fidelle, en ce dernier moment, voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avoit toujours vu, comme une figure qui passe, qui ne trompe que ceux qui aiment les illusions et les prestiges, et qui n'a rien de réel et de solide. Elle sent alors une joie sainte d'avoir toujours jugé du monde comme il en falloit juger, de ne s'être pas attachée à ce qui devoit lui échapper en un instant, et de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul qui récompense éternellement ceux qui espèrent en lui. Qu'il est doux alors, pour une ame fidelle, de pouvoir se dire à elle-même : J'ai choisi le meilleur parti ! On regardoit mon choix comme une folie ; le monde s'en moquoit, et l'on trouvoit bizarre et singulier de ne pas se conformer à lui : mais enfin c'est la mort qui décide de quel côté sont les sages ou les insensés. »

Ainsi voit le monde, une ame juste au lit de la mort. Aussi, lorsque les ministres de la Religion lui parlent du néant de toutes les choses humaines, ces vérités, si nouvelles pour le pécheur, sont pour elle des objets familiers, des lumières qu'elle n'avoit jamais perdues de vue. Ces vérités

consolantes sont alors sa plus douce occupation : elle les médite, elle les goûte, elle les tire du fond de son cœur où elles avoient toujours été.

Il n'en est pas de même du pécheur. Les saints entretiens, les discours de Dieu l'ennuient alors, comme ils lui déplaisoient et lui étoient insupportables dans la santé : ils aigrissent ses maux, ils le fatiguent : il faut choisir, épier les momens pour lui dire quelques mots de son salut éternel : il faut le tromper presque pour l'en faire souvenir. On détourne ces discours comme des annonces de mort et des discours ennuyeux, fatigans. On cherche à égayer ses maux par le récit des affaires et des vanités du siècle, qui l'avoient occupé durant sa vie. On craint de lui parler du Dieu qu'il a toujours craint de servir, ou qu'il a toujours servi si mal, qui a si rarement été l'objet de ses pensées, encore moins de ses affections.

Rien, au contraire, ne console le juste en ces derniers momens, comme d'entendre parler du Dieu qu'il a toujours aimé, et qui a été encore plus dans son cœur que dans sa bouche; des biens éternels qu'il a toujours espérés, desirés ardemment ; du bonheur d'une autre vie après laquelle il a toujours soupiré ; du néant, du monde qu'il a toujours méprisé ; de la vanité de ses

titres, de ses dignités, de ses honneurs; dont il secoue le joug avec plaisir, et qu'il met bien au-dessous du titre et de la qualité de Chrétien, le seul qui lui fut toujours cher, le seul qu'il doit porter devant Dieu et qui lui donne droit à l'héritage éternel. Que de paix, que de transports délicieux, que de saints mouvemens d'amour, de joie, de confiance se passent alors et se confondent dans l'ame du juste! Plus sa maison de boue s'écroule, plus son ame s'élève et se purifie : semblable à une flamme vive, qui s'élève et paroît plus éclatante, à mesure qu'elle se dégage d'un reste de matière qui la retenoit.

Il ne se sépare de rien qui lui coûte et qu'il regrette : car de quoi la mort pourroit-elle le séparer qui lui coûtât des regrets et des larmes? De ses biens; mais ils étoient plus aux pauvres qu'à lui : il n'y étoit pas attaché, il les possédoit comme ne les possédant pas : il en fait avec joie le sacrifice à son Dieu; il voudroit qu'ils fussent plus grands, pour avoir à lui offrir un plus grand sacrifice.

La mort ne le dépouille de rien qui fût proprement à lui que de son corps. Mais quelle attache pourroit-il avoir à ce corps, qu'il regardoit comme son ennemi, qui le portoit au péché, qui l'attachoit aux sens

et à la terre, qui retenoit son ame captive, qui prolongeoit son exil et l'empêchoit d'aller se réunir à son Dieu ? C'est une prison dont on le délivre, un vêtement grossier et pénible dont on le débarrasse.

Il quitte ses amis, ses proches, ses enfans : sacrifice sensible, il est vrai ; mais il savoit qu'il devoit les quitter un jour, et il s'y étoit résigné. Mais il sait qu'il les laisse entre les mains du plus tendre de tous les pères, du meilleur de tous les amis, s'ils se rendent dignes de lui et de son amour. Il sait qu'il ne les dévance que d'un moment : il va leur préparer les voies, et les attendre dans le sein de Dieu. Ce n'est pas les perdre, c'est s'en séparer pour un temps, après quoi l'on doit se réunir pour ne se quitter jamais. Chers enfans, leur dit-il, tendre épouse, amis sincères, il faut nous quitter, Dieu l'ordonne ; mais espérons de nous revoir un jour dans le Ciel, et de nous y revoir pour y jouir des douceurs d'une société immortelle.

Il quitte la vie, mais hélas ! vie triste, vie périssable, vie sujette à tant de misères, de chagrins, et plus encore, sujette à tant d'occasions et de dangers de perdre cette vie véritable où Dieu nous destine et nous appelle, où l'on est si souvent exposé à offenser Dieu, à déplaire

à celui qui fait l'unique objet de tout son amour. Non, il n'a point de regret à la perdre; il a une vraie consolation d'en offrir le sacrifice à son Dieu. Il l'offre en esprit de pénitence pour ses péchés, il l'offre en esprit de soumission pour reconnoître sa dépendance du souverain Être, il l'offre en esprit de conformité et d'union avec Jésus-Christ mourant. Il voudroit avoir mille vies, pour les offrir dans ses sentimens.

Mon Dieu, que ce sacrifice, dans ces saintes dispositions, doit vous être agréable! et qu'il est consolant pour le juste de remettre son ame entre vos mains! Vous la lui aviez confiée pour un temps: vous lui en redemandez le dépôt pour le transporter dans l'éternité. Ah! loin de craindre la mort, il la desire, il l'attend, il soupire après elle. Ainsi les Saints ont-ils soupiré après la fin de leur exil.

Comme eux, le juste meurt tranquille, meurt content, meurt avec joie, parce qu'il meurt plein de confiance. Il s'attend de trouver un Dieu bon, un père tendre et miséricordieux. Il espère le voir, le posséder, être réuni à lui pour toujours. Il attend une vie meilleure que cette vie mortelle et malheureuse. Le Ciel semble s'ouvrir à ses yeux, et l'éternité bienheureuse

lui

lui ouvrir son sein pour le recevoir. Non, non, la mort n'est point une mort pour lui ; c'est le commencement d'une vie impérissable et immortelle. C'est l'heureuse région des vivans, c'est la véritable et céleste patrie où il va se rendre. Que la vue du port est agréable, après une course fâcheuse sur une mer semée d'écueils, et troublée par une infinité d'orages et de tempêtes ! Que la liberté est chère après une longue et douloureuse prison ! Que la paix est délicieuse après une guerre continuelle, où il a fallu livrer tant de combats ! Qu'on recueille alors avec joie le fruit de ses combats, de ses victoires, de ses peines et de ses travaux ! Qu'on se sait bon gré de tout ce qu'on a souffert, de tout ce qu'on a fait pour Dieu, pour assurer le succès de l'unique affaire qui doit nous intéresser sur la terre. Quel bonheur de sortir d'un lieu où tout est misère et souillure, où nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons, ce semble, que pour nous rendre malheureux mutuellement ; et d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, de délices, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu qu'on aime, et d'être heureux de son bonheur, sans craindre de le perdre jamais.

Que le juste paroît grand au lit de la mort! que ce spectacle est digne de Dieu et des hommes! C'est alors qu'il semble être le maître du monde et de toutes les créatures. C'est alors que son ame participant déjà à la grandeur et à l'immutabilité du Dieu auquel elle va se réunir, elle est élevée au-dessus de tout : du monde qu'elle méprise, de son corps dont elle desire la dissolution, des larmes et des gémissemens, de ses proches et de ses amis qu'elle plaint et qui envient sa tranquillité. C'est le moment de sa gloire et de ses triomphes. Qu'il est beau de voir alors le juste marcher d'un pas tranquille et majestueux vers l'éternité!

Le pécheur, durant la santé, voit l'avenir d'un œil fier et indifférent : mais à la mort, le voyant de plus près, sa sécurité se change en saisissement et en terreur. L'ame juste, au contraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'osoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugemens de Dieu : elle frémissoit à la seule pensée de cet avenir terrible où les justes même seront à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséricorde. Mais au lit de la mort, le Dieu de paix qui se montre à elle, calme ses agitations : ses frayeurs cessent tout d'un coup,

et se changent en une douce espérance. Elle perce avec des yeux mourans le nuage de la mortalité qui l'environne encore, elle les porte vers cette Patrie pour laquelle elle avoit tant soupiré ; vers cette sainte cité que Dieu remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses élus d'un torrent de délices, et les remplit tous les jours de biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment.

Aussi, quand on vient annoncer à cet ame fidelle que son heure est venue, et que l'éternité approche ; quelle nouvelle de joie et de félicité ! avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de graces, la reçoit-elle ! Levant les yeux au Ciel, elle le prie de briser enfin ces restes de mortalité, ces foibles liens qui la retiennent encore; elle attend, dans la paix et dans l'espérance, l'effet de ses promesses éternelles. Ainsi soutenue, consolée par la grandeur de sa foi, par l'onction secrète de l'esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures ; elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, et s'en retourne dans le sein de Dieu, d'où elle étoit sortie.

Telle est la mort du juste ! Qu'elle est belle ! qu'elle est desirable ! qu'elle est douce pour celui qui la reçoit ! qu'elle est édi-

fiante et consolante pour ceux qui en sont les témoins! En est-il ainsi de la mort du pêcheur? Ah! une mort affreuse, une mort funeste et en elle-même et dans ses suites, voilà le terme fatal où conduit d'ordinaire une vie criminelle. Présentons-en ici le tableau contrastant, pour en donner la plus salutaire horreur, et engager à ne pas vivre comme on ne voudroit pas mourir. C'est défendre la cause des bonnes mœurs, que de détourner des mauvaises ou d'en retirer.

S'il n'y avoit qu'à mourir, et qu'on fût assuré que la mort dût nous replonger dans le néant, ou nous conduire à un plus heureux terme, loin de la redouter, on pourroit quelquefois la desirer. Mais quand on a de justes sujets de craindre qu'elle ne soit suivie des plus grands malheurs, de quels sentimens doit être penétrée, à ses approches, une ame coupable, dont la vie n'a été qu'une chaîne de crimes ou un tissu de désordres! De tous ces plaisirs dont elle s'étoit enivrée, de ces biens, de ces richesses qui avoient tant flatté son cœur et nourri son orgueil, il ne lui reste que ses péchés et ses remords, des regrets et des alarmes; des regrets à la vue de ce qu'elle perd, des alarmes à la vue de ce qu'elle attend. Quelle triste perspective! falloit-il naître pour mourir ainsi?

Malheureux par la perte de tout ce qu'il possédoit, de tout ce qui lui étoit le plus cher, auquel il étoit le plus attaché, et dont la séparation prochaine et forcée le déchire et l'accable, le pécheur l'est encore plus par l'état de désolation où il se trouve au milieu des douleurs de la maladie qui doit le conduire au tombeau. Quel état pour un homme à qui la Religion ne vient point en adoucir les rigueurs ! Le juste souffre à la mort, il est vrai, ou ne meurt pas sans douleur. Mais le juste s'étoit accoutumé à souffrir, il avoit mortifié son corps et ses sens ; il s'y étoit préparé par les rigueurs et les austérités de la pénitence. Le juste souffre, mais il est résigné ; il offre ses douleurs en esprit de satisfaction et d'expiation, il les unit aux souffrances de son Dieu souffrant et mourant pour lui : son Dieu même les lui adoucit par sa grace et par l'espoir de la récompense promise à ceux qui souffrent avec de tels sentimens.

Le pécheur, au contraire, peu accoutumé à souffrir, à se mortifier, attaché à son corps, à ses commodités, à ses aises, à ses plaisirs, sentira toute la pointe et toute l'amertume des derniers accès de douleurs ; et il souffrira sans adoucissement et sans fruit. De là ces impatiences, ces in-

quiétudes, ces agitations : de là cet état de trouble, de violence et de transport où on le voit souvent, au point d'affliger, de désoler ceux qui l'assistent, et qui, malgré tous leurs soins, ne peuvent calmer les violences où il se porte, et qui ne sont pas moins causées par les pensées affligeantes de son esprit, que par les douleurs aiguës de son corps.

Et en effet, de quelque côté qu'il tourne son esprit dans ces derniers momens, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considère ce qui se présente à ses yeux ; tout ne lui offre plus rien que d'accablant. Dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre, il ne voit qu'une vie pleine d'agitations, d'assujettissemens, de fatigues, de contraintes, pour un monde qui lui échappe, pour une fortune qui s'évanouit, pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu. Il n'y voit que des plaisirs qui ont disparu comme un songe, et qui le couvrent maintenant de honte et de confusion ; des plaisirs qui ont été même la source de tous ses chagrins, qui ont empoisonné toute la douceur de sa vie ; des plaisirs qu'il a souvent fallu acheter bien cher, et dont il n'a presque jamais senti que le désagrément et l'amertume ; des plaisirs qui ont été pour lui la cause ou l'oc-

casion de tant de péchés et de crimes. Durant la santé et dans les jours de sa prospérité, il les oublioit, il se les excusoit, ils se les justifioit : mais la justice Divine, qui alors l'avoit livré à toute la profondeur de ses ténèbres, l'éclairera dans sa colère : il verra sans ombre les dissolutions de sa jeunesse, les passions et les scandales d'un âge plus avancé, peut-être encore les dérèglemens honteux d'une vieillesse licencieuse. C'est là tout ce qui lui reste : toutes les autres choses s'enfuient et disparoissent pour lui. Quel cruel état ! Plus il tenoit au monde, à la vie, à toutes les créatures, plus il souffre quand il faut s'en séparer. Autant de liens qu'il faut rompre, autant de plaies qui le déchirent : autant de séparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Ces biens qu'il avoit accumulés avec des soins si longs et si pénibles, par des voies peut-être si douteuses, qu'il s'étoit obstiné de conserver malgré les reproches de sa conscience, qu'il avoit refusés durement à la nécessité de ses frères, ces biens lui échappent : ce tas de boue fond à ses yeux, il n'en emporte avec lui que l'amour, que le regret de les perdre, que le crime de les avoir mal acquis. Ces charges, ces honneurs où il étoit parvenu à travers tant de périls, de peines, de bassesses, et dont il avoit

joui avec tant d'insolence; il se voit au moment d'en être dépouillé. Que dis-je ? il ne les a déjà plus, ou s'il jouit encore quelque temps de la vue de ses dignités, ce n'est que pour augmenter ses regrets et son supplice. Ces proches, ces amis qu'il apperçoit autour de son lit, sur le visage et dans les larmes desquels il lit la terrible nouvelle qu'ils sont perdus pour lui, achèvent de lui serrer le cœur et de lui faire sentir plus cruellement la douleur de les perdre. Ce corps, pour lequel il avoit toujours vécu, avec lequel il avoit contracté des liaisons si vives, si étroites, en favorisant toutes ses inclinations; il sent que cette maison de boue s'écroule, il ne tient plus à la vie que par un reste de chaleur qui s'éteint, par les douleurs cruelles que ses maux lui font sentir, par l'amour excessif qui l'y attache, et qui devient plus vif à mesure qu'il est plus près de s'en séparer.

Mais ce n'est rien encore pour ce pécheur mourant, que le souvenir du passé et le spectacle du présent, quelque propres qu'ils soient à ne lui présenter que des images tristes, lugubres, accablantes; il ne seroit pas malheureux, s'il pouvoit borner là toutes ses peines : c'est la pensée de l'avenir qui achève de l'accabler, de le dé-

sespérer, de mettre le comble à son infortune et à son malheur : cet avenir, cette région de ténèbres où il va entrer seul, accompagné de sa seule conscience; cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'est revenu, où il ne sait ni ce qu'il trouvera ni ce qu'on lui prépare; cet avenir, cet abyme immense où son esprit se perd et se confond, et où il va s'ensévelir incertain de sa destinée; cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paroître et rendre compte de sa vie entière. Ah! tandis qu'il ne voyoit cet avenir terrible que de loin, il se faisoit une gloire affreuse de ne pas le craindre, il demandoit sans cesse d'un ton de blasphème et de dérision : *Qui en est revenu?* Il se moquoit des frayeurs vulgaires, et se piquoit là-dessus de fermeté et de bravoure. Mais dès qu'il est frappé de la main de Dieu, dès que la mort se fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui, et qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avoit paru si rassuré; ah! il devient alors ou foible, tremblant, éploré, levant au Ciel des mains suppliantes, des yeux mouillés de larmes; ou sombre, taciturne, agité, roulant au dedans de lui des pensées affreuses.

Cet avenir, dont il voudroit pouvoir écarter l'idée importune, et qui, malgré lui,

revient sans cesse à son esprit, quelles funestes images vient-il offrir à son ame alarmée ! Il craint tout à la fois un avenir certain, un avenir prochain, un avenir terrible, un avenir qu'on ne peut éviter, un avenir fâcheux et éternel ; de quels sentimens cet avenir ainsi présenté doit-il agiter, accabler son cœur ?

Durant la vie, il avoit paru douter de cet avenir : peut-être ses passions étoient-elles venues à bout de lui persuader que son corps qui l'occupoit uniquement étoit tout son être, que son ame n'étoit rien, que l'homme n'étoit qu'un ouvrage de chair et de sang, et que tout mouroit avec lui. Mais sa foi, qui, comme une foible étincelle couverte sous les cendres de tant de péchés, paroissoit presque éteinte, à la mort se réveillera, et rentrera dans ses droits. Les doutes s'évanouiront, les nuages se dissiperont, les grandes vérités se présenteront dans toute leur force. Il reconnoîtra, il sentira que c'est son corps qui n'étoit rien qu'un peu de boue qui va se dissoudre, et que tout son être immortel c'est son ame qui va se détacher de sa maison terrestre, et paroître devant le tribunal redoutable. Jusqu'alors il avoit tâché d'en éloigner le souvenir ; ou il n'avoit vu sa dernière heure qu'à la fin d'une longue course qui flattoit

ses desirs et amusoit ses espérances. Mais enfin il touche au terme, l'avenir s'avance pour lui à grand pas ; il est à la porte, il arrive. Dieu va couper la trame de ses jours, le citer à son Tribunal, et le transporter dans le vaste sein de cet avenir immense et terrible, qui va fixer son sort pour toujours. Durant sa vie, il avoit comme fermé les yeux, craignant de trop voir ; et, de peur de troubler ses plaisirs, il avoit détourné ses regards de ces grands objets si importans pour lui, si essentiels. A présent, il en voit toutes les suites, toutes les conséquences, toutes les horreurs. Terrible vue que celle d'un avenir, où l'on va entrer sans autre préparation qu'une vie coupable. Déjà la main inévitable de Dieu est levée sur lui : et qui pourra le soustraire à cette main vengeresse ? qui pourra le mettre à couvert de ses traits ? Il tremble sous cette main qui le menace, et qui va porter le dernier coup pour l'immoler et le perdre. Déjà la vengeance divine l'investit de toutes parts, et ne laisse aucun asile à son ame alarmée : déjà un avenir affreux, éternel, l'enveloppe de ses tristes ombres : dernier point de vue le plus formidable, le plus capable de l'alarmer. S'il n'y avoit qu'un certain nombre d'années ou de siècles à gémir, à souffrir, il entreverroit enfin

un terme à ses tourmens, à son malheur! Mais une éternité qui commencera toujours et ne finira jamais. Quels frémissemens, quelles agitations, quelles alarmes ces terribles objets doivent-ils porter dans le cœur de cet homme mourant !

Il pourroit revenir à Dieu et profiter pour cela des momens qui lui restent : il le devroit sans doute, et ses repentirs seroient encore reçus s'ils étoient sincères. Mais dans l'état où il se trouve, de quoi est-on capable ? Il faudroit toute la liberté de l'esprit, toute la tranquillité de l'ame, tout le loisir de plusieurs jours pour sonder, pour développer le chaos de sa conscience, où il se perd, où il ne sait par où s'y prendre ; et il ne lui reste plus que peu de momens à vivre, et sa dernière heure va sonner. Accablé de douleurs, épuisé de forces, ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni aux hommes qui ne sauroient le délivrer de la mort, ni à ses proches et à ses amis qui le pleurent déjà comme mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence ; il se précipite en aveugle dans le sein de cette éternité, sur laquelle son irréligion et son impiété jettent peut-être encore les doutes

de l'endurcissement et de la réprobation ; mais ces doutes mêmes ne peuvent qu'augmenter ses frayeurs. Aussi le voit-on quelquefois alors dans des troubles, des agitations, des convulsions, des transports, jusqu'à effrayer ceux qui l'environnent. On s'imagine que c'est l'effet de la maladie et de ses douleurs : on se trompe, c'est souvent l'effet de l'état affreux de son ame alarmée aux approches de sa fin dernière et du jugement redoutable qu'elle va subir : c'est l'accomplissement des menaces terribles que l'oracle divin a annoncées à tous les pécheurs qui auront outragé, méprisé Dieu durant leur vie, insulté à sa loi et à ses préceptes, et qu'il insultera à son tour, dont il se vengera en les délaissant, en les livrant au plus affreux désespoir.

Aussi voit-on d'ordinaire ces malheureuses victimes des vengeances célestes, se rouler alors dans leurs propres horreurs. Elles se tourmentent, elles s'agitent pour fuir la mort qui les saisit ou pour se fuir elles-mêmes. Au milieu de ces tristes efforts, les yeux se fixent, les traits changent, le visage se défigure, la bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout le corps frémit, et par ce dernier effort leur ame infortunée s'arrache comme à regret des liens qui la retenoient encore, tombe entre les mains

du Dieu vivant, et se trouve seule aux pieds du Tribunal redoutable. Quelle fin ! quelle mort ! Qui n'en redoutera pas les approches et les suites ? Qui, s'il lui reste encore quelque peu de sagesse, ne préférera, en vivant de la vie des Justes, de mourir comme eux d'une mort remplie de joie, de douceur et de consolation ?

A ne considérer la mort que par ce qu'elle a de naturel et comme le terme de la vie, quelque horreur qu'en ait la Nature, ce n'est peut-être pas pour bien des personnes ce qui peut leur arriver de plus triste et de plus fâcheux. On éprouve quelquefois dans la vie des accidens, des revers ou des maux, qui paroissent mille fois plus intolérables que la mort même. Mais quelques malheurs et quelques afflictions qui surviennent au Sage, il ne se livre pas à un chagrin excessif et honteux, que sa raison condamne et que la vertu rejette. La tristesse et la douleur approchent bien de lui ; mais il en écarte les foiblesses et les excès. Il trouve dans son courage et dans sa Religion, des remèdes aux maux les plus fâcheux, et des forces contre les revers les plus accablans. On voit en lui ce Sage qui, aux prises avec la fortune, est le spectacle le plus digne de l'admiration des hommes.

Ce n'est pas qu'il ait l'insensibilité ridicule de ce faux héros du Paganisme, qui auroit vu l'univers s'écrouler sur lui, sans en être étonné. Les tristes révolutions et les vives douleurs l'ébranlent, mais elles ne l'abattent point : il peut être affligé, mais non pas troublé. Supérieur à tous les événemens de la vie, en s'y soumettant, on le trouve toujours résigné à tout ce que la divine Providence ordonne ou permet qu'il lui arrive.

C'est cette conformité à la volonté divine, qui fait la plus douce consolation du Sage ; c'est aussi le plus bel hommage qu'il puisse rendre à la Divinité, le plus avantageux pour l'homme, le plus glorieux pour Dieu, le plus digne de l'un et de l'autre, lorsqu'il est ce qu'il doit être, et qu'il porte à *vouloir tout ce que Dieu veut, comme il le veut et parce qu'il le veut.*

Eh ! quoi de plus juste, dit l'Auteur des *Instructions Chrétiennes*, de plus raisonnable, de plus nécessaire ! La volonté de Dieu est toujours éclairée, toujours infaillible : la nôtre est souvent aveugle, souvent déréglée, toujours bornée, capable de nous séduire et de nous égarer. Ne sommes-nous pas heureux d'avoir une règle sûre, que nous puissions suivre sans crainte de nous tromper ? Dieu ne peut vouloir que

le bien. Nous n'avons qu'à nous laisser conduire, assurés qu'il nous conduira infailliblement au port qui nous convient. Il faut donc vouloir tout ce que Dieu veut, sans exception, sans restriction, sans réserve. Eh ! que pourrions-nous, que devrions-nous excepter ? Savons-nous mieux ce qu'il nous faut que Dieu même ? Si, après un bonheur constant où tout alloit au gré de nos vœux, nous tombons dans un état d'adversité où tous les malheurs viennent fondre sur nous ; souvenons-nous de cette belle maxime de *Job*, que nous devons avoir souvent dans la bouche, et plus encore dans le cœur : *Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux ?* Quelque revers de fortune nous enlève-t-il comme à lui tous nos biens, ou une partie seulement : répétons après lui : *Le Seigneur me les avoit donnés, le Seigneur me les a ôtés ; que son saint nom soit béni.* Et pour nous proposer un modèle encore plus parfait ; dans quelque état fâcheux, dans quelque triste événement, dans quelque circonstance malheureuse qui puisse nous arriver, jetons les yeux sur notre divin modèle, et disons avec lui : *S'il est possible, ô mon Dieu, détournez de moi ce calice d'amertume,* ce coup terrible qui me donnera la mort :

Qu'il en soit néanmoins, non comme je le veux, mais comme vous le voulez : que votre sainte volonté s'accomplisse, et non pas la mienne.

Que ces sentimens sont beaux, j'ai presque dit, divins ! Qu'ils sont agréables à Dieu, quand on veut non-seulement tout ce qu'il veut, mais comme il le veut ! Car telle est souvent notre foiblesse ou notre illusion : nous voulons bien les choses pour le fond, mais nous les voudrions autrement. On accepte avec résignation une maladie, mais on ne la voudroit pas si longue ou si douloureuse. On se soumet en général aux humiliations, aux affronts: mais on a de la peine à digérer, à souffrir une injure, un affront de cette nature. On s'attendoit bien à des ingratitudes dans le monde : mais devoit-on s'y attendre de la part de cette personne qu'on avoit comblée de bienfaits ? Dans toute occasion, mon Dieu, je me serois soumis sans peine à votre volonté ; mais ici, pardonnez ma foiblesse : qu'il m'en coûte de me résigner ! Vains prétextes, indignes réserves d'un cœur qui n'est pas véritablement soumis ! c'est vouloir dérober une partie de l'holocauste, c'est donner l'arbre et se réserver les fruits. Homme de peu de foi, vous défiez-vous de la bonté de votre Dieu, et de la sagesse de ses volontés ? Ne vous

suffit-il pas de savoir que Dieu l'a ainsi voulu, dans les desseins toujours adorables de sa conduite sur vous, pour vous soumettre entièrement, quoi qu'il vous arrive, de quelque part qu'il vous arrive, dans quelque circonstance et de quelque manière qu'il puisse vous arriver ? Et cela, parce que Dieu le veut.

Non, point d'autre motif en nous conformant à la volonté divine, que cette volonté elle-même, si nous voulons être parfaitement résignés. Et quel motif plus grand, plus relevé, plus saint, plus parfait pourrions-nous nous proposer ? Nous convient-il de vouloir pénétrer les vues de Dieu, et de lui demander raison de sa conduite ? N'est-il pas le maître absolu de notre sort, de nos biens, de notre réputation, de notre santé, de notre vie ? Laissons-le donc disposer de nous, en souverain, pour la prospérité et pour l'adversité, pour la pauvreté et pour l'abondance, pour la maladie et pour la santé, pour la vie et pour la mort. Nous savons qu'il est infiniment sage, et qu'il connoît tout le bien ; infiniment bon, et qu'il ne veut que le bien ; infiniment puissant, et que tout le bien est entre ses mains.

Nous sommes assurés que tout ce qui arrive en ce monde, arrive ou par un

ordre exprès ou par une permission particulière de Dieu : et pourvu que nous ne mettions aucun obstacle à ses desseins, il tournera tout à notre avantage. C'est une vérité que la raison nous découvre et que la foi nous confirme. *Nous savons*, dit l'Apôtre, *que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu*, et que par conséquent le mal même qu'il permet qu'il leur arrive, il ne le permet que pour leur bien, et dans le dessein qu'ils tirent avantage de ces maux passagers. Pourquoi donc tant nous inquiéter de ce qui pourra nous arriver en ce monde, et nous affliger si fort de ce qui nous arrive ?

Il est également sûr que Dieu sait mieux ce qui nous convient que nous-mêmes. Pourquoi donc ne pas nous reposer sur lui de notre sort ? Que diroit-on d'un passager, qui ôteroit le gouvernail de la main du pilote, pour conduire le vaisseau ? ne s'exposeroit-il pas au danger d'un triste naufrage ? d'autant plus malheureux et moins à plaindre, qu'il se seroit attiré lui-même son propre malheur.

N'avons-nous pas éprouvé souvent dans le cours de la vie, que les choses qui paroissoient les plus contraires à notre bien, sont précisément celles qui nous y ont conduits ? Rappelons-nous tout ce qui

nous est arrivé : que d'événemens singuliers et inespérés ! que de prodiges d'une Providence marquée à notre égard ! Pourrions-nous nous en défier après ce qu'elle a fait pour nous ? Et combien d'autres traits qui nous sont inconnus, et qui sont peut-être encore plus admirables !

Il est certain que Dieu a tracé à chacun de nous le chemin par où il veut nous conduire au Ciel et au souverain bonheur. Dieu seul connoît ce chemin, et seul il peut y conduire. Ne devons-nous pas craindre, en voulant diriger nous-mêmes notre route, de quitter cette voie destinée à nous conduire à un heureux terme, de nous égarer et de nous perdre ? Notre volonté ressembleroit à ces feux nocturnes et trompeurs, qui brillent aux yeux et qui entraînent enfin dans le précipice.

D'ailleurs, cet abandon total que nous ferons de nous-mêmes entre les mains de Dieu, sera pour lui un nouveau motif de veiller sur nous plus particulièrement. Pourroit-il abandonner celui qui se remet de tout entre ses mains ? Ce qui est entre ses mains paternelles, n'est-il pas en même temps près de son cœur divin ? Un père peut-il abandonner, oublier un enfant qui se jette entre ses bras ? Dieu ne se laisse pas vaincre en magnanimité, en généro-

sité ? Plus on lui donne, plus on reçoit de lui. Si nous nous livrons donc sans réserve à sa conduite, que n'aurons-nous pas à espérer de sa bonté ?

C'est sur ces principes solides et sur ces fondemens inébranlables qu'est établie l'entière conformité du Sage à la volonté divine. Et quelle source abondante de biens n'y trouve-t-il pas ? Source de mérite et de gloire : quel trésor et quelle couronne ne se prépare pas celui qui a un abandon total et absolu, un abandon continuel et de tous les instans ! Source de consolation : quoi de plus consolant que de se remettre ainsi entre les mains d'un père si sage et si tendre ! Source de paix : eh ! qui pourroit troubler le calme d'un cœur qui repose dans celui de Dieu ? Au milieu des pertes et des ruines, il ne perd rien de sa sagesse et de sa modération. Les orages ne montent pas à la région où il est élevé par la force de son esprit : les bruits retentissent jusque là, mais la paix ne le quitte point ; et tandis que la tranquillité règne dans son ame, il lui importe peu que sa fortune soit troublée ou que les malheurs viennent fondre sur lui. Il ne s'étonne de rien, parce qu'il est depuis long-temps préparé à tout. Il se soutient par la patience et par le courage, persuadé

qu'il est plus glorieux de souffrir de grandes peines que de faire de grandes choses. *St. Louis* ne parut jamais plus digne d'admiration que dans les fers : ayant tout perdu à la bataille de la Massoure, jusqu'à sa liberté, il sut être prisonnier en Roi et en Roi très-chrétien. On le vit dans sa prison s'acquitter de ses exercices ordinaires de piété, avec la même tranquillité que s'il eût été dans son palais. Il refusa fermement tout ce qu'il croyoit être contre son honneur ou contre sa conscience. Ses ennemis, remplis d'admiration pour sa vertu et pour son courage, furent sur le point de le choisir pour leur Roi.

Tel est l'ascendant de la vraie vertu ; jamais plus grande que quand elle est malheureuse, elle force ses ennemis mêmes à être les admirateurs de sa constance. Un Officier Romain ayant été dangereusement blessé et fait prisonnier, fut amené à *Mithridate*. Ce Prince lui demanda si, en lui sauvant la vie, il pourroit compter de l'avoir pour ami. *Oui*, répondit le prisonnier, *si vous faites la paix avec les Romains : sinon je n'ai pas même à délibérer.* Ceux qui étoient présens, irrités de cette fière réponse, excitoient *Mithridate* à le faire mourir. Mais le Roi rejeta ce lâche conseil, en leur disant : *Respectez la vertu malheureuse.*

Alexandre ayant vaincu *Porus*, lui envoya un de ses Officiers pour l'engager à se rendre et à venir le trouver. Le fier Indien y consentit, non sans peine. *Alexandre* lui demanda comment il vouloit qu'il le traitât. *En Roi*, répondit-il. *Alexandre* frappé de cette grandeur d'ame, dont le malheur de ce Prince relevoit encore l'éclat, ne se contenta pas de lui laisser son royaume, il y ajouta d'autres provinces, et le combla de toutes les marques d'honneur, d'estime et d'amitié.

Un homme plus grand que ses malheurs, fait voir qu'il n'en étoit pas digne. Voulez-vous connoître le caractère d'un homme : attendez qu'il lui arrive quelque disgrace ; vous verrez bientôt toute sa grandeur ou toute sa foiblesse. On ne jugeoit autrefois de la valeur des athlètes, que, lorsque, meurtris de coups, couverts de blessures, et cent fois terrassés sans être vaincus, ils s'étoient relevés avec un nouveau courage, et avoient triomphé de leurs antagonistes. De même, on ne connoît parfaitement la grandeur d'ame que dans les malheurs. *Malek*, général du Calife *Mostali*, venoit de remporter une victoire sur les Grecs, et avoit pris leur Empereur *Alexis Comnène.* Ayant fait venir ce Prince dans sa tente, il lui demanda quel traitement il

attendoit de son vainqueur. *Si vous faites la guerre en Roi*, répondit l'Empereur, *renvoyez-moi : si vous la faites en marchand, vendez-moi : si vous la faites en boucher, égorgez-moi.* Le général Musulman le renvoya sans rançon.

Personne n'ignore que la ville de Thèbes, renommée pour la stupidité de ses habitans, dut sa principale ou plutôt toute la gloire dont elle jouit quelque temps, à deux hommes qu'elle produisit, *Épaminondas* et *Pélopidas ;* mais deux hommes qui égalent ou surpassent tout ce qu'Athènes et Sparte ont eu de grands Capitaines et de Citoyens vertueux. Ils délivrèrent Thèbes du joug honteux des Spartiates, par deux mémorables victoires ; *Pélopidas* gagna celle de Tégire. Surpris par les ennemis au moment où il les attendoit le moins, on courut lui dire avec effroi : Nous sommes tombés entre les mains des ennemis. *Eh ! pourquoi*, répondit-il, *ne dirons-nous pas plutôt qu'ils sont tombés dans les nôtres ?* Et sur-le-champ il justifia ce discours. *Épaminondas*, peu de temps après, gagna la bataille de Leuctres ; époque mémorable d'abaissement, de deuil et même de honte pour cette superbe Sparte, qui, à cause du nombre, fut obligée de suspendre la rigueur de ses lois contre ceux qui avoient fui ;
époque

époque de gloire et de puissance pour Thèbes, qui eut alors cet Empire de la Grèce, qu'Athènes et Lacédémone s'étoient si long-temps disputé. *Épaminondas* et *Pélopidas* s'attachèrent à recueillir pour leur république les fruits de la victoire de Leuctres, et furent dans cette vue obligés de prolonger la campagne au-delà du terme ordinaire et prescrit par la loi de l'État, qui portoit qu'au commencement du premier mois de l'année, le commandement fût remis à de nouveaux Officiers. Les républicains sont trop souvent ingrats. Les Thébains le furent; et au lieu de combler leurs chefs des honneurs qu'ils avoient mérités, ils les appelèrent en jugement. Ici l'Histoire met une grande différence entre *Pélopidas* qui n'étoit que guerrier, et *Epaminondas* qui de plus étoit Philosophe. Le courage intrépide qui signaloit *Pélopidas* dans les combats, l'abandonna devant le Tribunal; il se défendit en homme qui craint la mort et qui demande grace. *Épaminondas*, le plus modeste des hommes en toute autre occasion, dans celle-ci ne se justifia point: il fit son éloge, il raconta ce qu'il avoit fait, il exposa ses succès, ses triomphes; il étala tous les détails brillans de la campagne qu'il venoit de terminer. *Vous désavouez ces succès*, dit-il, *vous*

désapprouvez qu'on vous les aît procurés : eh bien ! je les prends pour mon compte, et j'en réclame la gloire. Condamnez le Général qui vous a trop servis, mais que le jugement fasse mention de mes crimes. Qu'il soit dit que je péris pour avoir ravagé la Laconie, fait trembler Sparte pour ses murs, mis en liberté la Messénie et l'Arcadie entière, et donné à ma Patrie, malgré elle, l'empire de la Grèce. Pélopidas fut absous comme un accusé ordinaire. *Épaminondas* fut ramené chez lui en triomphe, au bruit des applaudissemens et des acclamations.

De tous les chagrins auxquels nous sommes en butte, il n'en est point de plus amers, que ceux qui nous viennent des personnes de qui nous devions le moins les attendre. Plus la main qui nous frappe est chère, plus le coup est sensible ; et tel est le malheur de la condition humaine, que ce qui devroit nous procurer les plus grandes douceurs de la vie, est souvent la source de nos chagrins les plus amers. La femme la plus vertueuse ne trouve pas toujours un mari raisonnable : l'époux complaisant et attentif n'est pas toujours le plus aimé : le père le plus tendre travaille souvent pour de mauvais sujets ; et l'ami le plus fidelle trouve quelquefois qu'il ne s'étoit attaché qu'à un perfide ou à un

ingrat. Dans tous ces cas, si vous avez vraiment de la vertu et un bon esprit, opposez l'égalité d'humeur à la bizarrerie, la douceur à la brutalité, de grands sentimens aux indignes procédés. Songez qu'il vaut mieux souffrir le mal que de le faire. Si vous ne souffrez que par le tort des autres, vous n'êtes pas le plus à plaindre : si vous y avez donné sujet, le châtiment vous étoit nécessaire pour vous faire sentir votre faute et vous rendre plus attentif.

Consolez-vous par toutes ces réflexions ; mais sur-tout ne soyez pas ingénieux à vous grossir vos maux. Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être. Ne vous faites point des peines d'imagination. On voit des gens toujours chagrins, qui n'en ont pas le moindre sujet. Ils auroient au contraire toutes les raisons du monde de se croire heureux : santé, fortune, honneur, tout semble se réunir pour contribuer à leur félicité. Cependant, à les entendre, on diroit que tout leur manque. Ce ne sont que murmures, que réflexions inquiètes, que frayeurs extravagantes. Ils ne savent pas jouir de leur bonheur. Une prudence meurtrière empoisonne toute leur vie ; et la crainte de malheurs qui vraisemblablement ne leur arriveront jamais, est pour eux un malheur

réel. C'est ce qui a fait dire à un Poëte, connu par ses vers ingénieux et délicats :

Par la grace du Ciel ils ne sont pas venus,
Ces maux dont vous craigniez les rigueurs inhumaines :
Mais qu'ils vous ont coûté de peines,
Ces maux que vous n'avez point eus ! (*)

Au défaut des maux réels, on s'en forge dans l'avenir d'imaginaires, qui rendent dès à présent misérable. Quelle folie de regarder toujours au loin dans un avenir qui vient si rarement, et de ne pas vivre dans le présent, de multiplier ses maux et de se rendre vraiment malheureux, à force de craindre de le devenir !

Ne vous faites donc jamais une affaire de ce qui n'en est point une; et d'un rien ne faites pas un colosse, dont vous ayez peur à force de le voir grand. Il faut tâcher de regarder avec de bons yeux, juger sainement des choses, et s'aimer assez pour ne point se chagriner à propos de rien.

Je sais qu'il se trouve souvent dans la vie, des jours, où livrés à la mélancolie sans en savoir la cause, nous sommes

---

(*) Le Chevalier *de Cailly*, auteur d'un petit recueil d'épigrammes, parmi lesquelles il y en a de très-heureuses. Il étoit d'Orléans, et mourut vers 1674.

vraiment à charge à nous-mêmes. Les hommes les plus égaux, les plus sages, les plus gais même, ont quelquefois et sans savoir pourquoi, des sentimens involontaires de chagrin : l'esprit est comme enveloppé de nuages, l'ame est dans l'inquiétude et dans l'agitation, tels qu'on voit les arbres d'une forêt agités tout-à-coup par un ouragan subit et passager. Cela vient de la dépendance où nous sommes d'un corps, dont les humeurs ne sont pas toujours dans un parfait équilibre.

Mais quoique cette espèce de maladie, ce dérangement de l'intérieur, ne soit qu'une fièvre éphémère, elle n'en est pas moins fâcheuse. Si jamais elle vous prend, renfermez-vous aussitôt, et ne voyez que des personnes qui voudront bien vous passer vos inégalités et vos défauts, ou partager vos chagrins. Faites mieux encore, si vous le pouvez : continuez à vivre dans la société, à voir les hommes. Car c'est souvent un mauvais remède, que de s'éloigner de la conversation et du commerce, lorsqu'on se trouve dans cette chagrine disposition : la retraite, loin de l'affoiblir, la rend plus violente. Il faut, au contraire, la fatiguer par l'exercice, la dompter par de fréquentes victoires. C'est un défaut dont on doit se corriger, une passion qu'on peut vaincre :

naturelle dans son principe, elle est toujours libre dans ses effets. Elle ne devient incurable, que parce qu'on l'épargne et qu'on la laisse agir sans lui mettre de frein.

Dès que vous sentirez naître en vous cette mauvaise humeur, faites tous vos efforts pour la surmonter, ou du moins pour l'empêcher de paroître au dehors. Ne soyez jamais plus doux, plus affable, plus poli, plus obligeant, que quand vous sentirez que l'humeur domine en vous et cherche à l'emporter.

La Religion est aussi alors d'un merveilleux secours. Elle affoiblit les atteintes de cette noire vapeur qui offusque involontairement l'esprit, en apprenant à se supporter soi même dans ses inégalités intérieures, avec la même patience qu'elle veut qu'on supporte les autres. Cet esprit de douceur, qu'elle répand dans tout le caractère, fait jouir l'ame d'un repos et d'une paix que rien ne peut troubler.

Pour achever d'écarter les nuages et de dissiper les brouillards qui vous obsèdent, recourez au travail et à des occupations extérieures. Variez-les, pour donner en quelque sorte le change au chagrin, et dérober l'ame aux objets qui l'attristent. Plus elles seront violentes, sans excès pourtant, plus elles serviront à purifier le sang et les

esprits, à chasser du corps les humeurs froides, qui produisent ou augmentent la mélancolie.

Il y a bien des maux passagers, dont on ne se délivre qu'en sachant les endormir. Courez donc vîte, dans vos momens d'humeur, à quelque occupation qui vous plaise : au lieu de vous plonger dans de sombres réflexions qui ne feroient qu'irriter le mal, cherchez à vous distraire. Ces sortes d'orages ne dureront pas long-temps : un peu de plaisir et beaucoup de raison ramèneront bientôt la sérénité. La gaieté est la santé de l'ame, comme la tristesse en est le poison.

Toutes les fois qu'il vous arrivera d'avoir de l'humeur, hâtez-vous de faire une action vertueuse ; c'est la plus solide consolation que vous puissiez accorder à l'amour propre. Madame *de Bouju*, une des élèves de madame *de Maintenon*, rapporte dans ses *Mémoires*, que quand cette pieuse Dame avoit quelques chagrins, elle s'en soulageoit en allant voir de pauvres familles dont elle prenoit un soin particulier. Son visage devenoit, parmi elles, d'une gaieté surprenante, qui changeoit à la Cour. Madame *de Maintenon* alla un jour avec elle chez la veuve d'un Major de place, qui lui fit le triste récit de sa malheureuse situation. *Mais*,

lui dit-elle, *ne vous êtes-vous pas adressée à madame de Maintenon?* Cette femme ne sachant pas que c'étoit madame *de Maintenon* elle-même : Oui, répondit-elle, un valet de chambre m'a promis de lui donner un placet : on dit que c'est une Dame très-charitable et qui reçoit fort bien les pauvres ; mais je n'ai pu l'aller voir : j'ai l'estomac rétréci pour n'avoir pas mangé de deux jours. Madame *de Maintenon* ne put retenir ses larmes ; elle lui donna une somme d'argent, et depuis l'assista jusqu'à sa mort, sans se faire connoître. Le plaisir qu'elle prenoit à faire de bonnes œuvres, lui faisoit avouer que c'étoit pour elle une grande récompense. Ce pouvoir de faire du bien étoit un dédommagement aussi doux qu'honorable de toutes les peines qu'elle ressentoit au comble de l'élévation. *Ma place*, disoit-elle, *a bien des côtés fâcheux, mais du moins elle me procure le plaisir de donner.* Elle se consoloit en fondant Saint-Cyr, en faveur des jeunes filles nobles qui se trouveroient comme elle dans la pauvreté. Après la mort du Roi, elle choisit pour retraite ce lieu que lui indiquoient ses propres bienfaits ; elle y mourut en 1719, à 84 ans. Objet de vénération, d'amour et de reconnoissance, elle y finit ses jours au milieu

des plus tendres soins de ses filles adoptives et des bénédictions des pauvres.

Il est sans doute humiliant pour nous, de voir que l'homme qui devroit commander à ses passions et à ses humeurs, en soit si souvent l'esclave et le jouet, jusqu'au point de se tourmenter et de s'affliger pour les sujets les plus frivoles et quelquefois les plus déraisonnables ? Mais je veux que les causes de vos chagrins soient justes et légitimes, car enfin il n'y en a que trop souvent de telles ; devez-vous donc pour cela y succomber ? C'est un mal, je l'avoue, mais qui, si vous le voulez, deviendra pour vous un bien. On le dit souvent, et il est vrai : les peines de la vie en font mieux sentir les agrémens, comme on ne connoît bien le prix de la santé que par la maladie. Ce qui ne nous paroissoit qu'un plaisir médiocre, quand nous en jouissions sans obstacle et sans interruption, devient très-piquant après la disgrace qui nous en avoit privé ou qui nous en avoit ôté le goût ; et quand nous sommes toujours heureux, nous ne croyons plus l'être. Mais laissons aux personnes mondaines ces foibles motifs de consolation. Il en est de bien plus solides et de bien plus puissans, et c'est dans la Religion qu'on doit les chercher.

C'est elle seule qui peut nous faire connoître tout le prix des adversités et des souffrances. En nous apprenant qu'elles sont pour nous entre les mains de Dieu une source de biens et d'avantages inestimables, elle nous apprend non-seulement à les supporter avec patience, avec résignation, mais à les estimer, à les aimer, et par un héroïsme chrétien, dont elle a dans ses Saints plusieurs fois donné des exemples, à les desirer même, parce qu'elles sont de véritables présens du Ciel. Les malheureux, les affligés ont de la peine à se le persuader : mais qu'ils méditent avec attention les grands et précieux avantages que la Foi et la raison leur découvrent dans les souffrances, et ils en conviendront avec nous.

La plus triste saison a des rigueurs utiles :
La bise, les frimats, la neige et les glaçons
Engraissent nos guérets, rendent nos champs fertiles,
    Les purgent d'herbes, de reptiles,
Préparent par degrés d'abondantes moissons.
    Tels sont les chagrins, les revers,
Que l'on peut de la vie appeler les hivers,
    Dans nos cœurs devenus dociles.

Leur salutaire horreur fait germer les vertus. Il faut en convenir de bonne foi, et l'expérience ne le prouve que trop : l'homme toujours heureux ne prend guère

le goût de la vertu. Séduit par une abondance universelle, par une réputation florissante, par une santé parfaite, par une constante prospérité, il balance toujours à se tourner au bien, et souvent même il se porte au mal. Ces hommes fortunés, chez qui brillent la grandeur et l'opulence, à qui tout rit, tout prospère, ne sont-ils pas communément les plus pervertis, les plus déréglés dans les mœurs? Tant que Dieu ne fait que des heureux, il ne fait guère que des ingrats; et ceux à qui il donne le plus, sont pour l'ordinaire ceux qui pensent le moins à lui. Mais ménage-t-il quelque malheur, quelque disgrace? on tourne ses regards et ses pensées vers le Ciel, on revient à ses devoirs, et l'on rentre dans le sentier de la vertu qu'on avoit quitté.

L'adversité est un des plus sûrs moyens que Dieu ait pour nous rappeler de nos égaremens. Parlez à la plupart des hommes de renoncer à des passions qu'ils chérissent, ils vous regarderont comme un censeur importun. Les remontrances les plus touchantes, les menaces les plus terribles des jugemens de Dieu ne feront qu'une foible impression. Mais vient-on à être atteint des traits de l'adversité: le charme disparoît, et l'on voit les objets d'un tout autre œil. Consumé par une fièvre lente, déchu du

rang où l'on étoit monté, trahi par d'infidelles amis, dépouillé de ses biens, on reconnoît que ce corps paré avec tant de luxe et nourri avec tant de délicatesse, ce teint si brillant dont on avoit été idolâtre, n'étoit qu'une fleur passagère ; que ces grandeurs humaines, dont on avoit été si épris, n'étoient que néant, et que tout ce qui avoit le plus flatté nos espérances n'étoit que mensonge et vanité. L'adversité nous détrompe et nous instruit. Elle nous dégoûte du monde et de ses faux plaisirs, elle nous fait faire des réflexions sérieuses et profondes.

On pourroit en appeler ici à l'expérience d'une infinité de mondains et de pécheurs. Ils couroient en insensés dans les voies du crime. Les biens de la fortune, une santé robuste, certains agrémens du corps et de l'esprit les mettoient à même de se procurer tous les divertissemens. Ils étoient fêtés, caressés dans le monde. Enivrés, en quelque sorte, d'amusemens et de plaisirs, ils détournoient les yeux pour ne pas voir le Ciel, ils éloignoient leur esprit de la pensée du Seigneur ; ils se servoient de tous ses biens pour l'outrager avec plus d'ingratitude. Enfin, il les a châtiés dans sa miséricorde. Un revers de fortune ou leurs propres désordres ont dissipé leurs richesses ;

une maladie occasionnée par leurs excès ou ménagée par la Providence, les a réduits dans un état de souffrance et de langueur : une faute humiliante qui a éclaté, une prévarication qui a été découverte, les a couverts de confusion. Devenus des objets de mépris ou abandonnés des hommes, ils ont enfin réfléchi sur la vanité des choses de la terre, ils se sont jetés entre les bras du souverain Maître de nos destinées; et ce Dieu de bonté leur a ouvert les entrailles de sa miséricorde.

Jusque là ils avoient été dans une sorte d'ivresse, plutôt que dans une véritable paix ; car il n'y en a point pour l'impie. En vain il cherche à s'étourdir en se plongeant dans la dissipation et les plaisirs ; il ne peut toujours s'éviter, et il ne réfléchit sur lui-même que pour être en proie aux remords et à l'agitation. Mais il auroit toujours continué à se craindre et à se fuir : jamais il ne seroit rentré sérieusement dans son cœur, et ne seroit sorti de l'abîme affreux où il s'étoit précipité, si la main paternelle du Seigneur, en le châtiant, ne l'en avoit retiré. L'enivrement se dissipe, l'illusion s'évanouit. Éclairé de nouvelles lumières, il découvre, dans les afflictions qui lui arrivent, la peine du péché, l'exécution des arrêts d'une justice infiniment

sage, qui répand de salutaires amertumes sur les objets de nos affections, pour en détacher notre cœur, et l'attirer vers des biens plus solides. C'est la conduite d'un bon père, de ne pas permettre que ses enfans prospèrent au gré de leurs desirs dans les voies de la perdition, mais de semer leur route criminelle de ronces et d'épines, qui les forcent, pour leur propre avantage, de reconnoître leurs erreurs et de revenir incessamment à lui. Chrétiens infortunés, je vous vois plongés dans l'amertume des afflictions, accablés sous le poids de la calamité : je vois tomber à côté de vous tout ce qui vous intéresse le plus, je vous vois environnés du débris de vos biens, de vos honneurs, de votre famille, de votre santé : mais au milieu de ce désastre funeste vous vous soutenez, et sur ces débris épars s'élève l'édifice de votre salut ; vous n'avez rien perdu, puisqu'en effet, quand on échoueroit dans tout le reste, si l'on a le bonheur de réussir dans cette seule affaire, on est amplement dédommagé et assuré pour toujours. Dieu, dans les afflictions qu'il nous envoie ou qu'il permet, se propose donc bien moins de nous punir, que de nous faire rentrer en nous-mêmes, de nous retirer de nos égaremens, et de nous faire entrer dans les

voies qui doivent nous conduire au vrai bonheur.

Il veut aussi, dans l'homme de bien en proie à la disgrace, à la douleur, donner aux hommes de sublimes leçons et de grands exemples. Il veut leur apprendre que ce n'est pas dans les faux biens et les avantages passagers de la vie présente, qu'ils doivent placer leurs desirs, et qu'une récompense plus digne d'elle est réservée à la vertu. Il veut, dans le Sage que nul revers ne peut abattre, nous montrer le plus magnifique objet qui puisse orner le monde, l'homme affligé, toujours vertueux, toujours résigné et soumis, et si j'ose le dire, heureux dans le malheur même. Tournez vos regards vers le Juste ; voyez la paix et le calme dont il jouit : pénétrez le fond de son cœur, vous le trouverez aussi inaltérable que ses espérances. Il sait qu'il n'est pas fait pour ce monde frivole et périssable, et qu'une destinée plus glorieuse l'appelle à la possession d'un bonheur sans mesure et sans fin : bonheur qui sera d'autant plus grand, qu'il aura souffert davantage et avec plus de patience. Ce doux espoir, qui se fortifie et s'accroît au milieu des maux les plus violens et par les maux mêmes, en tempère toutes les amertumes ; comme ces baumes et ces lénitifs salutaires, que l'art emploie pour

calmer les douleurs aiguës des maux qu'il ne peut encore guérir.

Tel est l'heureux état du philosophe Chrétien dans les plus affligeantes situations : rien ne peut le troubler. *Tobie* perd la vue, au milieu des exercices de sa charité : Dieu ne pouvoit choisir un homme plus soumis et plus courageux, pour donner à la postérité l'exemple frappant d'une patience héroïque, qui pût servir d'instruction et de modèle. On le vit inébranlable dans les plus longues et les plus rudes épreuves. Ni les maux de la captivité, ni l'horreur et l'ennui de l'aveuglement, ni les privations de la pauvreté, ni le délaissement de ses amis, ni les reproches amers de sa femme, ni la crainte et les persécutions d'un Prince violent et cruel, ne purent ébranler sa constance et sa vertu. Jamais il ne murmura contre la Providence, bien loin, comme tant d'autres, de blasphémer contre elle. Ferme et immobile dans la crainte et dans l'amour de son Dieu, il n'ouvrit la bouche, dit l'Historien sacré, que pour lui rendre, tous les jours de sa vie, de continuelles actions de graces.

Quels précieux avantages, en effet, le Juste même ne trouve-t-il pas dans les afflictions ? Par les souffrances, Dieu éprouve sa vertu. Ainsi a-t-il éprouvé celle de *Job*,

en permettant que tout ce qu'il avoit au monde de plus cher lui fût enlevé, tous ses biens, ses enfans, sa santé : celle de *Tobie*, par la perte de sa patrie, de sa fortune, de sa vue. Ainsi éprouve-t-il encore les ames justes qu'il trouve dignes de lui. *Parce que vous étiez agréable à Dieu*, dit l'Ange à Tobie, *il a été nécessaire que vous fussiez éprouvé par la tribulation* (*). Dieu, par les souffrances, veut apprendre à nous connoître, à nous défier de nous-mêmes. Combien qui, loin des dangers, se croyoient inébranlables, et qui dans l'orage des tentations ont fait un triste naufrage! Nous n'avons jamais plus à craindre que lorsque nous craignons le moins, et nous ne sommes jamais plus en sureté que lorsque nous nous défions de nous et de notre constance; parce qu'alors nous cherchons en Dieu le secours que nous ne croyons pas trouver en nous-mêmes, et qu'il n'est jamais plus disposé à nous l'accorder, que lorsque, bien convaincus de notre foiblesse, nous le prions de nous soutenir. Si quelque chose est capable de rendre notre vertu constante et solide, c'est sur-tout cette défiance de nous-même et ce recours à Dieu qui seul peut faire notre vraie force.

(*) Tob. 12.

Il est donc souvent plus avantageux au Juste de porter le poids des souffrances que d'en être exempt. Elles le mettront à de nouvelles épreuves, elles lui livreront de nouveaux assauts : mais si elles sont pour lui une nouvelle matière de combat, elles seront aussi pour lui un nouveau sujet de triomphe et de récompense. On mérite plus dans un quart-d'heure de souffrances, que dans des années entières de paix et de prospérité. Dieu afflige le Juste, parce qu'il l'aime : s'il l'aimoit moins, il le traiteroit comme il traite les heureux du siècle ; il le laisseroit jouir de leurs plaisirs, s'égarer, se pervertir et se perdre avec eux. Peut-être n'est-il juste que parce qu'il souffre, et qu'il cesseroit d'être juste s'il cessoit de souffrir.

Je le sais ; en voyant l'homme de bien, l'homme vertueux languir dans la pauvreté, dans les maladies, éprouver les accidens, les revers les plus fâcheux, tandis que le méchant vit dans la prospérité et les délices ; on est quelquefois tenté d'accuser la sagesse divine, de blâmer sa conduite sur les enfans des hommes, ou de douter si elle daigne s'en occupper et en prendre soin. Mais combien nos jugemens à cet égard sont faux et insensés ! Tous ceux qui nous paroissent justes, le sont-ils, en effet, aux yeux de celui qui connoît le fond des

cœurs et le secret des ames? Je veux bien supposer qu'ils le soient, est-ce une raison légitime de s'élever, de murmurer, contre la Providence, et d'oser l'inculper d'injustice?

Je le sais, à la vue de cette distribution si différente des biens de ce monde, où les uns ont tout et les autres n'ont rien; où les uns naissent dans l'abondance, les autres gémissent dans la misère et ne se nourrissent que du pain de leurs larmes; il est difficile de comprendre pourquoi, sous un Dieu juste et bon dont tous les hommes sont les enfans, cette inégalité si marquée de conditions parmi eux.

Mais d'abord, si l'on veut y réfléchir avec un peu d'attention, dans une parfaite égalité de conditions et de biens, le genre humain, la société civile, l'union de ses membres auroit-elle pu subsister? Si tous les hommes étoient égaux, également commodes et aisés, qui voudroit prendre sur soi les états pénibles et laborieux et cependant nécessaires, tandis que les autres exerceroient les fonctions tranquilles et honorables? Qui voudroit arroser la terre de ses sueurs, tandis que les autres vivroient dans le sein du repos et de la mollesse?

On demandera, sans doute, et on le fait souvent, en supposant la nécessité des

conditions inégales, pourquoi, du moins dans cette inégalité, ne pas privilégier les gens de bien et les justes, préférablement aux méchans et aux impies? Pourquoi ne pas confier aux bons le dépôt de l'autorité et des richesses dont ils auroient fait un si bel usage, au lieu de les donner à des hommes injustes qui en abusent? Il y a plus encore: pourquoi, dans cet étonnant partage, bien souvent les méchans et les impies paroissent-ils privilégiés? Pourquoi voit-on si fréquemment dans le monde l'iniquité triomphante, l'innocence opprimée, le vice dominant, la vertu foulée.

Reconnoissons encore ici les vues de la Providence dans celles de sa sagesse. Pourquoi refuse-t-elle les biens de la terre aux justes, afin qu'ils ne cessent pas d'être justes? Dans l'abondance et la prospérité ils s'enorgueilliroient et se pervertiroient. L'adversité et l'indigence conservent, augmentent et purifient leur vertu. L'eau qui n'a point d'agitation se croupit : ne voit-on pas la terre devenir plus fertile, quand elle a senti le soc tranchant de la charrue? La grandeur d'ame brille davantage dans les disgraces, comme le feu dans les ténèbres. Les épreuves ne servent qu'à nous rendre meilleurs et plus illustres. Tout, dans les desseins de Dieu, tourne au profit

du Juste : la patience croît avec ses maux ; il souffre sans être malheureux, parce que l'Auteur de ses peines le soutient et le console ; au lieu que le méchant, livré à lui-même et à ses douleurs, s'afflige, se désespère, et devient le plus infortuné des hommes.

Si parmi les pécheurs et les pervers, il s'en trouve souvent qui sont comblés des biens et des faveurs de la fortune, le souverain Dispensateur veut par-là en montrer le néant et la vanité, puisqu'il les donne même à ses ennemis. Il les leur accorde pour les gagner et les attirer par l'attrait des faveurs temporelles, auxquelles ils sont plus sensibles, pour leur donner le moyen d'expier leurs péchés par un charitable usage ; enfin, pour ne pas laisser sans une espèce de récompense le peu de bien qu'ils font sur la terre.

Cependant la conduite de la Providence n'est pas en ce point toujours uniforme. Elle ne refuse pas toujours les biens de la terre aux Justes : il y auroit à craindre qu'on ne pensât que ces biens ne viennent pas d'elle, puisqu'elle ne les donneroit jamais à ceux qui la reconnoissent, l'adorent et la prient. Elle ne les accorde pas toujours aux pécheurs: ce seroit engager les autres à le devenir, quand ils verroient

que pour être riche et heureux il suffit d'être méchant ou impie. Par le sage tempérament qu'elle observe, on la voit régler et dispenser tout avec une sagesse infinie, sous les voiles impénétrables du secret qu'elle se réserve.

Mais, diront peut-être quelques infortunés, il semble que je sois né pour être malheureux ; j'entreprends des affaires et elles échouent : tout semble conspirer contre moi : les maux m'assaillent de toutes parts. Comment ne me livrerois-je pas à la douleur, au chagrin, au désespoir ? Arrêtez, mortels aveugles et insensés ! vous ne vous abandonnez à ces excès que parce que vous ignorez les desseins miséricordieux du Seigneur sur vous. Attendez avec patience les momens et le temps qu'il a marqués : alors le voile sera tiré, et sa providence se justifiera pleinement à vos yeux.

Il est vrai, si toute votre destinée et toutes vos espérances devoient se borner à la vie présente ; vous auriez sujet de vous étonner de l'oubli que le Père commun des hommes et le vôtre paroît faire de vous, vous auriez lieu de vous affliger de la dure nécessité de votre condition. Mais rappelez-vous souvent que la terre n'est pour vous qu'un lieu de pélerinage et d'exil, un sé-

jour et un temps d'épreuves; que vous ne devez y passer qu'un certain nombre de jours, après lesquels un nouvel ordre de choses distribuera la récompense ou la peine, selon qu'on les aura méritées. Il faut que l'or soit purifié dans le feu, pour en sortir plus pur et plus éclatant : il faut, pour moissonner dans la joie, avoir semé dans les larmes. A l'exemple de notre Chef, nous ne pouvons participer à sa gloire, ni être admis dans son royaume éternel, qu'après avoir bu à longs traits dans le torrent des afflictions. Ah! s'il a fallu qu'un homme-Dieu souffrît pour entrer dans sa gloire, ses disciples pourroient-ils, voudroient-ils suivre un autre chemin? Veulent-ils donc être des membres délicats sous un chef couronné d'épines? N'est-ce pas en marchant sur ses traces, qu'ils peuvent espérer d'avoir part à ses glorieux triomphes? Les souffrances sont le sceau des Élus; quiconque ne sera pas marqué de ce sacré caractère, n'entrera jamais dans la région des vivans.

O vous qui gémissez dans les peines et dans la douleur, cessez donc vos plaintes et vos murmures contre le Dieu qui vous éprouve ou qui vous punit. Humiliez-vous sous les coups de ce Maître souverain de vos destinées, baisez avec respect la main

du Dieu qui vous frappe. Vous n'en êtes pas moins ses enfans chéris. Il ne se fait pas un plaisir cruel de vos tribulations ; il ne vous les envoie que pour votre bonheur : il veut vous corriger, vous éprouver, vous purifier, vous rendre plus digne de ses récompenses éternelles. Vous vous plaignez de couler vos jours dans les afflictions, de compter vos momens par vos larmes, de ne trouver dans les plaisirs qu'amertume, dans le monde que perfidie, dans vos amis qu'inconstance, dans tous vos projets que des obstacles et des revers, sous vos pas que des épines ou des abîmes. Dans cet etat, vos yeux ne cessent de verser des pleurs, votre bouche de former des plaintes, votre cœur de pousser des soupirs. Ah ! jusqu'à quand vous aveuglerez-vous sur vos véritables intérêts ? Ne reconnoîtrez-vous jamais la main paternelle de Dieu qui agit, et sa miséricorde qui opère pour votre salut ? Vous avez auparavant épuisé toutes les ressources de sa bonté : inspirations saintes, sentimens touchans, avis salutaires, exemples édifians, remords intérieurs, tout a été mis en œuvre par la tendresse de sa miséricorde, et tout a été rendu inutile par l'inflexibilité de votre cœur. Il ne lui restoit plus que les afflictions dans les trésors de sa grace. Falloit-il qu'il vous

abandonnât

abandonnât à vous-même, qu'il vous laissât courir à grands pas dans les voies de la perdition, qu'il engraissât la victime pour l'immoler à sa vengeance? Cette indulgence apparente seroit la marque la plus terrible de sa colère, et les afflictions seront un des gages les plus précieux de sa bonté. Combien de pécheurs, en effet, qui ne sont redevables de leur salut qu'à leurs afflictions, qui n'ont versé des larmes sur leurs péchés, qu'après en avoir versé sur leurs maux, et qui n'ont cessé d'être criminels que depuis qu'ils ont commencé d'être malheureux! Non, je ne crains pas de le dire, il est à présent dans l'enfer un grand nombre de réprouvés, qui auroient été de grands Saints, si Dieu leur avoit envoyé des souffrances; et il y a, au contraire, dans le Ciel un grand nombre de Saints, qui seroient parmi les réprouvés, si les afflictions ne les avoient préservés de l'abîme.

Aussi l'Évangile, ce livre divin qui doit être la règle de nos sentimens ainsi que de notre conduite, appelle-t-il heureux ceux qui souffrent, ceux qui sont calomniés et persécutés pour la justice. Que n'a pas souffert Jésus-Christ lui-même, notre Législateur et notre Maître! Dans le dessein

qu'il a eu de nous servir de modèle et de guide pour nous rendre heureux, eût-il fait un précepte de porter la croix après lui, si les souffrances n'étoient pas la vraie route du bonheur ?

Cependant vous vous croyez le plus malheureux des hommes et le plus à plaindre, vous poussez de honteux soupirs, vous éclatez en plaintes, vous répandez des torrens de larmes sur votre malheureux sort. Ingrat ! arrêtez ces larmes indignes et excessives, elles font injure à Dieu. En vous plaignant de vos maux, vous vous plaignez de ce qu'il vous donne une des preuves les plus certaines de son amour.

En souffrant comme un désespéré et malgré vous, ne vous faites-vous pas mille fois plus de mal que la malignité des hommes ou toute la vivacité de la douleur ne peut vous en faire ? Quelle tranquillité, quel repos pouvez-vous avoir parmi les agitations, les convulsions qui vous déchirent ? Certes, vous écoutez bien peu votre raison et votre Religion. Puisque c'est une nécessité de souffrir, que ne mettez-vous à profit vos souffrances et vos peines ? que n'amassez-vous des trésors pour le Ciel ? que ne vous assurez-vous un bien que les hommes ni la fortune ne vous enlèveront

pas, et qui est infiniment plus grand que celui dont la perte est peut-être aujourd'hui ce qui vous afflige si fort? Bientôt viendra le moment où vous serez charmé de n'avoir pas été plus heureux. Cette Providence que vous êtes tenté de condamner sur la terre, lorsque les voiles seront levés, vous la bénirez éternellement. L'Empereur *Maurice* (*) ayant refusé par avarice de racheter douze mille de ses sujets, qu'un Roi Abare avoit fait prisonniers, quoiqu'il n'exigeât pour leur rançon que quatre oboles par tête, ils furent tous passés au fil de l'épée. *Maurice*, touché de sa faute, demanda au Seigneur d'en être puni en ce monde; instruit par la Religion, que les plus grandes souffrances de cette vie ne sont rien, comparées à celles que la Justice divine réserve en l'autre. *Phocas*, qui de simple centurion

(*) Né en Cappadoce, il s'enrôla comme simple soldat dans les armées Romaines. Sa valeur et sa capacité l'élevèrent au commandement des troupes et aux premières dignités de l'Empire. L'Empereur *Tibère Constantin* voulant se l'attacher, lui donna sa fille en mariage, et il parvint au Trône l'an 585 de Jésus-Christ. Il vainquit les Perses, les Lombards, les Huns, et eut une longue guerre à soutenir contre les *Abares*, Peuples Septentrionaux.

étoit parvenu aux premières dignités de l'armée, se fit proclamer Empereur, massacra la femme et les enfans de *Maurice* en sa présence, et le fit ensuite égorger lui-même. Ce Prince, pendant ces tristes exécutions, ne se plaignit point : il s'écrioit de temps en temps avec un saint Roi, dans sa résignation chrétienne et sublime, en levant les yeux au Ciel : *Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable* (*).

Que des accidens imprévus ou l'injustice des hommes viennent donc renverser votre fortune, que des traits calomnieux attaquent votre réputation, que des maladies longues et violentes vous fassent ressentir leurs atteintes, que la mort impitoyable vienne moissonner vos plus chères espérances ou vous enlever votre plus solide appui ! victime des miséricordieuses rigueurs du Ciel, ranimez votre courage, et fortifiez-le par les motifs de la Religion que nous venons de vous exposer ; motifs infiniment supérieurs à tous ceux que la raison et la sagesse humaine pourroient donner. Celles-ci ne font le plus souvent que suspendre pour quelques momens la douleur, sans la

(*) *Justus es, Domine, et rectum est judicium tuum.* Ps. 118.

guérir : elles adoucissent les petits chagrins, et laissent aux grandes peines toute leur amertume. La Religion seule peut nous consoler véritablement dans tous nos chagrins, quelque grands qu'ils soient. Elle peut calmer toutes nos peines, adoucir toutes nos afflictions, et rendre à notre courage ébranlé par les malheurs les plus accablans, toute sa force. L'Histoire d'*Éléonor*, cette pieuse Impératrice dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, nous en offre un édifiant et noble exemple. En 1683, année fatale qui remplit d'épouvante toute l'Europe, une formidable armée de Turcs laissant de fortes places derrière elle, par une de ces heureuses témérités qui réussissent quelquefois contre toutes les règles de la guerre, s'avançoit à grandes journées pour fondre sur Vienne. A cette nouvelle, toute la Cour fut dans la consternation : on tint conseil, et il fut arrêté d'abord que l'Empereur et l'Impératrice se retireroient au plutôt, pour ne pas exposer, dans leurs augustes personnes, le salut et la majesté de l'Empire. Sur la fin du jour, *Léopold* avec toute sa maison sortit de Vienne du côté que le Danube mettoit à couvert des Turcs. Les ennemis se présentèrent devant la place tandis que l'Empereur en sortoit

du côté opposé. On peut juger quels durent être, dans cette fuite précipitée les sentimens de l'infortunée *Éléonor*, quand elle vit, à travers les ombres de la nuit, au-delà du Danube, les villages en feu, les armes étincelantes de l'ennemi, les campagnes inondées d'une armée innombrable de Turcs et de Tartares, la ville impériale exposée à un assaut prochain, l'Empire à deux doigts de sa perte, et elle-même contrainte de fuir malgré une grossesse avancée, sans appui, sans secours, avec un époux tendrement aimé, dont elle ressentoit vivement l'infortune, et avec des enfans qui n'étoient pas encore en âge de sentir leur malheur.

La première nuit, ils arrivèrent à un petit village, où ils essuyèrent tout ce que l'indigence a de plus affreux. Ils furent obligés de se retirer dans une chaumière déserte et dépourvue de toutes choses : on n'y trouva ni lits, ni chambres, ni vivres. C'étoit un spectacle capable d'attendrir, que de voir ces augustes personnes qui commandoient un si vaste Empire, exilées dans leurs propres États, et réduites dans une misérable cabane aux horreurs de la pauvreté. Un courage moins ferme en auroit été abattu ; mais, au milieu de l'épouvante

universelle et de la consternation où étoit toute la Cour, on voyoit *Éléonor* et *Léopold* avec une majesté aussi sereine et aussi paisible que s'ils eussent été dans leur palais au sein de l'abondance et en pleine sureté.

Dans cette extrémité des affaires de l'État ; la seule chose qui ébranla un peu l'invincible constance d'*Éléonor*, fut le parti que prit l'Empereur d'aller, malgré tous les périls, joindre l'armée qu'on rassembloit contre les Turcs. Le Ciel récompensa enfin tant de courage et de vertu, par une victoire signalée, qu'on remporta sur l'armée Ottomane, et qui fut suivie de la levée du siége de Vienne.

Quelle consolation plus douce que celle de la Religion, pour une personne malheureuse, en proie aux douleurs et aux misères de l'humanité ! Et qui ne pourroit pas applaudir aux beaux sentimens d'un Philosophe stoïcien ? « C'est Dieu qui m'a formé, disoit *Épictète* : puissé-je, à mes derniers momens, lui dire : O mon Maître, ô mon Père, tu as voulu que je souffrisse, j'ai souffert avec résignation : tu as voulu que je fusse pauvre, j'ai embrassé la pauvreté : tu m'as mis dans la bassesse, et je n'ai point voulu la grandeur : tu veux que je meure, je t'adore en mourant. »

Ce héros de la patience païenne étoit esclave d'*Épaphrodite*, capitaine des gardes de Néron. Il prit un jour fantaisie à ce maître barbare de tordre la jambe de son esclave. *Épictète* s'appercevant qu'il recommençoit avec plus de force, lui dit en souriant et sans s'émouvoir : *Si vous continuez, vous me casserez infailliblement la jambe.* Ce qui étant arrivé : *Ne vous l'avois-je pas bien dit*, reprit *Épictète* avec la même tranquillité ? *Celse* le Philosophe, ayant opposé ce trait de modération aux Chrétiens, en disant : Votre Christ a-t-il rien fait de plus beau à sa mort ? *Oui*, dit St. Augustin, *il s'est tû.*

La Religion seule nous fait recevoir tout ce qui peut nous arriver de plus fâcheux, avec une patience, une résignation, une joie même, que ne connut et ne donna jamais le superbe stoïcisme, lui qui se roidissant contre le sentiment intérieur par la honte de paroître foible, cachoit un désespoir réel sous une apparente tranquillité. Eh ! comment, en effet, les infortunés auroient-ils trouvé des consolations dans un système qui accabloit l'homme souffrant sous le joug insurmontable du destin, et ajoutoit à ses afflictions la nécessité la plus affreuse encore de cacher ses larmes ? La pré-

tendue patience de ses Sages n'étoit qu'un effort de l'orgueil. C'étoient des fanfarons qui étoient réellement malheureux, mais qui faisoient bonne contenance : semblables à ces pauvres superbes, qui, souffrant chez eux la faim et le froid, affectent de paroître en public avec un air content qui cache aux autres leur misère, sans la soulager.

La Religion chrétienne, bien différente de cette orgueilleuse philosophie, ne travestit pas la vertu sous de belles mais chimériques idées. Elle ne se fait pas une fausse gloire de rendre insensible. Mais elle soutient, elle anime par les plus grands exemples, par les plus consolantes promesses ; et ce que le monde et la philosophie n'ont jamais vu, elle montre, dans un Chrétien affligé, un homme heureux dans ses peines et dans ses souffrances. *Toutes mes tribulations*, disoit l'Apôtre, *me remplissent d'une joie que je ne puis ni exprimer ni contenir* (*).

Qui que vous soyez qui souffrez, qui êtes en proie à l'affliction, à la douleur, au chagrin ; jetez-vous de même dans les

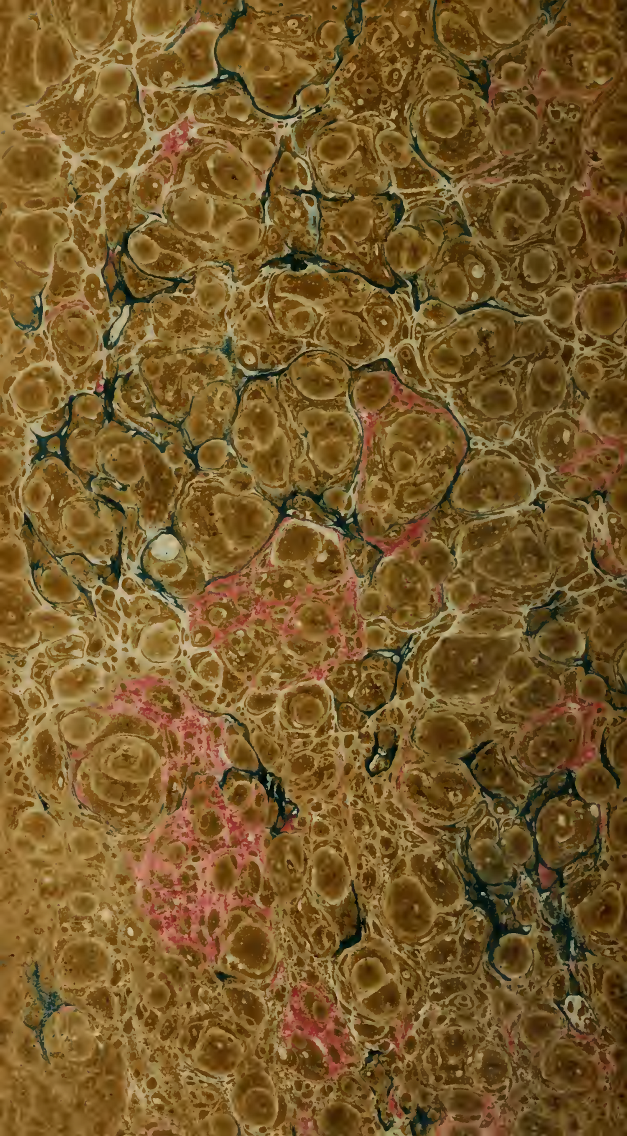
---

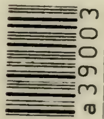
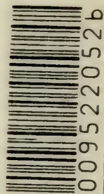
(*) *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ.* II. Corinth. 7.

bras de la Religion, et vous éprouverez les mêmes sentimens, la même consolation. Mais, quelque triste que puisse être votre état, gardez-vous sur-tout de fatiguer le public du détail de vos peines. Il n'y a que de l'orgueil ou de la puérilité à se plaindre continuellement de ses malheurs. N'en parlez qu'à vos amis les plus intimes et les plus capables de vous consoler, lorsque vous en espérez avec raison quelque soulagement : encore le feront-ils bien moins que Dieu. Si vous avez assez de force, ne confiez vos peines qu'à lui : c'est de lui seul que vous recevrez des consolations solides. Les hommes, pour l'ordinaire, méprisent les malheureux ou en sont peu touchés. Ils ne plaignent que les maux violens et momentanés. Le temps détruit en eux la plus juste compassion. Si votre douleur est durable, ils finiront par la considérer avec indifférence. Il est difficile de se plaindre long-temps sans qu'on n'ennuie; et il y a presque toujours plus de honte que de ressource à inspirer de la compassion. La plupart des hommes ne sont guère sensibles qu'à leurs propres maux. Souvent la sensibilité qu'on nous témoigne n'est que sur les lèvres, ou n'est, comme celle des amis de *Job*, qu'une pitié orgueilleuse,

plus cruelle même à supporter que les plus grands malheurs. Un marchand qui venoit de faire une perte considérable, recommanda à son fils de garder le secret. Le fils promit d'obéir, mais il pria son père de lui dire le motif de cette recommandation. *C'est, mon fils,* lui répondit le père, *afin qu'au lieu d'un malheur nous n'en ayons pas deux à supporter, celui d'avoir fait cette perte, et l'autre de nous voir consoler par des gens qui n'accordent leur estime qu'à ceux qui réussissent.*

FIN du Tome quatrième.





a39003 009522052b